Félix SAULNIER
AVOCAT
LA PALISSE (Allier)
13

CROQUIS DE FRANCE

ET

D'ORIENT

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

UNE TACHE D'ENCRE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . . 1 vol.
LES NOELLET . . . . . 1 —
A L'AVENTURE (croquis italiens) . . . . . 1 —
MA TANTE GIRON . . . . . 1 —
LA SARCELLE BLEUE . . . . . 1 —
SICILE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . . 1 —
MADAME CORENTINE . . . . . 1 —
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI . . . . . 1 —
TERRE D'ESPAGNE . . . . . 1 —
EN PROVINCE . . . . . 1 —
DE TOUTE SON AME . . . . . 1 —
LA TERRE QUI MEURT . . . . . 1 —
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT . . . . . 1 —
LES OBERLÉ . . . . . 1 —
DONATIENNE . . . . . 1 —

ÉDITION ILLUSTRÉE

LES OBERLÉ, un volume in-8° jésus, aquarelles et dessins de CHARLES SPINDLER.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

RENÉ BAZIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CROQUIS DE FRANCE
ET
D'ORIENT

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
OCT 28 1971

PQ
2193
B3C76
1903

CROQUIS DE FRANCE

I

LE POULAIN

— Monsieur Marnet, je vous en prie, occupez-vous de mon fils : mariez-le ! Vous qui ne vous mariez pas, il paraît que vous faites des mariages ! Il paraît même que vous en faites d'heureux !

Il prenait un air modeste pour répondre :

— Madame, c'est ma spécialité. J'avoue que la plupart des unions conseillées par moi ont bien tourné. Et je le dois à un principe dont je ne m'écarte jamais : je ne fais que le mariage pauvre. Ce n'est pas assez dire. Mon exclusivisme est plus grand encore. Ainsi, tout l'hiver, à Paris, je refuserais impitoyablement d'appuyer un projet quelconque, j'écarterais les complicités qu'on m'offrirait, même légères, même lointaines. Mais, ici, à la campagne, je deviens un

autre homme. Mes voisins, en majorité, sont des propriétaires peu fortunés et très hospitaliers. A quinze lieues à la ronde, ils me reçoivent à dîner, me font chasser, pêcher, m'envoient des fruits en été, du gibier en automne, me consultent avant d'acheter leurs chevaux ou leurs chiens, me quêtent pour leurs bonnes œuvres : tout cela, sous prétexte que, étant célibataire, je dois m'ennuyer dans ce solennel château où mes pères faisaient plus de bruit que moi. La pensée m'est venue de rendre à ces braves gens leurs politesses en mariant leurs filles. Ai-je raison? ai-je tort? quand un de mes amis me déclare son intention de rompre avec le célibat, je passe en revue les domaines hypothéqués du canton, j'indique un ou deux noms, et je dis : « Renseignez-vous; il y a là, peut-être, du bonheur en disponibilité. »

— Vous n'allez jamais jusqu'à la « modeste aisance », monsieur?

— Jamais, madame : elle a plus de prétentions que la fortune. Au contraire, une certaine étroitesse de vie m'intéresse; j'estime la gêne; il m'arrive de recommander l'honorable dénuement. C'est là, dans ces conditions au-dessous de la médiocre, qu'un homme a le plus de chances de rencontrer ces dons infiniment rares : la simplicité, la vaillance, un peu de reconnaissance d'avoir été préférée et épousée, l'aptitude au bonheur. Vous ne sauriez croire, madame, le nombre de jeunes filles, qui mettent ce nom-là au

pluriel. Elles s'imaginent qu'il y a une foule de petits bonheurs, qu'ils courent les rues, qu'on les appelle par la fenêtre, et qu'ils frappent avant d'entrer. Il n'y en a qu'un grand, qui ne s'en va qu'une fois, et qui ne se fait connaître qu'en partant, de ceux qui ne l'ont pas deviné. Or, beaucoup de riches, à cet égard, ne sont pas physionomistes. Et c'est pourquoi je marie les filles sans dot de mon canton.

L'homme qui parlait de la sorte, de temps en temps, aux mères qui le consultaient, avait trente-cinq ans, une gravité naturelle, de grands traits difficiles à émouvoir, une longue barbe en carré qui le vieillissait, la résolution très affichée de ne pas se marier, et, comme on le voit, le goût, à moins que ce ne fût la charité, ou le travers de marier les autres. Les discours qu'il tenait sur ce sujet mettaient en fuite la plupart des mères. Toutes cependant ne se décourageaient pas. Claude Marnet conservait une clientèle. Bon an, mal an, il mariait un de ses amis avec une de ses voisines. En ce moment, trois semaines avant l'ouverture de la chasse et en pleins loisirs, il donnait l'hospitalité à un lieutenant de cuirassiers, candidat éventuel, et lui disait un soir, sur la terrasse d'où l'on voit la route comme un fil bleu, au bout des prés :

— Crois-moi : épouse ma meilleure cliente, une perfection, une occasion.

— Elle s'appelle ?

— Marie, fille de la baronne O'Miette, vingt ans, parfaitement ruinée.

— C'est engageant!

— Je le crois! Laisse-moi achever : instruction plutôt élémentaire; — elle n'aura pas beaucoup à désapprendre pour être une femme charmante; — aucune prétention, aucune pose; une dernière goutte de sang irlandais qui lui monte aux joues avant qu'on la salue; des yeux qu'on pourra regarder toute une vie sans se fatiguer; un cœur comme on n'en fait plus, capable de s'oublier. Avec tout cela, un avantage vraiment rare : une mère veuve, logée à l'étroit, et qui ne cherchera pas à reprendre sa fille, deux ou trois mois chaque année, sous les plus vains prétextes et les plus faciles à rencontrer : une grossesse de Marguerite, un rhume qui exige le changement d'air, le froid qui sévit dans la ville de garnison, la chaleur qui l'accable, une absence de monsieur, qui part pour faire quinze jours de manœuvres, mais qui doit se résigner à trois mois de veuvage. C'est une mode régnante et passablement tyrannique, mon ami, ces reprises de belle-mère. Rien de pareil à craindre avec la baronne O'Miette : elle a quatre autres enfants; la place lui manque pour les loger, et le bruit la gêne. Es-tu favorisé?

— Et quand verrons-nous mademoiselle Marie?

— Demain, à la grand'messe de mon village.

Le lendemain matin, dans la petite clairière

sablée de sable jaune qui séparait le manoir de l'Épine d'avec le bois taillis, le jardinier-valet de chambre-cocher, Frédéric, amenait, en la tenant par le mors, une forte jument, attelée à une calèche antique. Les quatre petites O'Miette, habillées de rose et gantées, pendant que la jument tournait devant le perron, se mirent à applaudir.

— Bravo ! Voilà le poulain ! Le voilà !

En même temps, un poulain, de couleur ardoise foncée comme la mère, haut sur pattes, le poil tout hérissé par endroits, et l'œil folâtre, sortait de l'écurie, arrivait au petit galop, et se rangeait à gauche, le long de la poulinière, qui tourna la tête, contempla le nourrisson de son œil fatigué, et jugea que tout était bien.

La porte du château s'ouvrit. Mademoiselle Marie O'Miette s'avança, vêtue d'une robe de laine blanche à revers, coiffée d'un chapeau de paille avec huit marguerites, tenant une ombrelle blanche au-dessus de sa tête. Le reflet de toutes ces blancheurs pâlissait son visage qui était plein et rond, les yeux qui semblaient d'une couleur entre vert et or comme la mousse fraîche, les lèvres qu'elle avait fines et aiguës, les cheveux frisés, d'un châtain clair. Quand elle abaissa l'ombrelle, — et elle le fit dans un mouvement bien naturel de surprise, — toutes les nuances montèrent d'un ton.

— Comment ! dit-elle, vous avez laissé sortir le poulain ! Rentrez-le vite !

— Mademoiselle, il faut qu'il vienne avec nous. Je connais la jument : elle n'ira pas si elle n'entend pas son poulain.

— Pour un si petit voyage ? Une heure et demie en tout !

— Mademoiselle, à cet âge-là, ça ne se sépare pas plus qu'une nourrice et son nourrisson.

— Nous serons d'un ridicule ! Maman, dites à Frédéric que cela ne se peut pas ! Ou alors qu'on mette le poulain dans la voiture : personne ne le verra, et moi, j'irai à pied ! Mais avoir cette petite bête pour escorte, afficher à ce point la misère de notre écurie, crier à tout le monde que, sauf la Jodelle que voilà, nous n'avons pas un cheval pour nous traîner ; en vérité, cela m'humilie !... Vous savez que M. Claude Marnet est dans le pays depuis huit jours, maman ?

Une dame mince, pâle, en deuil, qui n'avait qu'un sourire, toujours le même, pour accueillir les dons de la vie, qu'il s'agît d'un malheur, d'une simple contrariété, d'une offense ou d'une déception, leva le regard au-dessus de la capote de cuir craquelé, soupira et avança la main, — une jolie main très bien gantée, — pour tourner la poignée d'argent de la portière.

Mademoiselle O'Miette connaissait si bien la réponse qu'elle sauta dans la calèche, sans demander d'explications complémentaires. Elle était si jeune de cœur qu'elle se mit à rire presque aussitôt avec ses

sœurs, et à suivre, tantôt sur la gauche et tantôt sur la droite, les gambades du poulain.

Celui-ci fut simplement drôle tant que la voiture roula dans un chemin désert, entre deux taillis ou des prés. Il devint gênant sur la grande route, quand on approcha du village. Était-ce le son des cloches, le beau nivellement du terrain, la vue des paysans en marche qui l'enhardissait ? Il ne se contentait plus de tourner autour de la calèche ou de trottiner à la hauteur des lanternes, la tête inclinée et touchant la croupe roulante de la Jodelle. Non : il se livrait à des galops d'essai. On le voyait se ramasser, sauter presque sur place les quatre pieds en fagot, puis se détendre, s'allonger et partir à toute vitesse, pour s'arrêter tout à coup et revenir en fanfaronnant vers la poulinière indulgente. Les bonnes gens qu'il frôlait s'écartaient avec des cris. On se retournait. On se montrait du doigt la caravane. Les petites O'Miette se tenaient immobiles sur les coussins, et se regardaient entre elles.

Cependant, au milieu de la place de l'église, Claude Marnet et son ami attendaient l'arrivée de la baronne O'Miette, et surveillaient le tournant de la route. Le lieutenant, tout à coup, se pencha, ouvrit de grands yeux, et fut pris de fou rire.

— Est-ce que c'est la voiture du château ? demanda-t-il, en redressant furieusement ses moustaches.

— Oui, dit Marnet..., les pauvres gens..., vraiment, c'est la première fois...

— Moi aussi, c'est la première fois que je vois un pareil spectacle... Très pittoresque... Nous connaissions la « jument suitée » des Concours agricoles ; mais, attelée, flanquée de son poulain en liberté, elle est d'un grand effet.

Marnet, qui n'avait pu s'empêcher de sourire d'abord, sentit une larme de pitié lui monter aux yeux. Il venait d'apercevoir à travers la glace, au fond de la calèche qui n'était plus qu'à une cinquantaine de pas, la robe blanche de mademoiselle Marie.

— Pauvre enfant surtout ! murmura-t-il. Ce qu'elle doit être malheureuse, et confuse, et rouge !

Frédéric ralentit l'allure de la Jodelle, prit son air le plus digne, avertit par de petits « hop ! hop ! » les groupes de paysans qui ne se rangeaient pas assez vite, et, sur la place noire de monde, devant la porte de l'église, arrêta la calèche. Le poulain était en arrière-garde. Il dépassa la voiture immobile, revint vers la Jodelle, le cou tendu, la caressa un instant du bout de ses naseaux, pour demander une permission, et, trouvant l'occasion favorable, inclina la tête, la glissa sous le ventre de la bonne jument, et se mit à téter, avec un léger mouvement de recul à chaque gorgée, comme un sonneur de cloche.

La portière fut poussée, et mademoiselle Marie descendit la première, à dix pas de Claude Marnet qu'elle reconnut fort bien. Elle n'était pas rouge, elle n'était pas malheureuse mais, rose et gaie, comme d'ordinaire. Apercevant le poulain et tant de

visages moqueurs ou simplement amusés, elle eut une seconde de souffrance : elle sentit le ridicule, l'impossibilité de fuir, l'aveu lamentable que faisait l'équipage du château de l'Épine ; elle accusa le coup en fermant les yeux. Mais ce ne fut qu'une faiblesse rapide. Mademoiselle Marie parut comprendre la gaieté générale, et la permettre, par la manière dont elle regarda autour d'elle ; puis elle se plaça entre la croupe du poulain et la portière. La baronne, qui sortait de la calèche, ne vit pas l'animal. Les quatre autres petites O'Miette vinrent se ranger à ses côtés, en éventail. Et accompagnée de sa nichée, grave, un peu solennelle, marchant péniblement, elle s'avança vers le portail de l'église. Dans le trajet qui était court, elle fut saluée par Claude Marnet et par le lieutenant. Toute la bande s'inclina et continua. Marie se retourna, et, par-dessus son épaule, jetant un regard à son voisin, un autre à la Jodelle, dit gentiment :

— Maman prétend que nous élevons un poulain ; moi, je crois que nous le gâtons. Qu'en pensez-vous monsieur ?

Elle ajouta, montant déjà les marches de granit :

— Cette pauvre maman est toute souffrante depuis le printemps. J'ai toutes les peines du monde à lui faire faire le tour du bois. Vous viendrez nous voir ?

Les mots chantaient avec les cloches. Elle disparut. Elle ne s'était pas plainte. Elle avait laissé entendre ce qu'elle voulait.

— Brave fille! dit Claude Marnet. A sa place, j'en connais dix qui auraient refusé de venir, et vingt qui auraient eu le mauvais goût de venir en boudant.

— Elle est agréable, dit l'officier très fraîche. Mais le genre est un peu simplet pour moi. Il faut la marier dans l'infanterie. Sa paire de chevaux me chiffonne.

— Tais-toi, je t'en prie! répondit Marnet. Tu es indigne d'être heureux, voilà tout!

Il était très ému, et il passa les trois jours qui suivirent à se promener solitairement dans le grand hall de son château.

Le quatrième jour, il roulait à vive allure, dans sa charrette, vers le manoir de l'Épine. Le domaine était minuscule : une vieille tour, reste d'une forteresse abattue ; un bois taillis tout autour; un peu plus loin, du côté de l'Orient, un pré plein de jonc ; plus loin encore, une lande qui couvrait une colline et dominait le pays. Lorsqu'un voyageur se montrait au sommet de la colline, il était aussitôt signalé, d'en bas, par les enfants de la baronne, ou par les domestiques. Il n'en fut pas autrement pour Claude Marnet. A peine avait-il fini de monter la côte, à peine apparaissait-il sur le bleu du ciel, dans la belle lumière de trois heures, entre une touffe de bruyères et une autre d'ajoncs, que les quatre petites O'Miette, qui jouaient avec leur bonne à la lisière du bois, se mirent à crier :

— Une visite, Marie, une visite !

Marie accourut sur le perron, d'où on ne pouvait rien voir. Elle avait une aiguille à la main, des brins de fil accrochés à son tablier mauve, et de l'ombre dans les yeux, qui se dissipait au soleil. Elle éleva la voix :

— Les petites ?

— Quoi donc ?

— Est-ce une visite à pied ?

— Non, une voiture à deux roues.

— Un cheval gris pommelé ?

— Oui, un monsieur à grande barbe... Mais non... mais si, il a de la barbe... Et un monocle, Marie ; je vois l'éclair de son monocle !

— Alors, c'est M. Marnet. Vite, vite, revenez, les enfants ! Vous n'êtes pas présentables. Alice ? Jeanne ? Lucie ? Geneviève ?

On entendit des cris, un galop endiablé. Les petites O'Miette firent le tour du château pour ne pas rentrer par le vestibule parqueté. L'escalier de service résonna sous leurs pieds. Pendant les dix minutes qui suivirent, le plus parfait silence, au contraire, enveloppa la vieille maison. On eût pu la croire même inhabitée si, derrière les vitres closes, çà et là, es rideaux n'avaient pas remué. Mademoiselle Marie débarbouillait ses sœurs, les recoiffait, et agrafait des robes.

Elle s'était si bien occupée des autres, qu'elle descendit au salon sans avoir enlevé son tablier. Un

regard mécontent de sa mère l'avertit de cette étourderie. Mademoiselle Marie jugea qu'il était trop tard, et garda, par-dessus sa robe, le tablier semé de fils blancs.

— Mère, dit-elle en entrant, elles viennent... Nous allons toutes vous les présenter, monsieur !

— Qu'elles ne se hâtent pas ! dit Claude Marnet.

— Non, va leur dire que nous les appellerons, ajouta madame O'Miette. Plus tard. Elles nous gêneraient en ce moment.

— Suis-je de trop, moi aussi ?

— Vous nous manquiez, au contraire, dit Claude Marnet,

La jeune fille sortit, renvoya les enfants dans le parc avec défense de jouer à des jeux violents, recommandation expresse de ne pas grimper aux arbres, prière de ne pas se rouler sur l'herbe, et revint au salon. Il se passait assurément quelque chose de grave, et les tapisseries de Beauvais, qui illustraient les murs d'une suite de forêts de chênes avec perroquets et licornes, avaient dû entendre des paroles émouvantes. Les deux fauteuils de la baronne et de M. Marnet avaient évolué et s'étaient rapprochés de la fenêtre. Madame O'Miette, plus pâle que de coutume et plus distraite, s'éventait avec un coupe-papier d'ivoire et regardait la campagne. Son voisin, toujours si maître de soi, si fier d'un certain flegme naturel qui l'avait plusieurs fois fait passer pour Anglais, paraissait nerveux, inquiet

comme un simple Français qui n'a pas tout ce qu'il souhaite, et considérait le parquet, du côté de la porte.

— Continuez, cher monsieur, dit la baronne O'Miette avec un sourire forcé. Marie n'est pas de trop, comme vous le disiez fort bien. C'est elle qui décidera...

—... du sort d'un de mes meilleurs amis, mademoiselle.

— Le lieutenant de cuirassiers?

— Non, mademoiselle. Celui dont je parle a trente-cinq ans. Il se croyait à l'abri des surprises qu'il ménageait aux autres, et dont il jouissait en dilettante autant qu'en ami. Il a beaucoup de barbe, un commencement de calvitie...

— Oh ! si peu ! dit en riant Marie.

L'interruption, l'air aimable dont elle fut faite, donnèrent du courage à Claude Marnet, qui continua :

— Je le répète, un commencement de calvitie, une physionomie grave, et on l'a pris pour un sage. Erreur ! Il n'était pas même désintéressé. En s'occupant de marier ses amis, sans en avoir bien conscience, il cherchait pour lui-même; il choisissait, par la méthode d'élimination. Le voici réduit à une extrémité qu'il n'avait pas prévue: il est devenu amoureux, séduit par une bonne grâce, un charme, une vaillance, qui ont grandi peu à peu sous ses yeux; il a peur d'une jeune fille.

Marie O'Miette pâlit un peu, mais n'hésita pas.

— Dites-lui qu'il a tort, fit-elle.

Les grands mots étaient prononcés. D'autres vinrent. La visite se prolongea beaucoup, et ne parut longue qu'aux enfants que tout le monde avait oubliés. La première fraîcheur du soir trouva la baronne, Marie et Claude Marnet groupés devant la fenêtre ouverte sur les bois. C'était l'heure où les ombres bleuissent, où la lumière se fait dorée, où les souvenirs se relèvent d'eux-mêmes, dans les âmes, comme des herbes de sillons.

— Expliquez-moi, dit Marie, ce changement si prompt. Vous me connaissiez depuis ma plus tendre jeunesse. Vous rappelez-vous, il y a dix ans... il y a deux ans... il y a dix mois... Eh bien ! vous m'aimiez déjà, mais pas de la même manière. Qui vous a décidé ? Qui vous a révélé à vous-même ce que vous pensiez ? Quelle a été la cause déterminante ?

— Vous ne le soupçonnez pas ? Elle est devant vous.

— Et c'est ?

Il étendit le bras vers une percée du bois, au bout de laquelle on voyait fuir un pré. Deux ombres inégales tachetaient l'herbe illuminée.

— Le poulain ! dit-il.

Tous se mirent à rire, même la baronne, qui n'avait rien vu.

Voilà deux ans que ces choses sont passées. Et comme les hommes sont de grands enfants, sans

raison dès qu'ils aiment et facilement ridicules quand ils sont heureux. Claude et Marie, époux en justes noces, ont refusé de vendre le poulain, devenu un cheval de toute laideur. Ils s'attendrissent en le voyant paître. Qu'avait-il fait, cependant, ce beau dimanche d'août, si ce n'est, comme tous les poulains, suivre sa mère et boire un coup de lait?

II

MONSIEUR JOANNI

Elle lui disait souvent :

— Joanni, tu n'es pas raisonnable ; tu travailles trop. Si tu continues à te fatiguer ainsi, je te mets à la retraite.

Il baissait la tête, pour avoir l'air plus respectueux, et répondait, avec un sourire flatté :

— Quand mademoiselle voudra. Mais, de moi-même, je ne quitterai jamais le service de mademoiselle.

— Jamais, Joanni ?

— A moins que je ne devienne tout à fait infirme de ma main.

— Mais, je te le défends ! Allons ! mon bon Joanni, va dire de seller Tempête.

Il transmettait l'ordre à l'écurie, et, dix minutes plus tard, sous le porche où le bruit de leurs piéti-

nements se heurtait et se brisait en échos, deux chevaux passaient en ligne, Tempête qui portait mademoiselle d'Estrel, et Benjamin qui portait Joanni. Ils tournaient à droite, dans la rue presque déserte encore, et le groom, les mains écartées, prêt à refermer les battants de la porte cochère, levait les épaules et disait tout bas : « A-t-il de la chance, le vieux ! C'est toujours lui qui accompagne ». Il regardait s'éloigner, au pas mal assagi du départ, le demi-sang pommelé, sur lequel se tenait très droit, sanglé dans sa livrée brune à boutons d'or, le serviteur de confiance de mademoiselle d'Estrel, et, un peu en avant, sur un alezan fin, la ligne fine de l'amazone encadrée dans le bleu du matin. Tout s'effaçait. On traversait la place de la Concorde. L'avenue s'ouvrait, et les chevaux, d'eux-mêmes, se mettaient au trot. La jeune fille avait de si beaux cheveux et d'une telle sève ardente, qu'on eût dit qu'elle piquait des diamants aux torsades de sa nuque. Mais elle n'y pensait guère. Elle sentait confusément, délicieusement, l'harmonie de sa jeunesse avec le matin. Quelquefois, dans les allées du Bois, elle se détournait un peu. On devinait un profil de Grecque, le rose d'une joue, deux lèvres entr'ouvertes : « Au petit galop, Joanni ! » Et le vieux, luttant contre la fatigue, l'embonpoint, le désir perpétuel qu'il avait de laisser souffler sa bête, mais impassible toujours et correct, tâchait de maintenir Benjamin dans l'ombre de Tempête.

C'était une joie sans seconde pour mademoiselle

d'Estrel, cette promenade matinale. Elle y trouvait une solitude relative, de la santé, de l'éclat, l'ivresse d'une allure qui dépasse nos forces, et une nature qui suffisait amplement à son rêve. Elle ne distinguait pas très bien les choses qu'elle devait admirer d'avec celles qui l'attendrissaient. Les merveilleux jours ouverts dans les futaies, le mouvement des chemins et des ombres qui les suivent, la largeur et la douceur presque toujours voilée des lointains, — car la poussière est une brume, — lui plaisaient assurément ; mais elle regardait non moins volontiers une troupe de moineaux battant de l'aile sous la pluie d'arrosage ; elle souriait aux fleurs de marronniers qui tombent sur les gazons ras et tiennent lieu de pâquerettes, tantôt roses, tantôt blanches. Son goût de l'élégance la portait vers l'artificiel, et elle n'avait point l'idée de ces prodigieux raffinements que d'autres découvrent dans la sauvagerie. Autant dire qu'elle était artiste médiocrement, ce qui n'est pas pour surprendre, et ne pouvait, en aucune façon, lui nuire aux yeux d'un futur mari. Mais elle était bonne ; elle avait le don de se faire aimer, même de ses inférieurs, preuve d'un si grand nombre de vertus qu'il est presque impossible de les énumérer. On ne médisait pas d'elle dans les antichambres. Plusieurs de ceux qui la servaient lui étaient dévoués, comme les serviteurs des anciennes légendes, et surtout l'un d'eux, qu'elle avait toujours connu aussi vieux, aussi blanc, aussi digne : Monsieur Joanni.

Il était de ceux qui, à force de demeurer parmi les mêmes maîtres, ont pris quelque chose de leur figure et de leur geste. Avec ses cheveux demi-longs, roulés en tourbillons plats, frisés, pareils à de l'astrakan blanc, ses joues rasées, ses paupières que les veillées d'état avaient appesanties, sa démarche glissée et enlevée, où l'on sentait le calcul, la gravité de l'homme et son désir de plaire, il rappelait un peu les comédiens chargés des rôles de marquis. Il parlait bien; même il faisait la phrase, et toujours arrondie : « Si mademoiselle veut bien me le permettre, je dirai à mademoiselle qu'il est arrivé, à son adresse, un petit colis. — Bien : apporte-le. Est-ce du gibier ? — J'en demande pardon à mademoiselle. Elle pense bien que je ne dirais pas un colis si c'était une bourriche. Je croirais plutôt à des confections. » A cause de son importance, les autres domestiques l'appelaient Monsieur Joanni. On ne connaissait pas son nom de famille, et lui-même ne s'en souvenait qu'une fois l'an, lorsque mademoiselle, avec une bonne grâce que Joanni citait fréquemment comme exemple, écrivait la lettre du 1er janvier, qu'il envoyait à une très vieille sœur, dans un très petit pays. Sa véritable famille était celle des d'Estrel. Il en avait suivi, aimé, vu mourir, et regretté deux générations. La troisième lui gardait sa place près du foyer, et le laissait libre de choisir les occupations qu'il préférerait. Joanni s'était fait argentier; il inspectait aussi, hors cadre, sans mandat mais rigoureusement, les

divers services de la maison, et accompagnait mademoiselle dans les promenades en voiture et à cheval. Songez qu'elle avait vingt-quatre ans et qu'elle était seule au monde, dernière de sa race, avec une fortune énorme. Il craignait pour elle une foule de choses qu'il n'exprimait qu'en formules complexes et voilées. Il lui était arrivé de dire, dans la tranquillité de la campagne, où tout le monde fait un songe, même les vieux Joannis :

— Ah! mademoiselle, faudra-t-il tout de même qu'il soit bien, celui que vous épouserez!

— Sans doute. Mais tu le connaîtras le premier, Joanni : je te préviendrai.

Elle avait ri, et il avait senti vivre et se réjouir cette tendresse humble qui était en lui, ce dévouement du serviteur, le plus obscur et le moins intéressé qui soit, et qui n'a pas même un nom parmi les amours humaines.

Près du château où mademoiselle d'Estrel habitait de mai à octobre, maison basse, murs lierrés, douves autour et prairies plates semées d'arbres, il y avait une chapelle, bâtie d'après les ordres et les plans d'un ancêtre, possesseur du domaine. Une fondation obligeait le châtelain à faire célébrer, chaque dimanche, une messe, et à laisser entrer les gens des fermes, car le bourg était éloigné et le chemin lamentable. Et, chaque dimanche, c'était Joanni qui répondait la messe, allumait les cierges, agitait la clochette, devant une assemblée composée de deux

sortes de fidèles : en bas, les paysans avec leur veste de laine qui, mouillée, sentait encore le mouton, les petites filles rougeaudes à jupons courts, les mères abritées dans des capes sombres, et là-haut, dans la tribune dont la balustrade était garnie de velours, mademoiselle d'Estrel, seule au premier rang, droite, en pleine lumière, tandis qu'au fond s'estompait et se courbait la silhouette d'une dame de compagnie.

Or, un dimanche de septembre, comme les glycines et les peupliers, premiers touchés de la mort, avaient déjà perdu leurs feuilles et empêchaient qu'on ne crût à l'innocente douceur de la lumière; un jour qu'il s'était éveillé plus las et plus rhumatisant que de coutume, Joanni, qui servait la messe, se détourna vers la tribune, et aperçut le plus inattendu et le plus douloureux des spectacles : derrière mademoiselle d'Estrel, un peu en retrait, un jeune homme et une dame en noir qu'il n'avait jamais vus.

Il devina tout de suite que c'était « lui », et comme il avait encore beaucoup de naïveté malgré son grand âge, il se dit que le moindre mot, la moindre confidence banale, aurait distingué d'entre les serviteurs ordinaires le vieux Joanni, et que c'eût été une récompense. La tristesse, contre laquelle il se défendait malaisément depuis quelque mois, l'envahit. Il eut le regret de la vie, une sorte de vision de l'ingratitude universelle, et, n'osant accuser celle qu'il avait servie et qui s'était montrée bonne, au moins quel-

quefois, il s'en prit prit à cet inconnu, qui venait là en maître improvisé, ne sachant rien du passé. Pauvre histoire de soumission, de travail, de veilles, de remerciements émus pour une petite marque d'intérêt, qui donc pourrait vous raconter, et qui donc y penserait en ce moment? Et qu'importerait, d'ailleurs, à cet étranger? Joanni le détestait, pour l'avoir regardé. En avait-il vu de semblables, mon Dieu, tout semblables, à Paris et ailleurs : réguliers, têtes en bois sculpté, longues moustaches, taille élancée, les vêtements coupés sur le même modèle, le même air inutile et content! Il était si violemment porté contre le fiancé; il avait les yeux si pleins de larmes à cause d'elle, que le vieil argentier, que mademoiselle d'Estrel avait prié de servir à table, le sachant d'une entière discrétion, commit des erreurs sans nombre et des maladresses coûteuses. En pareil cas, — ce n'était pas son début dans la fêlure des assiettes de Saxe, — mademoiselle d'Estrel avait un mot de consolation. Il l'attendit en vain. Vers le soir, dans la demi-heure qui précédait le dîner, il revenait, portant des fleurs coupées pour les corbeilles, lorsqu'il entendit qu'on parlait de lui, dans une allée voisine. Une voix rieuse, souple, charmante, disait :

— Vous avez vu ce matin mon pauvre Joanni! Il est un peu mûr.

— Dites donc choppe. J'espère que vous n'avez pas l'intention de m'en faire cadeau, et que vous vous en séparez?

Le vieux devint tout pâle de saisissement. Lui, qui ne s'était jamais arrêté pour écouter, il s'arrêta. Il écouta pour savoir la réponse. Cinquante ans de vie donnés à cette fiancée et à ses pères, cela méritait une défense, n'est-ce pas ? un souvenir indulgent, quelque chose qui signifiât : « Prenez garde ! ne le traitez pas durement ; il s'est fatigué pour moi » ? Eh bien ! il n'y eut pas même de réponse. Il entendit des rires qui se cherchaient, s'appelaient et diminuaient. Leur joie n'avait pas même été troublée, une seconde.

Joanni ne savait pas que les gens très heureux perdent, pendant un temps, la faculté de voir la peine des autres. Il pleura toute la nuit. Le lendemain, il alla trouver mademoiselle d'Estrel, et lui dit :

— Ma sœur est morte. Il faut que je parte.

Et elle ne vit pas que, ce qui était mort, c'était une petite flamme d'amour qui avait tremblotté devant elle enfant, petite fille, jeune fille, et que venait d'éteindre son premier rire de jeune femme.

III

LE DINER DE LA SAINT-SYLVESTRE

Le temps est bien loin où madame Giron, veuve, encore jeune par l'éclat de ses yeux, de sa voix, de ses joues roses comme des pommes, consentait, une fois par année, à laisser son faire-valoir et son logis rural qu'enveloppait un demi-hectare de légumes et de fleurs, et à venir dîner en ville, à plus de huit lieues de là, chez son beau-frère qui était mon aïeul. Jadis, elle arrivait à cheval, accompagnée d'un gars de labour en veste noire galonnée, qui ne lui servait pas de défenseur, car elle était d'humeur à n'avoir peur de rien, mais qui tenait l'emploi de sujet à grogner, portait le bagage, allait devant dans les gués, criait aux rencontres de voitures, et écartait avec le manche du fouet les ronces des anciens chemins. Depuis que les routes étaient devenues de

larges levées sans herbe, sans fondrières, ma grand'-tante prenait plus simplement la diligence, la veille du 31 décembre, et débarquait sur le pavé vers l'heure de midi. On avait envoyé au-devant d'elle la vénérable Fanchette, un peu pour lui faire honneur, mais surtout à cause de l'oie. De tout temps, madame Giron avait offert le rôti du repas familial. Fanchette allait donc chercher, dans le coffre de la voiture publique, la pièce soigneusement recommandée, roulée dans deux serviettes de fine toile et déjà plumée, parée, prête pour la broche. Elle la couchait au fond d'un panier que le vannier avait fabriqué d'un osier indestructible et pesant; par-dessus, elle mettait les marrons, dont la bête serait farcie, des fruits d'automne, des gâteaux anisés, spécialité du Craonnais, et un flacon d'une certaine liqueur de cassis composée d'après une recette savante où toutes les fleurs jouaient un rôle, depuis le jasmin, la rose, l'œillet incarnadin, jusqu'à la « pensée sans tache ». Je me souviens même que la « pensée sans tache » ne devait macérer que deux heures, son arome étant plus subtil.

Et ma tante, Fanchette et le panier entraient chez mon grand-père, dans la maison qui s'élargissait autour d'une cour pavée, et qui n'avait en façade, sur la rue, qu'un étroit pavillon, coupé, vers le premier étage, par une vigne avec ses rames droites et ses torsades en haut relief.

C'est là qu'avait lieu le dîner de la Saint-Sylvestre,

et c'est là que, tout enfant, j'assistai à une scène tragique, dont le mystère me hanta longtemps.

Ma tante amenait le plus souvent avec elle « madame Caroline » et « madame Émilie », qu'elle appelait ses nièces. Les deux sœurs n'avaient avec elle aucune parenté. Mais la vieille femme les avait recueillies orphelines, dès leur petite enfance, puis élevées, puis mariées, et ses longues attentions, sa générosité, son amour maternel s'étaient exprimés et formulés dans un terme familial. C'étaient des nièces de conquête. Elles ne se ressemblaient pas. L'aînée, grave, réservée, un peu puritaine d'allures, avait épousé un médecin de campagne que nous ne voyions jamais et dont elle n'avait pas d'enfant. Cette privation de l'enfant, madame Caroline en souffrait comme d'un deuil qu'on écarte de sa pensée, dont on se distrait par l'effort constant de la volonté. Je suis sûr que son zèle excessif pour les choses du ménage, sa préoccupation de posséder la lingerie la mieux ordonnée, la fruiterie la mieux garnie de son gros bourg, étaient moins un travers de son esprit que l'amusement douloureux d'un cœur mal consolé. Sa sœur ne devait connaître aucun souci pareil. Nous l'aimions pour ses yeux aux longs cils qui nous appelaient, pour son cou d'ivoire fin et ses bras tout de suite tendus vers nous, créature frêle, impressionnable, un peu exaltée, en qui les âmes d'enfants, qui ne se trompent jamais en cela, devinaient la tendresse pure, l'unique vocation d'aimer et de rendre

heureux. Beaucoup plus jeune que « madame Caroline », « madame Émilie » s'était mariée, il y avait dix-huit mois, avec une sorte de gentilhomme fermier du pays craonnais, qui avait attendu, pour l'épouser, d'avoir achevé la construction d'un très beau logis, sur une motte verte, au milieu de futaies en pente. Nous l'imaginions là, châtelaine heureuse, enviée. Elle n'avait pas paru au dîner de l'année précédente.

Lors donc que la Saint-Sylvestre fut revenue, nous nous acheminâmes, avec nos parents, vers la petite maison au cep de vigne. Le pavé des rues glissait. Il tombait du grésil en tourbillons, comme jeté à la volée par des mains qui passaient vite. Un peu avant d'arriver à la porte, mon père nous dit :

— Vous ne verrez pas ce soir madame Émilie, et vous ne parlerez pas d'elle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a perdu son mari, subitement, voilà deux mois, et c'est un grand malheur dont il vaut mieux ne pas parler.

Ne pas parler, c'était possible pour nous. Mais pour les autres, pour ceux qui étaient grands et qui, bien plus que nous, songeaient aux duretés de la vie? Évidemment, ils pensaient tous à cette jeune femme absente, et la conversation, d'ordinaire si joyeuse, languissait. Nous dînions dans la petite salle du bas, toute tapissée de tableaux anciens, œuvres peu signées, que mon grand-père avait amassées avec une

longue patience, et qu'il aimait passionnément. Je revois les figures peintes qui nous regardaient, les rois mages vêtus de pourpre et de jaune, le grand portrait d'un banquier vénitien avec une balance, la Madeleine brisant ses bijoux, le départ d'une amazone pour la chasse. Je revois les convives, une douzaine, parmi lesquels madame Caroline, en noir, plus sévère encore que de coutume, et qui n'était venue, disait-elle, que pour se faire faire une nouvelle robe de deuil. Sur la nappe à liteaux rouges, des gâteaux secs, des poires, des oranges, dans des assiettes où était imprimée l'image des monuments de Paris; deux candélabres à trois branches; une argenterie usée, courte, marquée du nom en toutes lettres du possesseur ou de quelques parents dont il avait hérité. Et les choses allèrent ainsi jusque vers la fin du repas.

A ce moment, l'espèce de convention de silence que tout le monde avait observée fut brusquement rompue. Mon grand-père dit soudain :

— Quel chagrin elle doit avoir, la pauvre petite! C'est affreux! Vingt-quatre ans!

Le rouge qui cernait les yeux de madame Caroline s'aviva, devint tout humide.

— Et si complètement seule! répondit-elle. A présent que son mari n'est plus, ce joli domaine qu'il avait planté et embelli pour elle est pour ma sœur une cause de souffrances sans cesse renaissantes. Cependant, je n'ai pu la décider à quitter la Hulière.

Moi-même, après une quinzaine passée auprès d'elle, j'ai dû revenir à la maison. Une maison ne se garde pas seule, n'est-ce pas ?

— Et depuis quand êtes-vous sans nouvelles ?

— Plus de trois semaines. Elle habite loin ; elle ne m'a pas écrit... Aucune réponse à mes lettres... J'irai, si cela continue seulement huit jours... Je demanderai à mon mari la permission...

Les mots tombaient dans le grand recueillement de tous. Fanchette venait d'ouvrir la porte, et se préparait à enlever l'oie, à laquelle les convives avaient fait peu d'honneur. Dehors, le grésil redoublait, et nous entendions comme le martèlement de millions de doigts agiles sur les vitres.

Dans la pénombre du seuil, une forme se dessina.

Quelqu'un murmura : « Émilie ! »

Personne ne cria, personne ne se leva.

Elle était vêtue de voiles de deuil sur lesquels s'étaient fixés les grains blancs du grésil. Elle tendait un peu les bras, avec ce geste de berceau qu'elle avait quand elle nous appelait. Son visage, pâle et transparent comme celui d'une belle vierge de marbre, ne se baissait pas vers nous. Elle regardait devant elle, à sa hauteur, comme si elle eût voulu reconnaître les peintures pendues au mur d'en face. Cependant elle ne cherchait aucun de nous, ni aucune chose. Elle avait, dans ses longs yeux chargés d'amour triste, une lueur, une pensée, une étoile nouvelle qu'elle portait en tremblant. Cela seul l'oc-

cupait. Et comme celles qui ont un message devant lequel elles s'effacent, la jeune femme ne salua personne, mais elle entr'ouvrit ses lèvres que nous regardions tous, et elle dit avec une effusion de tout son être :

— *Magnificat anima mea, Dominum!*

Alors, vaincue par l'émotion, elle ferma les yeux. Elle s'assit dans une chaise que Fanchette avait avancée. Et au bas des franges brunes de ses cils, des larmes commencèrent à tomber, tandis que les grandes personnes présentes, revenues de leur étonnement, l'entouraient et prenaient sa main, et la caressaient, mais doucement, comme un objet sacré, en répétant :

— Pauvre chère Émilie! Quelle consolation! Vous ne serez plus seule! Pauvre chère!

Ils parlaient tous ensemble, à demi-voix, attirés et retenus par la même affection qui hésitait en face d'elle, et tantôt la félicitait, et tantôt la plaignait. Je ne comprenais pas. Je ne voyais que les visages, sans pouvoir pénétrer les pensées dont je sentais que la jeune femme était toute enveloppée. Mais je remarquais qu'elle pleurait silencieusement, et qu'à mesure une espèce de bonheur transfigurait son visage aux paupières baissées. Elle avait allongé et rapproché ses mains sur ses genoux. Les gouttes de grésil, fondues par la chaleur, coulaient en larmes sur ses voiles.

Je fus emmené presque tout de suite par mes pa-

rents. Je m'en allai, troublé par le mystère qui, pour moi, couvrait cette scène, jetant un regard sur Émilie, dont les joues se coloraient d'un peu de rose. Mon grand-père nous accompagna jusqu'au milieu de la rue, et il parlait à mots rapides et bas avec mon père. Comme je me souvenais qu'il avait coutume de raconter qu'aux dernières heures de l'année une étoile nouvelle éclate au firmament, je demandai :

— Grand-père, où est l'étoile, cette année ?

La bruine glacée ne tombait plus. Dans le bleu du ciel, il montra une étoile très brillante, juste à la pointe du pignon.

— Là, dit-il, elle est éclose, ce soir, sur ma maison.

IV

QUINZE BILLETS BLEUS

Lorsque M. Poupry, rentier, c'est-à-dire clerc de notaire honoraire, apprit qu'il était désigné comme légataire universel « des biens meubles et immeubles dépendant de la succession de mademoiselle Morel, ancienne couturière », il eut un moment de contrariété. Encore un enterrement ! Il savait qu'à force de suivre celui des autres on arrive au sien. Il n'aimait pas l'enterrement, qui rappelle cette destinée.

Il dut cependant prendre sa redingote, son meilleur chapeau de soie, et se rendre, à neuf heures, devant la « maison mortuaire », que décorait une bande de mauvaise étoffe noire, tendue autour de la porte par les soins du monopole. Une foule, composée exclusivement de femmes et de jeunes filles, stationnait là, dehors, sous la pluie fine d'hiver. Elle s'écarta sur

le passage de M. Poupry, et elle se reformait derrière lui, tandis que les têtes se levaient, au deuxième rang, au troisième, se penchaient, murmuraient : « C'est l'héritier, c'est lui, M. Léon Poupry, l'ancien clerc. » Il entendait. Cela le gênait, toutes ces curiosités féminines en mouvement, et ces yeux de trottins, petites-mains, essayeuses, ouvrières, qui le dévisageaient, et souriaient comme s'il eût été un cosaque du tsar. Il se sentait prisonnier en arrière, obligé moralement de s'avancer dans le chemin qui s'ouvrait et qui le conduisait droit au goupillon, au cercueil couvert d'un drap blanc et orné de trois couronnes en perles. Force lui fut d'entrer dans le couloir, de tourner à gauche et de pénétrer dans une pièce obscure, où se tenaient six femmes en deuil, vieilles amies de la défunte qui ne laissait pas de parents, et six « Enfants de Marie » en blanc, qui avaient, en cette ombre, de vagues figures roses, et des châles de laine tricotée sous leur voile, à cause du froid. Les employés des Pompes funèbres, selon l'usage populaire, déjeunaient sur le coin d'une table. Ils n'avaient que deux verres pour trois, et avalaient en hâte du pain, du beurre et un peu de lard, car la cloche de l'église voisine sonnait pour la « levée du corps ».

— Monsieur, dit une des femmes en s'approchant, monsieur Poupry ?

Il distingua, d'un effort de ses yeux tendus dans l'ombre, une tête maigre, ridée, un peu égarée, et dit, presque à coup sûr :

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ?

Elle reprit, très bas, avec des regards de côté :

— C'est que j'ai une dette envers mademoiselle Morel, une grosse, soixante-cinq francs... Est-ce bien pressé ?... Ferez-vous poursuivre ?...

Il haussa les épaules, doucement, parce qu'il était doux :

— Je vous remettrai le billet, voilà, restez tranquille.

Il y eut un murmure dans la chambre : « Qu'a-t-il dit ? Avez-vous entendu ? » La vieille fille devint un centre d'informations, autour duquel se groupaient des robes noires et des robes blanches, en rond, comme des pétales. M. Poupry devina qu'il grandissait en ce moment, qu'il devenait un personnage, et, de plus en plus gêné, sortit, pour prendre la tête du cortège.

Il marchait, seul homme conduisant cette longue théorie de femmes, immédiatement après les six Enfants de Marie qui tenaient les cordons du poêle. Et il pensait à cette excellente mademoiselle Morel, qui avait cousu, taillé, peiné, épargné pendant trente ans, et qui lui laissait sa fortune. Combien ? Peu de chose sans doute, il le saurait tout à l'heure. Il n'avait avec elle aucune parenté, pas même des relations de voisinage, mais il lui avait rendu quelques services autrefois, du temps qu'il travaillait dans l'étude de maître Chenu. Brave créature, si humble, à qui pas une fois la vie n'avait souri, et qui n'avait jamais eu l'air de rien souhaiter au delà du pain quotidien.

Au cimetière, quand la cérémonie funèbre fut achevée, sur le sable mouillé des allées, il fut rejoint, enveloppé par les amies de mademoiselle Morel, des jeunes, des vieilles, toutes ouvrières de la couture ou de la mode, pas riches, et qui avaient quelque chose à demander. Elles le faisaient gentiment, avec des yeux d'abord baissés, puis levés, puis souriants, qui mettaient le clerc honoraire comme en plein soleil.

— Monsieur, je suis mademoiselle Clémentine, mademoiselle Jeanne, mademoiselle Marie, mademoiselle Maria ; je voudrais bien avoir une petite statue qu'elle m'avait promise, un guéridon qu'elle voulait me donner ; je désirerais acheter, si ce n'est pas trop cher, le lit, l'armoire, l'étagère où il y a des fleurs artificielles et trois boules de verre irisé.

Il répondait :

— Mais oui, mademoiselle, assurément, pour vous faire plaisir.

Quelqu'un dit :

— Il faudrait bien deux voitures, monsieur Poupry, pour reconduire les petites en blanc ?

Il tira de sa poche une pièce de cinq francs. Le nuage se dissipa :

— Au revoir, monsieur ; merci, monsieur.

L'héritier resta seul avec le notaire qui avait suivi en retard, et qui arrivait.

— Je crois bien, dit-il, que je viens de distribuer tout le mobilier : mademoiselle Morel n'avait pas d'immeubles ?

— Evidemment.

— A combien se monte le capital ?

— Monsieur, vous avez trois legs de cinq cents francs chacun à acquitter. Avec les frais d'enterrement, de succession, et ceux que je vous ferai, il vous restera tout juste le souvenir d'une bonne action.

M. Poupry inscrivit sur son calepin les noms des trois élues qui devaient se partager les quinze billets bleus : mademoiselle Estelle, mademoiselle Louise, mademoiselle Maria, et, dès le lendemain matin, n'ayant rien de mieux à faire, commença le rôle, inédit pour lui, de distributeur de legs. Chez mademoiselle Estelle, c'était loin, dans une banlieue en dos d'âne, où les maisons de pauvres étaient serrées, égales et sombres comme un banc de moules sur un rocher. Il ne la trouva pas. Mais il laissa sa carte. Deux heures plus tard, comme il achevait de déjeuner, la bénéficiaire entra, une maîtresse couturière de quarante ans, chétive, d'une misère timide et aigrie, et dont le chapeau noir à une seule plume grise avait fait au moins deux saisons de trop. Elle ignorait ce qu'il lui voulait. Il se leva, la serviette encore passée dans le faux col.

— Mademoiselle, j'ai été chargé, par cette pauvre mademoiselle Morel, de vous remettre un petit souvenir...

En parlant, il cherchait dans sa poche la liasse de cinq billets. Il la prit, et, regardant bien la légataire,

pour jouir de la surprise, il posa le petit cahier, encore relié par l'épingle, sur le coin de la table.

Il n'y eut qu'un battement de paupière. Mademoiselle Estelle, qui n'avait pas dû posséder souvent pareille somme, ne parut ni heureuse, ni émue, ni étonnée, ni confuse. Elle n'avança pas la main. Elle ne fit même qu'effleurer du regard ce carré bleu posé sur la toile cirée blanche, et baissa les yeux sur le parquet, disant :

— Je ne m'attendais à rien, monsieur Poupry. Bien sûr, non !

Son seul sentiment paraissait être le besoin de s'excuser d'une telle fortune.

Le vieux clerc n'était pas psychologue. Il ignorait que, à force de ne pas servir, le ressort de la joie se rouille, et que la faculté d'épanouissement ressemblait ici à de la vieille poudre, bourrée, pressée, inutile depuis quarante ans, et qui fait long feu devant l'amorce.

— Mais, prenez, mademoiselle, dit-il un peu froissé, prenez donc !

Lorsqu'elle fut sortie, il se pencha par la fenêtre, et vit que la vieille fille avait l'air de fuir. Elle courait presque ; elle sautait ; elle avait des mouvements d'ascension et d'envolée, comme un oiseau mouillé qui se souvient de ses ailes. C'était le bonheur qui grandissait.

— Ah ! les femmes ! dit M. Poupry, qui croyait les connaître, toujours hypocrites ! Voyons la seconde.

Il eut un peu de mal à découvrir, dans un ancien hôtel devenu maison de vingt loyers, la chambre qu'habitait mademoiselle Louise, vaste salle carrelée, où des robes à moitié faites, des manches bouffantes, des corsages retournés montrant l'armature compliquée de leurs dessous, faisaient sur le dos des chaises comme un mobilier riche.

— Ma sœur n'est pas encore rentrée, dit une femme d'une trentaine d'années, assez jolie, bien mise, un peu troublée de cette visite. Elle va rentrer... Je m'étonne même...

M. Poupry, cette fois, prit les cinq billets, et les étala, bien ouverts, l'un près de l'autre, sur la table où l'on taillait.

— Oh ! monsieur, va-t-elle être contente ! La pauvre petite ! Elle qui a été malade tout l'automne, et qui ne peut plus guère travailler !

Au moment où il comptait le cinquième billet, elle entra, rose d'avoir marché, sans se douter de ce que venait faire ce vieux penché là, près de sa sœur.

— Tiens, chérie, voilà pour toi... mademoiselle Morel... un legs... cinq cents francs !...

Mademoiselle Louise s'arrêta, à deux pas de la porte ; le rose de ses joues disparut ; elle regarda les billets bleus, puis M. Poupry, puis les billets, puis sa sœur, et sa poitrine s'emplit de sanglots, et ses yeux s'emplirent de larmes jeunes, joyeuses, qu'elle n'essaya pas de retenir, et qui coulèrent, sans un mot, sur son visage pâle et son mantelet perlé.

— Vous voyez comme elle est, monsieur, une vraie enfant, une malade, émue de tout... Voyons, Louise, ne reste pas comme ça, dis quelque chose,... remercie monsieur...

— C'est déjà fait, dit M. Poupry.

— Et puis, viens écrire le reçu, je vais t'aider... là, voici l'encrier, du papier...

Ce reçu ! Elles s'étaient mises toutes deux, l'une assise, l'autre debout et courbée, pour le rédiger. Et l'une tâchait de dicter, et l'autre tâchait d'écrire. Mais les larmes tombaient sur la feuille blanche, la plume tremblait, les lignes s'embrouillaient.

— Tiens, finis-le, dit la petite en se levant. Moi, je ne vois plus !

La grande sœur haussa les épaules, comme une mère indulgente et contente, et acheva le reçu avec beaucoup de peine, c'est-à-dire avec beaucoup de joie aussi, mais plus sage, tandis que mademoiselle Louise appuyait son front aux vitres de la fenêtre et, même pour dire adieu, n'osait plus se retourner.

Le légataire universel des biens meubles et immeubles s'en alla satisfait, méditant sur les larmes de mademoiselle Louise, et sur la question sociale, dont il avait entendu parler. « Il faudrait beaucoup d'héritages comme le mien pour la résoudre, pensait-il. Mais j'enverais les distributeurs » C'était un élégiaque au fond, ce vieux clerc qui avait passé sa vie dans la prose notariée. Il traversa la ville, du pas alerte que nous avons, quand l'esprit ne pèse

rien en nous, et chercha le numéro de mademoiselle Maria, la troisième élue, dans un faubourg de vieille et haute mine, dont les maisons avaient encore des façades en colombage et des pignons en fer de lance.

— Au fond de la cour, monsieur, l'escalier de gauche, trois étages, la porte en face.

L'escalier le mena devant une porte ouverte, sur le seuil de laquelle une femme âgée balayait.

— Mademoiselle Maria ?

La mère considéra avec un peu de méfiance cet homme qu'elle ne connaissait pas, et qui portait sous le bras une petite serviette en maroquin. Un huissier peut-être ? Par politesse, mais froidement, elle se recula, et le laissa entrer.

C'était comme une serre, chez elle, et c'était aussi une volière. Des géraniums en pot, des camélias d'une coudée, dont l'unique tige était attachée à un tuteur, des marguerites défleuries, des pots de basilic et de grosses plantes trapues, épineuses, faites comme des hérissons, avec une fleur rouge éclatante plantée en pleine chair. Et puis, au-dessus, accrochés au mur, des chardonnerets en cage, des sansonnets, même un couple de linots qui sifflaient dans la tiédeur du poêle allumé.

— Tout cela n'est pas à nous, dit la femme, craignant qu'il ne se méprît ; la locataire du premier voyage, et nous gardons ses fleurs et ses oiseaux... Vous voulez parler à Maria ?...

Sur un signe affirmatif, elle appela, et une jeune fille sortit de la chambre à côté. Elle était fraîche, vive, avec des yeux noirs et une bouche un peu grande qui découvrait, même au repos, six dents blanches.

Lorsque M. Poupry lui eut répété sa formule du « petit souvenir » laissé par mademoiselle Morel :

— Ah ! dit-elle en tendant les mains, cela ne m'étonne pas ! J'étais toujours en retard, quand je travaillais chez elle. Nous demeurions si loin ! J'avais beau me dépêcher, j'arrivais après la demie sonnée. Elle me grondait, elle s'impatientait... Elle a voulu réparer les petits chagrins qu'elle m'a faits.

A quoi s'attendait-elle ? Probablement à un « cadre », ou à une pelote de velours. Elle rougit en recevant, dans ses mains tendues, le premier billet, elle regarda sa mère au second, et, quand elle aperçut le troisième, elle sauta au cou de M. Poupry.

— Tant pis ! dit-elle, vous êtes vieux, je vous embrasse !

M. Poupry se laissa faire. Il prolongea sa visite. Il demanda l'histoire de la mère, des nouvelles de la couture, des détails sur le sansonnet...

Depuis lors, il pense souvent, et toujours avec émotion, à la troisième légataire. Quand on lui parle de la succession de mademoiselle Morel et qu'on lui demande ce qui lui en est resté, il répond :

« Un baiser. » Mais il ne s'explique pas. Il n'est pas revenu.

La petite avait dit : « Vous êtes vieux », et cela corrigeait, et cela effaçait tout.

V

LA NUIT DE FIN D'HIVER

J'attendais un ami qui devait arriver tard dans la nuit. Je me suis mis à ma fenêtre, accoudé sur la barre d'appui, et j'ai regardé passer les heures.

Elles sont d'une tristesse pénétrante, unique dans le cours de l'année.

Rappelez-vous vos promenades de février, et la recherche toujours déçue de nos yeux. Les talus n'ont pas une fleur. Le lierre pend le long des murs, endormi, attaché par ses ongles aux crevasses de la chaux. La pluie en a détaché des lambeaux, qui retombent du sommet, renversés, serrant encore les débris des treillages qui les portèrent un temps. Les dessous de bois sont lamentables. Tout l'automne, et même au début de l'hiver, entre les cépées de chênes, dans les clairières ouvertes par la mort d'un

vieil arbre, au bord des sentiers où s'épanouiront, dans un mois, les premières stellaires, les végétations de l'été gardaient une apparence de vie. Ce n'était plus la belle verdure des jours chauds, le glacis changeant des feuilles pleines de sève, la pâleur saine des bourgeons qui se développent ou des lames qui s'allongent. Mais les touffes étaient encore debout; les joncs brunis se pressaient et ondulaient ensemble; il y avait, au sommet des tiges, des graines noires mêlées de duvet blanc, et l'on voyait des nids anciens parmi les branches. A présent, tout est couché, froissé, souillé. Les chasseurs ont passé; les bestiaux ont piétiné la terre; les dégels ont achevé de pourrir ce qui fut l'herbe vivante et souple. Et, si vous regardez vers les lignes de peupliers, où tremblèrent si longtemps quelques feuilles plus tenaces, tournant comme des girouettes autour de leur queue jaune, vous ne verrez plus que des balais gris, maigres, échevelés, avec une pie posée dessus.

Les soirs surtout sont mornes, et il faut plus que de l'habitude, une indifférence totale ou la grosse gaieté de certains pour n'en pas être ému.

J'attendais. De la chambre haute où j'étais, sans lumière derrière moi, j'apercevais, de l'autre côté de la rue, sur la gauche, la file fuyante des maisons du faubourg et, devant, les cases régulières, presque toutes égales, des jardins séparés par des murs, jar-

dins de pauvres gens, à moitié ensevelis dans l'ombre, où l'on ne pouvait déjà plus reconnaître que bien vaguement le coin planté de choux et le coin planté d'abricotiers ou de pêchers de plein vent. Au delà, très loin, s'étendait la campagne indistincte, un large coup d'estompe, avec quelque chose d'un peu luisant au milieu, qui était un fleuve. De ce grand espace ouvert, aucun bruit ne venait, autre que celui des hommes qui passaient dans les chemins, des volets brusquement ramenés sur les fenêtres ou du courant d'air froid, régulier, lent et fort comme une marée, qui remplissait la vallée et sifflait aux angles de toutes choses.

Nuit d'hiver ! Le souffle qui la traversait n'emportait que sa propre plainte : ni appels de coqs, ni trilles d'oiseaux qui se réveillent, ni voix lointaines de chanteurs mis en joie par le vin des coteaux. Je me le représentais comme un grand filet, tenu par une main invisible, traînant ses mailles pour recueillir la chanson du monde, et ne ramenant rien dans la hauteur des cieux, en cette saison morte.

Un des voisins d'en face, qui bêchait sans y voir, derrière les murs alignés, avait dit pourtant :

— Marguerite ?

Sa voix était assourdie et comme étouffée par la brume.

— Marguerite, sais-tu si l'amandier du fond n'est pas fleuri ? On le dirait.

Quelle idée ! Le bonhomme rentrait si tard de sa journée, qu'il pouvait à peine distinguer les planches de terre remuée d'avec ses carrés de laitues, et son amandier poussait presque complètement hors de chez lui, toutes ses branches rejetées, soufflées comme par une bourrasque, allongées au-dessus d'un chemin qui se trouvait, pendant huit jours, tout blanc de fleurs au printemps. Non, rien n'avait pu éclore, dans cette lumière douteuse des matins, dans ce pâle soleil des après-midi. Mais je pensai, involontairement, aux pays plus doux que je connaissais.

Une femme traversa la rue, chargée d'un gros ballot de pissenlits, cueillis avec grande fatigue dans les prés; un dernier vol de corneilles glissa au-dessus de moi, silencieusement, et, sur l'écran grisâtre du ciel, tandis qu'elles volaient, j'eus le temps de voir qu'il y avait des vides dans le noir de leurs ailes. Alors, plus rien ne remua. Les lueurs veillant encore aux fenêtres basses du faubourg s'éteignirent. La nuit se fit complète. Et, de regarder longtemps la seule chose qui ne fût pas tout obscure, les nuages soudés en une seule masse, rayés d'espace en espace de bandes un peu plus sombres, comme en fait le mica rassemblé dans les rigoles des plages, il me vint de ces histoires de ténèbres comme il en dort toujours au fond de nos mémoires. Était-ce le nom de l'amandier qui m'avait rappelé celle-ci ? Était-ce seulement la nuit brune, la froide nuit toute pareille

à celle où Fortunia fut revue, aux montagnes de Poggio-Cinolfo ? Je ne sais pas. Mais je sais qu'elle se mêlait étrangement bien à ce paysage d'hiver et qu'elle convenait à de telles heures.

Je revis donc les montagnes pierreuses des Abruzzes, découronnées de leurs forêts, battues par la neige qui fondait dans le jour. Poggio-Cinolfo n'est qu'un village qu'elles portent sur leurs flancs. Et il y avait, en ce temps-là, une grande peste.

Presque tous ceux qu'elle atteignait mouraient. Les gens qui gardent dans leur esprit, fidèlement, les récits de leurs aïeules, racontent que parmi les morts se trouva bientôt une jeune femme, Fortunia, que ses parents avaient mariée, contre son gré, à un homme riche, qu'elle n'aimait pas. Elle aimait un garçon de toute petite condition, un artisan, selon l'apparence, mais qui n'avait rien dit, n'osant pas. Et, deux mois après qu'elle était sortie de l'église dédiée à saint Antoine, au milieu des acclamations qui saluaient le cortège des noces, elle y était rapportée mourante, parmi les malades qu'on mettait là, à cause de la contagion.

Elle avait déjà les lèvres si blanches et les yeux si éteints, ces yeux dont plusieurs avaient souhaité le regard, que les pauvres gens du pays, ignorant la médecine, la crurent tout à fait morte. A peine la nuit tombée, ils prirent le corps, et vite, traversant les rues et les places d'où chacun fuyait à leur

approche, allèrent le jeter dans la fosse commune, qui demeurait toujours ouverte, béante depuis des semaines.

C'était une nuit d'hiver, noire et triste comme celle-ci. Le vent galopait et sifflait, emportant loin du village la voix des corneilles grises perchées parmi les ifs.

Aussi, lorsque Fortunia, après plusieurs heures, s'éveilla de la léthargie où elle était plongée, et qu'elle comprit l'horreur de tous ces corps inertes étendus autour d'elle et qui l'enveloppaient de leurs bras, ses cris ne parvinrent pas. Elle se débattit, se dressa, réussit à sortir de la fosse, et, folle de terreur, courut jusqu'à l'église de Saint-Antoine. Toutes les maisons étaient fermées, les unes désertes, les autres habitées par des hommes et des femmes qui dormaient d'un sommeil effrayé par les rêves. Celle-là seule restait ouverte. Fortunia se dirigea à tâtons vers l'autel, arracha les nappes qui pendaient, et s'en fit un vêtement contre le froid. Puis, toute blanche, et chancelante de faiblesse, elle se traîna jusqu'à la porte de son mari.

— Ouvre ! dit-elle.

Et elle frappait faiblement.

A la troisième fois, quelqu'un parut à la fenêtre.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Ouvre ! je suis Fortunia !

Mais le mari, tremblant de peur, ferma la fenêtre en se signant.

— Va en paix où Dieu t'a placée, dit-il. Quand le fléau cessera, je ferai dire des messes pour toi.

La jeune femme s'en alla vers la maison de sa mère, et elle frappa de nouveau.

Le vent faisait rage, et soulevait les plis du lin blanc sur les bras de Fortunia.

— Ouvre-moi, maman ! je suis ta fille, ouvre-moi !

Elle entendit un sanglot derrière la vitre, mais aucune lueur ne s'alluma dans la chambre, aucune main ne se tendit pour retirer le verrou de bois, tant la mère était persuadée, elle aussi, qu'elle avait affaire au spectre de sa fille.

Fortunia, dans ce grand abandon, se mit à songer à Menico, l'artisan, auquel elle n'avait jamais plus reparlé depuis qu'elle était mariée.

« Ah ! pensait-elle, s'ils m'avaient laissé épouser le pauvre Menico, qui me voulait tant de bien ! Celui-là ne m'eût pas chassée ! »

Elle n'osait pas descendre la rue. Cependant, se sentant défaillir et sur le point de mourir, elle descendit et passa la main, légèrement, n'ayant plus la force de frapper, sur la porte de la maison qu'habitait la mère de l'artisan.

La fenêtre s'ouvrit tout de suite, et, dès qu'il eut entendu la voix, Menico ouvrit encore la porte.

— Ame sainte, dit-il, si Dieu t'envoie pour me prendre, je m'en irai volontiers !

— Je suis vivante ! dit seulement Fortunia.

Et elle tomba évanouie.

Mais bientôt la vieille femme l'eut posée sur son lit, réchauffée, réconfortée avec le peu de nourriture et de vin qui se trouvait à la maison. Elles purent enfin causer, et Fortunia raconta son histoire.

Pendant ce temps, Menico avait été chercher un médecin à la ville voisine. Quand il revint, au jour naissant, il vit que Fortunia était déjà toute guérie et qu'elle faisait ses adieux avec ses remerciements à la vieille.

Il ôta son bonnet de laine :

— Vous pouvez nous quitter, Fortunia, dit-il; mais je dois vous dire que votre mari est mort, cette nuit, du mal qui a frappé partout, à Poggio-Cinolfo. Vous ne le retrouverez plus dans votre maison...

Quelques bonnes gens ajoutent que Menico, Fortunia et la mère laissèrent là le village, et qu'on les a connus à Rome, au temps ancien, racontant à leurs proches la nuit de février.

Le jour ne naissait pas encore à ma fenêtre, lorsque je cessai de penser au conte de Fortunia. Mais les nuages qui tendaient le ciel s'étaient dédoublés en deux couches, dont la plus haute était couleur de cendre, et la plus basse très blanche, très légère, comme un filet de mailles capricieuses, fait avec des fils de la Vierge, et qui aurait soutenu l'amas de vapeur grise moutonnant au-dessus. Comment la couche supérieure demeurait-elle dans

l'ombre, et comment le fin tissu de la seconde pouvait-il avoir cette transparence et ces bords de lumière ? C'était le secret de la lune qui se levait, invisible pour moi, à l'horizon de la plaine. Elle avait glissé partout, sans se montrer, sa lumière diffuse et sans ombre, si pauvre que les choses demeuraient encore confondues, les arbres avec les murailles mousseuses des jardins, les toits couverts d'ardoises avec les ceps de vigne grimpant au linteau des portes closes. On eût dit seulement que les maisons du faubourg s'étaient rembourrées d'une ouate impalpable qui atténuait les angles, s'enlevait en rondeur sur les pignons, et rendait énormes les chats qui posaient sur les tuiles leurs pattes prudentes.

Je pensais aux nuits triomphales de l'été, où chaque heure a sa musique, son parfum et sa vie, où l'on se sent toujours voisin du jour qui vient de finir et qui se prolonge par mille bruits, ou de celui qui va naître et qui s'annonce par mille autres. Le silence de celle-ci, depuis des heures, était si funèbre, que j'allais fermer la fenêtre, avec ce petit frisson d'âme qui suit une mauvaise rencontre, lorsque je crus les entendre passer.

Était-ce bien eux ?

Oui, un léger cri très doux, un son d'argent, diminué, comme la lumière, par la grandeur de l'espace, était venu de là-haut. D'autres lui répondaient, tout pareils, comme pour dire : « Nous sui-

vons, n'ayez pas peur, la bande est au complet. » Et cela paraissait venir tantôt de l'Orient, tantôt de l'Occident, et l'on sentait que c'étaient des voix emportées par des ailes. Elles tournèrent. Un instant après, ce furent des sifflements brefs, haletants, poussés par des poitrines fatiguées, dans la course vertigineuse, en ligne droite. Puis j'entendis le ramage confus d'une troupe d'oies sauvages. Puis des appels plaintifs d'oiseaux plus menus, égarés dans la brume, trompés par les lumières de la ville, et qui se cherchaient en criant. La nuit était pleine d'oiseaux de passage. Ils la parcouraient en tous sens. Et cependant, même dans les clairières du ciel, on n'apercevait pas une ombre et pas un battement de plumes.

Autrefois, j'avais souvent veillé pour les attendre, pour surprendre ce concert nocturne qui vole au-dessus de nous et n'a point d'auditeurs. Il me jetait dans un ravissement. Je tâchais de l'exprimer en vers sur des cahiers d'écolier, heureux secrètement de me sentir tout pâle de cette fatigue noble. Et quand ils commençaient à lancer leurs notes si tristes et si douces, eux les errants, les voyageurs que j'enviais, je disais au vieux François qui couchait près de moi :

— Les entends-tu, François ?

Il se levait, le brave homme, il entr'ouvrait sa lucarne, et murmurait, comme s'il avait eu peur de les faire se disperser aux quatre vents du ciel :

— Oui, monsieur, je les entends.

— Qu'est ce que c'est ?

— Les premiers, là, qui tournent, ce sont des pluviers dorés.

— Tu crois qu'ils sont dorés, François ?

— Monsieur, je reconnais ça « à la siffle », qu'ils ont plus fine que les autres.

— Et ceux qui vont tout droit, François ? Tiens, on ne les entend déjà plus !

— M'est avis que ça doit être des canards siffleurs. Ils ont l'habitude de ne pas changer leur route, ceux-là, ni pour plaines, ni pour montagnes.

— Et les voix qui viennent après, toutes mêlées, est-ce les petits qui suivent leurs pères ?

— Non, monsieur. Des bécassines, pour sûr ! Ah ! les gueuses, comme elles vont !

A présent, je n'ai plus personne auprès de moi, qui lise avec tant de certitude dans la nuit. Je n'écris plus de lignes rimées. Je ne pense plus à veiller pour guetter l'heure fugitive où les oiseaux passent, avant le jour. Bien des choses ont changé au-dessous d'eux, la songerie habituelle de ceux qui les aimaient, les maisons vendues, laissées à d'autres ou détruites, le long faubourg pareil à un chaînon de taupinières sous la lune, et où il y a plus de souffrances, plus de gens qui meurent sans espoir et qui vivent sans amour, la plaine où il y a moins d'arbres, et moins de héronnières dans les boires du fleuve où les nids se cachaient si bien. Eux, que leur importe ? ils suivent

la même route, ils s'assemblent aux mêmes époques, ils se reconnaissent aux mêmes chansons courtes, apprises sur les grèves. Et, de même qu'autrefois, leur passage en grandes troupes annonce, de très loin, une saison nouvelle qu'ils sont seuls à reconnaître, avant les merles, avant les fleurs de haies, avant les bourgeons serrés dans leur cotte de résine, seuls toutefois avec les amandiers.

En effet, le vent soufflait toujours froid, toujours dur et aigu. Les nuages couraient en masses lourdes, rapprochées de la terre. La nuit avait repris son immobilité et son silence de mort. Mais, tout à coup, dans un tourbillon d'air, un parfum infiniment léger, un parfum qui ne dura pas, frôla le bord de ma fenêtre. Je compris qu'il y avait au moins une petite branche d'amandier fleurie, tout à la pointe; que madame Marguerite serait surprise demain matin, et que les oiseaux avaient raison plusieurs semaines avant nous.

En même temps ma porte s'ouvrit, et mon ami entra.

VI

RETRAITE D'AMOUR

Lorsque Gontran vint s'établir à la campagne, ce ne fut pas pour obéir à un désir immodéré, ou même modéré de la vie des champs. Il l'ignorait et la méprisait au même degré. Paris, Nice ou Hyères et une ville d'eaux s'étaient jusqu'ici partagé ses années. Et celles-ci, une trentaine, avaient passé légèrement, si légèrement qu'il n'en restait rien, pas même un souvenir d'ennui qui pût faire changer le régime. Il avait le goût du monde, ce qui se comprend ; il n'avait que celui-là, ce qui se comprend moins.

Mais la raison d'économie conduit à des extrémités. Et c'est à elle, à elle seule, impérieuse, hélas ! que Gontran devait de se trouver, depuis trois semaines, depuis les premiers jours d'août, chez sa belle-mère, au château de la Miette, que personne

n'habitait autrefois, et qui, petit à petit, rassemblait les épaves de la famille. Les châteaux sont des lieux de radoub, comme on sait, où chacun tâche à refaire sa barque.

Il lui importait peu que les tourterelles fussent arrivées, puisque les voisins ne l'étaient pas. Oh ! la rude chose, une campagne verte, égale, boisée, coupée de routes où rien ne passe que des charrettes, des bœufs et des blouses ! Il avait essayé d'en sortir à bicyclette. Mais non, le paysage tenait bon, toujours pareil, avec des arbres autour des champs, des ruisseaux gros comme des jets de pompe, et des chemins à poussière dormante. De guerre lasse, Gontran avait renoncé à s'amuser. Il s'ennuyait, ou du moins il prenait pour de l'ennui ce qui était une évolution extraordinaire de son esprit. Dans le silence d'une matinée, étendu sous un chêne, à cinquante pas de la terrrasse du château, et le regard tout confit dans le vert des pelouses descendantes, il se livrait à une occupation dont la nouvelle eût fait sourire d'incrédulité ses amis d'enfance et de jeunesse, et qui constituait pour lui un début, un involontaire essai de l'unique sport qu'il eût toujours négligé : il réfléchissait.

N'allez pas croire qu'il se permît de grandes réflexions profondes. Il commençait, sans même savoir ce que c'était, ni s'il continuerait. La jolie petite Gisèle, sa femme, qu'on apercevait sur la terrasse, entre deux massifs de verveines, le regardait parfois

et s'étonnait qu'il demeurât immobile, comme ceux qui ont une raison d'être ici plutôt que là. Elle ne lui connaissait pas non plus cette expression, et il n'y avait rien de surprenant à cela, puisqu'il pensait. Il pensait les choses très simples que voici :

« Les gens qui se sont inquiétés de la santé du soleil et nous ont joué l'air de la diminution de calorique sont de jolis savants. D'après eux, l'astre perdait de sa force; ils calculaient même l'époque où ce feu de Saint-Jean n'en pourrait plus. Doux amis ! Je voudrais que l'un d'eux, pour sa punition, fût condamné à recommencer ses problèmes ici près, en dehors de l'ombre de mon chêne.

» Car il fait presque bon sous les arbres que j'appelle, par anticipation, mes arbres. Ils sont touffus, et leur ombre ne me coûte pas ce que m'a coûté celle des jardins d'hôtels et des parcs de villes d'eaux. Le pays n'a rien de particulièrement désagréable quand on le connaît et que, par conséquent, on ne le regarde plus, comme c'est mon cas. Ma belle-mère, avec sa tête de vieil évêque, s'entend à conduire un ménage. Sa table est sérieuse, comme ses relations malheureusement dispersées en ce moment, les Tivry, les Monelles, les Johnson, qui sont, mon Dieu, où j'étais l'an dernier, à Carlsbad, à Ragatz ou ailleurs. On parle de recevoir en automne. C'est bien loin. Mais enfin, si nous avions ici un peu plus de bruit et de mouvement, je sens qu'on pourrait se faire une habitude de ce qui n'est encore qu'une résignation.

» La campagne m'étonne, elle ne me répugne pas. Il y a les petites fraises, par exemple : je ne puis plus en manger, depuis que j'aperçois, de ma fenêtre, les mains d'Alexandre qui les cueille. A Paris, celles qu'on achète ne sont pas autrement cueillies, je le sais bien ; mais on ne voit pas les doigts d'Alexandre. Et c'est une faveur de la destinée, un avantage appréciable, dont je ne m'étais jamais rendu compte avant ces deux tiers de mois que nous venons de passer à la Miette.

» Gisèle aussi m'étonne, encore plus que la campagne. Elle a moins de migraines et elle rit moins, et, bien qu'elle rie moins, elle est beaucoup plus gaie que d'ordinaire. Elle mange comme un jeune loup; elle marche; elle s'intéresse à la faisanderie maternelle, aux pauvres de la paroisse pour lesquelles elle a déjà cousu trois brassières du premier âge, à la luzerne dont elle redemande le nom, tout bas, comme celui d'une personne qu'on vient de lui présenter ; je n'ose pas dire, et je crois pourtant qu'elle prend de l'intérêt même à me voir.

» C'est très nouveau. Depuis deux ans que nous sommes mariés, Gisèle et moi, le monde ne nous a pas laissé le temps de nous connaître. Faut-il lui en vouloir ? Il se peut qu'il nous ait épargné des surprises pénibles et que nous lui devions, en somme, un remerciement. Je ne juge pas. Je constate seulement que nous avons vécu dans une mutuelle ignorance de nos vertus domestiques, elle et

moi, côte à côte, comme deux rébus sur une page blanche.

» La faute en est à l'existence que nous avons menée, tourbillonnante, essoufflante, — pas ici, avant l'échouement, — et sans doute aussi à l'éducation que Gisèle a reçue. On les élève singulièrement, nos femmes. On leur enseigne et elles apprennent tout ce qui peut plaire à d'autres que leur mari. Elles parlent l'allemand et l'anglais, — pas pour nous; — elles saluent délicieusement, — pas pour nous; — elles s'habillent divinement, — pas pour nous; — elles savent la géographie, la chimie, le piano, la valse, la peinture sur porcelaine, paravents, terre de pipe et autres surfaces ingrates, la littérature surtout en ses hardiesses, l'économie politique en ses orages moins dangereux. Parmi tant de choses nécessaires, on oublie souvent de cultiver en elles la tendresse, — un si joli mot d'autrefois, — l'indulgence, l'économie sans épithète, l'affabilité, et plusieurs autres petites vertus qui seraient pour l'intimité. Elles ressemblent à un gouvernement défectueux qui n'aurait qu'un remarquable ministre des affaires étrangères. Cela s'est vu. Gisèle, qui est brillante, tient-elle beaucoup, ou même un peu, à ce que notre mariage devienne un ménage, et mette à l'épreuve la deuxième série de ses vertus? Je l'ignore, comme hier. »

Gontran se détourna du côté de la terrasse où la jeune femme, en robe du matin, plissée, claire et

mousseuse comme une rose trémière, se détachait sur la façade de la Miette.

« Cependant, continua-t-il, est-ce l'influence de ce désœuvrement absolu et de ce changement de décor, qui a mis des arbres à la place des valseurs autour de nous ? Je dois avouer qu'un incident s'est produit, tout à l'heure, dont je demeure troublé. Elle sortait de sa chambre, moi de la mienne. Nous nous sommes rencontrés, et elle m'a dit, en relevant le bord de sa jupe pour me montrer le bout de ses bottines de marche, — deux cents grammes les deux bottines, — elle m'a dit :

» — Voulez-vous me faire grand plaisir ?

» — Voyons.

» — Faisons une promenade ensemble, tous deux, loin !

» Elle avait son air délicieux, qu'elle a quand elle parle aux autres. J'ai été pris de court, et j'ai répondu, moi, trop hâtivement :

» — A neuf heures du matin ? Y pensez-vous ? Et la rosée ? Il y a de l'herbe dans les allées de votre mère, Gisèle !

» Elle a eu un sourire de pitié, que je connais bien, par exemple ; elle s'est tue, et nous voilà ».

Sur la terrasse de sable, entre les deux massifs de verveines, Gisèle songeait aussi :

« Il est moins bête que je ne le croyais d'après tous ses amis. Leur unanimité était touchante et peu discrète. Ici, entre ma mère et moi, Gontran acquiert

une signification, il est quelqu'un, il trouve des opinions qu'on ne lui a pas imposées, et des attentions pour moi, ce qui m'a toujours plus touchée que les idées.

» Je ne me reconnais pas moi-même. Je deviens grave. Autrefois, j'aurais pensé, dit et juré que c'était inséparable de l'ennui. Eh bien ! ce n'est vrai qu'au commencement. A présent que la crise est passée, je me sens des goûts champêtres. Je me rappelle le professeur de littérature, aux cours de mademoiselle Pavin de La Pavraie. Mais il ne savait rien ! Il n'aurait pas découvert, avec toute sa science et son gros nez, ce que m'indique le petit mien, là, sur la terrasse de la Miette : le parfum de chaque heure du jour.

» Pour les heures très matinales, je ne sais pas encore, je remets à plus tard. Mais, entre huit et neuf, — notre aurore à nous, — le parfum est : paille mouillée. Très frais, naturellement, et comparable à celui du pain qu'on défourne. Une heure après, la luzerne nous arrive dans le vent, et les lèvres ont un goût de sucre à faire venir les papillons, s'il y en avait d'assez osés, puis c'est la vigne chauffée, dont l'arome capiteux fait chanter tout ce qui a une voix, un cri, des ailes bruyantes, ou simplement un pauvre cœur vide dans la campagne...

» Je continuerais, si je voulais. Je dresserais un catalogue à faire rougir les grands parfumeurs, Gellé, Pivert, et d'autres, qui ont des noms à calembour,

comme les grands écrivains français. Et je montrerais par là que je suis femme à comprendre ce que mon professeur appelait sottement la belle nature, parce qu'elle est surtout bonne. J'éprouve moins que je ne supposais, — peut-être à cause de l'impossibilité, — le regret de ne pas voisiner. Pour un peu, je serais idyllique. J'ai taillé des vêtements de grosse laine pour les petites de l'école, et, en remerciement, j'ai reçu des sourires qui duraient dans mon âme, là, comme si j'étais mère.

» Évidemment ça n'aura qu'un temps. Le monde nous reprendra. Je m'amuserai de tout mon cœur à des fêtes qui me paraissent moins drôles à présent, et je m'étonnerai d'avoir pensé ce que je pense. Mais je suis aux champs. Je me sens capable d'être ridicule, et d'aimer mon mari, et d'être jolie à son intention. Mon Dieu oui, bergère : on a ses heures. »

Gontra se leva, et regarda la pente verte et les allées qui tournaient, coupant les bouquets d'arbres. Puis, il remua du pied les herbes, comme pour s'assurer que la rosée avait disparu. La robe mousseuse ne bougea pas, mais Gisèle comprit très bien. Il monta les cinq marches du perron, intimidé d'être nature.

— Gisèle ?

— Gontran ?

— Où est votre mère ?

— Au potager : vous voulez lui parler ?

— Au contraire.

— Alors ?

— Si vous êtes libre...

— Moi ? Toujours.

— L'herbe est toute sèche. Nous pourrions faire la promenade... rien que tous deux.

Comme elle souriait, en se levant, il s'assura que personne ne les observait, lui offrit le bras, et dit :

— Viens-tu ?

VII

LA DATE DE L'OUVERTURE

Monsieur le ministre, vous tenez dans vos mains la vie de bien des perdreaux et la joie de bien des chasseurs. Un trait de plume, et voilà les chenils ouverts, les fusils armés, les guêtres bouclées et tous les buissons de France en émoi.

C'est une responsabilité, parmi d'autres plus lourdes, et plusieurs vous prient de la prendre sans tarder, ce sont les chasseurs ; plusieurs, de ne rien changer aux traditions, et ce sont les préfets.

Les préfets auraient raison, monsieur le ministre, si les années entre elles se ressemblaient comme des sœurs, et si l'été de l'une servait de modèle aux autres. Mais c'est le contraire que nous voyons. Jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu une aussi

grande série de mois sans eau, ni tant de soleil bienfaisant, doux et déjà fort, à l'heure où l'hiver finissait à peine et où le ciel ne nous devait que des giboulées. Il en est résulté que les feuilles se sont déroulées un mois plus tôt que d'habitude, que la vigne, plante régulière et bourgeoise, s'est mise elle-même à fleurir hors saison, et que les oiseaux, les perdrix aussi bien que les autres, sentant l'odeur du réséda qu'elle répand dans la campagne, ont commencé à quitter le nid sur la foi de ce calendrier.

Tout le monde des jeunes couvées s'est donc échappé de très bonne heure. Et il est nombreux, car la sécheresse lui convient, lorsqu'elle n'est pas interrompue par de grosses pluies d'orage. Dans les blés, hauts comme une botte ; à la lisière de ce qui sera plus tard un champ de choux, si la rosée le permet, les familles de perdreaux en duvet ont rencontré les cailles, retour d'Afrique, et dans les prés, cherchant sans les trouver d'anciennes touffes d'herbes humides et drues, les râles, depuis longtemps aussi arrivés et criant.

Je sais, ou plutôt je devine, monsieur le ministre, que la politique doit être une chose très absorbante. Cependant, je crois que vous inaugurez quelquefois. J'ai lu des discours prononcés par vous très loin de Paris, et je souhaite qu'au passage du train vous ayez aperçu des compagnies de jeunes « pouillards » puisque c'est le mot, gris comme des moineaux,

effarouchés, franchissant ensemble une haie, avec un seul traînard par derrière, le dernier sorti de l'œuf, et qui a un peu de mal à suivre ses aînés. Vous aurez constaté que les couvées étaient fort belles, et, pour peu que vous soyez chasseur, comme on prétend que vous l'êtes, vous vous serez dit : « A la Saint-Rémy, les perdreaux sont perdrix ; mais cette année, nous n'attendrons pas si longtemps pour ramasser, dans les coupes de Rambouillet, de jeunes coqs gris ayant le fer à cheval, ou des rouges tout maillés et armés de leur ergot. »

Si vous avez fait cette remarque vous-même, vous n'avez pas besoin d'autre renseignement : ouvrez la chasse huit ou quinze jours plus tôt que de coutme.u Trois raisons vous y invitent.

Vous devez, en effet, étant chargé des intérêts de l'État, vous préoccuper de la moralité générale, laquelle importe beaucoup, disent tous les auteurs anciens, à la prospérité d'une république. Montesquieu a même soutenu que les républiques, contrairement aux monarchies, avaient pour fondement nécessaire la vertu, et il partait de là pour justifier l'usage des épices. C'était un homme qui avait beaucoup lu les Grecs, et qui croyait en eux. Mais il suffit d'un peu de bons sens pour penser comme lui Et la sagesse antique, et l'expérience de tous ont proclamé que la chasse est un plaisir noble et moralisateur,

Voyez, en effet, la journée du chasseur. Elle commence la veille. Il a quitté Paris, le boulevard, son ministère ou son étude, et il arrive par l'express chez un ami, sur les premiers contreforts des Vosges. L'ami est un grand maigre, osseux, camarade de collège un peu oublié pendant onze mois, mais qui trouve cela naturel, et qui n'en a pas moins mis sur la table son plus vieux flacon de kirsch, d'un cru voisin très renommé. On donne dix minutes aux conversations oiseuses, nouvelles de la femme et des enfants, dernières dépêches lues dans le train, jugement sommaire et réciproque des physionomies :

— Tu as blanchi !

— Sais-tu que tu deviens chauve ?

Puis, rapidement, la grande question se pose, celle qui les réunit et les émeut tous deux, et réveille par surcroît leur amitié sommeillante :

— Que chassons-nous demain matin ?

— Un lièvre.

— Vous en avez autant que l'an dernier ?

— Plus. J'ai surtout un jeune chien ! Tu me diras ton avis. Et puis je suis locataire d'une part de chasse dans la forêt de l'État. J'ai prévenu le brigadier. Le réveil est à cinq heures.

— Quel numéro de plomb ?... As-tu des bourres grasses au moins ?...

Et la soirée se passe à discuter les mérites des bourres grasses, des cartouches grillées, du plomb numéro cinq ou numéro trois, à rappeler un

coup manqué dont on ne saura jamais la vraie cause, à frissonner, oui, d'un frisson d'attente et de plaisir, inexplicable et délicieux, parce que le lendemain, peut-être, un lièvre sera tiré par un homme de quarante ans, nullement primitif, habitant ailleurs que dans les cavernes, et qui n'a pas derrière lui ces petits affamés, cette femme vêtue de ses cheveux d'or et d'un peu de peau de bête, ce vieux père, — combien décharné ! — que les peintres donnent pour excuses à leurs chasseurs d'aurochs. A l'aube, tous deux seront levés. Le Parisien rendra même des points au montagnard, et il ira, le cœur battant, la poitrine dilatée par l'odeur saine des pins, qui monte avec la brume, se placer sur cette crête, là-bas, au milieu de lignes de hêtres qui ne mènent qu'à d'autres bois, mais qui ont l'air d'une avenue seigneuriale, et que les lièvres vont chercher. Il attendra des heures, sous la pluie lente des feuilles grises des hêtres et des feuilles rouges des cerisiers, regardant s'arrondir et descendre quelques croupes boisées, dont les dernières sont des vergers coupés de maisons, écoutant les chiens qui rapprochent, heureux du sentiment de sa force, inquiet d'avoir à la montrer, et l'esprit tout tendu vers cette proie qui galope.

Un coup de fusil, le déjeuner, un second affût, le retour à travers la forêt déjà sombre, tandis que les sommets des Vosges voient encore le soleil, et le jour est passé. Quelle honnête journée !

Et ce que je dis là d'une chasse au lièvre dans la montagne est également vrai de toutes les autres. Prenez la plus commune, hélas! la chasse à n'importe quoi, à tout ce qui ne se trouve guère, dans un pays sans horizon, composé de champs carrés bordés de petits chênes ronds. Même alors, je pourrais affirmer surtout alors, il y a quelque chose de bienfaisant dans cette passion humaine qu'autorise un décret.

Je vous prie de me suivre encore ici, monsieur le ministre, car je touche à la partie politique de mon argumentation.

Daudet nous a fait croire que le Midi tout entier chassait la casquette, bien qu'il y ait en Provence et en Gascogne des contrées giboyeuses, des tirés de perdrix superbes, des passages de cailles et de bécasses à rendre jalouses la Sicile et la Calabre, et partout l'affût aux petits oiseaux, qu'on assassine du fond d'une hutte, quand ils se posent sur l'arbre sec, l'arbre sans racines et sans feuilles, dont l'ombre est unique en certaines plaines. Ce qui est vrai, c'est que dans le Midi, dans le Centre, dans une portion de la Bretagne, on rencontre de nombreux cantons où le gibier manque presque complètement. C'est là aussi que les chasseurs sont les plus nombreux. Ne croyez pas qu'ils soient cause de la rareté du gibier. Non, il serait plus exact de dire que la rareté du gibier les a multipliés. Une émulation extrême s'empare d'eux,

de septembre à février. Quelques lièvres ont été signalés. On les a comptés. Deux ou trois même ont des surnoms, étant de vieilles connaissances, qu'on dirait habituées à courir entre les grains de plomb. Deux perdrix, à la fermeture dernière, les deux seules de la commune, se sont rencontrées, et, par bonheur, n'étant pas du même sexe, ont pu tenter de perpétuer l'espèce. On assure que le nid a réussi : l'aubergiste croit que c'est dans un champ de blé ; le notaire tient pour un champ de mil. Chacun garde pour soi ses renseignements. Mais, le jour de l'ouverture, ils sont dix à les connaître, dix à prendre la direction supposée de « la compagnie », qui s'est envolée à l'aurore devant un onzième chasseur, un finaud, un sournois, premier levé. Voilà donc les hommes les plus influents du village réduits au silence professionnel, distraits des querelles locales, arpentant les guérets et les chaumes, d'où ils reviendront bredouilles, fourbus, mais apaisés, ayant à peine la force de jalouser l'un d'eux, qui a tiré quatre fois les perdreaux, ou cet autre, qui rapporte un lapin, rare animal auquel, dans le pays, on ne connaît point de parents. Pendant cinq mois ils renouvelleront cette petite fête, chaque dimanche, avec la double ardeur des passions malheureuses, cinq mois pendant lesquels les discordes locales seront atténuées, les occasions de discussions raréfiées, par l'armistice que vous allez signer, monsieur le ministre.

Étrange phénomène, qui montre, à sa façon, que l'homme est avant tout un être d'espérance, né pour la suivre, capable d'efforts joyeux pourvu qu'il l'aperçoive devant, fût-elle toute petite et presque insaisissable. Je l'ai souvent constaté. J'ai éprouvé moi-même cet entraînement et cette joie de la chasse d'imagination, sans gibier d'aucune sorte. J'ai vu, dans une plaine vallonnée, toute dévastée par le phylloxéra et réduite à porter des moissons de chardons entre ses pierres blanches, j'ai vu six invités conduits par un Gascon. Ils marchaient en ligne. Rien ne se levait que le soleil qui chauffait de plus en plus. Cependant aucun ne faiblissait, parce que, au départ, leur hôte avait étendu la main en demi-cercle vers l'horizon et dit : « Il y a là des perdreaux ! » Là, c'était peut-être un territoire de cinq kilomètres carrés. Mais les alouettes, de temps en temps, donnaient des illusions, et, dès que les visages commençaient à s'assombrir, le diplomate économe qui conduisait la bande renouvelait son geste circulaire et remontait les courages.

Où trouver un plaisir plus moral, et, comme vous le voyez, à si peu de frais ?

Une seconde considération, en faveur de l'ouverture rapprochée, c'est que toute liberté refusée aux chasseurs est un privilège offert aux braconniers. Si le gibier peut voler et courir, s'il est vendable, il sera tué. L'hésitation n'est possible que sur la

personne du meurtrier. Sera-t-il patenté ou ne le sera-t-il pas?

A vrai dire je crois que les braconniers ont un bel avenir devant eux. Ils sont puissamment organisés. Leur syndicat fonctionne avec une régularité qu'on pourrait citer comme modèle. Lorsqu'il y a une demande de quinze cents perdreaux à jour fixe, l'ordre est envoyé de Paris dans deux ou trois arrondissements connus pour giboyeux et bien gardés, et, vingt-quatre heures après, les quinze cents perdreaux, plus de cent compagnies, voyagent en mannequins. Les gardes n'ont rien vu. Peut-être font-ils partie du syndicat. Et puis les instruments de braconnage sont si perfectionnés, les méthodes si sûres, les effectifs mobilisés si considérables! Faites-vous remettre par les gendarmes, monsieur le ministre, un de ces panneaux de soie, du dernier genre, avec lesquels on opère sur les admirables terres de chasse que se crée aujourd'hui la haute banque, dans le Loiret : ils sont immenses, presque invisibles, et, roulés autour du corps d'un homme, ils peuvent braver toutes les douanes et toutes les surveillances. Je pense que ces deux maux croîtront parallèlement. Le nombre des propriétés gardées ira grandissant, et aussi le nombre des braconniers. M. Prud'homme dirait que, dans un temps rapproché, la chasse sera le monopole de deux catégories : le crime et la richesse. Et M. Prud'homme serait prophète, une fois encore.

Mais, puisque ces temps ne sont pas venus, puisqu'il est reconnu que la chasse est un plaisir démocratique, et que les fils de Jean sans Terre ont encore un dernier coin de bois où lancer leur petit chien bâtard, il est de toute nécessité de favoriser les chasseurs. Nos neveux verront à faire le contraire. Ouvrez la chasse !

Ouvrez la chasse, enfin, monsieur le ministre, pour une raison de sentiment. A l'heure où l'année penche vers l'automne, il y a deux sortes de gens qui guettent, avec une impatience fébrile, la permission de décrocher le fusil du râtelier : les très jeunes et les très vieux. Les uns, bacheliers d'hier, ayant des molletières neuves, un fusil neuf, une âme neuve aussi et pleine d'histoires de chasse, rêvent de cette journée comme d'une fête sans égale. Ils s'éveillent avec des bruits d'ailes autour des tempes. La belle illusion de l'inconnu les attire. Mais, les vieux, le souvenir les pousse. Ils veulent faire encore une dernière campagne, sagement, moitié par les guérets, moitié par les chemins. Et personne n'a le temps d'attendre.

Je les comprends si bien les uns et les autres ! J'ai eu l'occasion, une fois dans ma vie, de voir de très près et d'étudier, l'un faisant ses premières armes et l'autre ses dernières, un petit-fils et un grand-père. Je me souviens très bien que, ce matin-là, des fenêtres du logis, on apercevait les prés tout

blancs de rosée, et le ciel d'un gris tellement uniforme et si bas qu'on pouvait se demander si le soleil était levé ou non.

— Êtes-vous prêt, grand-père ?

— Tout à l'heure, mon enfant. Ce sont mes guêtres, qui sont un peu sèches. Depuis le temps ! Baptiste a peur de tirer sur les boucles !

Il se faisait habiller, ayant les mains à demi percluses et tremblantes de rhumatisme. Et quand il fut prêt, vêtu de ce glorieux complet de velours gris qui avait des boutons à tête de loup, la bombe de chasse sur ses cheveux blancs et le fusil à l'épaule, le vieux fusil, long comme une canardière et léger comme une plume, dont les états de service commençaient à tourner en légende, il ouvrit la porte de sa chambre, et, immobile, jugea le temps.

— Petite brise Nord-Est, dit-il, forte rosée, ciel couvert : tu as de la chance, mon gaillard : dans une heure, au premier rayon de soleil, les perdrix tiendront comme des pieux.

Le novice connaissait l'expression familière de l'ancien, et il serra, dans un frisson de joie, le double canon damassé de son douze, en songeant qu'avant une heure il faudrait marcher sur le gibier, poil ou plume, pour le décider à partir.

Ils s'en allèrent à travers les prés, puis par les chemins creux, vers la remise, plantée en pommes de terre et en maïs, où, d'un commun accord, on devait entrer en chasse. Le grand-père exultait.

sans trop le laisser voir, et j'imagine que son plaisir ressemblait à celui d'un vieux courtisan, se rendant à la cour pour présenter un page : plaisir de se montrer où l'on avait brillé, et d'essayer encore une révérence, et de faire en chemin la leçon à celui qui donnait des espérances, sans doute, mais encore mêlées de craintes. Ses paupières alourdies battaient plus vite que d'ordinaire. Aux carrefours, il s'arrêtait, jetait un coup d'œil, par habitude de guetteur, sur les sentiers bossués, verts comme des pelouses, et disait :

— Rappelle-toi bien ma recommandation : si c'est un lièvre, vise entre les deux oreilles.

— Oui, grand-père.

— Si c'est une perdrix, ne tire pas tout de suite, laisse-la filer, et alors, à trois centimètres en avant du bec, tu lui envoies ton coup de fusil.

— Parfaitement.

— Si c'est une caille...

La leçon fit place à un silence solennel devant la barrière du champ. Une ligne de pommiers coupait les sillons de pommes de terre par le milieu. Il n'y eut qu'un geste du vieux chef : « Toi à gauche, moi à droite! » Les jambes du petit chasseur de seize ans commencèrent à refouler ou à rompre les tiges étoilées de violet et les mauvaises quenouilles de remberge, dont les graines tombaient sur ses bottes. Il vit un rayon de soleil étinceler au bout de son fusil. Le vent lui arrivait, frais,

léger, aussi jeune que lui, éparpillant des restes de brume et le parfum de toutes les plantes. Et le pauvre garçon, à respirer cet air-là, sentit que son cœur battait trop fort, que tous les principes étaient oubliés, et que, si deux ailes grises se levaient devant lui, il enverrait son coup de fusil dans les chênes, dans le ciel, dans le maïs encore lointain, mais qu'il ne fallait plus songer du tout à ces trois centimètres en avant du bec.

Cependant, parvenu à l'extrémité du champ, il n'avait rien vu.

— Mon enfant, dit mystérieusement le grand-père, en relevant le canon de son arme, il faut reprendre le champ. Je n'ai pas pu te faire signe, tu regardais la pointe des chênes, mais les perdrix sont là : mon chien en est sûr.

— Où donc ?

— Un cas assez rare : dans le sixième pommier. Toutes ensemble, attention !

Elles étaient en effet, perchées comme des poules, sur le sixième pommier. L'aïeul avait placé son petit-fils un peu en avant. Elles partirent avec un bruit énorme. Le chasseur débutant abattit trois pommes du premier coup, et, pour le second, essaya de suivre une perdrix filant droit vers la haie. A son grand étonnement, au moment où il pressait sur la gâchette, à tout hasard, il vit l'oiseau chavirer, et tomber dans les épines. Il se détourna, soupçonnant vaguement qu'une seconde détonation

avait accompagné la sienne. Mais le grand-père était déjà dans ses bras :

— Bravo ! bravo, mon ami ! A soixante-dix pas ! Un coq superbe ! Tu tireras comme un ange !

— Est-ce que vous n'avez pas...

— Mais viens donc vite : je te dis que c'est un coq, et ça court !

Et ils coururent tous deux. Et le soir, racontant à voix basse le triomphe de son petit-fils, l'aïeul disait au père, qui ne chassait jamais :

— Je l'avais au bout de mon fusil, mon ami, comme au bout d'un niveau d'eau... J'ai tiré... Eh bien ! figure-toi... ce n'est pas mon premier perdreau, n'est-ce pas...? Mais quand je l'ai eu ramassé..., ça m'a fait quelque chose de le lui laisser porter !

Monsieur le ministre, soyez-en sûr, il y a beaucoup de bacheliers et quelques vieux chasseurs, pareils à ces deux-là, qui guettent l'ouverture. Ils ne chasseront pas longtemps ensemble. Ouvrez la chasse !

VIII

CHEZ FRANCIS PLANTÉ

La plupart des admirateurs de Francis Planté savent que le grand artiste habite généralement Pau, quelquefois Mont-de-Marsan, et pendant six semaines, à la fin de l'été, le château de Saint-Avit.

C'est dans cette maison de campagne que je l'ai vu.

J'arrivais de Tarbes. A la gare de Mont-de-Marsan, deux personnes m'attendaient et me cherchaient dans la foule. Je les cherchais moi-même. J'aperçus deux messieurs, l'un très grand, le col du paletot relevé, la physionomie ouverte et sérieuse, — c'était le docteur M..., — l'autre, de taille moyenne et bien prise, un Béarnais, bien sûr, qui ressemblait à Henri IV, marchait vite, avait les yeux clairs, portait un chapeau de feutre vert orné d'une plume grise

une jaquette grise, de gros bas anglais sous la culotte courte et des souliers de chasse.

Je n'avais guère d'hésitation. Je regardai les mains, très fines dans des gants de voyage, et je ne doutai plus du tout.

— Monsieur Francis Planté ?

— Moi-même !

Ceux qui connaissent, — et c'est presque tout le monde, — l'aimable physionomie du grand artiste, et le sourire du Béarn, où il entre tant d'esprit et d'hospitalité, comprendront pourquoi il y eut vite un lien entre le musicien et son hôte, inconnu de lui la veille.

— Cher monsieur, me dit-il, je vous enlève. C'est convenu. Mais, auparavant, je vous en prie, un tour de Mont-de-Marsan. Une ville dédaignée ! Des platanes comme vous n'en verrez nulle part ! Ne craignez pas la pluie : j'ai tout prévu.

Une prévoyance admirable, en effet, dont je devais avoir bientôt bien d'autres preuves, avait entassé dans la voiture des couvertures, des plaids, des fourrures, des cache-nez, comme pour une expédition polaire. Il faut être du Midi pour avoir cette peur d'une bruine et d'un courant d'air. Nous en étions sans doute tous les trois, deux qui savaient en être, moi qui ai toujours soupçonné des hérédités lointaines de ce côté, car nous disparaissions jusqu'aux yeux dans des flots de lainages variés, en allant, sous la pluie incertaine et tournante, que

fouettait parfois un coup de vent, vénérer les platanes qui bordent la grande route de Mont-de-Marsan à Dax. Ils sont dignes d'hommage par l'âge et par la beauté. Ils ont des troncs énormes, lisses à déconcerter un singe, des branches qui filent toutes en l'air, presque droites, pour se toucher seulement de la pointe et former des ogives vertes sous lesquelles on pourrait bâtir une église avec son clocher. Ce sont vraiment des platanes de style gothique, tandis que ceux de Carcassonne, bien beaux aussi, mais trapus, barrés à peu de hauteur par des branches maîtresses, appartiennent plutôt à l'art roman. Et ils s'en vont ainsi, les platanes de Mont-de-Marsan, bordant la route jusqu'à une distance qui doit être bien longue, bien longue, à en juger par le geste de Francis Planté, qui les accompagne jusqu'à l'extrême horizon.

— Retournons, dit-il. Ils nous entraîneraient. Myrtin, mon ami, nous avons assez vu les platanes, menez-nous à la Pépinière.

— Montrez-nous surtout votre hôtel de famille, mon ami, dit le docteur M... C'est ce qu'il y a de plus curieux à Mont-de-Marsan.

Myrtin, qui est le cocher, tourne et nous fait traverser la ville, chef-lieu tranquille, où le Midou et la Douze se rencontrent près d'un pont, fondent leurs eaux et leurs noms, et deviennent la Midouze. Les monuments n'abondent pas. Il m'a semblé même que les rues ne devaient pas être gaies pour tout le

monde. Mais elles l'étaient pour nous. Nous avions avec nous un merveilleux causeur, Méridional affiné par la vie de Paris, Parisien par l'éducation, l'accent, la blague légère qui s'arrête avant d'être l'ironie, Méridional par tempérament, par le jaillissement continuel de l'idée et l'enthousiasme facile, toutes choses si bien mêlées en lui qu'on ne savait s'il fallait croire le Parisien qui souriait ou le Méridional qui avait l'air d'admirer : « Ce pont, monsieur, ce pont !... Vieux pignons, tournant de l'eau, un tableau tout composé !... Et notre rue Victor-Hugo... ce calme ! » Aucune nuance dans les réponses, aucune observation faite à demi-voix n'échappaient à cet esprit qui avait toujours l'air d'être en mouvement pour son compte et qui suivait deux routes ensemble, la sienne avec la vôtre, approuvant d'un mot qui lui avait été de bonne heure familier, et qu'il disait si bien : « Bravo ! bravo ! » Nous allions à travers Mont-de-Marsan, comme si c'eût été une exposition. A la Pépinière, qui est un joli jardin, avec platanes, bien entendu, j'oubliai les feuilles mortes qui tombaient sur les allées désertes, et les charmilles secouées par le vent, pour ne voir que les belles fêtes qu'on me racontait, qui s'étaient données là, je ne sais pour qui, je ne sais plus quand, les arbres portant des guirlandes de lanternes, les feux de Bengale allumés aux carrefours des sentiers fleuris, l'ombre mouvante des foules, et la préfète arrivant par la passerelle sur la Douze, qui relie les

bosquets de la préfecture aux jardins de la ville. Puis nous visitâmes l'hôtel promis, la vaste maison provinciale, aérée, confortable, trop grande pour une famille et qu'on sent un peu destinée à des hôtes, où habitait le père de Francis Planté !

Vous n'avez, pas plus que moi, connu celui qui l'a bâtie, mais vous connaissez la maison : la vieille domestique, gardienne du bien patrimonial, qui s'étonne d'abord d'un coup de sonnette en cette saison et vient ouvrir, et dissimule mal sa confusion à la pensée que les housses couvrent les meubles du salon, et qu'il y a des gazes jaunes autour des lustres ; les dégagements multipliés ; les communs si spacieux que trois caisses d'emballage de pianos à queue, remisées dans une galerie, ont l'air d'harmonicas pour enfants ; l'apparence de solidité des murs et de toutes choses ; les longues enfilades de parquets étincelants, sur lesquels on marche comme sur la glace, avec son portrait sous les pieds ; les chambres toutes riches de placards, apparents ou dissimulés ; le cabinet sévère, tapissé de files d'in-octavos reliés en brun ou en vert, peu dorés, formant des suites d'œuvres classiques en possession d'une renommée indiscutable, le cabinet où l'on ne fumait pas, où il n'y avait pas d'affiches artistiques, ni même de panoplies, où le rayon de midi rencontrait à peine une fine poussière dansante, où le maître de la maison s'asseyait sur le fauteuil d'acajou à trois pieds, rembourré en crin, recouvert d'un cuir inu-

sable et luisant, devant le bureau plaqué aussi d'acajou, et restait de longues heures, rédigeant à loisir des rapports ou des lettres d'affaires, jusqu'à ce que le valet de chambre annonçât, correct et digne par contact : « Monsieur le préfet, — monsieur le général commandant la place, — monsieur le directeur des contributions directes ! » Maison de 1830, maison où nos grands'mères étaient jeunes et rieuses, je vous retrouve !

Francis Planté était entré dans le salon.

— Venez, dit-il, j'ai là deux portraits qui vous intéresseront.

L'un était justement le portrait d'une femme de ce temps-là, exquise, trois coques de cheveux formant diadème, décolletée, souriante, et jolie comme on ne peut l'être sans le savoir; l'autre, c'était Francis Planté, à l'âge de huit ans, présenté au public par sa maîtresse de piano. Il va donner son premier concert. Il porte une blouse serrée à la taille. La maîtresse porte des papillotes grises. Elle est très fière de son élève et plus émue que lui. Il reste droit pendant qu'elle s'incline, et je suis bien sûr qu'elle n'a été heureuse que tout à la fin, quand le triomphe a été complet pour lui. Sur les tables, le long des murs, dans le salon, dans les chambres, mille autres souvenirs d'art et d'artistes peuplent la maison du musicien. J'ouvre un album offert à Planté par les officiers de l'escadre française, lors des fêtes de Barcelone. Le docteur M... me montre une généalogie

de la famille Planté, où, parmi des Béarnais, je remarque une aïeule espagnole, et réunit, en une minute, en fouillant dans des coins, plusieurs photographies de Rossini, accompagnées de quelques lignes d'écriture. « J'ai de si curieuses lettres de lui ! » dit notre hôte. Et il va prendre dans un des innombrables placards, avec la sûreté de coup d'œil du collectionneur, quatre pages bien curieuses, en effet, sur le piano et l'art du pianiste.

— Comprenez-vous, me dit-il en terminant la lecture, ce passage sur le style où il résume les qualités du pianiste en une seule, « celle de l'entraînement musical » ?

— A peu près. Cependant...

— L'expression est admirable. J'essayerai de vous la faire comprendre tout à fait ce soir. Vous verrez, vous verrez ! Laissons là les vieux papiers. Partons pour Saint-Avit !

Nous voici sur la route. Ce n'est pas bien loin de Mont-de-Marsan. Nous côtoyons des champs cultivés, une oasis pauvre de la lande. Les pins font une bordure lointaine. Parfois on en voit un bouquet entre deux maïs, comme on voit des goëmons traînants avant d'atteindre la mer et la plage d'où ils sont venus. Quelques dos de collines mouvementent ces étendues. Au sommet de l'une d'elles, dont les flancs sont labourés et nus comme la Beauce, une couronne de châtaigniers mêle ses grosses branches tordues à l'or pâle du ciel.

— C'est très beau, dit le docteur.

Je murmure un petit « oui ».

— Bravo ! s'écrie Francis Planté. Je savais bien que mon ami M... rendait justice à nos landes. Mais, vous aussi ! Quelle joie ! Quand je dirai que nous étions trois qui admirions, dans la même voiture, personne ne voudra me croire... Et voici la forêt. Le domaine commence près d'ici.

Le bon Myrtin a quitté la grande route et nous mène par un chemin sablonneux, parmi les pins qui s'égouttent. Ils sont plus maigres que dans le Marensin, et plantés sur un sol raviné. Nous passons au-dessus d'une rivière encaissée, qui a eu le bon esprit de se faire deux rubans de saules. Une clairière s'ouvre, très vaste, et dans le cercle écarté de la forêt des pelouses montent, semées de bouquets de chênes, les allées tournent savamment, des abois de chiens annoncent un chenil caché sous les arbres, le château blanc apparaît, dominant le parc. Saint-Avit ! Presque toute la famille est groupée devant le perron : la châtelaine, les enfants, dont le dernier, un petit garçon de huit ans, a déjà ces yeux profonds d'artiste où le rêve s'amasse avant l'heure. Les mains sont tendues pour nous trois. Je ne plains pas ceux qui sont venus, qui viennent ou qui viendront là.

A peine suis-je entré dans ma chambre, que Francis Planté me rejoint, et, de son air béarnais :

— Avez-vous deviné quelque chose en me regardant ?

— Que vous étiez un homme charmant? Oui, je l'ai deviné.

— Non, pas cela.

— Que vous ressembliez à *lou nouste Henric?* Que vous aviez sa coupe de barbe et son profil, et...

— Pas cela : que je suis chasseur? L'êtes-vous?

— Passionnément, mais réserve de l'armée active. J'exerce peu. Je n'ai pas le temps.

— Cher monsieur, vous êtes mon homme! Nous chassons demain matin. Vous n'avez rien apporté de ce qu'il faut, naturellement, ni fusil ni guêtres...

— Absolument rien.

— Parfait! Le cas est prévu. Nous avons tout cela en magasin. Suivez-moi.

Il me précède, riant d'avance de ma surprise, dans une pièce voisine, et ouvre le premier tiroir d'une commode.

— Comptoir de la lingerie pour hôtes, cher monsieur. Nous tenons la chemise d'homme, blanche ou brodée, la chemise de laine, le mouchoir. Mais nous avons aussi la bonneterie, second tiroir.

Il ouvre le second tiroir, et j'aperçois des piles de gilets de chasse, des jambières de laine, des foulards, et jusqu'à un lot respectable de bretelles. L'armoire, à côté, est pleine de chaussures, — également pour hôtes, — brodequins de chasse à clous ronds et à clous aigus, rangés par tailles décroissantes, bottes de plaine et bottes de marais. Une planche supporte les vestons de velours, et les

chapeaux variés, depuis le béret national jusqu'au feutre pointu orné d'une plume fauve et à la bombe noire que décore une trompe de métal.

— Faites votre choix, cher monsieur, et ne dites plus jamais que les artistes ne sont pas des hommes pratiques, des hommes de ménage par excellence! Ceci est mon département, le seul dont je m'occupe. Mais comme il est tenu!

J'admirais cette gaieté jeune, si bonne et si rare à trouver chez les hommes de notre temps, plus encore que je n'appréciais l'ordre en question. Et je me rappelais qu'un jour, bien loin de là, un jour que la hutte où je chassais le canard s'était défoncée sous le poids d'un de mes compagnons et nous avait jetés dans un courant d'eau glacée, j'avais eu la chance de rencontrer, sur les rives, à quelques centaines de mètres, une maison à peu près semblable, où, devant quatre chasseurs mouillés, on put disposer en ligne, et au premier signe du maître, six paires de chaussons de lisière tout neufs et six paires de sabots qui sentaient encore le bois frais.

La province a de ces ressources.

Après le tour du propriétaire, après le dîner où des toast furent portés au Béarn et aux Landes... « Buvez la mousse, cher monsieur, c'est le meilleur de la vie »..... après une causerie sur les *Lanusquets* qui s'appellent couramment Pierroton, Joannès, Cadeton, Myrtin, Jeanty, Menicot; sur les *Lanusquettes* qui se nomment de même Menicotte, Marian-

notte, Annichoun et Caderotte ; sur les trois bruyères, celle de juin qui fleurit en bouquets de clochettes, celle de septembre pareille à de l'avoine rose, celle des bois humides qui est blanche et grandit comme un arbre ; sur les mœurs, les feux de Saint-Jean, et vingt autres choses, Planté se mit au piano. Il joua, devant le portrait de Rubinstein et celui de la reine d'Espagne, qui regardaient, il joua une composition inédite de Rossini, d'une mélancolie surprenante, à peine interrompue par les fioritures italiennes, la sonate du clair de lune, et une autre du même Beethoven et une autre de Schumann. Il était pris lui-même et saisi par la passion de toute sa vie, il ne souriait plus, il appartenait à la musique, à l'âme chantante des maîtres. Aucune difficulté n'existait pour ces mains devenues si obéissantes à l'esprit qu'elles ne donnaient aucune impression d'effort, et semblaient n'éveiller que par des signes les notes qui parlaient toutes seules. Les heures passaient et le charme ne se rompait pas. Le maître avait dit en commençant : « Écoutez les premières notes, écoutez la phrase qui se développe. Elle sera bientôt ramenée, amplifiée, elle s'envolera, vous avec elle. Et elle ne vous lâchera plus. Et vous serez à elle. Ce sera l'entraînement musical de ce matin... Vous vous souvenez ? »

Je me souvenais, et comprenais, à ma façon, hélas ! qui n'est peut-être pas la bonne. J'ai presque honte de dire que la belle musique produit chez moi

des effets littéraires, et que j'imagine, en l'écoutant, des histoires auxquelles, sûrement, ni Beethoven ni les autres n'avaient jamais songé. Je suppose même qu'il en est ainsi pour tout le monde, et que les notes ne sont que des ailes pour aller plus vite vers les régions de la pensée où l'habitude nous porte, que les amoureux pensent de suite à leurs amours, les gens heureux à leur nid, les âmes saintes au paradis, les poètes au monde des légendes, et que toutes les âmes s'envolent ensemble, mais vers des rêves qui diffèrent. Je conterai peut-être un jour celui que j'ai fait ce soir-là.

Le lendemain était un dimanche. Il recommençait à pleuvoir un peu. Toute la famille et quelques gens de service partirent pour le bourg, en trois voitures. Francis Planté avait choisi la dernière, une petite voiture traînée par une mule, qui trottait vaillamment. Je l'accompagnai. Il est maire de son village, maire très aimé, je le crois sans peine, d'un royaume qui n'est pas riche. Trois maisons, dont une école et une église au milieu des pins, composent le chef-lieu. Les Lanusquets et les Lanusquettes attendaient, sous l'abri d'un hangar, le signal de la cloche. Le châtelain de Saint-Avit serra les mains de ses administrés, entra dans la mairie avec le vieux maître d'école, et je le perdis de vue. Mais, dix minutes plus tard, comme les paroissiens de Saint-Avit étaient réunis dans la pauvre église, nue et froide comme une grange, j'entendis, derrière moi,

un harmonium qui se mettait en mouvement, et cherchait à dire quelque chose. L'instrument était vieux, le souffle se perdait quelque peu, mais aux premiers accords, je reconnus bien qu'il avait affaire à une main habile, capable de le faire encore chanter. Je me retournai... C'était lui. Et j'avoue que je me sentis ému d'une autre émotion que la veille, et qu'une petite larme me vint aux yeux en voyant un artiste comme lui, applaudi et célèbre à Paris et dans toute l'Europe, se faire simple à tel point, et, sans fausse honte, dans un coin perdu de la lande, jouer pour l'amour de Dieu sur un pareil sabot.

IX

LE CHAPEAU DE SOIE

L'uniformité dans le costume ne sera jamais complète. Quand la jaquette anglaise aura partout remplacé la blouse gauloise ; quand la cravate qui porte le nom de Lavallière ornera le cou de tous les conducteurs de bestiaux ; qu'il n'y aura plus de cols non empesés, ni galon, broderie, plumet ou pensée d'aucune sorte dans le vêtement masculin, un meuble nous restera, diversifié à l'infini : le chapeau de soie. Grâce à lui, nous aurons encore des sujets de sourire, d'étonnement ou d'admiration.

Il a conquis presque toute la France. Il est le chapeau obligé des enterrements et des noces dans les plus profondes campagnes ; il faut le voir, dans les petites villes, le jour du premier de l'An, quand tous les fonctionnaires, sous-fonctionnaires et aspi-

rant à l'être, promènent par les rues leurs lèvres pleines de vœux. Qu'il est beau! Qu'il est drôle! Qu'il fait prendre en pitié les architectes, qui n'ont encore découvert que trois ou quatre architectures : la grecque, la romane, la gothique, et, bien anciennement, l'hindoue!

Regardez les commis de l'enregistrement, les employés des pompes funèbres, les dignitaires des Sociétés de secours mutuels, et reconnaissez les merveilles d'ingéniosité que les commerçants ont accomplies avec des bandes de toile laquée et un peu de peluche de soie. Quelle science de la courbe, depuis la forme à peine évasée, dont le sommet ne dépasse que d'une ligne ou deux la perpendiculaire, jusqu'à ces arcs prononcés qui ressemblent à des commencements d'ogive! Et le bord, n'a-t-il pas tous les enroulements et toutes les significations : audace, platitude ou mélancolie? N'avez-vous pas observé cette loi de la croissance et de la décroissance des chapeaux, qui porte nos coiffures, en cinq ou six années, de la taille d'un petit obusier à celle d'une couleuvrine, et les ramène ensuite, à pas égaux et doux, vers les mesures primitives? Il y a aussi bien des sortes de poils. Et lorsque la couleur s'en mêle, lorsque le cylindre vieilli prend, comme un bois taillis, le ton de la feuille morte, lorsqu'il admet des clairières, des allées tournantes et d'un gris misérable, avec, çà et là, des ébouriffements, des épis irréductibles teintés de reflets multicolores, il offre un

spectacle imprévu, où tout peut tenir, même l'émotion.

Le plus extraordinaire, le plus inquiétant des chapeaux de soie que j'aie aperçus dans ma vie, occupait le compartiment central d'un bahut ancien, composé de trois corps que séparaient des cloisons et que fermait une seule porte de chêne sculpté. Il était démesurément haut et évasé, avec des bords démesurément larges, relevés et cambrés. On l'eût pris pour le chapeau d'un orateur populaire en 1848. Le poil n'en était pas seulement rouge et inégal; il offrait une série de mèches, de tourbillons, d'éraflures, et ce luisant métallique, par endroits, que donne aux chapeaux des humbles l'emploi de la brosse mouillée.

M. Narcisse ne pouvait cependant être compté parmi les pauvres. L'héritage d'une de ses tantes, et le malheur qu'il avait eu, après un an de mariage, de perdre madame Narcisse, lui assuraient, pour la fin de ses jours, une aisance qu'il n'affichait pas, qu'il ne risquait pas, mais qu'il appréciait. Tout le monde savait d'où il venait. Après la guerre de 1870, on avait vu arriver, dans ce chef-lieu de canton de la Sarthe où je l'ai rencontré, un homme d'une quarantaine d'années, très grand, avec une figure plate, des yeux bleus inquiets et doux, des cheveux presque blancs plaqués le long des tempes et recourbés en accroche-cœur. Il se disait originaire

d'une petite ville de Lorraine, où il avait rempli les fonctions de greffier de la justice de paix, était bien accueilli en pays manceau, achetait une maison, la meublait, et ne se distinguait plus de ses voisins que par sa taille plus élevée, le sourire prudent qui lui servait souvent de langage, et l'extrême réserve qu'il gardait lorsqu'on parlait devant lui des épisodes de la guerre.

Pourquoi M. Narcisse avait-il donc serré dans son bahut le chapeau hors de service qui reposait sur un champignon de bois de rose, et que flanquaient deux figurines devenues extrêmement banales et représentant les deux provinces annexées? Évidemment cette relique très ridicule devait évoquer, dans le souvenir de M. Narcisse, un souvenir d'idylle ou de drame.

J'appris, du bonhomme lui-même, le secret qu'il avait eu longtemps intérêt à garder, et qui peut être raconté, maintenant que l'ancien greffier s'en est allé dans l'autre monde.

C'était donc en janvier 1871, dans une petite ville de Lorraine, et le jour de la fête des Rois. Les Allemands, — une division bavaroise, — occupaient presque toutes les maisons et tous les édifices publics. Ils avaient même établi un hôpital dans le vieil hôtel où s'étaient tenues les audiences de la justice de paix, où M. Narcisse habitait encore, gardant ses registres, ses fournitures de bureau et le fauteuil doublé de cuir du magistrat en fuite. Pour célébrer la fête

traditionnelle, le greffier avait traversé le pont sur la rivière en ce moment gelée, s'était réuni à quelques amis très sûrs, et, portes closes, à demi-voix, tandis que le pas lourd des patrouilles faisait sonner les vitres, il avait dit, levant son verre plein d'un petit vin de la Moselle : « A la France, mes amis! à la grande reine! »

Il revenait, excité, moins par le vin que par les mots dangereux, les mots défendus, que la peur enfonce dans l'âme comme une mine prête à sauter. Les basques de sa redingote et de son pardessus déboutonnés malgré le froid claquaient au vent. Il marchait vite, la tête en arrière et coiffée d'un chapeau de soie monumental que connaissaient tous ses concitoyens. Il éprouvait dans les bras comme des secousses de colère, qui lui faisaient serrer les poings. La nuit était à la fois brumeuse et glacée, une de celles, trop nombreuses cet hiver-là, qui endormaient du dernier sommeil les traînards des armées en marche. M. Narcisse avait envie de briser les reins à un ennemi. Et le malheur voulut qu'un soldat bavarois, aux trois quarts ivre, insultât sur la route cet homme qui passait avec raison pour le plus timide et le plus rangé des plumitifs.

Ils s'étaient aperçus de loin, à quarante mètres peut-être, venant en sens contraire. L'Allemand, très gros, titubait et parlait seul. Ils se rencontrèrent sur le pont, et le soldat dit, en mauvais français :

— Passe pas, monsieur!

L'autre se porta à droite. Il se sentit bousculé, puis saisi au collet, se dégagea d'un coup de poing, et, furieux, avant que le soldat eût eu le temps de tirer son sabre, l'enlaça de ses deux bras, le souleva dans un effort de tous ses muscles raidis, et le jeta contre la borne d'angle qui protégeait l'entrée du pont.

La nuque heurta le granit. L'homme resta étendu sur son grand manteau subitement développé dans la chute.

Narcisse regarda une minute son adversaire, évanoui ou mort, il ne savait lequel. Et il n'avait pas encore ressaisi la pensée, il n'était que le spectateur stupide de son œuvre, quand un clairon sonna dans le quartier haut, derrière lui. Alors il eut peur, il comprit qu'on allait venir ; il vit clairement la suite fatale de son aventure, l'officier à moustaches blondes qui commanderait : « Arrêtez-le ! » l'interrogatoire sommaire, la victime sortie de son étourdissement et qui parlerait, les canons de fusil du peloton d'exécution qui s'abaisseraient ensemble. Il essaya de mettre l'homme debout contre le parapet. Il y parvint à grand'peine. Ses doigts n'avaient plus de force. Et, comme une seconde fois le clairon sonnait, couvre-feu sans doute ou alerte de nuit, le greffier poussa par les épaules ce corps inerte, qui bascula par-dessus la rampe et tomba dans le vide...

Le pauvre soupeur du jour des Rois racontait qu'il n'avait jamais entendu un bruit plus affreux que

celui de la glace qui se rompait sous le poids, et qui criait ensuite, d'un bord à l'autre, en se fendant. Cela ressemblait à une plainte, à un appel.

Il courut jusqu'à la justice de paix, entra par la porte du jardin, et ne rencontra aucun des médecins allemands. La visite du soir était depuis longtemps faite. Les religieuses françaises veillaient seules les malades. Narcisse se coucha, dans la chambre qu'il occupait sous les combles, et fut pris d'une fièvre violente. Dans le délire, il se levait, frappait les murs, se penchait par-dessus les chaises qui meublaient la mansarde, et criait : « Mais enfonce donc, misérable! enfonce donc! » Si bien que, vers deux heures du matin, une des sœurs infirmières monta.

— Qu'est-ce que vous avez, monsieur Narcisse?... Mais, oui, la fièvre, très forte...

Il se mit à crier :

— Non, ma sœur, un crime! un crime! un crime!

Elle ferma promptement la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte, fit recoucher le pauvre greffier, lui ordonna de se taire, mais ne put obtenir le silence que quand il eut raconté toute la scène de la veille. Alors, il sembla reprendre sa raison, et devint soumis comme un enfant. Les larmes commencèrent à couler de ses yeux.

— Sauvez-moi, ma petite sœur, disait-il, répondez-leur que je ne suis jamais sorti... Vous ne les laisserez pas monter, n'est-ce pas?

La religieuse le rassura de son mieux, mais elle

était extrêmement pâle lorsqu'elle se retira, parce que, ayant voulu mettre un peu d'ordre dans la chambre, en femme prudente qu'elle était, elle s'était aperçue que le chapeau avait disparu, le chapeau de soie aux bords légendaires.

Pendant trois jours, Narcisse ne quitta pas la mansarde. La fièvre le ressaisissait chaque nuit, et le délire, et cette mystérieuse passion de l'aveu, qui nait du sang versé. Le quatrième jour il déclara qu'il voulait voir, à tout prix, l'endroit où s'était passé le drame dont on parlait en ville. Et comme les religieuses l'avaient supplié de ne pas s'aventurer dehors, par ce froid, il dit à l'une d'elles, qu'il avait rencontrée dans le couloir :

— Vous m'avez donc caché mon chapeau ? Ça n'est pas bien, ma sœur. Vous voyez, je suis obligé d'aller tête nue.

La sœur n'était pas dans la confidence. Elle répondit doucement :

— Mais, monsieur Narcisse, vous ne l'aviez pas, l'autre soir, quand vous êtes rentré. Je vous ai vu dans le jardin.

Il devint plus blanc que la cornette de la sœur.

Au même moment, sur la première marche de l'escalier que M. Narcisse allait descendre, apparut un sous-officier allemand, ganté, correct, qui, apercevant l'homme, fit le salut militaire, et dit :

— Monsieur Narcisse ?

— Lui-même.

Le greffier, devant l'ennemi, s'était retrouvé subitement. Il avait la tête haute.

Son visage rasé, encadré, par deux accroche-cœur d'un blond roux, son extrême pâleur, son grand corps qui s'était redressé tragiquement, ses deux poings en garde et rapprochés de la poitrine, lui donnaient l'air d'un mauvais acteur de mélodrame.

Le malheureux jouait sa vie, tout bonnement, et il en avait conscience.

— Ordre du général commandant les troupes d'occupation, dit le soldat, suivez-moi.

Par un matin clair, à travers les rues que la chute récente de la neige avait rendues silencieuses, Narcisse fut conduit à la mairie, salle des mariages. Elle avait encore ses rideaux de reps vert et ses tables de chêne ciré, la salle des mariages ; seulement, à la place du maire en écharpe, un général allemand était assis, entouré d'officiers. A droite, entre deux soldats, quelqu'un se tenait debout, que Narcisse reconnut bien : le meunier dont le moulin se trouvait au bord de la rivière, à deux cents mètres au-dessous du pont. Enfin, sur la table, en belle place, le greffier aperçut le chapeau de soie, défoncé, couturé, humide encore d'un séjour prolongé dans l'eau. Une image lui traversa l'esprit, celle des deux initiales d'or qu'il avait tant de fois recollées lui même sur la coiffe du chapeau : *R. N.*,

Robert Narcisse. Avaient-elles tenu ? Étaient-elles parties ?

— Monsieur, dit le général, vous savez aussi bien l'allemand que le français ? De plus, vous avez l'habitude des procès-verbaux ?

— Oui, monsieur, dit fermement Narcisse.

— Il y a eu mort d'homme, mort violente, dans cette ville, voilà trois jours.

Le greffier regarda le meunier qui avait une figure de statue, immobile, mais deux yeux de flamme qui disaient : « Pour Dieu, tais-toi ! »

Et il se tut.

— Reconnaissez-vous ce chapeau ? continua l'officier. A-t-il appartenu à quelqu'un d'ici ?

Narcisse fit un pas, se courba, et, découvrant que les initiales avaient disparu, fut pris d'une espèce de sanglot de joie qui ressemblait à un fou rire.

— Qu'avez-vous ? Pourquoi riez-vous ?

Mais la certitude qu'il aurait la vie sauve était entrée au cœur du greffier. Il fit un grand effort pour rire, en effet, et balbutia.

— C'est qu'il est de forme si ancienne !... Personne ne porte plus de chapeau semblable, monsieur... Nous autres, Français... la mode... vous savez...

Le général répondit :

— Oui, je sais. Le meunier a dit la même chose, tout à l'heure. Écrivez en français ce que je vais vous dire en allemand.

Et Narcisse transcrivit le procès-verbal qui relâchait le meunier, déclarait purement accidentelle la mort du soldat Wrangel, et reconnaissait, conformément à l'avis des médecins militaires, que la blessure à la nuque avait été produite par la chute sur la glace.

Ce fut le dernier procès-verbal du greffier Narcisse, qui avait tenu la plume dans sa propre affaire. Le pauvre homme ne put jamais repasser le pont sur la rivière, jamais remonter vers ses amis du soir des Rois, et, dès que la paix fut faite, quitta la Lorraine.

X

VISITES PASTORALES

A l'époque des premières communions et des visites pastorales,

> Des filles passent, couronnées
> De joie et de fleurs, dans les blés.

Elles ont des couronnes blanches, des robes blanches, des voiles blancs, et elles vont, graves de visage et légères d'allure, par les chemins, par les sentiers. Elles sautent, mais sans rire, quand il y a des mares sur la route. Dans le voisinage des buissons, de peur des ronces, elles rassemblent, des deux bras, la mousseline qui vole. Toute la campagne est d'un seul vert. Il n'y a qu'elles qui soient blanches et les grands semis de marguerites, immobiles dans

les foins nouveaux. Derrière, les mères se hâtent, serrées dans leurs vêtements noirs, les cheveux rares sur les tempes, fanées, inquiètes, disant : « Prends donc garde, Augustine ! Ton voile traîne ! » Et les cloches, les familières, celles qui sonnent la vie, la mort, les fêtes, les deuils, carillonnent, deux, trois ensemble, tant qu'en porte le clocher, appelant ceux qui entendent et ceux qui n'entendront pas.

L'évêque arrive. Il est cinq heures du soir. Depuis dix jours, tout le bourg travaille à faire des guirlandes...

Ce que je vais dire ne se passe pas dans chaque diocèse de France, mais seulement dans quelques-uns du Midi et de l'Ouest. Partout la venue de l'évêque, en tournée de confirmation, est annoncée au son des cloches. Mais, çà et là, la réception et le séjour de l'évêque dans les paroisses rurales sont l'objet d'un cérémonial particulier et d'une pompe naïve qui méritent d'être connus. Traditions d'ancienne date ? Je ne crois pas : les descriptions antérieures à la Révolution n'autorisent pas à l'affirmer, et peut-être faut-il voir dans ces manifestations une sorte de liturgie locale, née du peuple, à l'heure où le Concordat, en rouvrant les églises, redonnait libre cours à l'imagination populaire, créatrice de rites à tous les âges de l'Eglise.

Un jour que je me promenais au bord de l'eau, je vis une foule sur le rivage, vers la distance où les saules confondent leurs cimes et font un bourrelet

gris le long des sables. En amont, le fleuve se divisait, entourait une île en forme de fuseau, où, parmi les arbres, un clocher s'élevait. La nappe d'eau coulait d'un large mouvement, pleine de reflets sur les rives et de lumière blanche au milieu. Tout à coup, du côté de la terre ferme, la foule assise dans les prés se dressa et se rassembla en une masse compacte. Une clameur m'arriva dans le vent. J'aperçus le point rouge et or d'une bannière au-dessus des têtes découvertes, puis un, dix, quinze, trente bateaux plats, qui sortaient d'un repli de la berge. Ils portaient tous une branche verte à l'avant. Quand ils se furent rangés en ligne, bord à bord, je remarquai que sur deux d'entre eux, réunis par des traverses et enguirlandés de fleurs, une estrade avait été posée. Un rayon violet m'apprit que l'évêque y prenait place. Quelques notables, laïques ou prêtres, je ne pouvais le savoir, étaient autour de lui. Alors, des fumées bleues montèrent et s'élargirent entre les saules; le bruit des coups de fusil, faible dans l'immense paysage, annonça le départ du cortège; les rames plongèrent en mesure et se relevèrent étincelantes. Ils étaient tous là, les mariniers de l'île, pêcheurs, passeurs, paysans de la rive, bateliers autant que laboureurs. En une minute, la flotte s'avança et prit le large en formation savante : dix bateaux en avant, cinq sur chacune des ailes, encadrant le radeau épiscopal, dix autres faisant l'arrière-garde. Un grand sillage coupait les moires du fleuve.

Dans la lumière, avec des chants que la distance et la brise assourdissaient, ils remontèrent le courant, jusque vers le milieu, puis, se laissant porter, tous ensemble, en oblique, sans rompre les alignements, ils se dirigèrent vers l'invisible port de l'île, entrèrent dans le reflet des peupliers et disparurent sous les branches pendantes qui cachaient le rivage.

Un autre jour, plus récemment, j'étais en voyage, et, au moment où j'entrais dans le village où je devais passer la nuit, je rencontrai Alexandre.

— Comment, Alexandre, vous ici ?

— Oui, monsieur : retiré, marié, père de famille.

— Fortune faite ?

— Oh ! modeste, monsieur : mais je n'ai pas à me plaindre.

Il avait un peu changé. Ce n'était plus ce valet de chambre élancé, blond et rose, qui avait passé rapidement du service d'un de mes amis dans le palais du défunt évêque de L... La courbe du thorax, à peine sensible autrefois, lorsque, dans la cathédrale, droit et posé de profil, il présentait au prélat l'aiguière et le plateau de cuivre, s'était accentuée vigoureusement. Le masque s'empâtait. Les cheveux ne bouffaient plus qu'autour des tempes. Ce qui m'avait fait le reconnaître, c'était plutôt cet air digne, important et discret, qu'il n'avait point perdu. Il m'apprit qu'il dirigeait de haut une épicerie tenue par madame Alexandre, non pas une de ces petites épiceries de l'ancien temps, voisines pauvres, concurrentes à

peine, où les massepains prenaient de l'âge dans des bocaux poudreux, mais une grande boutique, à large devanture, où l'on voit des conserves, des boîtes de biscuits anglais et l'inscription « spécialité de denrées coloniales », justifiée par une vente abondante de café de glands doux. Il ajouta que Monseigneur, « le nouveau », allait faire son entrée tout à l'heure, par la route, là-bas, à l'extrémité du bourg.

— Et vous n'y serez pas, Alexandre ?

— J'y serai, assurément, un peu en arrière... Ce n'est pas comme autrefois... Je n'ai plus de situation officielle... Monsieur comprendra...

— Parfaitement.

— D'ailleurs, j'ai accepté de servir, demain, au grand dîner de midi... Ils manquent d'expérience, ici, et, quand on m'a demandé mes conseils, j'ai dit : « Me voici, en personne. »

— Je vous reconnais, Alexandre ! Au revoir !

A cent pas de là, sur la place principale du village, un arc de triomphe était dressé, fait d'une carcasse de bois que recouvraient des branches de houx. Des fleurs de papier rose dessinaient une spirale autour des colonnes de feuilles ; une colombe de carton pendait du milieu de la voûte, et, partant de ce monument central, des guirlandes de verdure, appuyées de distance en distance sur des poteaux fleuris, suivaient les deux bords d'une rue, tournaient avec elle, s'en allaient, dans la campagne, jusqu'à

la dernière maison, un humble toit de journalier entouré de haies vives. Que d'heures de travail représentait cette guirlande, que de courses dans les bois, que de piqûres aux mains! Elle faisait un chemin de fête, elle égayait la physionomie terne et terreuse des murs, façades étroites, clôtures de jardins qui, dans une bonne moitié de la France, ne sont badigeonnés qu'une seule fois dans leur vie. Des débris verts jonchaient la route. Au bas des fenêtres, on avait mis des serviettes bien blanches, encore marquées du pli classique de l'armoire et piquées de géraniums rouges. Ailleurs, c'étaient des transparents avec des emblèmes, des armes, des inscriptions un peu tremblées: « Vive Monseigneur! » « Amour à notre Pasteur! » ou bien cette décoration si profondément rurale, la couronne de mariée, sous globe, flanquée de deux chandeliers et posée bien en évidence, sur l'appui de la fenêtre. Moi, je passais, regardant, ému malgré moi, lorsque je rencontrai les yeux interrogateurs d'une bonne femme, qui demandaient: « C'est-il beau, monsieur? » Oui, c'était beau, ma bonne femme, non de la beauté que vous pensiez, mais de l'éternelle beauté du cœur, et pour cette humble tendresse, pour cette joie et ce respect religieux, sentiments de la vieille race française, qui avaient conduit vos doigts maladroits. Cependant les gens étaient rares dans le bourg. Quelques fortes têtes buvaient dans les cafés, en manière de protestation. Presque toute la population

était groupée autour de la maison du journalier, là-bas, les plus dévots au milieu de la route; les autres, ceux qui voulaient indiquer une nuance ou qui étaient venus des paroisses voisines, répandus le long des haies, grimpés sur les talus. Tous regardaient au loin le tournant de la route, la bande de terre grise, bordée, à perte de vue, par des champs de blé en herbe.

« Voilà cinq heures! attention! Ils ne vont pas tarder! »

On causait à demi-voix. Le Conseil municipal était au premier rang, avec les fabriciens portant le dais, et le curé, tout vieux, un peu troublé, en chape blanche. Les martinets, toutes les deux minutes, passaient en l'air, comme une grêle de flèches. Le soleil s'abaissait lentement, assez vif encore pour mettre une flamme au bord des chapeaux de soie, reliques de mariage du même temps que les couronnes.

Un gamin cria: « Je les vois! Je les vois! » Et, sortant du rideau des arbres, au tournant de la route, quatre cavaliers parurent, puis deux autres à la portière d'une calèche, puis trente autres, sur cinq lignes régulières, barrant toute la chaussée. Ils arrivaient au grand trot, légèrement penchés en arrière, sur des chevaux couverts de housses de lustrine et qui portaient des rubans mêlés parmi leurs crins. Bientôt je pus distinguer leurs visages, des figures de jeunes métayers et valets de fermes

rouges d'avoir couru, contents de retrouver, dans la liberté de leur chez eux, la pointe d'émotion et d'orgueil qu'ils avaient connue autrefois, dragons, cuirassiers ou chasseurs. Le chef surtout avait bonne mine, très grand, très maigre, les joues sabrées par le travail de deux rides profondes. Il se retournait sur sa selle, pour voir son peloton, et, quand il leva sa cravache, tout s'arrêta à la fois. Quelques grosses poulinières hennirent vers les prés bas. Les alignements furent rectifiés. Monseigneur descendit de la calèche, avec un de ses vicaires généraux et un secrétaire, pénétra dans la petite maison du journalier, et, une minute après, en sortit revêtu de ses ornements pontificaux, la crosse de vermeil à la main et coiffé de la mître.

Alors les assistants, qui, jusque-là, par un sentiment très curieux d'à-propos, étaient demeurés silencieux, crièrent: « Vive Monseigneur! » Le maire s'avança, un petit propriétaire, rond dans sa redingote, point embarrassé, point gauche, et présenta son Conseil, d'un geste que je vis et avec des mots que je n'entendis pas. Je le jugeai propriétaire d'un clos de vigne, à la vigueur de son teint et à l'honnête gaillardise de son sourire. Ce fut très simple. L'évêque répondit brièvement. Ses paroles ne venaient pas jusqu'à moi ; mais il y avait, dans l'entourage populaire, des épanouissements significatifs, des bouches qui s'ouvraient toutes seules, pour dire : « Ce que c'est, tout de même... », et des yeux qui répondaient :

« ...que de savoir bien parler ! » Le curé vint à son tour, et présenta à l'évêque la croix de la paroisse. Celui-ci la baisa à genoux, puis, l'élevant, en bénit la foule. Et la procession se mit en marche, la bannière et la croix devant, les petites filles en blanc, les garçons avec des oriflammes, le clergé, enfin l'évêque sous le dais aux pentes de vieux velours fané. Je crois que toutes les jeunes femmes de la paroisse s'étaient donné rendez-vous. Tout le long du parcours elles se tenaient immobiles portant leur dernier né. Au passage du dais, elles présentaient le petit paquet blanc, frisoté de dentelles, et l'évêque s'arrêtait pour bénir, et elles se retiraient, contentes à présent de se mêler aux curieux et de disparaître.

A la porte de l'église, les chantres entonnèrent un *Te Deum*. L'évêque entra et monta en chaire. Le curé se rendit devant l'autel, et il se passa une scène curieuse, d'un caractère vraiment très digne et très beau.

Quand les chants eurent cessé, le curé, du pied de l'autel, rendit compte publiquement, au chef du diocèse, de l'administration de sa paroisse. Il dit ce qu'avaient été les pères et ce qu'étaient les fils ; les vocations religieuses qui avaient emmené au loin, dans les missions d'Asie ou d'Afrique, plusieurs enfants du pays ; l'état des âmes, la piété des unes, l'indifférence des autres ; les œuvres fondées ou continuées par son vicaire ou par lui ; il ne fut pas mièvre en parlant du bien, il indiqua le mal sans

appuyer, mais sans trop de réticences ; vers la fin il s'attendrit, rappelant son grand âge et le compte plus redoutable, qu'il aurait bientôt à rendre. Le papier sur lequel il lisait tremblait dans ses vieilles mains.

Toute l'assemblée se retourna vers la chaire. Les reflets des vitraux pâlissaient sur les voûtes blanches. L'évêque répondit. Son discours fut d'abord un long remerciement. Il avait beaucoup de merci à dire, et chacun d'eux était attendu. Je comptais sur mes doigts : curé, vicaire, cons il municipal, fabriciens, pompiers, fidèles qui avaient décoré, fidèles qui allaient illuminer, cavaliers de l'escorte, bonnes sœurs de l'école, enfants, musiciens de la fanfare... Oh ! cette fanfare pourtant !... Personne ne fut oublié. Dans cette fidélité de souvenir il y avait de l'habitude, mais il y eut de l'esprit et une science de la campagne dans la façon dont l'éloge fut distribué.

Les cloches sonnèrent, et, après un salut, la population se dispersa dans le village. J'allai dîner au Soleil-d'Argent. La nuit était complète et très pure quand je sortis de nouveau. Le bourg était illuminé !

Rien des « embrasements » de nos villes, mais des points lumineux, çà et là, qui étoilaient l'ombre sans la dissiper : une veilleuse derrière un transparent, dix lampions chez l'adjoint, trois lanternes vénitiennes pendues, je ne sais pourquoi, au haut d'une perche, et les couronnes de cire, luisant sous le globe de verre entre deux chandelles allumées. Même les plus pauvres avaient voulu faire quelque chose, et

au-dessous des toits écrasés, couverts de mousse, une petite flamme tremblait, à mi-hauteur de la porte. Je m'approchai : c'étaient des bouts de bougie, posés en équilibre sur l'extrémité du loquet. A cette heure, déjà tardive, où, d'habitude, les fenêtres étaient noires et les rues désertes, on voyait des silhouettes derrière les vitres et des formes mouvantes dans les rues. Bientôt, trois ombres indistinctes passèrent au milieu de la chaussée. J'entendis : « Bonsoir, Monseigneur ! — Bonsoir, mes enfants ! » Un pétard éclata sous les pieds des promeneurs et illumina le bas d'une soutane. La même voix dit gaiement : « C'était un fier pétard, bien tiré ! » Des rires étouffés d'écoliers coururent d'une porte à l'autre. La même voix reprit, plus loin : « Le joli feu de Bengale ! » et, devant la bougie brûlant sur le loquet : « Bravo ! la petite mère ! » Puis elle s'éloigna, et, avec elle, le murmure qui l'accompagnait aux deux bords du chemin s'éteignit.

Je devais partir le lendemain, et, pour savoir la suite de la visite pastorale, j'allai trouver Alexandre qui avait décoré sa maison avec deux transparents, fortement éclairés, où luisaient les armes du nouvel évêque d'un côté et, de l'autre, celles de l'ancien. Il me reçut dans son épicerie.

— Alexandre, lui dis-je, il faut beaucoup de répartie, beaucoup de ressources d'esprit et de santé pour faire une visite pastorale dans de pareilles conditions.

Il se trompa sur le sens de mes paroles, et répondit :

— Monsieur a raison, ma santé a toujours été bonne et mon service n'a jamais eu à en souffrir. Quant à l'esprit, je ne veux pas me vanter, mais je puis dire que, dès le début, j'ai su me tirer d'affaire, distinguer les gens qui avaient à entretenir sérieusement Monseigneur d'avec ceux qui voulaient lui faire perdre son temps. Nous sommes tant sollicités, monsieur! Mon système à moi, c'était d'avoir toujours l'air de mauvaise humeur. Je ne répondais rien quand on me demandait : « Monseigneur reçoit ? » J'attendais au moins une minute. Ça me donnait le temps de voir la physionomie des gens, de me rappeler les noms, et puis j'allais tout doucement dire à Monseigneur : « A la place de Votre grandeur je ne recevrais pas ; il n'a pas la figure de quelqu'un qui est pressé. » On ne m'écoutait pas toujours. Mais dans les presbytères, monsieur, je régnais. Si vous m'aviez vu en visites pastorales ! Je les faisais valser, les servantes de curés !... Monsieur comprend ce que je veux dire, car, pour les faire danser, non... pour ce qu'elles sont jolies et fraîches! On a beau être valet de chambre d'evêque...

— Revenons à Monseigneur, Alexandre. Que se passe-t-il, le lendemain de la réception ? Que se passera-t-il demain matin ?

— Monseigneur dit la messe à huit heures, interroge ensuite les enfants qui doivent recevoir la

confirmation, puis les confirme. Nous rentrons vers dix heures au presbytère, et je m'occupe immédiatement des fleurs et du dessert.

— Pour le dîner de midi ?

— Oui, monsieur. Ça, voyez-vous, c'est une grosse dépense pour les curés. Heureusement qu'elle ne se renouvelle que tous les dix ou quinze ans, car nous parcourons le diocèse en plusieurs fois. Dans nos campagnes, il y a un proverbe qui dit que les poules d'une paroisse, quand elles entendent la voiture de l'évêque rouler sur la paroisse voisine, chantent en chœur : « Mes sœurs, mes sœurs, il faut mourir ! » Et, de fait, il en meurt beaucoup. C'est un peu long, ces dîners-là, monsieur; il y a les curés des environs, les fabriciens, le conseil municipal, les notables... Des notables qui ne sont pas toujours très distingués, je vous assure. Mais, Monseigneur, l'ancien, le mien, — le nouveau, je ne sais pas, — n'avait jamais l'air de s'apercevoir de rien. Il causait avec tout le monde. Moi, ça me faisait souffrir, quand j'en voyais un piquer une pomme avec sa fourchette, en plein compotier, ou qu'on me demandait :

— Qu'est-ce que vous me servez là, monsieur Alexandre ?

— Vous le voyez bien, c'est du mouton.

— Je n'en voulons point, de vot' mouton, j'en mangeons chez nous !

Ils ne prenaient jamais de ce qu'ils pouvaient manger chez eux.

— Et après le dîner ?

— Monseigneur n'a pas encore fini, monsieur ! Après le dîner, il va visiter les autorités, les malades, les trop vieilles gens qui n'ont pu assister à la réception. Et à trois heures et demie, quatre heures, je remonte... ou plutôt je remontais sur le siège, et nous partions pour la paroisse d'à côté.

Je laissai Alexandre se reposer, en vue des fatigues du lendemain. Je fis le tour du village. La petite illumination était finie ; celle de là-haut resplendissait. Derrière les maisons toutes noires, assoupies et comme mortes, sous les étoiles épanouies par un peu de brume, la campagne vivait sa vie nocturne. Les herbes se redressaient et buvaient le brouillard. On entendait le bruit des blés qui ondulent et le froissement des épis jeunes frôlant les tiges voisines. Les grenouilles d'une mare lointaine formaient la basse ; les grillons chantaient la partie haute ; il y avait des épeurements subits, d'on ne sait quoi, dans les buissons.

Je pensais aux petites en blanc qui rentraient à cette heure dans les fermes, contentes, un peu lasses, et marchant plus près de leurs mères.

XI

L'ILE DE RÉ

Il n'y a guère d'arbres, dans l'île de Ré, que les ormeaux administratifs plantés aux bords de l'unique route qui va, sans monter ni descendre, d'un bout à l'autre de cette terre étroite et plate. Encore n'ont-ils point de tête. Le vent de mer est comme les promeneurs qui font voler d'un coup de canne les pointes cassantes des ronces. Seulement lui, plus fort, s'amuse avec des pointes d'arbres. On voit encore, dans les champs, une bonne demi-douzaine de pommiers, dont je pense bien qu'on n'attend pas les fruits, mais que l'on cueille les fleurs, pour faire des bouquets aux mariées de printemps. Les tamarins eux-mêmes n'abondent pas. Ces arbustes des pays tristes, ces pauvres fumées de talus, que la mer souffre à côté d'elle, ne poussent pas là en grand

nombre, du fait des habitants, qui sont jaloux de la terre. Celle-ci est riche, légère, toute cultivée. Sur sept lieues de long et une de large, elle appartient aux vignes, aux luzernes, aux moissons d'orge qui couvrent jusqu'aux digues de marais salants, là-bas, vers le nord de l'île. Quant au rivage, il est de roches, mais si peu élevées qu'un ras de marée, semble-t-il, pourrait le sauter d'un élan et sans reformer ses eaux.

Heureusement la lumière est belle et déjà méridionale. Ce pays sans relief est un pays de nuances très fines. Observez bien : les flots jaunes du pertuis breton touchent aux verdures changeantes et courtes des sillons; un peu au-dessus, assez rapprochés l'un de l'autre, de longs villages blancs avec des toits roses, et, pour envelopper le tout, un ciel dont l'éclat et la chaleur s'amollissent dans la brume. La grande entaille creusée en face dans la côte de France, les estuaires marécageux des petits fleuves côtiers, sont comme des tournants de route, j'imagine, où le vent du large pousse et rassemble le brouillard, cette poussière de là-haut. Qui veut du gris, qui veut du mauve, qui veut des ciels pâlis et des courants de mer plus variés de couleurs que nous ne le sommes d'opinions, en trouvera là, dix mois sur douze.

Ce sont là des observations qu'on n'aurait pas pu risquer voilà trente ans. Mais depuis lors, l'éducation des yeux a fait d'immenses progrès. Il s'est créé un public des paysages, qui les com-

prend sur place, les devine de loin grâce à l'imagerie, et ne passe pas toutes les descriptions dans les livres. La joie savante de la lumière tend à se répandre. On peut faire se déplacer dix personnes au moins, en leur disant : « Allez voir ce gris ! » et plus de vingt en leur disant : « Allez voir ce rose ! »

Dans le même ordre de sensations, je signalerai l'aspect joli des maisons, qui n'ont pas d'architecture, qui sont des carrés de murs coiffés d'un toit non débordant, mais toutes peintes, presque toutes en blanc, avec des contrevents et des portes de nuances claires. Cela donne un air de propreté et de coquetterie aux villages de l'île, à la Flotte, à la Couarde, à Ars et même à Saint-Martin-de-Ré, une capitale.

Tel est le cadre, et ceux qui ont seulement traversé l'île, de Rivedoux au phare des Baleines célébré dans les Guides, ont rapporté sans doute l'impression que je viens de dire. Elle est bien incomplète. Dans ce cadre, il y a un tout petit et terrible tableau, que tout le monde ne voit pas. Pour le voir, il faut une permission, et le souvenir que l'on garde, après l'avoir contemplé, trouble ensuite étrangement les visions de campagne et de mer qui reviennent à l'esprit.

C'est le pénitencier ou, comme on dit là-bas, la citadelle, lieu de dépôt pour les condamnés aux travaux forcés qui attendent leur transportation. A gauche de Saint-Martin-de-Ré, on aperçoit du bateau

une enceinte de hauts murs qui descendent jusque dans la mer. Ils enferment un bassin, une sorte de piscine communiquant avec la mer par un étroit couloir, et où, cinq fois par an, se glissent les canots des transports de l'État ancrés un peu plus loin. Alors, devant les soldats en armes, sous l'œil des gardiens, les forçats, par petits paquets, franchissent les portes matelassées de fer, la cour de la caserne, le pont garni de deux herses, s'embarquent, et le grand vapeur, ayant sa cargaison complète, trois cents, quatre cents, cinq cents condamnés, file sur la Guyane ou sur la Nouvelle. La pensée de ce départ, qui les fera changer de prison, soutient ces hommes comme un pauvre reste d'espoir. Ils en vivent des mois et des mois. L'idée d'une terre lointaine, où l'espace leur sera moins mesuré, où l'évasion sera peut-être possible, prend pour eux un goût de liberté. Voilà toute la lueur qui les visite.

Aussi, quelles physionomies inoubliables! Je me suis trouvé au milieu d'une cour, à l'heure de la promenade. Par une porte que je n'avais pas vue, que je n'avais pas entendu s'ouvrir, derrière moi, une file de forçats entrait, venant du réfectoire. Elle suivit le mur, à un mètre de distance, tourna au premier angle, longea le second côté de ce grand carré de pierres qui fermait la vue de toutes parts; elle se développa jusqu'à nous entourer presque complètement. Il y avait là deux cent cinquante hommes, vêtus de laine brune, coiffés de bonnets de

laine, chaussés de sabots. Ils marchaient en silence, l'un derrière l'autre, et l'un d'eux, qui se tenait sur le flanc de la file, vers le premier tiers, marquait le pas en criant : « Une, deux ! une, deux ! » C'était le seul bruit, avec celui des pieds écrasant le sable et battant la terre sèche. Il s'élevait comme la poussière, et comme elle les hauts murs le renvoyaient et le relançaient dans la cour, où il roulait en échos. Rien ne venait, rien ne pouvait venir du dehors, et rien ne pouvait s'en aller, pas même la poussière, pas même le bruit. Trois gardiens, le revolver à la ceinture, surveillaient cette ronde de tous les vices et de tous les crimes. Un à un, les forçats défilaient devant moi et devant le gardien chef qui m'accompagnait. Plusieurs achevaient de manger leur pain; plusieurs lisaient des livres soigneusement choisis par des employés de ministère parmi les lectures amusantes, anodines et infécondes : Fenimore Cooper, Dickens, Walter Scott, Jules Verne. Tous, ils me regardaient en passant, quelques-uns une seconde, comme si j'avais été l'un de leurs juges ou l'une de leurs victimes possibles, et d'autres tout lentement, comme si j'avais été la liberté. Je reconnaissais les fureurs aiguës ou contenues, les hypocrisies, les cruautés froides observées dans l'œil des bêtes de ménageries, et le souvenir de sang, et l'appétit qui flambe. Mais la volonté en mouvement, le projet qui s'élabore et annonce une vie supérieure, mais une espérance, mais un repentir qui bouleverse

l'âme et rend la douleur émouvante : je ne les rencontrais pas. Il n'y avait que de la détresse, que du malheur et du crime scellés l'un avec l'autre. Deux forçats quittèrent un moment la file et vinrent boire au puits qui était au centre de la cour. Comme ils se parlaient à voix basse, un des surveillants les avertit, et ils reprirent leur place dans la procession brune, avec un mauvais rire muet et en traînant leurs sabots.

J'aurais voulu pénétrer plus avant dans l'étude de ces hôtes du pénitencier et savoir ce qui subsiste encore d'humain chez ces misérables, ce que leurs yeux ne disent pas. Conduit par cette idée et tout remué encore par cette vision, qui ne s'effaçait pas, des condamnés suivant à la file les murs de leur bagne, je m'en allai, dans le soir tranquille, trouver un vieux gardien retraité, tout au bout de Saint-Martin-de-Ré, vers les champs. Il avait une figure impassible, d'une sévérité acquise et toujours égale, une tête pointue et dégarnie, des moustaches blanches coupées ras et, même en écoutant, l'air de se conformer à un règlement de l'autorité. Sa chambre, décorée de coquillages, animée par deux oiseaux des îles qui chantaient comme deux limes sur du fer, ouvrait sur un minuscule jardin, au delà duquel s'étendait la plaine sans arbre ni haie, blondie par tant d'herbes sèches et par le soleil qui tombait. Je demandai :

— Dans votre carrière, vous avez rencontré des innocents ?

— Des gens qui disaient l'être, oui, mais qui ne l'étaient pas : ils mentent.

— Des repentants ?

— La même chose : ils mentent.

— Des êtres moins dégradés qui pouvaient se relever ?

Il secoua la tête avec le rire affreusement triste que lui laissaient quarante ans de séjour dans les prisons, et dit :

— Sale gibier, monsieur, croyez-m'en ! Quand ils partent de l'île de Ré, bien souvent c'est pour ne jamais revenir. Eh bien ! ils sont contents. Le pays ne leur tient guère au cœur, ni leur famille. Pourtant, j'en ai vu des fois... Vous savez bien le petit bassin où ils s'embarquent et qui ouvre sur la mer ?

— Oui.

— Au printemps, il pousse des pâquerettes, pas bien belles, dans les fentes des murs. J'ai vu de mes hommes, quelquefois, qui cueillaient un pied de pâquerettes et le mettaient dans leur musette pour emporter une fleur de France. C'étaient surtout des soldats condamnés, voyez-vous...

Il ajouta, peu après, comme retrouvant un très ancien souvenir :

— Je me rappelle aussi, dans les commencements, un petit jeune qui avait une figure blanche comme de la farine. Il était là pour avoir assassiné une enfant de cinq ans, au cours d'un vol, dans la banlieue. En arrivant à la citadelle, à la première récréa-

tion il aperçoit une mouette, qui venait depuis huit jours seulement, pour manger les miettes de pain que les hommes lui jetaient. Elle connaissait les heures. Elle accourait de la mer, elle tournait un peu de temps au-dessus de la cour, et s'abattait à côté du puits que vous avez vu. Ce qu'elle était adroite, pour saisir à la volée tout ce qu'on lui jetait ! Le chef avait permis de la laisser aux condamnés. Ils avaient moins envie de parler entre eux, quand ils la regardaient. Et voilà que le nouveau, le numéro 317, lui jeta du pain, comme les autres. Elle s'élança, ouvrit un peu le bec en tendant sa gorge, selon son habitude. Mais elle n'avait pas reçu la bouchée de pain, que le petit jeune poussa un cri, et tomba raide. Moi, qui étais de garde, je le fis porter à l'infirmerie et, quand il fut revenu à lui, je l'interrogeai. Il me répondit : « Elle a tendu le cou comme la petite fille que j'ai tuée ! » Monsieur, je ne peux pas vous expliquer la ressemblance qu'il voyait, lui, entre la mouette et la petite de cinq ans tuée dans le berceau. Mais je l'ai bien souvent observé : jamais plus il ne regarda vers le milieu de la cour, lorsque la mouette était là, et d'entendre le cri de l'oiseau, et le bruit des ailes comme un morceau d'étoffe qui claquait, il était pris d'un tremblement. Je pensai qu'il en deviendrait fou. Alors, j'eus pitié de lui, quoique je ne sois pas plus tendre qu'il ne faut. Un jour que je n'étais pas de service, je pris mon fusil, et je me postai, ici, dans mon jardin.

Une mouette vola, puis deux, puis trois. Je connaissais bien la nôtre. Quand elle passa, quatrième, je l'abattis, et elle tourna la tête, pour mourir, comme elle faisait pour manger le pain... Vous comprenez bien que je n'ai pas été raconter cela à d'autres qu'au 317, car les camarades auraient pu l'étrangler, la nuit; — qu'est-ce que nous pouvons empêcher, la nuit, lorsqu'ils sont quarante dans une chambre ? — mais je le dis au 317. Et il me remercia, monsieur, avec des larmes qui auraient fini par appeler les miennes, qui sont dures à venir. Non, il n'était pas tout mauvais celui-là... Il est parti pour la Nouvelle.

— Et, depuis lors, avez-vous su quelque chose de lui ?

— J'ai reçu une lettre. Il me disait : « N'est-ce pas que je valais mieux que d'autres, quand j'étais avec vous ? A présent, je suis comme les camarades. Ils sont tous si canailles ! Mais je vous remercie tout de même, pour la mouette. »

La nuit était descendue sur Saint-Martin-de-Ré. La lune éclairait les maisons très blanches, petites, carrées, presque orientales. L'impression première, timidement, renaissait en moi, celle d'une île doucement lumineuse, toute fleurie de reflets. Et puis un frisson me saisissait. Je revoyais la cour, les quatre murs, la longue file des condamnés.

Les deux souvenirs me sont restés, inséparables.

XII

SAINT-GEORGES-DE-DIDONNE

J'ai passé l'automne un peu au sud de Royan, à Saint-Georges-de-Didonne, et j'ai fait comme les gens du pays, grands coureurs de sentiers, qui rapportent toujours quelque chose de leurs flâneries à travers les bois. Eux, ils reviennent le plus souvent avec des chapelets multicolores de champignons pendus aux bras. Moi, ce sont des souvenirs de nature que j'ai recueillis, et que je voudrais essayer de dire.

Car la contrée, depuis la Rochelle et l'île de Ré, est bien une frontière, je l'ai senti de nouveau, et le Midi commence là où la brume s'affine, là où elle ne pèse plus, et n'est plus que l'extrémité d'un voile que le grand soleil va fondre et pénètre déjà.

Le village s'abrite derrière une colline, à l'entrée

d'une plage en croissant, très plate, très longue, que termine une falaise couronnée de futaies. Toute la courbe, depuis la dune d'avant-garde où l'embrun de la mer ne laisse pousser que de l'herbe folle, est remplie par la forêt, forêt aux vallonnements profonds, où les chênes verts, les peupliers, les ormeaux poussent parmi les pins ; où s'ouvrent, çà et là, des clairières de vignes plantées dans le sable. Comme les toits sont en tuile, le bourg, vu de loin, fait une tache rose dans la verdure. Quant au paysage de mer, c'est l'embouchure de la Gironde, la nappe jaune, clapotante, que borde, à plusieurs lieues, la pointe du Verdon, et un coin du large, avec le phare de Cordouan au milieu.

L'accent méridional n'est pas très sensible, mais les mots ont une saveur nouvelle, et les gestes sont plus vifs, et le type est plus alerte, plus maigre, plus éveillé que dans le Nord. A voir les gens marcher, on les croirait actifs. Ils n'ont qu'un besoin de mouvement et de paroles. Dès le matin, on entend, d'une porte à l'autre, la même salutation qui se répète jusqu'au soir : « Et ça va bien ? — Toujours un peu. » Les marchands ne crient pas leur marchandise, ils la chantent. Ils ont la voix juste, souvent jolie. La chanson du fromage à la crème : « À la crème ! à la crème ! fromage à la crème ! » est une trouvaille qui mériterait d'être notée. Les pêcheuses de crevettes offrent : « La santé, madame, la jolie santé ! » Un art discret de réclame se cache en beaucoup de

choses. On cumule plusieurs métiers sans en exercer complètement aucun. Les hôteliers, les loueurs de voitures, mettent au bas de leurs cartes : « marchand de petites portugaises pour élever », ce qui signifie qu'on vend de jeunes huîtres. Un économiste ferait bien de venir ici, et d'élucider ce problème : comment des hommes qui travaillent peu et des femmes qui ne travaillent guère, réussissent-ils à vivre dans une aisance relative ? Car il n'y a pas de pauvres à Saint-Georges-de-Didonne.

Je recommanderai particulièrement l'intéressante corporation des pilotes.

Évidemment, puisqu'ils sont pilotes, ils doivent piloter. Je reconnais même que j'ai vu sortir, de l'abri de la petite jetée que le reflux laisse à sec, plusieurs bateaux noirs à bande blanche, gréés en sloop, et tout à fait fins à la lame. Mais ce n'est pas tous les jours, ni toutes les semaines. Le pilote a de larges congés, et il en profite. En attendant que la marine marchande refleurisse, il aime à chauffer tantôt le dos, tantôt le devant de sa jaquette, sur la promenade plantée d'ormes et de fusains qui descend sur la plage, et qui porte officiellement ce nom de Quinconce que je n'ai jamais pu souffrir.

Ils s'assemblent donc, cinq ou six, quelquefois plus, à l'ombre des ormes auxquels le vent a enlevé la tête. Ils ont bien l'air traditionnel des loups de mer, mais de loups de mer dont les aïeules auraient connu le renard. Visages tannés, manières brusques,

des yeux défiants et pas commodes, une certaine suffisance qui tient à la bonne opinion du métier et au rang social qu'il confère. Jamais de femmes parmi eux, jamais d'étrangers ou de marchands. C'est une aristocratie fermée. Vieux ou jeunes, ils n'ont qu'un sujet de conversation, qu'une préoccupation, qu'un amour : la mer. Ils la regardent en arrivant, tous ensemble, de leurs yeux qui valent toutes les jumelles Flammarion, et où vit encore l'image précise des navires qui étaient la veille en rade du Verdon. Les observations se produisent lentement, après qu'elles ont été vérifiées et pesées. Qu'est-ce que c'est que cette goélette de Terre-Neuve qui vient vendre sa morue à Bordeaux? La *Louise* ou l'*Artémise?* Et ce vapeur charbonnier, à quelle Compagnie appartient-il? Fait-il relâche à cause du temps, ou attend-il la marée et le pilote pour monter? Lors même que les questions sont résolues, les pilotes girondins ne cessent pas d'explorer du regard l'étendue où tantôt une fumée couchée, tantôt une voile blanche passe, nouvelle incertaine, doute léger qui emmène tous les esprits au large. Entre deux navires signalés, on cause des souvenirs de navigations. J'ai entendu, en longeant les fusains, ce commencement de récit :

— Nous étions sur rade, au delà de la barre. Y avait des requins, mon vieux, comme des souris chez moi. On leur jetait des tranches de melons. Le roi et la reine vinrent à bord. Ils étaient noirs,

comme de juste. Le roi n'avait pas de culotte, mais il avait un haute-forme qui prenait l'air par le devant. La reine était vêtue d'un collier en perles de verre...

Quelles merveilles, s'il était possible, s'il était permis de se mêler à ces conteurs qui disent pour trop peu d'élus leur livre d'aventures! Le soir, après que l'ombre a rendu invisibles les deux passes de la Gironde, on cause encore chez le marchand de tabac. Mais le silence se fait dès qu'un baigneur entre pour acheter une boîte d'allumettes.

Ces hommes de longs loisirs ne bêchent pas entre deux périodes de service à la mer, ne cherchent aucune occupation, aucun profit, et, chose curieuse, ils ont là-dessus le sentiment des aristocraties anciennes. Le pilote dérogerait en tenant la charrue ou le rabot. Ils sont hommes de gouvernail ou ils ne sont rien. A l'encontre de leurs concitoyens qui ne naviguent pas, le cumul leur est interdit. Les seuls passe-temps tolérés sont la chasse à la palombe, aux bécasses, aux râles qui abondent dans les prés de la plaine basse, la pêche sur les rochers de la plage, où l'on trouve de la « santé », des moules, des crabes et quelques douzaines d'huîtres, portugaises mal surveillées, qui achèvent de remplir le panier.

J'ai suivi l'exemple, et, comme eux, j'ai couru la campagne. Les bois avaient la senteur pénétrante qu'a si bien notée Michelet, le parfum des

pins qui secouent la pluie, mêlé à celui des œillets de dune. Entre les colonnades des troncs, et suivant l'orientation des pentes, c'était tantôt le bleu du ciel et tantôt la mer qui luisait. Parfois aussi, de la profondeur des combles, une aigrette jaune s'élevait. Était-ce un ajonc qui fleurissait ou la feuille mourante d'un platane ? L'automne nuançait de roux les lisières où les chênes sont plus nombreux. Rien ne se perdait de la beauté des frondaisons caduques, brunes, jaunes, empourprées, dans le cadre que leur faisait l'éternelle verdure des pins. J'ai vu peu de bois plus silencieux, à cause de l'épaisseur des mousses et des aiguilles tombées des arbres verts. Quand on sortait de leur ombre chaude, des prés marécageux tournaient avec la vallée, un coteau pierreux montait au delà. Dans le vent qui soulevait la poussière, des bœufs tiraient la charrue. Et leurs noms, qui changent avec les provinces, qui suffiraient à marquer les limites anciennes et toujours reconnaissables, étaient ici Castel, Nousillet, Tournavé, Cabanet, que les toucheurs disaient d'une voix grave, très lente et amoureuse de leurs bêtes.

Mais c'est la mer que j'aimais le mieux, et que je regardais le plus souvent, comme les pilotes, non pour les navires qui la traversent, mais pour les teintes changeantes, et l'humeur, et la tristesse, et la force qui sont en elle.

Presque toujours elle était rose, le soir, pendant la demi-heure qui précède le coucher du soleil. Le jour,

les houles arrivaient troubles, traînant le sable des fonds, et l'on eût dit des collines de chaume en mouvement. Je regrettais la transparence verte des eaux bretonnes ou le bleu profond du golfe de Gênes. Mais elles déferlaient une à une, et répandaient sur la plage la lumière aussi dont elles étaient pleines. Une vapeur s'enlevait tout le long de la courbe, et, ployée suivant la même ligne, vague encore par la forme, s'en allait toute blanche au-dessus de la forêt. Après la pluie surtout, le paysage nocturne était d'une douceur incomparable. Le ciel, la mer, la plage, prenaient une même teinte nacrée qui les confondait presque. Où finissait ce brouillard d'étoiles qui s'abîmait vers l'horizon ? Où commençait l'eau, et jusqu'où venait-elle, sur le sable dont la pente, mouillée par la mer descendante, avait de grandes lueurs pâles et qui semblaient mobiles parmi l'ombre ? Je ne l'aurais pas su, sans un phare, dont le reflet traçait une ligne lumineuse du lointain jusqu'à nous, reflet tremblant sur la mer, droit et splendide comme une épée dès qu'il touchait la rive. En vérité, rien ne vivait que ce petit point dans la langueur voilée des nuits d'octobre.

Le pays reprenait peu à peu l'aspect qu'il avait autrefois, avant qu'on eût inventé les bains de mer. Les tentes à rayures blanches et rouges se pliaient l'une après l'autre. Les magasins d'été se fermaient. Les oiseaux de mer trouvaient où se poser. Bientôt il ne resta plus, devant les chalets fermés de la grève,

que deux tentes voisines, et deux enfants surveillés par leurs bonnes, et qui creusaient le sable pour construire « des forts ». C'étaient un petit garçon et une petite fille. Je pensais qu'ils se seraient entendus pour jouer ensemble. La petite l'aurait sans doute désiré. Un jour, je la vis qui s'avançait, avec une science du détour, vers l'ouvrage enveloppé de fossés que bâtissait l'homme futur. Je crois même qu'elle mit le pied sur un pont féodal. Mais le petit cria, avec une volubilité extrême et des gestes furieux :

— Mademoiselle, je vous prie de vous retirer de mon fort ! Quand vous en faites, je ne vais pas dans les vôtres.

Et ils n'étaient que deux !

Ils partirent, eux aussi. Des brumes jaunes, froides, mortelles aux feuilles, commencèrent à couvrir le soleil jusqu'à une heure avancée du jour. Les passages précipités des palombes, bêtes frileuses, annoncèrent un changement prochain. Un matin, la campagne s'éveilla presque dans les ténèbres. Un nuage épais pesait sur toute chose. Je regardai les herbes, les hautes tiges des fossés, les ronces : tout était accablé, couché, vert encore, mais mortellement atteint et n'ayant plus déjà l'attitude de la vie. Elles ne se relevèrent pas. Une heure après je regardai la mer. Elle était mauve et or, sans une ride, souple et chantante, dans sa beauté qui n'a pas de saison.

XIII

L'AVANT-DERNIÈRE LIONNE

Il s'est formé, comme on sait, une Association pour la protection de l'éléphant sauvage. Je n'en fais pas partie, même à titre de membre honoraire; mais je ne voudrais pas la plaisanter. Je ne voudrais pas même demander trop curieusement de quels moyens d'action elle dispose, dans des pays où le garde champêtre n'abonde pas, où le procès-verbal a peu de chances d'aboutir. Bien au contraire : je m'étonne que les esprits de large prévoyance, les coloniaux que l'opinion suscite et forme sur tous les points du territoire, n'aient pas encore songé à préserver d'une destruction totale, avec l'intéressant pachyderme, le félin que M. Buffon appelait encore le roi des animaux.

Royauté chancelante! Rassemblez vos souvenirs

en effet. Connaissez-vous quelqu'un qui ait tué ou même vu un lion, non pas un lion de n'importe où, une contrefaçon ou un diminutif de lion, mais un lion de la belle espèce, un de ceux qui habitaient le nord de l'Afrique, et dont les montreurs de ménageries nous ont appris dans notre enfance : « Cet animal est le plus redoutable de la création. Rien n'égale sa majesté. Son rugissement remplit le Sahara où il se promène en maître. Sa force est si grande qu'il peut saisir un bœuf par les reins, et sauter les barrières et les haies les plus hautes, avec autant de facilité que s'il portait dans sa gueule un simple petit lapin ! »

J'ai interrogé de nombreux officiers revenus d'Algérie, des géographes qui avaient campé dans les forêts de l'Atlas, et quelques-uns m'ont répondu : « Jamais ». D'autre m'ont dit : « Un soir, j'ai entendu un grondement lointain ; nos Arabes se sont prosternés, en murmurant : « Sidi ! Le Maître ! » et j'ai rencontré, le lendemain, le pied du lion à moins d'un kilomètre du douar ». Un seul m'a raconté l'entrevue que le hasard lui ménagea avec une lionne d'Algérie, et il l'a fait avec une modestie qui ne m'a pas laissé de doute sur sa véracité.

C'était un vieux médecin-major retraité dans une ville de la Champagne. Derrière ses persiennes baissées, par où filtraient la lumière et l'ombre mouvante d'un jardin invisible, assis devant un verre de bière, le gilet déboutonné, les sourcils rapprochés par

l'émotion retrouvée du passé, les moustaches tombantes et molles, il me récita l'histoire suivante, qu'il avait apprise par cœur à force de la conter.

« J'étais en garnison, voilà bien vingt ans de cela, dans la province de Constantine. Vous me voyez tout gris, rhumatisant et assagi. Mais j'avais alors, et je crois que je la méritais, la réputation d'un chasseur adroit et hardi. Les aventures dangereuses ne m'ont pas manqué, et je puis dire que toujours elles m'ont trouvé prêt et de belle humeur, sauf une fois. Cette fois-là, je ne fus pas seul à trembler.

» Nous étions partis, vers le milieu de mars, un officier de spahis, un colon et moi, pour chasser des sangliers qui dévastaient des champs d'orge, au milieu de la forêt, à une trentaine de kilomètres de la garnison. Vers le coucher du soleil, nous arrivons devant une ferme arabe, un pauvre gourbi en terre et une écurie qu'entouraient quatre haies de cactus des mieux fournies. Nous sautons de cheval et nous voulons entrer. Nos bêtes résistent et il faut les frapper pour qu'elles passent la porte. A peine les avons-nous entravées au milieu de la cour qu'elles se mettent à trembler. « Elles sentent le lion, me dit » l'Arabe, car ce seigneur est venu rôder la nuit der- » nière autour de ma maison. Tu as tort de ne pas » le craindre : il dévorera ton cheval ou celui de tes » amis ! Tu ferais mieux de t'en retourner ! »

» Nous avions trop souvent eu des preuves du mauvais vouloir des Arabes et de leurs légendes inté-

ressées, pour ne pas hausser les épaules. La nuit était venue. La lune allait se lever. Un quart d'heure plus tard, riant encore des frayeurs de notre hôte, nous gagnions, avec nos fusils de chasse à la bretelle, le champ d'orge où les sangliers fourrageaient chaque soir. C'était une clairière vaste, en pente, que bordait, dans la partie basse, un ruisseau, au delà duquel le sol se relevait rapidement.

» Nous nous étions postés en ligne, à une centaine de mètres l'un de l'autre, sur cette colline longue et couverte de brousse qui dominait la clairière. J'avais le ruisseau à quelques mètres au-dessous de moi, et je sentais l'odeur âcre des lauriers-roses qui y foisonnaient; mais je ne pouvais le voir, à cause de l'épaisseur du feuillage. Vous ne sauriez imaginer les délices émouvantes de cette première demi-heure de solitude, de silence et d'attente. Je me rappelle que je faisais des vers sans rimes, oui, monsieur, de la littérature, moi qui suis si peu poète, en regardant la lune monter, toute rouge, au-dessus du maquis.

» Dès qu'elle se fut dégagée des brumes, dès qu'elle pâlit, un mugissement s'éleva pareil à celui d'un taureau. Il devait sortir des fourrés, en ce moment illuminés, qui couronnaient la croupe de montagne la plus lointaine, à ma droite. Ma première impression fut celle du dépit : « Voilà un taureau égaré, pensai-je, qui va singulièrement nuire à notre affût. S'il vient de notre côté, les sangliers ne paraîtront pas. » Mais l'illusion tomba vite, et le mouvement

de contrariété fit place à autre chose, à un sentiment de malaise grandissant. Le bruit, de plus en plus rapproché et fort, me prenait aux entrailles, comme le roulement de cinquante tambours jouant ensemble sur un champ de manœuvre. Il se terminait par un râle puissant, après lequel il semblait que la forêt fût vide, et que les feuilles même n'osassent plus remuer. Je ne doutais déjà plus. Je retenais mon souffle, le doigt sur la détente de mon fusil, n'ayant plus qu'un rêve, c'est que l'ennemi formidable s'éloignât et nous laissât regagner le gourbi de l'Arabe. Je croyais l'entendre frôler les branches, même du côté où sûrement il n'était point. Et je le vis bientôt en pleine lumière. Dans la clairière, une lionne s'avançait lentement, la tête haute, rugissant à pleins poumons.

» Je n'eus aucune envie de tirer. Je me baissai un peu. La lionne descendait à petits pas, sans changer de route. Elle venait boire. Quelques mètres seulement me séparaient d'elle, quand les lauriers-roses et les broussailles du talus me la cachèrent. J'entendis le bruit léger d'une bête qui bondissait, puis s'aplatissait sur le sol mouillé, puis le lappement d'une langue qui remuait l'eau.

» Je n'ai jamais gardé, dans le rang, une immobilité pareille. Je ne respirais plus. Je m'attendais à voir, à chaque seconde, l'énorme tête, la gueule encore entr'ouverte et bavant, les yeux couleur de phosphore, paraître au niveau du talus, à mes

pieds... Il en fut tout autrement. La lionne sauta de nouveau le ruisseau, et tranquillement suivit la rive, du côté de mes deux compagnons. Elle dut passer sous le canon du fusil de chacun d'eux. Ils ne tirèrent pas. Les rugissements s'éloignèrent. Après un quart d'heure, un petit cri s'éleva sur ma gauche : « Hou ! Hou ! ». puis un autre un peu plus loin. Je répondis de même en sourdine. Nous étions comme trois perdreaux qui rappellent derrière le chasseur.

» Monsieur, quand nous nous retrouvâmes dans le champ d'orge, l'officier, le colon et moi, nous nous serrâmes la main avec une cordialité qui m'émeut encore. « Nous partons, n'est-ce pas? » dit le civil. » Je répondis : « Assurément, car l'affût est compro- » mis. Nous ne verrons rien ».

» Sans bruit, bien au milieu de la clairière, nous nous mîmes à monter. Mais nous regardions plutôt derrière que devant. Et bien nous en prit, car nous n'avions pas atteint la limite du bois que la lionne, avertie par le vent, sortit de la brousse le long du ruisseau et se mit à nous suivre.

» Elle était à une soixantaine de pas. Nous nous arrêtâmes ; elle s'arrêta. Nous repartîmes, et elle continua de nous filer en maintenant ses distances. « Nous sommes perdus si elle entre sous bois avec » nous, dit le spahi. Mieux vaut essayer de la » tirer sur champ, en belle lumière. » En même temps, nous nous retournâmes, et la lionne immobile, argentée par la lune, la queue seule battant la

charge, nous regardait faire, à la lisière du champ d'orge.

» L'officier de spahis et le colon s'agenouillèrent pour mieux viser. Je restai debout. « Au commandement de trois, leur dis-je, nous ferons feu ensemble ! » Et je commençai à voix basse : « Un ! deux ! » A ce moment, le colon releva son arme, et murmura :

» — Je vais la manquer, je sens que je vais la manquer.

» — Moi, je ne vois pas le bout de mon canon, dit l'officier.

» Je ne pouvais pas tirer tout seul. Mes compagnons se relevèrent, et la retraite se poursuivit, je n'ose pas dire en bon ordre. Que ceux qui ont lu les prouesses des chasseurs de lions et ne les ont point vérifiées se moquent de nous. Je ne mentirai pas pour avoir leur estime. Nous étions là trois hommes résolus, je vous le répète ; deux d'entre nous s'étaient battus plusieurs fois ou avaient fait leur devoir, à leur poste, sous les balles : aucun de nous, de sang-froid, n'aurait hésité à se dévouer pour les autres. Eh bien ! là, dans cette forêt, la nuit, pressés par cette bête que nous voyions apparaître et disparaître parmi les buissons, nous fîmes tous une chose lâche, oui, monsieur, une chose instinctive et lâche. Ceux qui marchaient sur les ailes, sans se l'avouer, sans le vouloir, se repliaient constamment sur le centre, et le repoussaient en bordure, puis étaient

chassés à leur tour. Nous fîmes un kilomètre sans cesser cette manœuvre, sans nous la reprocher, sans en apercevoir tout l'odieux.

» La honte ne nous saisit qu'après que le danger fut passé, quand nous arrivâmes en vue du gourbi. Alors mon compagnon, l'officier de spahis, et moi, nous saluâmes le colon, un peu ahuri, en lui disant :

» — Pardon, monsieur. Notre place était sur les ailes, et nous ne l'avons pas tenue.

» — Ma foi, dit l'autre, j'en ai fait autant que vous. Nous sommes quittes !

» L'Arabe nous attendait. Il écouta en riant notre récit, vous savez ce rire des yeux qui descend rarement jusqu'aux lèvres. Puis il nous prépara des nattes pour dormir.

» — Le lion est à moi, maintenant, dit-il. Puisque vous n'avez pas osé attaquer le seigneur en plein bois, il est juste que vous me laissiez le prendre chez moi, dans les fosses que j'ai creusées pour lui. Je vendrai sa peau cinquante francs, et j'aurai cinquante francs du bureau arabe. Il n'est plus à vous.

» En effet, vers deux heures du matin, comme je dormais mal à cause du bruit des chiens, des chevaux, des moutons et des vaches enfermés dans la cour, j'entendis un hurlement prolongé des chiens, qui se réfugièrent et se pressèrent contre la porte du gourbi. Puis il se fit un silence de mort. Puis une masse lourde tomba sur la paroi du mur où j'appuyais ma tête. Alors ce fut un vacarme de bêtes affolées, une mêlée

de tous les cris, de tous les galops, de tous les effrois, que domina un rugissement bref. Nous sautâmes sur nos armes. L'Arabe sortit avec nous. Dans l'inexprimable confusion des bêtes et des gens du douar, nous nous jetâmes au hasard. Une sorte de colère m'avait saisi. Je n'avais plus peur. Je cherchais la lionne parmi ces formes qui passaient en rafales, se heurtaient aux épines des clôtures et revenaient, à peine reconnaissables, sous le clair des étoiles, quand le « You ! you ! » d'une femme s'éleva dans la nuit, du côté le plus proche de la forêt. Il annonçait que la lionne était tombée, avec une demi-douzaine de moutons, dans la fosse profonde de sept mètres, creusée en arrière de la haie. Le propriétaire du gourbi courut à moi :

» — Viens ! dit-il, et venge-toi !

» Je n'étais pas d'humeur à le faire.

» Ce fut un spahi de l'escorte qui donna le coup de grâce ».

Le vieux médecin-major qui me racontait l'histoire ajoutait :

— Si ce n'était pas la dernière lionne d'Algérie, c'était, bien sûr, l'avant-dernière !

Membres de la Société de l'éléphant, songez-y !

XIV

LE FOND BLEU

Étrange paysage que celui des ardoisières de Trélazé, et qui paraîtrait nouveau même à des yeux de grand voyageur. Sur plusieurs kilomètres de longueur, partout où le filon d'ardoise affleure, le sol primitif a disparu avec son relief, avec le vêtement d'herbes et de grands arbres qui l'unissait anciennement aux champs voisins ; des puits ont été creusés, ou des trous énormes en forme d'entonnoirs, et les débris du sous-sol, rejetés à la surface, coulant sur les pentes libres, comblant les intervalles, ont fait un pays infertile, tourmenté, hérissé d'innombrables lames de pierre, dont chacune, heureusement, dès que le soleil monte, envoie une étincelle.

De loin, quand la brume efface les hautes che-

minées, les toits des machineries et des hangars, et ne laisse apercevoir que la tranche inégale et dentelée, la coulée de débris bleus où toute verdure s'arrête, rien ne ressemble plus à un rivage de mer. Même de près, la comparaison revient souvent à l'esprit. L'ardoise a le regard changeant des eaux qui vivent. Elle a ses jours noirs, ses jours violets, ses jours d'azur, ses jours gris, et ceux où elle rit en giboulées, éclatante un moment comme de l'argent en fusion, et terne l'instant d'après et pauvre à faire pitié.

J'avais l'intention, depuis longtemps, d'écrire sur les ardoisières un article documenté. Je me serais montré érudit avec intransigeance, capable de statistique, renseigné sur les inventaires du XIIe siècle, un peu économiste et presque géologue. Du moins, j'y aurais tâché. J'aurais dit que les ouvriers se divisent en deux castes, ce qui eût été à la fois scientifique et naïf, celle des ouvriers d'en bas qui extraient la pierre et celle des ouvriers d'en haut qui la fendent. Projets disparus, recherches abandonnées !

Que voilà bien ce que nous sommes ! Il a suffi, pour faire changer ma volonté, d'une plate-bande de digitales au ras d'une eau dormante.

Vous saurez qu'en bordure des ardoisières qu'on exploite aujourd'hui, il y a des carrières délaissées, la Grenadière, la Paperie, le Fond bleu, d'autres encore. Plusieurs les appellent mortes, parce que les

hommes n'y travaillent plus, parce qu'on n'entend plus le bruit de leurs poulies, de leurs jurons ou des pics de fer martelant la roche, tout en bas, et remplissant l'abîme de leurs voix nettes, aiguës et douloureuses. Les huttes de paille des fendeurs se sont transportées ailleurs. Les gros percherons ne suivent plus le sommet des remblais pour distribuer la pierre nouvelle, encore moite de sueur et rayée par le pic. C'est une solitude. Mais déjà la nature l'a ressaisie.

Je pensais aller jusqu'à ces échafaudages de poutres, carrés, croisillonnés, qui s'élèvent au bord des trous, portant les câbles de descente, et qui ont la mine féodale des anciennes tours d'approche dessinées sur vélin par les miniaturistes. C'était un de ces derniers matins. Il faisait un grand soleil que des millions de surfaces polies réfléchissaient. Le sentier montait. Les pierres chauffées craquaient sous le pied. Elles étaient rondes, carrées, pointues, mais toutes de la même couleur de violettes, et, quand on les regardait bien, enveloppées d'une trame de rayons extrêmement fine et serrée, qui tremblait de vie. Les dunes de sable n'ont pas une réverbération si puissante. Et lorsque je fus sur le haut de la colline, je vis que le sentier s'inclinait vers la gauche, et que personne ne le suivait plus. Quelle raison d'aller par là !

Je fis donc comme le sentier qui s'abaissait, se relevait, tournait autour d'une colline d'ardoises, et.

finalement s'écartait des lieux habités. Le vent de cinquante ou cent années avait amené là, sur les sommets et dans les creux, un peu de poussière. Les mousses avaient germé entre les morceaux de schiste, les avaient recouverts, et, ne pouvant guérir la blessure, la cachaient. Des ronces s'étaient implantées çà et là ; mais, trop mal nourries sans doute, leurs fleurs étaient toutes blanches et d'une fragilité singulière. Elles formaient une avenue pauvre et charmante, au delà de laquelle, inopinément, à un détour, je me trouvai au-dessus d'un lac, et si près du bord que je reculai d'un pas.

L'eau ne remplissait que jusqu'à moitié le vieux fond. Elle était d'un bleu de métal, et si pure ! Pas une tache de canetille, pas une feuille de nénuphar ou de sagittaire : des eaux de source, froides, retenues entre des falaises pierreuses, les unes à pic, les autres éboulées. Ce bleu d'abord m'attira, et je le comparai, dans la vision si nette qu'évoquent nos souvenirs, au bleu des côtes de Capri ou de Sicile. Puis, j'observai qu'il était plus sombre au levant, et que, de ce côté, où l'ombre de la falaise se projetait, il y avait mieux que des mousses et des ronces : un petit peuplier, des saules, un bouquet de verdure fraîche qui semblait cultivé de main d'homme, et qui occupait exactement la surface d'une sorte de plateau élevé de trois ou quatre mètres au-dessus de l'eau, d'un rebord de rocher que l'éboulement n'avait pu entièrement recouvrir. Enfin, tout à fait au bord

de la belle nappe bleue, au bas de ce jardin suspendu, j'aperçus un buisson rose qui n'avait pas de feuilles.

Qu'était-ce donc qui luisait ainsi, rose et sans feuilles ?

Vous n'ignorez pas qu'à l'endroit où les sentiers des hommes finissent commencent les sentiers des enfants, des dénicheurs de nids et des cueilleurs de macres. Une piste dégringolait au milieu des épines, sur la pente heureusement fixée. Je la descendis avec précaution, et j'arrivai sur le plateau vert, qui était bien un jardin. Et à présent vous me croirez encore, j'espère. Le peuplier, les trois saules, un sureau en boule faisaient une voûte épaisse ; à cause de leur ombre et du courant d'air glacé qui soufflait d'en bas, l'herbe n'était pas sèche à leurs pieds, et sur cette herbe, assise, il y avait une enfant que je reconnus pour une Bretonne du pays de Saint-Brieuc. Je la reconnus moins encore à sa coiffe faite d'un nœud de mousseline qu'à l'expression errante de ses yeux, habitués aux horizons de la mer qui cèdent sous le regard. Elle jouait à siffler dans une paille de blé, ce qui me parut étonnant pour une fille de son âge, et déjà grande. Elle n'était aucunement jolie, mais elle avait la physionomie intéressante de celles qui auront de la peine à vivre. Par un jour, entre les basses branches, on voyait l'eau très éclairée et très bleue de l'ardoisière, et, en me penchant, je découvris aussi, à la base de l'éperon de rocher

qui portait les arbres, une bande de digitales fleuries. Les cloches roses pendaient à l'extrémité des tiges dégarnies, et elles étaient si pressées qu'il semblait bien qu'on les eût semées là, sur la limite de ce gouffre que n'avoisinait aucune autre joie pareille. J'essayai d'interroger l'enfant, je lui demandai qui elle était, comment elle était venue dans cet endroit dangereux, si elle avait remarqué la plate-bande rose, au bas de la roche. Elle ne me répondit rien. Alors j'eus la pensée qu'il n'y avait qu'un sujet de discours pour cette pauvre, et que c'était un sujet de douleur. Je lui dis :

— Vous regrettez le pays ?

Alors, en plusieurs fois, et parce que je renouvelais mes questions, elle s'exprima à la manière des pleureuses de son très vieux pays ou de celles de la Corse qui font des lamentations. Ce ne fut pas tout à fait ce que je vais vous dire, dans la forme, mais le sens n'a pas été changé.

« Vous ne savez pas pourquoi je viens ; ni vous ni les autres vous ne le savez, et cependant cela est tout simple que je vienne : il y a des morts de notre nation, qui n'est pas la vôtre, partout où il y a des carrières abandonnées. J'ai semé pour eux des graines. Ici les graines tombent droit où on les jette, car le vent ne descend pas jusqu'où nous sommes.

» Les Français, depuis bien longtemps, ne veulent

plus travailler dans les fonds ; ils ont peur de la nuit et des éboulements, et d'avoir de la boue sur le pain qu'ils mangeront à midi. Les gens de chez nous sont arrivés parce que la misère mène partout, et qu'elle n'est pas dégoûtée, elle, ni peureuse. Ils ont quitté les champs trop maigres qui ne nourrissent pas les bons travailleurs. Si vous demandiez à ceux qui ont la figure toute bleue de poussière, dans les galeries des mines d'ici : « D'où êtes-vous ? » Ils répondraient qu'ils sont de Quimper, de Vannes, de Saint-Brieuc, de Poullaouen, qui est aussi un pays de mines. Il y a plus de deux mille Bretons, Bretonnes et enfants de Bretons qui vivent de l'ardoise.

» Les éboulements sont fatals. Les patrons le savent, les ouvriers le savent. Tant mieux si c'est la nuit ou le dimanche que la paroi coule au fond, comme c'est, Dieu merci ! le plus fréquent. Elle ne prévient pas. Elle surprend les plus habiles. Voilà quinze jours, les machines sont tombées dans le fond de Monthibert, et le veilleur de nuit n'a pas entendu. Voilà un an, un des trous était tout orné de drapeaux, pour la visite d'un jury. Avant que le soleil fût levé, les pans de bois, les remblais, les chemins où la veille les charrettes passaient, avec les drapeaux et les guirlandes, tout s'était effondré.

» Il y a des morts trop souvent. Notre race paye pour les Français qui ne descendent pas. Mais cela n'est pas notre faute puisque la misère le veut.

Le plus triste, monsieur, c'est que les Bretons oublient la Bretagne. Les grands-pères se sont loués avec leurs chapeaux à rubans de velours, pour abattre la pierre dans les foncées. Les fils ont appris le français, et sont remontés sur les buttes pour fendre l'ardoise. Les petits-fils n'ont pas voulu faire d'apprentissage, et ils sont allés aux usines.

» Vous entendrez dire que les jeunes gens se battent encore comme aux pardons ; que les femmes gardent un peu de temps la coiffe de leur canton ; que, pour conduire leurs morts au cimetière, les Bretons ont refusé la croix de la paroisse, et fait faire, sur leurs pauvres épargnes, la vraie croix de Cornouailles, avec des sonnettes aux bras, et deux statues au pied, qui sont celles de la Vierge et de saint Jean. Tout cela est exact. Mais le cœur a changé.

» Les rivières de chez nous ne coulent bien que dans la pierre de chez nous. Moi, j'ai de la peine en pensant à ceux de mon pays qui sont morts et à ceux qui sont vivants. »

La petite fille qui me disait ces choses bien au-dessus de son âge, et qui semait des graines de fleurs roses pour les morts de son pays, n'était ni une fée, ni un être imaginaire. Elle avait un nom que j'ai appris. Elle était la fille, un peu folle et difficile à raisonner, d'un vieil ouvrier d'en bas, que l'explosion d'une mine avait tué.

XV

L'IDYLLE D'UN SAVANT

C'est lui-même qui me l'a racontée.

Luc Lumbres, vingt-huit ans, docteur ès sciences naturelles, sentit que le rayon de soleil, traversant les vitres de son laboratoire, était d'une douceur inusitée. Il pensa : « Nous sommes le 21 mars, équinoxe du printemps. » Aussitôt, et sans cesser d'étudier l'intestin d'un nudibranche qu'il regardait au microscope, il chercha s'il y avait une explication de ce phénomène météorologique, de cette chaleur subite, moelleuse, incitante, pénétrante, après des jours de lumière froide, brutale, maussade, et il n'en trouva aucune. L'instant d'après, il eut l'impression que le rayon de soleil lui entrait dans le cœur. Il releva la tête, passa sa main sur ses yeux, comme pour effacer l'image des infiniment petits, et eut une

idée tout à fait extraordinaire : il tira sa montre, vit qu'il était deux heures, et se demanda quand même : « Si j'allais me promener? » Enfin, lorsque deux heures un quart sonnèrent, il réfléchissait, assis dans le fauteuil de cuir vert, à ces propositions plus étranges encore que l'idée d'aller se promener : « Tout Paris est dehors en ce moment; donc, celle qui sera madame Luc Lumbres, à supposer qu'il y en ait une, est dehors, et je puis la rencontrer, et je dois la reconnaître. Si je la rencontre, je la suivrai : je serai, dans la poursuite, d'une ténacité de savant : je la demanderai et je l'obtiendrai. Sinon, il ne sera pas dit que j'aurai dépensé aussi vainement un second après-midi, et je ne ferai plus, de ma vie entière, la moindre démarche pour me marier. »

Une envie de sourire de lui-même était venue à Luc Lumbres, en même temps que ce beau projet, et il n'y résistait pas. Il se savait capable de résolutions bizarres. Quelques images et quelques rêves anciens se levaient dans son esprit, et il les mettait en ordre, comme s'il se fût agi des éléments d'un cours qu'il allait professer.

« Calculons nos chances, se disait-il. J'inscris au passif ma figure. Je suis un Flamand rose de teint et roux de cheveux, à la face ramassée et têtue. J'ai le menton trop carré, la barbe plantée trop haut. La bouche, un peu épaisse, n'est passable que quand je souris. Or, je souris très rarement. J'aurais un visage ingrat, vraiment, sans les yeux, qui sont d'un bleu

solide, uni et brillant. On me trouve froid, quelques personnes disent glacé, mais elles exagèrent : je suis réfléchi et timide. Autant j'ai de présence d'esprit et même de secrète impertinence devant des examinateurs, des professeurs et, d'une manière générale, dans une réunion d'hommes, autant je me trouble en présence d'une femme du monde, jeune ou vieille, fût-elle, jusqu'à l'évidence, dépourvue de sens commun. Ma fortune est médiocre et ne fait pas de moi un parti. Elle me suffit, et c'est tout.

» Dois-je compter dans mon actif les quelques travaux qui m'ont donné, parmi les zoologistes, la réputation d'un chercheur ? Je crains que non. Je ne puis me dissimuler qu'ils sont spéciaux. Que pensera d'obligeant pour moi la jeune fille à laquelle j'avouerai : « Mademoiselle, j'ai consacré ma jeunesse et j'ai la ferme volonté de consacrer ma vie à l'étude de la faune marine et, particulièrement, des mollusques nus ? » Rien, sans doute. Sera-t-elle flattée d'apprendre que ma thèse sur l'*Eolis coronata* a été remarquée, qu'on cite, parmi les ouvrages à consulter, mes Mémoires sur le foie des nudibranches et sur un parasite de cette même espèce, le *Splanchnotropus* surnommé *insolens?* J'hésite à le croire. En revanche, elle me saura gré, j'espère, d'avoir la passion des sciences naturelles, avec l'énergie, la patience et l'esprit de méthode qu'un véritable zoologiste est tenu d'apporter dans ses moindres recherches. Si elle est intelligente, — et elle le sera, — elle com-

prendra que les qualités se transposent aisément, et que la persévérance du savant révèle presque à coup sûr la constance de l'homme. Mes prétentions vont jusqu'à être aimé d'elle, sinon pour mes vertus, du moins à cause de la volonté très ferme que j'ai de la rendre heureuse. Je la rêve jolie, pas trop, afin que le contraste ne soit pas excessif, assez pour que j'aie plaisir à reconnaître la maman dans les frimousses de ces petits pêcheurs de crabes qui naîtront de nous. Car nous ne sommes pas destinés, elle et moi, selon toute vraisemblance, à habiter longtemps Paris. J'en préviendrai loyalement mon beau-père. J'ai la promesse d'être employé comme chef des travaux, dans un laboratoire maritime, soit à Wimereux, soit à Concarneau, soit aux Sables-d'Olonne avec mon maître Bouvet-Sumène, le père scientifique des myriapodes... Et c'est pourquoi il est bon que je sorte aujourd'hui. Je veux avoir aperçu, étudié, choisi ma femme future avant qu'elle ait eu le temps de poser devant moi. Je compte sur le rendez-vous que nous n'aurons préparé, ni elle, ni moi; sur la rue où je suis libre, où je la verrai marcher, se tourner, vivre de la vie commune et dans l'incessante comparaison qu'éveille la foule. »

Le jeune homme se leva, écarta d'une main l'un des petits rideaux de mousseline qui ornaient la fenêtre. La tiédeur du soleil l'enveloppa tout entier. Il observa un instant, du haut de son quatrième étage, le boulevard des Batignolles, en bas, pointillé

de têtes noires et d'ombrelles en mouvement. Dans la longue perspective qui fuyait vers l'Ouest, au-dessus du parc Monceau, et partout dans le ciel, au-dessus de Paris, c'était une gloire de rayons d'or.

« Aujourd'hui ou jamais, murmura-t-il. Je m'accorde quatre heures pour la trouver. » Et il sonna le valet de chambre, qui lui servait de préparateur à l'occasion.

— Victor, dit-il, je ne travaille pas aujourd'hui. Je prends un congé. Je vais monter l'avenue des Champs-Élysées à droite; je descendrai par la gauche; puis je recommencerai, et cela jusqu'au dîner : je me promène !

Pourquoi cet avertissement que ne justifiait aucun ordre à donner? Il n'aurait pas pu l'expliquer. Pourquoi le ton lyrique, l'espèce d'enthousiasme communicatif avec lequel il avait annoncé : « Je me promène ! » Luc Lumbres eut honte de lui-même.

Il se reconnut mieux dans la rue, car, tout de suite, il reprit ses habitudes de songerie attentive. L'inspection des passants devint pour lui une occupation, un travail, un devoir. Il était sans doute le seul que guidât une pareille idée. Dans la grande ville où tant de pensées, de projets, de désirs, de souvenirs, de caprices, poussière des esprits en mouvement, flottaient sur la foule, nul autre que lui ne cherchait, avec la presque certitude de la découvrir et la résolution de la prendre pour femme, l'inconnue qui allait apparaître, ignorante de sa destinée et de l'irré-

vocable qui tiendrait dans un regard, un sourire, un geste. Il prit le trottoir, et tourna par le boulevard Malesherbes. On se promenait, en effet. La beauté du jour avait attiré dehors toutes les Parisiennes qui avaient une raison ou un prétexte pour sortir, et mis les autres à la fenêtre. On apercevait des bonnets entre les pots de fleurs du sixième; derrière les glaces des entresols, les employées de la mode, s'arrêtant de coudre, se penchaient, et on devinait, dans la pénombre de l'atelier, les fronts blancs appuyés contre la vitre, les yeux amusés ou tristes et la lueur changeante des cheveux jeunes. Des deux côtés de la rue, le long des maisons, c'était un fleuve humain qui coulait avec plus de remous et plus de bruit que les vrais fleuves. Il avait des vagues sans cesse croulantes. Il avait aussi son écume, faite de toutes les dentelles, de tous les rubans, fourrures, plumes, ruches et perles qu'entraînaient et soulevaient, avec un rythme souple, les épaules et la tête des femmes. En fermant à demi les paupières, on eût dit, à la surface d'un courant plus sombre, une mousse légère, d'une teinte entre rose et mauve, comme est celle des pommiers en fleur.

Luc Lumbres n'était pas homme à jouir profondément d'une sensation de couleur et de vie. Il philosophait plus volontiers sur les âmes. Il comparait, sous les voilettes bien tirées, les visages jeunes qui passaient, impérieux, maladifs et déjà condamnés au sourire forcé, lourds et vaniteux, sensuels, men-

teurs, distraits, rarement calmes, sains et simples; il les voyait émerger une seconde, près de lui, et rentrer dans le courant indéfini, sans qu'une seule fois la tentation lui vînt de détourner la tête ou de courir, pour suivre l'apparition. Il lui semblait visiter une exposition d'une espèce particulière, où les modèles et le jury se promènent, se devinent, se jugent et se perdent en un moment. Il descendit jusqu'à la Madeleine, stationna devant le bureau des omnibus, et fut ébloui par la beauté blonde d'une jeune fille qu'il suivit pendant une vingtaine de pas. Après quoi, il abandonna la poursuite, ayant reconnu une étrangère. Il avait, sur la nationalité, des principes arrêtés. Un peu plus loin, vers le milieu de la rue Royale, il eut une seconde surprise et un second mouvement d'attention vive. Une enfant, une pensionnaire à peine sortie du couvent, les yeux espiègles, vêtue de blanc, coiffée de choses blanches et mousseuses, assise dans le fond d'un landau, près d'une femme en deuil, le regarda, lui, Luc Lumbres. Elle dominait les passants, elle allait plus lentement qu'eux, prisonnière dans l'énorme chaîne de voitures presque immobiles. Et étourdie, réjouie par ce bruit, cette lumière et ce printemps, elle se mit à sourire, sans coquetterie, sans but, pour faire comme le temps, par besoin de laisser entendre, sans le dire : « Je suis heureuse. » Et le sourire, qui n'allait à personne, tomba sur Luc Lumbres, et l'accompagna. Elle remarqua le plaisir et l'étonnement qu'elle causait à ce

promeneur, ne s'en troubla pas outre mesure, et releva seulement un peu les yeux vers la coupure de la rue et vers les arbres de la Seine. En ce moment, la voiture se mit au trot. Le jeune homme chercha un fiacre, avec la pensée de suivre le landau. Il n'en trouva pas. Il vit les coques neigeuses du chapeau glisser entre les équipages, diminuer, décrire une courbe et disparaître, emportées dans un vol de petites lueurs semblables, qui fuyaient ensemble et rasant la terre, comme des papillons de luzerne.

« Mal commencé ! songea-t-il. C'était peut-être elle ! » Mais la forte raison qui gouvernait chez lui répondit aussitôt : « Non, c'était une riche, et madame Lumbres ne peut pas l'être. Elle se promène à pied, entre père et mère. Montons l'avenue. »

Il monta, et la splendeur de l'espace, les feuilles naissantes qui couvraient les branches des marronniers de millions de petites ombrelles encore à demi pliées, la multitude prodigieuse des hommes en mouvement qui débordaient l'avenue et remplissaient jusqu'aux moindres coins des jardins, lui rappelèrent certaines marées qu'il avait observées avec M. Bouvet-Sumène, certaines journées où la faune marine semblait tout entière attirée vers les plages, et se mêlait, dans les eaux peu profondes, aux arbres, arbrisseaux et plantes qui tapissent le fond de la mer. Quelques serpentins oubliés, déteints et frissonnants, là-haut, lui représentèrent les herbiers poissonneux que son maître et lui draguaient pieusement jadis,

afin de découvrir, s'il se pouvait, quelque nudibranche inédit. Car il avait une imagination sans variété ni caprice, mais fidèle, et qui n'était guère autre chose qu'une forme de la mémoire.

— Marcelle, mon enfant, modère-toi; tu vas toujours deux pas devant nous !

La voix de basse-taille, indulgente, qui parlait de la sorte, s'élevait dans la foule toute proche, en arrière de Luc Lumbres. Celui-ci ralentit la marche, s'effaça un peu de côté, et laissa passer trois personnes : un père majestueux, une mère jeune, une fille charmante. Le père, grand, fort, serré dans une redingote qui faisait de petits bourrelets horizontaux tout autour du buste, la figure rasée, les traits empâtés et, çà et là, enfoncés comme par le pouce d'un sculpteur, ressemblait encore, par la conviction et l'ingénuité, aux donateurs qu'on voit dans les tableaux de Memling ou du vieil Holbein. La mère, frêle, mince, brune, alerte, avait le type des femmes du Béarn et la physionomie avenante. Près d'elle, un pas en avant tout au plus, mais faisant fléchir assurément l'alignement familial, mademoiselle Marcelle essayait de contenir son élan, de ne pas sourire de toute la longueur de ses lèvres, de retenir l'aveu incessant d'une pensée jeune et amusée, qui, malgré elle, éclatait dans ses yeux, de ne chanter enfin, pour les indifférents et pour la foule, qu'un couplet de cette chanson qui en avait cent pour le moins, sans parler du refrain, et qui s'élevait au dedans d'elle. Elle

marchait fièrement, un peu droite, avec un petit balancement de la tête qui ne manquait pas d'esprit. Luc Lumbres jugea que l'ovale du visage était long, la peau brune et fine, le regard sans fêlure et sans paille. Il remarqua aussi que les deux femmes, assez élégamment habillées, étaient cependant d'un quart de mesure en retard sur la mode de ce printemps-là.

« Provinciales, pensa-t-il en emboîtant le pas; famille aisée, de passage à Paris et ayant l'habitude d'y venir. Bonne bourgeoisie du Midi. On possède des vignes, qu'on a replantées et qui recommencent à donner. Mademoiselle Marcelle a un air de santé, physique et morale, qui me plaît; une goutte de sang méridional, espagnol probablement, qui fait d'elle ma cousine, par la grâce de l'histoire des Flandres. Elle me plaît; je vais l'étudier. »

Il hâta la marche, comme un homme affairé parmi ces promeneurs, dépassa le groupe par la gauche, fila en avant, se retourna, et revint par la droite à son poste d'observation, derrière le père. La jeune fille le vit, mais ne le regarda pas. Le regard effleura Luc Lumbres, comme il eût effleuré une pierre, se releva, s'emplit de l'image confuse de cette fourmilière humaine, répandue et heureuse dans une rayée de soleil.

« Bonne note, se dit Lumbres. Elle n'a fait aucune attention à moi. Elle attend peut-être un mari, elle ne le cherche pas. Et des yeux magnifiques

Quand ils aimeront, ceux-là, ils sauront le dire. Mais cela n'est pas venu. Bonne note, excellente note. »

L'ardeur de l'étude psychologique avait déjà entraîné Luc Lumbres à la suite des trois inconnus, jusqu'à la hauteur de la rue de Berry. Il essaya de se rapprocher du groupe qui continuait de monter vers l'Étoile. Il eût voulu entendre ce que disait mademoiselle Marcelle aux parents légèrement inclinés vers elle et approuvant de la tête. Mais les mots devaient s'envoler en avant ou se perdre dans la grande rumeur qui passait sur le peuple en marche, et qui buvait les mots et n'en gardait que le bruit. Il put distinguer seulement le son d'une voix un peu basse, un peu forte, mais musicale et juste. Le père et la mère paraissaient écouter un concert. Le jeune homme pensa :

« Elle est fille unique. L'admiration dont ils l'enveloppent en est une preuve certaine. Il y a du tremblement et de l'avarice dans leur amour. Je regrette que la famille ne soit pas nombreuse. Je préférerais que madame Luc Lumbres eût une demi-douzaine de frères et de sœurs. La dot serait plus maigre, mais quel danger terrible, dans cette admiration paternelle et maternelle, qui date de vingt ans, et que le mari aura peut-être du mal à égaler!... Tiens, le père boite un peu... Solides épaules, mademoiselle Marcelle; taille vigoureuse, pas étranglée, pas travaillée; une harmonie générale, une indication de future maternité... Je me suis juré de n'épouser qu'avec

des chances sérieuses d'être bientôt trois, puis quatre, puis cinq. Plutôt que de ne pas avoir d'enfants, j'aimerais mieux qu'ils me vinssent par escadrons... »

Luc Lumbres eut la vision rapide d'un chalet dans les pins, au bord de la mer, avec quatre haies d'épines autour du jardin et, au milieu, un puits, solidement grillé à cause des enfants. Il approchait de l'Arc de Triomphe. Les voitures de maître montaient au petit trot, les fiacres au pas résigné. Comme le bruit d'un torrent qui s'étale, la rumeur de la foule, subitement répandue dans le large rond-point, diminuait. Luc Lumbres entendit toute une phrase de mademoiselle Marcelle. Pas un mot ne lui échappa. Elle disait :

— J'ai une faim de loup !

Et le bout de l'ombrelle, décrivant un arc minuscule, montrait que la pensée inclinait vers la gauche.

— C'est cela, répondit la mère d'une voix flûtée ; allons chez Gagé ; nous ne sommes pas loin.

« Grave, songea le jeune homme, très grave ! »

Il se sentit troublé, comme s'il allait assister à une épreuve décisive. Ce zoologiste était sobre avec intransigeance. L'habitation dans les bourgs mal pourvus des côtes de Bretagne ou de Normandie, l'habitude des excursions en mer, dans la chaloupe où M. Bouvet-Sumène n'emportait jamais de provisions, l'avait rendu austère. Il avait le mépris de toutes les sucreries et douceurs qui ne nourrissent pas. Certaines espèces de petits gâteaux, les plus

crémeux, les plus mousseux, les plus soufflés, représentaient pour lui un coupable excès de raffinement. Il épia, en se promenant le long des glaces de la devanture, l'hypothétique madame Lumbres, qui entrait chez le pâtissier. Le père fut mal inspiré; mais le jeune homme se préoccupait peu de lui. La mère but un verre d'eau. Marcelle, après une hésitation, choisit, pour des motifs qui n'avaient sans doute rien de supérieur, une madeleine.

« Sagesse! se dit Luc Lumbres. Économie! Tradition! »

Il devait être amoureux déjà, pour que tant de vertu lui apparût en si peu de chose. Lorsqu'il se remit à suivre les trois inconnus dans les rues de Paris en fête, il était décidé. « C'est elle, pensa-t-il; la voici; je l'ai trouvée. Je suis porté vers elle par ce même instinct de divination qui m'a fait découvrir, dans les roches de la baie de Bourgneuf, l'*Eolis coronata*, insoupçonnée du monde savant. Je l'accompagnerai jusqu'à son hôtel; je saurai son nom; je la suivrai en province, et je la demanderai. »

Dans le même ordre, dans la même lumière, un peu plus dorée seulement, les quatre promeneurs descendirent l'avenue qu'ils avaient montée. Mais mademoiselle Marcelle avait remarqué l'insistance de ce monsieur. Elle avait rencontré plus de vingt fois, et sans le chercher, ce regard d'abord net et grave jusqu'à la rue de Berry, interrogateur jusqu'à la rue Balzac, inquiet près de l'Arc de Triomphe,

suppliant à travers les vitres du pâtissier, amoureux depuis qu'elle était sortie de la boutique. Elle prit le parti d'en rire, et, comme un embarras de voitures arrêtait la foule au coin de la rue Galilée, apercevant Luc Lumbres qui se faufilait à droite, elle le regarda bien en face. Tout ce qu'elle avait de gaieté moqueuse, de raillerie un peu hautaine, de fierté jeune, passa dans ce regard qui disait : « Je vous ai vu. Vous perdez votre peine. Je ne suis pas de celles qui s'émeuvent de ces galanteries faciles. » Et les lèvres découvraient en même temps huit dents régulières, d'un émail poli et strié de bleu, comme la plus belle nacre.

— C'est bien elle ! dit à demi-voix Luc Lumbres enthousiasmé.

— Je pensais bien que monsieur l'attendait, répondit quelqu'un à côté de lui, et je l'ai apportée.

Lumbres reconnut, avec humeur, son valet de chambre Victor, qui tenait à la main une dépêche. Il s'emporta, eut une explication assez vive, d'où il résulta que l'homme avait cédé, lui aussi, à l'attrait de cette journée radieuse ; puis il ouvrit la dépêche, qui était de Bouvet-Sumène. L'éminent maître télégraphiait des Sables-d'Olonne : « Avons chaluté par grande marée équinoxe. Captures superbes, dont trois mollusques indéterminés. Venez nous aider... »

Hélas ! le temps de lire la dépêche, le temps de décider qu'il n'irait sûrement pas aux Sables, le

temps de congédier le porteur, l'inconnue avait disparu.

Luc Lumbres a fait ce qu'il avait juré de faire : il ne s'est pas marié.

XVI

L'ONCLE DE SAVOIE

M. Rovelin-Mutet, mon oncle, avait de sa famille et, par conséquent, de la mienne, une idée qui lui tenait lieu de principes, en beaucoup de circonstances. Il était Rovelin par le fait de ses aïeux, maîtres de forges en Savoie ; Mutet par sa femme, qui possédait là des terres étendues, des relations, l'influence que donne une fortune territoriale bien assise, paisible, soutenue par des voisinages fraternels comme un chêne de futaie. On l'honorait. Il laissait faire avec une bonhomie qu'il était le premier à prendre pour de la modestie. Tout le monde, d'ailleurs, s'y trompait avec lui. On le disait sans ambition, et vraiment il n'en avait plus. Maire, conseiller d'arrondissement, conseiller général, membre de plusieurs Sociétés savantes qui impri-

maient son nom et regrettaient son absence; de plusieurs orphéons, lui qui ne chantait pas; de plusieurs groupes de gymnastes, lui que la goutte arrêtait souvent; de nombreux conseils de surveillance, où les louis d'or s'appelait des jetons et n'en valaient pas moins, il avait compris que la limite était atteinte, et ne demandait plus rien à la vie, si ce n'est de durer.

Mais il demandait quelque chose à son neveu, qu'il voulait polytechnicien, ingénieur et maître de forges comme tous les Rovelin. Il avait la bienveillance tyrannique et le conseil autoritaire. « Jules, disait-il, je suis ton protecteur naturel. »

Il fut cause que j'entrai à l'École, n'osant avouer que mes préférences me portaient ailleurs. Quand j'en sortis, avec un rang qui me classait parmi les officiers d'artillerie, je pris le train et j'allai trouver M. Rovelin-Mutet, chez lui. C'était, sur les premiers contreforts de la montagne, un domaine ancien avec une maison neuve, une avenue plantée de jeunes platanes encore pourvus de leurs tuteurs, qui grimpait un mamelon herbu, un cottage de briques où le lierre commençait à jeter des étoiles vertes, et derrière, jusqu'aux nuages et souvent plus haut que les nuages, la forêt de chênes, de bouleaux, d'érables, de sapins, nappe ininterrompue et superbe où la moindre brume bleue, longue comme le petit doigt, disait la place d'une vallée, de ses villages et de ses eaux vives. Je gravis la pente, j'ouvris la seconde

barrière blanche, et j'entrai dans le cabinet de travail où M. Rovelin-Mutet recevait ses fermages et ses électeurs. Mon oncle tendit vers moi son buste rond, son visage dont la fleur un peu chaude disparaissait sous les poils de la barbe taillée court, sa main qui parlait toujours la première, et le regard de ses yeux gris, mobiles dans la pâte de la figure et nets comme de l'acier.

— Eh bien ! Jules, ce n'est pas mal. Tu vas donner ta démission. J'ai déjà fait des ouvertures au directeur des Fonderies générales. Elles ont été accueillies, naturellement, puisque je répondais de toi. Dans trois semaines, après un repos limité, mais juste...

— Pardonnez-moi, mon oncle. Voilà dix ans que je travaille à contresens. J'en doutai d'abord ; à présent je n'en doute plus. J'ai fait un très rude effort pour vous contenter. Voulez-vous me permettre, aujourd'hui, de suivre ma vraie voie ? Je suis déterminé à être peintre.

Mon oncle aurait appris, en ce moment, qu'il aurait un concurrent sérieux aux prochaines élections pour le Conseil général, qu'il n'eût pas éprouvé une plus forte émotion. Il se leva de son fauteuil de rotin, il croisa les bras, il me fixa de ses yeux indignés, qui cherchaient encore dans les miens un reste d'hésitation et n'en rencontraient pas. Le début fut terrible de silence, et la suite d'apostrophes. La peinture, jugée du fond de la Savoie, apparaissait à

mon oncle comme une mauvaise plaisanterie que les étudiants impénitents osent faire à leurs parents trop faibles, comme une carrière non bourgeoise, entraînant déchéance, et le peintre, sous la forme d'un pauvre diable, vêtu en toute saison d'un pantalon à carreaux, d'une jaquette fatiguée, coiffé d'un chapeau tyrolien, portant lui-même sous son bras un barbouillage partout refusé, tel enfin qu'il le voyait représenté dans les caricatures de ses journaux illustrés.

Ce fut une heure tragique de sa vie et de la mienne. Il essaya tous les arguments ; il me cita devant tous les Rovelin du passé, devant celui que j'aurais pu être; il dénombra les conseils où, successivement, j'aurais pu m'asseoir.

— Non, mon oncle, peintre, peintre.

Alors, il n'insista plus, me montra la porte d'un doigt, et dit :

— Fais ce que tu voudras. Tu n'as pas le sou, et je coupe les vivres.

Je descendis l'avenue. Je vis deux pies s'envoler sur la gauche, ce qui n'est pas bon signe, comme on sait. Je passai devant un homme qui bêchait, et je pensai : « Il a trente sous par jour assurés ; je ne les ai pas. » En fermant la seconde barrière, je me souviens que je dis tout haut : « Vous ne serez plus blanche quand je reviendrai, et moi je serai tout gris. »

M. Rovelin-Mutet ne cédait jamais quand il avait

promis de ne pas donner. J'en eus la preuve. Pendant deux ans, je vécus de cette vie de bohème laborieuse que Paris seul peut permettre et que la seule jeunesse peut supporter. J'espère ne jamais me retrouver en présence des feuilles de paravent que je peignis en ce temps-là, et que mes clients d'alors ne se dessaisiront pas de mes portraits à quinze francs, ressemblance garantie. Le prix n'était pas gros. On l'estimait considérable, du côté du boulevard Kellermann, et vraiment, quand j'y songe, je crois qu'on avait raison. Quelles têtes je leur ai faites à ces premiers amateurs de mon talent, et qu'ils étaient gentils de se reconnaître, eux, leurs épouses, leurs enfants, dans les personnages que je leur brossais sur fond de bitume ! Leurs défunts même revivaient grâce à moi. J'avais un don spécial pour évoquer l'image des disparus et répondre au souvenir peu exigeant de l'héritier. On venait me chercher jusque de Montrouge et du Petit-Ivry.

— C'est vous, monsieur Rovelin Jules, qui faites la ressemblance après décès ?

— Parfaitement.

— Ne pourrait-on pas l'avoir à moins ?

— Pour douze; mais je ne garantis plus rien. Ça ressemblera ou ça ne ressemblera pas; vous aurez de la peinture avec une ressemblance au petit bonheur, tandis qu'à quinze !...

Ils consultaient la famille, et la piété familiale, presque toujours, l'emportait. Il doit y avoir par là,

dans un appartement de la rue Bobillot, une de ces peintures de ma première manière, — celle du pain quotidien, — que j'exécutai dans l'angoisse, et qui me valut... Voici la chose.

Je recevais, de temps en temps, la visite d'un huissier de mon voisinage. Elle était brève, monocorde et concluante. Je tâchais d'y répondre dans la huitaine par un acompte. Et nous avions une habitude de nous rencontrer qui rendait ces sortes d'entrevues plus faciles pour lui, moins douloureuses pour moi. Nous avions le même rire en nous apercevant. Il était bon homme, d'ailleurs, et prenait mon sort en pitié. « Mon cher monsieur, disait-il, ce n'est pas un métier que vous faites. Vous devez avoir une belle écriture : venez chez moi, je vous prendrai comme clerc, et vous payerez aisément vos loyers. »

Un jour cependant nos relations se refroidirent, en apparence. Il me déclara qu'il allait saisir mes meubles, et je le considérais au milieu de mon atelier, également incapable de le payer, de lui en vouloir, ou d'imaginer ce qu'il pourrait bien prendre chez moi ; je pensais aussi, par une association naturelle d'idées, au cottage de Savoie, à la forêt reposante, à mon protecteur naturel qui m'eût si facilement tiré d'affaire, et nous gardions le silence, l'officier ministériel et moi, pour des causes différentes, lorsque, avisant quelques ébauches pendues au mur :

— Tenez, fit-il, je vous propose un arrangement.

Vous êtes débiteur de cinquante-huit francs soixante-quinze. Jamais vous n'avez vendu un tableau ce prix-là. Je réglerai votre dette, si vous voulez bien faire le portrait de mon beau-père.

Je trouvai l'offre royale.

— J'accepte ! Il est vivant, le beau-père ?

— Non, mort il y a treize ans.

— Alors, ça rentre dans ma spécialité. Vous avez des photographies ?

— Mieux que cela : venez voir.

Je le suivis dans la maison de brique aux contre-vents verts, et, au troisième sur la rue, à la place d'honneur, sur la cheminée du petit salon rouge, il me montra une gravure sur bois représentant M. Buffet. Tout le monde aurait reconnu ce visage profondément sculpté, ces lèvres d'orateur, ces petits favoris blancs, ce front dégarni...

— Mais, monsieur, c'est l'ancien ministre, c'est...

— A qui le dites-vous ? Clarisse l'a découpé elle-même dans l'*Illustration*. Mais les ressemblances sont parfois étonnantes, entre les hommes. Vous avez là mon beau-père, parfait de vérité, tel que pas un de ses amis n'hésite à dire : « On lui parlerait ! » Seulement, nous le voudrions en couleur, vous comprenez ? Faites-nous ça soigné : j'y mets le prix.

— N'en doutez pas. Il me faudrait pourtant une indication.

— Laquelle ? Vous n'avez qu'à copier.

— Pour le teint, la couleur des yeux, des cheveux,

— Très bien. Clarisse ! Clarisse !

L'épouse arriva, énorme et molle, un chaud-froid qui tremble sur sa base. Elle devait être sensible. L'huissier lui dit :

— Ne t'inquiète pas, Clarisse, je voulais te faire une surprise. Monsieur est peintre. Il va nous tirer le beau-papa, à l'huile. Mais il a besoin de quelques détails concernant le teint, la couleur des yeux, des cheveux. Dis-lui d'abord : le défunt ressemblait-il à cela, oui ou non ?

Elle était debout. Ses deux bras allongés accompagnaient son corps comme deux petites tourelles d'angle. Elle fixa sur la gravure ses yeux ronds et luisants, autour desquels les cils étaient piqués droit, en rangées d'épingles, et répondit :

— C'est lui-même. Il n'avait pas de favoris, pour dire vrai, et il ramenait ses cheveux au-dessus des oreilles. Des cheveux entre brun et blond. Il riait souvent. Si vous pouvez le faire rire, monsieur, je vous en serai obligée, car ce portrait-ci est trop sérieux pour quelqu'un qui a connu mon père dans l'intimité. Moi, je le vois tel que je l'ai toujours vu : la figure plus allongée que dans la gravure, la peau fraîche et d'un beau rouge aux pommettes, l'œil jeune, guilleret, un peu comme le mien, à ce qu'on prétend. Il était si content de vivre, le pauvre père ! Il faut que vous sachiez encore qu'il avait été militaire, et qu'il avait gardé du métier la barbiche et une balafre sous l'œil gauche, une longue balafre

qui allait jusqu'au nez. Vous ne manquerez pas de représenter la cicatrice ?

— J'essayerai, madame.

— Et surtout l'air qu'il avait, un air drôle, et bon, et digne. Ah ! de la dignité, monsieur, en voilà un qui en avait ! Prenez le modèle, tenez, et copiez-le : je ne peux pas dire mieux.

La porte fermée derrière moi, et libre dans la rue, je fus partagé entre le fou rire et la préoccupation assez naturelle que me causait ce problème : attraper la ressemblance d'un homme dont il ne restait plus que le portrait d'un autre. Mais j'étais à bout de ressources, obligé de réussir, capable de toutes les audaces. La belle humeur l'emporta. Je commençai par retourner, le long d'un mur, la gravure encadrée, pour ne pas subir d'influence ; je me plaçai devant mon chevalet, et, sans modèle, sans souvenir, en trois heures, je brossai une de ces têtes de vieux militaires comme on en voit sous tous les bonnets à poil, dans les albums héroïques.

Le lendemain matin, je vernis mon œuvre ; le lendemain soir, je la portai au client. Ce n'était pas sec, malgré l'excès de térébenthine, et quelque chose larmoyait sur la joue gauche du brave. J'avais donc recouvert la toile d'une enveloppe de lustrine tendue sur quatre clous. Je montai les trois étages. L'huissier me serra la main, pour me remercier de mon exactitude, plaça lui-même le tableau précieux, en beau jour, sur les bras d'un fauteuil, et releva la lustrine.

J'eus un battement de cœur.

— Très bien ! fit-il, très bien !

— Vous croyez ? répondis-je avec émotion, vous pensez que j'ai eu le bonheur de reconstituer cette figure vénérable...

— Jeune homme, répartit l'huissier, je le suppose, mais je n'en suis pas sûr. Je n'ai pas dans l'œil, comme Clarisse, mon défunt beau-père : je ne l'ai pas connu. Il était déjà mort quand j'épousai sa fille.

Et il sonna. Je me sentis pâlir. Quelques secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit avec une douceur et une lenteur voulues.

Évidemment cette entrée avait été concertée. Madame, en robe violet foncé, presque de deuil, pénétra dans l'appartement sans bruit, sans saluer, les yeux baissés comme pour une première entrevue, tandis que son mari se plaçait devant le portrait, afin qu'elle n'aperçût rien qu'à bonne distance.

Hélas ! de près ou de loin, l'effet me semblait immanquable : la barbiche du soldat se tordait en paraphe, épaisse, d'un seul morceau ; la cicatrice avait l'air d'une application de nacre ; l'œil gauche baissait visiblement vers le nez rutilant. Et celle qui devait juger, la fille de l'être lamentable évoqué par mon imagination, se laissa tomber sur une chaise. Elle se recueillait, soupirait, se préparait à une joie douloureuse. L'huissier rayonnait et cherchait pour elle le meilleur point d'observation. Je souffrais cruellement.

— Recule-toi, Clarisse... Un peu à droite maintenant... Bien, nous y sommes... Je m'efface.

Il se retira, et Clarisse leva les yeux. Je n'osai plus la regarder. Un grand silence se fit. Nous considérions tous trois l'ancien militaire. Un marchand de mouron cria dans la rue. Il eut le temps de répéter son cri avant qu'aucune parole eût été prononcée.

— Eh bien! dit enfin le mari, qu'en dis-tu?

Pas de réponse. Je me crus perdu. Je me détournai lentement; je vis l'épais visage sillonné de larmes; j'entrevis le battement d'un sein tumultueux. La voix du sang étouffait l'autre, qui finit par sortir, fluette, émue, reconnaissante :

— Ah! monsieur, pardonnez-moi... Je ne peux pas vous remercier... La force... Vous me comprenez, n'est-ce pas?... Se retrouver tout à coup en présence d'un père... quand on ne l'a pas revu depuis treize ans...

Elle m'eût embrassé si j'avais eu le courage de m'y prêter. J'échappai par la fuite.

Cet incident de ma vie de jeunesse me laissa quelques doutes sur le goût populaire; mais il me valut plus de trente commandes, une espèce de gloire locale, la primauté dans un coin peu disputé de la grande ville, une aisance très relative, la liberté de travailler pour moi, et d'attendre. Trois mois plus tard, j'étais admis à l'École des Beaux-Arts.

Ici, je retrouve M. Rovelin-Mutet. Il fut la pre-

mière personne que j'avisai de mon succès. Ma lettre, respectueuse, et où je rappelai discrètement le mot de « protection » d'autrefois, priait mon oncle de s'intéresser à la demande de pension que j'adressais au Conseil général de la Savoie.

Je le connaissais encore très mal. Son amour-propre fut-il flatté de la réussite de son neveu ? Je n'en sus rien. Mais son orgueil de Rovelin fut froissé par la démarche, hélas ! très nécessaire, que je tentais, et je ne tardai pas à l'apprendre. Car, le jour où la proposition vint en discussion devant les puissances cantonales de la Savoie, un seul membre du Conseil se leva pour la combattre, mon oncle, qui dit solennellement :

— Faites ce que vous voudrez, messieurs. Je ne suis pour rien dans cette requête inconsidérée, qui m'atteint dans la légitime jalousie de mes directions familiales. Et, pour le prouver, je vote contre.

La pension fut votée malgré mon oncle. Il est juste d'ajouter qu'elle me fut retirée trois ans après, sur ses vives instances. Je venais d'obtenir une troisième médaille au Salon. M. Rovelin-Mutet en profita pour dire à ses collègues : « Un peintre arrivé, médaillé, n'a plus besoin de ces secours, que vous emploierez mieux, messieurs, à soutenir de véritables nécessiteux. »

Le mot était dur, mon oncle, et il était injuste. Il n'y a pas de pire nécessiteux que le peintre qui commence à se dégager de la foule. Il a épuisé une

partie de son courage, de celui qu'on n'a qu'une fois; il a besoin d'aimer la vie, de croire à l'efficacite de l'effort, de sentir derrière lui quelque chose d irrévocablement vaincu, de ne plus entendre, comme un désaveu de l'éloge, le cri de l'ancienne misère qui se réveille. Vous avez prolongé pour moi la période ou l'homme hésite à se réjouir d'avoir suivi sa voie. Cependant, je ne vous en veux pas.

Non, je n'ai pas gardé rancune à M. Rovelin-Mutet. J'ai fini par le comprendre et par m'apercevoir qu'il ne faut pas essayer d'élargir la lucarne des autres. Il vaut mieux agrandir la sienne. Ç'a été l'une des leçons de ma vie. Dès que ma réputation de peintre fut acquise, célébrée par les journaux, constatée dans les ventes, je retrouvai mon parent. Il m'appela en Savoie, un été, d'un mot aussi cordial que si nous avions eu, depuis vingt ans, les plus étroites relations de famille. Je partis un peu troublé, un peu animé encore par mes souvenirs. J'ouvris sa barrière blanche qui n'était plus fraîche. Ses platanes avaient grandi jusqu'à devenir de beaux géants, portant leur tête et leurs bras où il leur plaisait, sans plus de tuteur, sans plus d'émondage. Le lierre s'était enroulé puissamment autour des gouttières du cottage et formait des massifs aériens que le vent de la montagne rendait tout vibrants. Seul, mon oncle n'avait pas changé.

Et cela me désarma, moi qui arrivais avec des vélléités d'explications. Quelle explication deman-

der à celui qui s'avançait à ma rencontre, m'offrant cette poignée de main toujours prête, à laquelle toute la Savoie avait droit, comme à un bien départemental ; ce regard où la satisfaction de la vie ressemblait si curieusement à la joie de vous revoir ; ce bonjour d'une bonhomie achevée : « Eh bien ! mon Jules, en voilà du chemin parcouru depuis ta dernière visite ! Combien gagnes-tu à présent ? Quarante mille ? Cinquante mille ? Mes compliments. Je n'ai jamais douté de toi, tu sais. Je t'ai laissé te débrouiller par intérêt, parce que je te connaissais. Tu as fait ton escalier dans la pierre dure à la façon des vieux Rovelin, qui, avant d'être maîtres de forges, étaient tailleurs de granit dans la montagne. C'est le meilleur service que je pouvais te rendre : te donner confiance en toi-même. Nous avons réussi. Et maintenant, sois le bienvenu ! »

Il avait donc été mon « protecteur naturel » ? J'avais vécu vingt ans sans m'en apercevoir. Mais il l'affirmait, et je suppose qu'il le croyait. M. Rovelin-Mutet était de ces gens qu'une longue habitude de penser à soi conduit à s'attribuer le mérite des conséquences fortuites de leurs oublis ou de leurs erreurs. Il avait rendu trop de servcies à ses électeurs pour s'avouer étranger au bonheur de l'un deux ; il possédait trop de formules pour n'en point avoir une pour mon cas ; il les avait trop souvent répétées pour ne pas s'y prendre lui-même.

Nous sommes aujourd'hui les meilleurs amis du

monde. Il parle de moi avec complaisance : « Ce petit Jules! Un joli talent! Mais je ne l'ai pas gâté, je l'ai mené rondement. » Il m'a commandé son portrait. J'en suis flatté. J'inscrirai au bas, en lettres capitales : « A mon bienfaiteur, M. Rovelin-Mutet. » Il ne bronchera pas. Il me remerciera.

XVII

A M. LE MINISTRE DES FALAISES

Il y a bien sûr un ministre dans les attributions duquel rentre la garde, — je ne dis pas l'entretien, — des falaises de nos côtes. Car nous dépendons toujours d'un ministre, nous, nos gens, nos bêtes, et souvent de deux et plus souvent de trois ou quatre, et il en est de même des choses. Je ne cherche pas à déterminer celui auquel je dois m'adresser. C'est une opération généralement longue et douteuse. Je préfère, ayant à me plaindre, imaginer ce demi-dieu de nos côtes, lais et relais de la mer, sous la forme d'un personnage vénérable, couronné de fucus, assis dans une grotte tapissée de coquilles, et sensible à d'autres appels qu'à ceux des Néréides. Et ma plainte va ainsi :

Monsieur le ministre des falaises, vous accompa-

gnerez sans doute le Président dans le voyage qu'il entreprendra, quelque jour, en Bretagne. Vous verrez, par la portière d'un wagon ou d'un landau, la province la plus originale peut-être de notre France, une province malheureusement en proie à la littérature et par conséquent défigurée par neuf écrivains sur dix, beaucoup moins légendaire qu'on ne l'a dit, beaucoup moins religieuse, où les chapeaux à galons de velours, les gilets brodés, les brayes, les collerettes tuyautées, les belles robes de laine éclatante relevées d'or et d'argent, ne sont plus guère portés que par les poupées qu'on vend aux étrangers dans les épiceries, mais divinement plaisante par sa grande tristesse que l'été adoucit. Nulle part ce sentiment, qui est le fond de nous-mêmes, n'est exprimé par les choses avec une variété plus humaine. La mer gémit, la lande gémit, mais non de la même manière, et chacune a cent voix, suivant l'heure et la saison, pour dire des chansons dont les couplets s'allongent, comme ceux des pauvres vieux qui inventent, comme nos paroles quand nous parlons de nous-mêmes et de nos désirs.

Vous apercevrez des petits champs étroits, chaumes, blés noirs, ajoncs, luzernes, que bordent et enserrent une bande d'herbe pour les vaches, une haie et une ligne d'ormes aussi pliés et tordus que les bottes de joncs quand l'hiver a passé, et vous penserez probablement, monsieur le ministre, que ce sont là des horizons bien courts. Mais vous oubliez le vent

qu'on ne voit pas, qu'on sent à peine quelquefois, et qui porte cependant, jusqu'au cœur de cette terre, le trouble même de la mer d'où il sort et où il va rentrer. Comme lui, à toute vitesse, vous franchirez des lieues de côtes, des bordures d'écueils, des caps où s'appuient en double croissant des plages de sable fin, et vous trouverez rude cette nature bretonne, parce que le temps vous aura manqué pour découvrir, dans un pli soudain de la falaise, un pré avec une ferme ou un ruisseau qui meurt en touchant les galets.

Les hommes politiques ne sont pas obligés de n'écouter que des discours de maires. Il doit leur être permis, je l'espère pour eux, de s'écarter des arcs de triomphe, et d'aller respirer en paix, dix minutes, loin de l'odeur combinée de la foule, de la poussière et du laurier écrasé. Si votre tempérament vous pousse à ces retraites rapides, vous remarquerez, de l'autre côté des lanternes vénitiennes, des gens qui ne sont pas venus là pour vous, et qui ont l'air de s'amuser, beaucoup de jeunes femmes élégantes, beaucoup d'enfants, beaucoup d'hommes à la barbe en pointe, une population conquérante installée autour des hameaux de pêcheurs, et qui, de Saint-Malo où vous irez à Perros-Guirec où vous n'irez pas, de Roscoff à Brest, de Brest à Nantes, en un mot tout autour de la Bretagne, depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre se trempe dans la mer.

Cette occupation a simplement sauvé la santé

publique et colonisé le littoral de la France. Que deviendraient nos poumons sans la mer, et nos pauvres cervelles, et nos nerfs, transformés en fils électriques à courant continu ? La campagne n'a plus assez de maisons pour les surmenés qui ont besoin de repos, et c'est tout le monde. Elle ne remet pas à neuf en trois semaines. Il lui faut une saison, un printemps, un été. Elle travaille lentement, comme les bœufs, et nous n'avons pas le loisir d'attendre. La mer, qui est le grand réservoir de vie, s'est chargée de nous. Elle nous sale et nous conserve. Et l'humanité reconnaissante bâtit, en suivant le rivage, une ville toute en longueur, châteaux, chalets, cabanes, habités un quart de l'année et ex-voto le reste du temps.

C'est une passion qui descend jusque dans les couches profondes du peuple. Il n'est guère de petit boutiquier, dont le rêve autrefois se dessinait en pavillon chinois ouvrant sur les faubourgs, avec rocher artificiel, bassin à poissons rouges, couronne de gazon frais tondu, et qui ne possède aujourd'hui son immeuble au bord de la mer, maison de rapport et d'agrément, villa des dunes, villa Joséphine, ou Kerdiamant, suivant qu'on passe de Normandie en Bretagne. On loue « meublé », le plus cher possible, pendant les deux grands mois, et, pendant l'autre, on s'entasse en famille, heureux, bruyants, le père, la mère, les filles, les fils, les gendres, cinq pêcheuses de crevettes, quatre pêcheurs de lançons.

Les villages prennent des airs de villes. Après cinq ou six ans, le trou bien ignoré, où l'on pouvait acheter du poisson qui ne fût pas retour de Paris, la plage déserte où le vent couchait les herbes marines et sifflait dans les chardons bleus, n'est plus reconnaissable. Il a son casino, ses habitués, ses régates et ses petites marchandes costumées en naturelles du pays, qui vendent des paniers avec une inscription en laine. Le moindre rez-de-chaussée divisé par une cloison vaut plusieurs centaines de francs pour le mois d'août. La vie a triplé de prix. Et le fidèle qui revient, et qui cherche à se rappeler où passait l'ancienne route, ne peut s'empêcher de mêler à ses regrets un sentiment d'admiration, non pour les bâtisses nouvelles, vous devinez bien, mais pour cette richesse extraordinaire qu'elles prouvent, et pour ce caprice fougueux d'une nation, et pour l'instinct de la vie qui la jette à son remède.

Monsieur le ministre, les bords de la mer française sont ainsi devenus, par le libre choix de la foule qui s'y porte, une sorte de parc national. Il ne devrait plus être permis de les mutiler, de les déshonorer, de priver ceux qui naîtront après nous d'un bien si nécessaire.

Or, les Vandales s'y mettent. Ils s'y sont mis avec votre autorisation, ou celle de vos prédécesseurs. Et le mal grandit ; il se multiplie ; il est, partout où on l'a toléré, irréparable.

On détruit les falaises ! Tantôt l'État, tantôt des

Compagnies, tantôt des particuliers, entreprennent d'exploiter le granit rose ou gris des côtes bretonnes, de le tailler en bouches d'égoût et en pavés. L'un obtient un cap, l'autre une muraille droite d'une demi-lieue de long, si magnifique et si haute que les voyageurs se réjouissaient et frémissaient d'approcher quand le flot battait sa base. Ah ! ils peuvent revenir à présent, ils ne la retrouveront plus. Elle est à Paris, au Havre, sur les routes nationales, dans les murs des maisons, et la côte est affreuse, et les plages sont perdues, changées en mosaïques de graviers informes où la vague se déchire.

Vous voulez des noms? Je vous citerai la pointe de Keralliou, en Plougastel Daoulas, qu'on a fait sauter avec une mine de dix mille kilogrammes de poudre. Vous voulez des noms ? Allez un peu au delà de l'embouchure de la Loire, autour du bourg de Batz, et voyez l'odieux massacre de rochers qu'on y a fait. Allez au Nord, à gauche de ce cap Fréhel, une des merveilles d'architecture marine de la France, et demandez qu'on vous mène à Erquy. Vous pourrez contempler une ruine encore plus lamentable, car la beauté du pays était plus grande. La pointe qui fermait la baie, d'un côté, est à moitié détruite. Les débris de pierres tombent en éboulis dans la mer et rompent la ligne de bataille des vieilles falaises. Toute la crête est enlevée. On travaille ferme. A une lieue plus loin, dans un site évidemment choisi par un artiste du genre, une autre carrière est ouverte.

Combien vont l'être encore ? Combien de marchés ont été conclus et de masses superbes de roches promises à la destruction ? Rien n'étonne les démolisseurs. Ils n'ont aucun sentiment de ce qu'ils font. Le grain des moellons et les prix d'abatage décident souverainement du sort de nos côtes. Les pentes de bruyères veloutées par le couchant, les lourdes têtes des promontoires avançant sur l'abîme, les parois veinées d'ocre et de noir, ils brisent tout également, à la mine et au pic.

Mais ces gens-là, monsieur le ministre, sont plus terribles qu'un raz de marée ! La mer, au moins, sculpte les ruines qu'elle fait. La vague qui arrache une pierre en polit cent mille autres, ou les creuse en cavernes, ou leur donne une arête nouvelle, ou leur jette ses semences de goémons qui les protègent contre elle. Eux, ne savent que dévaster.

Arrêtez cette profanation, monsieur le ministre ! Ne permettez pas qu'elle s'étende ! Assez de points sont entamés et à jamais enlaidis. S'il faut du granit pour construire des quais, paver des rues et empierrer des chemins, ne souffrez pas que ce soit aux dépens de ces chefs-d'œuvre que la terre et la mer se sont mises à deux pour construire, l'une faisant la statue et l'autre le vêtement, et qui sont une gloire pour la France et une joie pour tant d'yeux.

Trouvez une montagne pelée, ingrate et mal tournée, — nous en avons, — et concédez-la, à perpétuité, aux casseurs de cailloux. Accordez-leur des

tarifs spéciaux, tant que vous voudrez, pour le transport de leurs pierres. Ce sera un bienfait dont ils vous remercieront, et nous aussi. Que s'ils réclament du granit de falaise abandonnez-leur des écueils, ou même, bien que ce soit cruel, une île qu'ils raseront à leur aise, et qui deviendra, entre leurs mains, un plateau à phoques, tel qu'on en voit dans les gravures où sont représentées les terres polaires. On saura l'endroit. On n'ira pas. Ils chargeront leurs mines en famille, et éclabousseront l'océan à deux milles au large si cela leur plaît.

Alors les rivages du continent seront délivrés. La mer, avec le temps, tirera des ruines ce qu'elle pourra, fera du sable avec les menus débris et des galets avec les gros. Les alouettes reviendront, elles qui se mirent si volontiers à toutes les flaques dormantes ; les goélands, suiveurs de falaises, n'interrompront plus leur route, subitement effrayés par le bruit des chantiers. Au-dessous d'eux, sur le chemin des douaniers, les amoureux passeront encore, étonnés, mais si peu, de la brusque coupure du plateau qu'ils longeaient. Les artistes, les simples bourgeois qui méditent de bâtir la maison de vacances, et ceux qui l'ont déjà bâtie, ne trembleront plus de perdre, d'une année à l'autre, le paysage dont la noblesse ou l'intimité leur plaisait. On ne craindra plus, au bord de l'eau, que les architectes. Et les étrangers qui passeront, une jumelle photographique au bout des doigts, emporteront le souvenir d'un

pays admirable, habité par des gens de sens commun, qui connaissent leur vraie richesse, et n'abattent pas des chênes pour faire des porte-plumes.

Voyez-vous, monsieur le ministre, à mesure que l'humanité progresse, il faut veiller avec plus de soin à la beauté menacée. Les hommes multiplient leurs inventions et les complications de leur vie, et, dans la recherche du bien-être, ils risquent de ne considérer les choses que sous l'aspect inférieur de l'utilité. Danger bien grave, erreur dont ils s'apercevraient trop tard, si la terre était toute livrée à leur pensée étroite. Il y a une beauté nécessaire. Les uns la dépassent et s'élèvent de sa contemplation à l'idée d'infini ; les autres s'y arrêtent au moins et s'y reposent. Elle ne saurait être sacrifiée à un progrès quelconque de l'ordre matériel, parce que l'intelligence diminuerait dans un monde dévasté. Vous avez la garde, monsieur le ministre, d'une partie de cette terre de France que les voyages apprennent à mieux aimer. Les falaises de Bretagne sont de votre domaine. On les attaque. Veillez sur elles !

XVIII

CLAIR DE LUNE

Comme les moindres choses ont un visage différent suivant l'heure ! Comme leur expression change et leur proportion même, et le symbole qu'elles enferment ! Je sais un étang féodal, au bas d'une vigne qui va mourir où commencent les roseaux. Les deux bords sont deux prairies à peine penchées, tondues par les troupeaux, et où mord nettement l'ombre tournante des groupes d'arbres. Ils vont, pressant la nappe d'eau, jusqu'à la colline boisée qui ferme la vallée à quelques centaines de mètres plus loin. Oh ! les belles nuits claires !

D'abord, le lever de la pleine lune est un événement. Elle apparaît à la vanne de l'étang, au-dessus de la colline, entre les basses branches des chênes.

Elle est monstrueuse et toute rouge. Elle n'éclaire point, et elle fait peur à tout ce qui vit. Les chevaux de ferme lèvent la tête et se mettent à trotter le long des haies mouillées ; il y a des effarouchements dans les feuilles ; les derniers grands insectes, posés sur les nénuphars et les sagittaires, quittent ces îles, et, d'un trait, se réfugient sur les bords en rayant l'eau du vent de leur vol. Les chiens se taisent un moment dans les courtils. Et s'il reste une fleur entr'ouverte près de vous, attardée, trompée par la brise encore molle du jour, regardez comme elle va rapprocher promptement les pointes de ses pétales, afin de protéger l'étamine, son âme vivante et fragile !

Un quart d'heure encore, le temps pour la lune de dépasser les pointes d'arbres, de sortir des brumes, de redevenir blanche, petite et libre dans le ciel bleu : et la nuit est commencée, la nuit confiante, jusqu'au matin. Une autre lumière s'est levée, si nouvelle, si étrange !

Avez-vous observé ?

C'est une lumière qui ne fouille pas, qui se pose, comme une cendre d'argent sur les lointains et comme une neige bleutée sur les objets proches. Comme la cendre et comme la neige, il semble qu'elle ait une épaisseur, et que les surfaces saillantes, les feuilles, les branches, les pierres, les buissons, reçoivent d'elle un accroissement, une enveloppe ouatée où s'enfonce le regard. Elle est

légère quand même ; elle repose ; elle laisse beaucoup de choses dans l'ombre, mais elle suffit à guider la marche, et j'ai souvent pensé, en la voyant se lever, à des mains qui ne pèsent pas davantage et qui guident aussi très sûrement dans la nuit.

Autour de l'étang il y a des bêtes qui errent et qui cherchent, toutes agrandies par cette lumière qui métamorphose. La queue d'un chat en maraude s'enfle comme celle d'un renard. Les lapins paraissent lièvres. J'ai tenu, au bout de mon fusil, un chevreuil qui venait boire : il arrivait dans la rosée ardente du pré, s'arrêtant, repartant, précédé par son ombre qui formait avec lui une seule bête fantastique, et je ne le reconnus qu'à petite distance, au mouvement de la tête qu'il inclinait à droite et à gauche, comme pour la baigner dans la lueur d'argent dont l'étincelle courait aux plissures de son poil. Mais tous les animaux perdent la crainte, quand la lune donne. C'est nous qui devenons peureux. Tant de bruits, imperceptibles le jour, nous enveloppent à présent, et demeurent inexpliqués ! Nous nous apercevons que la vie continue sans nous, et cela nous effarouche de voir vivre, alors que le sommeil tient les hommes, les grands, les intelligents, les maîtres, et nous supprime. Combien de fois j'ai senti cette revanche des choses, quand je veillais au bord de l'étang ! Que de froissements subits dans les roseaux, que de cris d'appel sortis

des fentes de la terre, quelles rumeurs échappées des bois, que de rides sur l'eau ! Et si j'étais allé plus loin, jusqu'à la rivière où se déversent les sources froides de l'étang, jusqu'à la mer où va se perdre ce pauvre brin de fleuve, la mer qui n'a pas arrêté une minute sa vie prodigieuse !

Le clair de lune, sur les pentes de futaies, dessine des courbes de lumière, comme on en voit aux nuages pendant l'été. Il fait des éventails blancs avec les branches basses des hêtres, et réduit les bouleaux à n'être plus qu'un peu de fumée blonde autour d'une colonnette. Les chênes voisins ne changent pas d'aspect, ou très peu, ni les ormeaux. Quant aux mousses, il les transfigure : bien droites, gonflées de brouillard, éclairées tout au bout et puis sombres jusqu'à la racine, elles ont l'air de résédas qui vont fleurir.

Il m'a semblé que la lumière de la lune avait encore une influence sur le parfum des plantes. Je crois qu'elle avive l'odeur des trèfles innombrables de la prairie, ou, quand les foins sont coupés, l'arome capiteux des fleurs d'eau. Les nénuphars, dans les nuits transparentes, ne se ferment qu'à demi. Un rayon suffit à les tenir entr'ouverts, et, soit que le vent les pousse, soit que l'épanouissement des eaux de source les soulève légèrement comme des navires à l'ancre, ils embaument tant que dure la nuit. J'en suis venu à les aimer. Comme ils étaient près de moi, en groupes larges, rayant la surface de

l'étang, je les voyais dès que la fatigue ramenait mes yeux vers le point de l'espace où j'étais assis, au bas de la vigne, le long des roseaux. Je cherchais à suivre les tiges qui relient chaque fleur isolée à la commune racine si profondément cachée. Je m'imaginais l'ascension mystérieuse de ce germe qui, pendant des semaines, a grandi dans les eaux troublées, impénétrable, mais remué par elles, couvert de limon, informe, et puis est arrivé à la lumière, et a éclaté en étoile jaune ou blanche, qui tremble encore avec le courant, mais qui vit au-dessus de lui.

Pour moi, lorsque l'affût me trouve disposé à la philosophie, ces nénuphars et ce clair de lune emportent mon souvenir toujours du même côté. Je revois la terrasse d'un grand hôtel de la rivière de Gênes, et, dans les arches de lumière que projetaient à travers la nuit les fenêtres d'un salon éclairé, deux étrangers enveloppés de châles, très pâles tous deux, le père et la fille, immobiles, assis, se parlant à voix basse et regardant, au delà de la terrasse, les jardins de palmiers et d'oliviers, dont les vagues sombres descendaient vers la mer à peine luisante. D'un groupe d'hommes et de femmes, à ma gauche, des phrases me venaient, en deux langues, échangées sur un ton de confidence :

— Comme elle a bien chanté !

— Oui. Ne pensez-vous pas que Miss Mary Halward a tout à fait une beauté de clair de lune, avec

ses bandeaux et ses yeux noirs, et son teint mat? Vous dites qu'elle est riche?

— Très riche. Le vieux a fait des guerres profitables contre les tribus des îles. C'est une sorte de rajah en retraite.

— Alors?

— On assure qu'elle a eu un chagrin d'amour. Il est rude, je crois, extrêmement rude avec elle.

— Ils passent l'hiver?

— Non, un mois seulement, et ils retourneront à Naples.

Une voix toute jeune ajouta :

— C'est beau, de sacrifier ainsi sa vie à une passion malheureuse...

J'en ai su plus long, par hasard, et la vérité, comme d'habitude, n'avait qu'une parenté avec l'opinion reçue. Le vieil Anglais avait gouverné, en effet, plusieurs colonies de second ordre, conduit des expéditions obscures et dangereuses, en Asie et en Afrique. Il était de cette race de cadets, entreprenante et endurante, qui accepte et supporte tous les climats, toutes les épreuves physiques, tous les contacts, sans perdre une habitude ou une idée anglaise. Il avait résisté. Mais la jeune femme qui l'avait suivi, et qu'il adorait, était morte en peu d'années, d'une maladie de poitrine, dans la détresse d'un village barbare de l'Afrique australe. Et cet homme, rude d'apparence, tendre et simple au fond comme un enfant, ne s'était jamais

consolé de ce qu'il appelait la grande faute de sa vie.

La faute, c'était de l'avoir expatriée, elle qui aurait vécu sans doute en Europe ; c'était de ne pas avoir tout sacrifié pour elle et d'avoir laissé mourir la joie à côté de lui, sans la défendre. Il avait bien souffert de ce remords, inutile autant que non fondé ; mais qui est-ce qui mettra de la logique dans nos peines, et qui donc a jamais raisonné toute la sienne ? Il en souffrait encore. La présence de sa fille, très longtemps, avait augmenté cette douleur. Il s'accusait, lui, de cette pâleur que la mère avait transmise à l'enfant. Puisqu'il avait causé la mort de l'une, ne serait-il pas responsable aussi du même mal affreux qui saisirait l'autre, en vertu de la loi d'hérédité, à une heure qu'il ignorait, mais qu'il croyait toujours lire dans les yeux de sa fille ?

Que savait-elle de ces pensées, que son père ne lui avait jamais dites ? Probablement tout. Et, pour obéir à l'impérieuse charité d'un âme courageuse également et capable d'une discipline, peut-être avertie par un secret pressentiment du mal qui la menaçait, elle avait refusé de se marier, bien qu'elle fût aimée, bien qu'elle aimât.

De la sorte, ils avaient souffert l'un par l'autre, héroïquement, isolés chacun dans sa peine et ne pouvant l'avouer. Puis l'habitude du sacrifice était venue pour Miss Mary Halward, et la merveilleuse légèreté d'âme qu'elle donne, si pareille à de la joie qu'on ne

sait plus bien ce que c'est. Son vieux père, la voyant vivre, oubliait peu à peu. Chaque jour lui était maintenant une absolution muette du passé. Entre sa fille et lui, une tendresse rare et charmante grandissait, la meilleure de toutes, celle qui a pleuré et qui commence à croire. Je le regardais souvent se promener avec sa fille dans le parc ; choisir les allées où l'ombre était mêlée de soleil ; descendre sur la plage, dès que le vent faiblissait, et s'asseoir sous deux pins enracinés au bord des falaises rouges. Il avait toujours les mains chargées pour elle, de livres, d'ombrelles, d'éventails, de châles et d'albums de dessin. Et rien de servile dans cette gâterie pour l'enfant, rien d'involontaire et d'animal. Mais à cette créature encore jeune, très belle, qui s'était sacrifiée sans le dire, il donnait, avec un mélange d'amour paternel et de courtoisie de grand seigneur, tout le temps, toutes les attentions, tout l'esprit qu'il eût pu donner au monde.

Je pensais à eux, et à beaucoup de ces âmes à demi consolées, tandis que le clair de lune argentait, à la surface de l'étang, les corolles mobiles et flottantes des fleurs d'eau. Elles ont monté avec un effort, elles aussi, au-dessus de la peine, au-dessus des larmes. Ce qui les avait fatiguées, presque brisées, s'agite et tourne encore, mais au-dessous d'elles. Isolées, à demi ouvertes, tremblantes, elles sentent bien qu'un peu d'encens joyeux s'échappe d'elles. Et sans doute une crue

subite pourrait les ressaisir et les noyer un instant. Mais elles ont, depuis longtemps, dépassé la mesure moyenne de l'épreuve, et les eaux se retireraient bientôt, et la fleur reparaîtrait.

XIX

UN HOMME

Il y avait, dans cette partie du Limousin qui a de riches vallons ensemencés en blé et des coteaux maigres plantés de châtaigneraies, deux familles de paysans, toutes deux anciennes et toutes deux aisées, celle des Loutrel et celle des Annevard. Chacune était propriétaire d'une grande ferme, terres de labour, bois et prairies. Les Loutrel habitaient à une extrémité du bourg, qui n'était qu'une longue rue à mi-pente; les Annevard habitaient à l'autre extrémité. Leurs attelages de bœufs et de chevaux se rencontraient souvent dans les chemins; leurs troupeaux se mêlaient dans les mêmes abreuvoirs; mais on ne voyait point de disputes s'élever entre les conducteurs. Car ce n'étaient pas des valets, des gens embauchés sur les routes, qui travaillaient la terre

lentement acquise par ces paysans de vieille race; c'étaient les fils, les gendres, et déjà quelques petits-fils qui tenaient l'aiguillon ou battaient les châtaignes. Loutrel, le père, avait sept enfants, dont la dernière seule, Louise, n'était pas mariée; la mère des Annevard en avait huit. Et, dans le pays, soit dans le bourg, soit même dans les bourgs voisins, on avait une fierté de pouvoir dire, en regardant le coteau de gauche : « Nous sommes cousins des Annevard », ou bien, en regardant le coteau de droite : « Nous avons marié notre fille au fils des Loutrel. »

Il ne restait, comme je l'ai dit, qu'une fille des Loutrel qui ne fût pas mariée. Elle était forte, très brune, et, sans être jolie, elle avait de ces yeux qu'on regarde. La dot aussi pouvait séduire. Le mari de Louise aurait un jour des champs à lui, des arbres à lui et rang de bourgeois parmi tant de pauvres, moissonneurs, journaliers, domestiques ou fils de métayers. Elle le savait. Cependant, bien qu'elle eût vingt-quatre ans, personne ne l'avait demandée. Plusieurs fois, avec cette rage qu'a le monde, même le petit monde, de faire des mariages, on avait dit : « Louise Loutrel cause avec François Annevard, vous savez ? A la Toussaint, nous aurons des noces. » Il lui parlait, mais comme il parlait à d'autres filles du bourg, le grand François Annevard ; au sortir de la messe, le dimanche, il disait : « Voilà du temps vert, bon pour les froments, mademoiselle Louise. Sont-ils beaux chez vous ? » ou encore : « Si votre père pou-

vait me vendre de ce joli plan de colza qui est le long des Dohinières, ça me conviendrait bien ! » Personne ne pouvait affirmer qu'il eût plaisanté avec elle, ou qu'il eût eu, la rencontrant, de ces manières gauches et de ces sourires forcés par où se manifeste, chez la jeunesse des campagnes, la prétention de plaire. Il était sérieux de nature, et même un peu sauvage. Bien qu'il fût le dernier des huit Annevard, et né d'un père déjà très âgé, il avait la stature plus haute encore et les épaules plus larges que ses frères. Sa force était connue, et, quand il le voulait, il dirigeait d'un seul bras les grosses charrues de sa ferme, dans les terres lourdes de pluie. Avec cela, un visage très jeune, des cheveux blonds aussi fins que ceux d'une fille, des yeux bleus qui avaient l'air d'avoir peur des femmes et des hommes, et qui ne s'ouvraient bien grands et ne luisaient que devant les blés, les orges, les luzernes dont il avait préparé les guérets, ou lorsque, du sommet de la colline, descendant parmi les fougères à l'heure tardive où elles embaument, il regardait, au bout du village, la grande cour pleine de meules de paille, les étables basses, le toit plus élevé et comme noble de la maison paternelle. On était bien là, les soirs, près de la vieille mère, de la sœur non mariée qui tenait le ménage, et des autres de la famille, avec lesquels on causait tranquillement du lendemain. Comme il avait une forte voix, une réputation intacte et de la bonne volonté pour apprendre les notes, François

avait été choisi par le curé, ami des Annevard aussi bien que des Loutrel, et chantait en second au lutrin.

Un hiver, pendant ces veillées où l'on médit, en pelant des châtaignes, un bruit courut, d'abord accueilli avec incrédulité : « Qui l'aurait cru ?... Une fille qui passait pour sage !... Elle n'a plus les yeux vifs comme avant... Dimanche dernier, elle n'a pas osé monter jusqu'à son banc, dans l'église; elle est restée en arrière, près du bénitier... Les Loutrel sont en colère, vous devinez !... Le vieux avait l'air d'un loup, quand il a dit à la Louise, après l'office : « Va-t'en chez nous, et n'en sors pas ! »

Bientôt il fut impossible de douter. Un malheur était arrivé chez les Loutrel; une honte atteignait la vieille famille paysanne : la dernière fille était enceinte. Elle se tut pendant quatre mois. Pendant quatre mois, elle refusa de répondre à son père, qui la chassait de la maison, la faisait manger et coucher dans une grange et ne la voyait que pour lui demander : « Qui t'a séduite ? Je veux savoir quel est le père de ton enfant, parce que, foi de Loutrel ! je lui ferai réparer l'offense qu'il nous a faite ! D'ici là, je ne te connais plus ! » Elle pleurait, elle se détournait, et elle ne disait aucun nom. Cependant, vers le milieu de mai, comme elle ne pouvait plus sortir sans être montrée au doigt et moquée; comme son père, chaque jour, devenait plus dur et menaçait de la conduire à l'hospice où accouchent les gueuses,

elle hésita, eut une crise de nerfs, et, toute pâle, s'enfuit de la grange en criant : « C'est lui, François Annevard ! »

Le vieux Loutrel en reçut un nouveau coup. Les deux meilleures familles du pays, les plus riches, compromises à la fois, la sienne et cette autre, celle des voisins de la seconde colline, de ceux qu'il avait toujours eus en estime et en amitié ! Il était six heures du soir, et il venait de dételer ses bœufs qui apportaient à la ferme une charretée de seigle vert, quand il reçut ainsi le secret de sa fille. Aussitôt et comme il n'était point homme à consulter ou à différer ses résolutions, il alla prendre, dans l'armoire de la chambre où il couchait avec deux de ses fils, sa veste de drap et une paire de bottes qu'il mettait les jours de marché, puis, par les sentiers qui tournent les maisons du bourg, il se dirigea vers la ferme des Annevard. Il traversa des prés qui lui appartenaient, et il ne remarqua point que l'herbe était belle; il frôla des sillons de froment, et il ne s'arrêta point, selon sa coutume, pour tâter l'épaisseur des épis, qui s'élançaient déjà hors de la gaine des tiges feuillues, et montraient au soleil leurs quatre rangs de graines laiteuses. Que lui importait la moisson ? Il songeait à sa fille déshonorée et à la réparation qu'il fallait obtenir.

Quand il entra chez les Annevard, la mère, les fils, les brus, les gendres et les filles étaient à table. Il apparut, sur le seuil de la grande salle exhaussée

de trois marches au-dessus de la route, se découvrit, et dit, sans répondre aux bonsoirs qui l'accueillaient :

— Maîtresse Annevard, je suis venu pour une grave affaire. Faites retirer votre monde.

Tous se levèrent, y compris François, et la mère retint seulement, d'un geste, sa fille aînée, qui était grise et fanée presque autant qu'elle, et son cadet, Jean-Baptiste, qui commandait la ferme : ses deux conseils dans les cas importants. Ils s'assirent près d'elle, sur le banc que le départ des autres avait mis tout de biais dans la chambre, et, de l'autre côté de la table, François Loutrel demeura debout. Il était tremblant, et si dur de visage que jamais ceux qui le voyaient en ce moment ne l'avaient vu ainsi. Pourtant il se contint, et dit :

— Maîtresse Annevard, et vous, Mélie, et toi, Jean-Baptiste, vous savez le malheur de ma maison, et vous savez aussi d'où il est venu. Je vous demande ce qui m'est dû, en justice.

— Je ne comprends pas, dit la veuve.

— Vous ne comprenez pas ? fit le fermier en s'animant. Alors, je vais parler clair. Ma fille m'a dit ce qu'elle m'avait caché, et ce que vous cachiez aussi. C'est quelqu'un de chez vous qui l'a mise à mal. Et il faut que celui-là...

— Qui donc ?

— François !

— Ça n'est pas lui ! dit la veuve. J'en jurerais.

Le fils resta un moment silencieux, et dit, posément :

— Non, ça ne peut pas être lui.

La fille se tut, mais elle tourna la tête, pour montrer qu'elle pensait comme sa mère et comme son frère.

— Il faut qu'il répare son péché, reprit le vieux Loutrel, et qu'il épouse ma fille ! Je ne m'en irai pas sans qu'il m'ait dit oui. Car j'ai perdu le sommeil depuis l'hiver, maîtresse Annevard, et les gens rient de moi quand je passe par le bourg.

— Fais venir François ! dit la vieille, sans se lever.

Mélie, qui paraissait blanche comme une morte, dans le demi-jour de la pièce, alla vers la porte qui donnait sur la chambre voisine, et demanda :

— Mon frère François, la mère a besoin de toi.

Il vint, rose mais point rouge, et, droit, la tête levée, regarda l'homme qui répétait :

— Voilà celui qui a séduit ma fille !

— Ni elle, ni d'autre, maître Annevard.

— Et tu te marieras avec elle ! Tu reconnaîtras ton enfant ! Il est à toi !

— Elle ment, dit tranquillement François.

— Vous voyez ! vous voyez ! maître Annevard, j'en étais bien sûre : mon fils François n'est point en faute.

— Lâche ! dit le vieux Loutrel.

Et il serra ses poings, qui étaient noueux et

bosselés comme de vieilles cordes, et il marcha vers le fond de la pièce où se trouvait François.

Mais Jean-Baptiste s'était levé, et Mélie, et la mère, et ils s'étaient mis entre les deux hommes, pour qu'on ne vît pas chez eux cette lutte d'un Loutrel contre un enfant de la maison. Le vieux s'arrêta, et, par-dessus leurs épaules, fixant le jeune homme qui, lui non plus, ne baissait pas les yeux, et sentait la colère et la honte lui monter au bout des bras :

— Je te retrouverai ! cria-t-il. A présent, je sais que tu es lâche. A présent, les Loutrel et les Annevard n'auront plus d'amitié entre eux. Tu me payeras mon honneur, va ! Vous me le payerez tous !

Il y eut des larmes, dans la grande salle de la ferme, lorsqu'il fut parti. La mère, la sœur Mélie et les autres femmes supplièrent François d'avouer s'il était coupable, et l'interrogèrent, prises de cette hésitation inquiète, de ce trouble qu'une accusation grave laisse après elle, même dans le cœur de nos proches et de ceux qui nous ont défendus. Mais le jeune homme persista à nier.

Le lendemain, le bourg était en émoi. Les uns prenaient parti pour les Loutrel, les autres pour les Annevard. De vieilles jalousies, que l'amitié des deux familles avait longtemps contenues, se firent jour, et, se répandant en médisances, augmentèrent l'inimitié violente qui divisait maintenant les habi-

tants des deux grandes fermes. Le village se partagea en deux camps. Les ouvriers qui travaillaient pour l'un ne travaillèrent plus pour l'autre, on ne se salua plus. Le curé, qui avait pris parti pour François Annevard, et l'avait maintenu au lutrin, fut abandonné par une moitié de la paroisse. On demanda aux curés voisins de baptiser les enfants; on fit deux lieues pour aller entendre la messe ailleurs que dans son église. Il fut insulté plus d'une fois, le soir, par ceux dont il longeait les champs, et son jardin fut saccagé. « Qu'ils brisent mes pommiers et mes poiriers, disait-il, ce n'est pas une raison pour moi de changer d'avis. »

L'enfant naquit, et Louise Loutrel l'appela François.

Le temps passa, deux ans, trois ans. Mais aucun apaisement ne se produisit. Les haines avaient pris racine dans ces âmes paysannes, et grandissaient, comme les chênes dans la forte terre des vallées, tous les ans d'une coudée. François Annevard était devenu si sauvage qu'à peine on le voyait dans le bourg. Il souffrait de ce déchaînement de passions, ameutées contre sa famille et contre lui. Deux fois, il avait essayé de se marier. Les deux filles auraient consenti; les mères ne demandaient pas mieux; mais les pères, devant les menaces des Loutrel, avaient refusé.

L'une de ces filles monta un jour vers la luzernière où François travaillait, à la lisière des châtaigniers. Elle s'appelait Marie, et elle était vaillante,

bien que petite et de mine chétive. On l'avait vue, depuis plusieurs mois, pâlir, et s'isoler dans les chambres ou les étables de sa ferme, comme François dans les champs et dans les bois. Beaucoup de feuilles étaient déjà tombées des arbres, car on avait gaulé les châtaigniers la semaine précédente. En mettant le pied sur les branches et les feuilles mortes, Marie eut un tressaillement de peur, et, se détournant, elle regarda la pente ronde du coteau, au-dessous d'elle, pour voir si personne ne l'avait suivie. Mais les chaumes étaient déserts, et rien ne remuait, que les hautes grappes de mûres sauvages, toutes noires près de la tige et roses encore du bout.

Elle reprit son chemin, et s'engagea dans un sentier de la châtaigneraie, et, de temps en temps, entre les arbres, elle apercevait, sur la droite, le grand François qui fauchait. Mais qu'il avait peu de cœur à l'ouvrage ! Toutes les deux minutes il relevait sa faux, piquait le manche dans la luzerne, et, appuyé sur la poignée, fixait la ligne des maisons basses, au-dessous de lui. L'herbe séchait au plat du métal, et il l'enlevait brin à brin, comme ceux qui pensent à autre chose.

Quand Marie fut rendue en face de la luzernière, elle ne sortit point du bois, mais, se montrant entre deux touffes de rejetons qui jaillissaient d'un vieil arbre, elle appela :

— François ?

Il vint, sans surprise et tout de suite. Peut-être

l'attendait-il. Et il arriva jusqu'à la bordure toute fanée et piétinée qui longeait le bois. Il s'arrêta, et leurs yeux clairs, leurs yeux qui s'aimaient se rencontrèrent. Cependant, leur joie était un peu triste et un peu grave pour des amants ordinaires.

— Je viens pour la réponse, dit la jeune fille. J'y ai beaucoup songé, et je suis décidée, si vous voulez, à ne jamais céder. Dans un an ou deux, mon père peut changer.

C'est vrai qu'il ne lui avait pas tendu la main, ni même souri. Mais il fit mieux. Deux larmes jeunes, toutes pleines et subites, lui coulèrent sur les joues, et il dit :

— Vous voyez bien que je ne travaille plus. Je monte encore ici, par habitude, pour voir le pays et nos terres, parce que je les aime, et que je vais partir. Il n'y a que vous qui le sachiez, Marie. Je ne me marierai pas. Ma femme aurait trop à souffrir de tout ce qu'ils disent et font contre moi. Là où je vais, je serai bientôt oublié, et j'aurai plaisir à penser qu'ils ne se haïront plus à cause de moi. Dans deux jours je serai frère trappiste.

Elle le considéra, n'osant s'approcher, et elle dit :

— Je ferai comme vous, et je serai nonne très loin d'ici.

Mais lui s'avança vers elle, l'enleva d'un bras, aussi doucement qu'il put, et trois fois la baisa sur ses cheveux qu'elle avait d'un brun doré, comme les châtaignes.

Alors, ils s'en allèrent, sans se retourner, de peur d'eux-mêmes.

Et, deux jours plus tard, le grand François, devant les marches de la ferme, montait à cheval pour un long voyage. Ils étaient tous en larmes autour de lui, ses frères, ses sœurs, sa mère et des amis qui ne pleuraient pas seulement, mais qui parlaient de ces Loutrel, cause du départ de ce garçon et du deuil d'une telle famille. Pour lui, quand il eut ficelé son paquet de hardes sur la croupe de sa jument blanche, il étendit le bras, du haut de la plus haute marche, et dit :

— Vous entendez, je ne veux pas qu'il leur soit fait de mal !

Et il enfourcha la bête, et il partit pour ne jamais revenir.

Trente ans et plus passèrent. Un voyageur, qui avait connu les Annevard et les Loutrel, recevait l'hospitalité, pour un jour, dans une Trappe du Dauphiné. Il demanda à voir le frère François. L'abbé lui dit :

— Ne l'interrogez pas sur autrefois. Aussi bien, tout est fini. Voilà deux ans, je reçus, du curé de la paroisse, une lettre où on m'apprenait qu'un parent proche des Loutrel, un homme marié, au moment de mourir, avait voulu réparer le mal qu'il avait fait, et, publiquement, avait déclaré que la faute n'était point à celui qui en portait le poids depuis trente ans. Les familles ennemies s'étaient réconciliées. Les

mauvais souvenirs s'effaçaient. Mon Dieu, je vous avoue que je redoutais un peu de m'acquitter de ma commission auprès de notre Frère. Je lui montrai la lettre. Il ne dit pas un mot. J'ai su ensuite qu'il avait pleuré pendant trois heures.

Malgré la recommandation de l'abbé, le voyageur ne put se tenir de faire allusion à cette histoire, quand il se promena avec le Frère François, le long du mur du potager, à l'heure de la récréation. Frère François était alors un vieux moine, rond d'épaules, très gai, plein de tendresse pour le troupeau de grands bœufs roux dont il avait soin. Il laissait dire, sans rien répondre que des mots indifférents, comme si sa propre histoire eût été celle d'un autre. Mais l'étranger s'avisa de dire :

— Savez-vous bien, mon Frère, que Sœur Marie doit être vieille à présent et toute grise, car les brunes comme elle ont de bonne heure des cheveux blancs ?

Le bonhomme sursauta :

— Brune ! dit-il, mais pas du tout ! Marie était châtain doré !

Il se tut bien vite. L'instant d'après, il recommença de causer gaiement, de tout autre chose. Et plus jamais personne n'a troublé la paix du vieux moine conducteur de bœufs.

XX

L'ÉPAVE

A l'embouchure d'un de nos fleuves de France, il y a deux rives inégalement dotées par la nature : d'un côté, des dunes plantées de quelques pins souffreteux entre lesquels, au moindre vent, le sable glisse en nappe mince, comblant les creux, changeant le relief, enterrant vives les touffes de chardon bleu; de l'autre, des falaises de granit noir strié d'ocre, une muraille formidable que la mer travaille et sculpte à toutes les hauteurs, et derrière laquelle, bien à l'abri, dévalent des collines douces, boisées d'abord, puis cultivées. Le fleuve est assez médiocre, mais l'estuaire est imposant. Une flotte y manœuvre à l'aise. D'une rive à l'autre, les roches les plus élevées ont l'air de tas de goémons et les dunes de bancs de sable ; la voilure des bateaux s'embrume ; les contours s'amollissent;

les maisons ne sont plus, riches ou pauvres, que des points blancs qui font la grappe, tout pressés, tout enveloppés de verdure, comme une fleur de laurier. Il y a un bourg sur chaque pointe, villas de baigneurs, châteaux sans parc, pavillons chinois, restaurants, hôtels, tracés de boulevards, amorces de rues autour de quelques masures anciennes. Et vous devinez que les deux bourgs ont beaucoup grossi depuis vingt ans, et que les riverains du fleuve, autrefois pêcheurs ou laboureurs, gens rudes et utiles, attachés maintenant à deux entreprises commerciales et rivales, n'ont plus qu'une profession, qu'un rêve : attirer, retenir, exploiter le mieux possible ce banc de voyageurs que l'été leur envoie, au lieu et place de la sardine qui ne paye plus et du hareng qui s'éloigne.

Les maires des deux pointes se détestaient, naturellement. Ils personnifiaient les sentiments et les intérêts de leurs administrés. Ils se disputaient les baigneurs à coup d'affiches. L'un vantait l'air aromatique des forêts de pins, — car les semis maladifs s'étaient appelés forêts bien avant d'avoir fait une ombre; — l'autre disait : « Falaises, grotte des fées, vue incomparable, paysage varié, aucun sable mouvant ». La politique aussi les divisait. Qu'ils fussent ou non capables d'une idée, c'est ce que j'ignore, mais ils avaient des opinions. Le maire des roches, M. Lampereur, que son nom gênait un peu, était républicain, et il se promenait avec aisance sur

l'échelle des programmes démocratiques, montant ou descendant suivant l'état de l'atmosphère, comme la goutte rose d'un thermomètre. Le maire des dunes, par conséquent, devait être d'un parti adverse, et, bien qu'on ne sût pas au juste ce qu'il conservait, il passait pour conservateur. Il était volontiers frondeur en paroles; mais l'autorité le trouvait souple et l'occasion timide. L'un et l'autre, ils aspiraient au Conseil général, et, ne différant que de moyens, mais férus de la même ambition, vénérateurs de l'État, des fonctions et des croix, ils étaient bien de ceux qu'un économiste a désignés sous le nom d' « hommes à formation communautaire ».

Ces sortes d'humains ont peu d'initiative. Ils subissent la poussée des événements, ou, comme on va le voir ici, l'influence d'êtres plus modestes, artisans ou remueurs de terre, mais qui ont l'œil vif et le jugement prompt.

On était en juillet. La saison des bains était ouverte, la période électorale allait s'ouvrir. L'élection dépendait du succès de la plage des dunes ou de la plage des roches. Qui l'emporterait de ces deux croissants jaunes qui tendaient l'un vers l'autre leurs cornes de sable fin? Lequel des deux bourgs, grâce au génie de son maire, réussirait le plus vite à devenir une petite ville, bruyante pendant trois mois et morte pendant neuf? Le secret de la victoire était là. Ils le savaient bien, les chefs. L'esprit de M. Lampereur, celui de M. Camus, leurs jours, leurs veilles,

étaient remplis par un rêve de bien public qui cachait un dessein particulier.

Cependant, vers le milieu de juillet, les chances de M. Camus parurent s'affirmer. Le nombre des villas louées sur les sables dépassait celui des chalets retenus sur la falaise, car l'été demeurait hargneux, et la perspective de l'abri de la forêt, « l'odeur balsamique » des pins vantée dans les réclames, attiraient les jeunes mères. Les ombrelles, le long de la côte, faisaient comme des semis de coquelicots, qu'on jalousait, là-bas, du haut des roches. On parlait d'éclairer à l'électricité le petit port des dunes, les sept rues et les premiers ajoncs de la banlieue. Les électeurs du canton célébraient l'habileté du maire des dunes. Ils se taisaient sur le compte de Lampereur.

Celui-ci s'inquiétait. Il se sentait sur une pente de lassitude et d'oubli.

Un matin, avant le jour, à l'heure où les étoiles luisent encore très nettes dans le bleu froid du ciel, M. Lampereur entendit le choc d'un caillou contre la vitre de sa fenêtre. Il sauta hors du lit, et reconnut, au milieu de l'allée centrale de son potager, dans le brouillard léger qui veloutait ses choux et perlait l'écorce de ses melons, la silhouette maigre et longue de son garde champêtre qui faisait signe : « Venez, monsieur le maire, venez, et pas de bruit ! »

Il s'habilla rapidement. En quelques minutes, il fut derrière la porte de la salle à manger qui s'ouvrait

sur le jardin. M. Lampereur tira le verrou, sortit, et reçut sur son gilet de tricot les gouttes d'eau qui tombaient des capucines grimpantes.

— Eh bien ! Panard, qu'y a-t-il ?

L'homme, un ancien coureur de grèves, ancien marin, ancien douanier, ancien chrétien, répondit dans sa grande barbe :

— Monsieur le maire, il y a une chose pas ordinaire.

— Où donc ?

— Sur la plage.

Il s'était déjà détourné. Osseux, anguleux, balançant ses épaules jusqu'à toucher les poiriers aux deux côtés de l'allée, il précédait son chef qui était, lui, rondelet, sautillant et de petite allure. Tous deux descendirent le chemin au bout du potager, tournèrent un promontoire dont l'ombre se projetait sur le bourg endormi, et foulèrent bientôt, à pas prudents, la plage que la mer commençait à abandonner. Le garde s'arrêta, et étendit le bras. Vers le milieu du demi-cercle que formait le sable, une masse grise flottait, à quelques mètres du bord, soulevée par la lame.

— Je distingue mal, dit M. Lampereur. Est-ce une chaloupe ? une meule de foin ?

— Monsieur le maire, c'est une baleine.

— Vivante ?

— Non, et pas des plus fraîches, je vous en réponds ! A trois semaines de l'élection, monsieur le

maire n'a pas de chance. Quand nos baigneurs verront et sentiront cette épave-là !...

Il regardait son chef de côté, avec le demi-sourire des gens qui ont une idée et qui supposent bien qu'on ne la devinera pas. Le maire n'essayait pas même de chercher un remède. Il considérait l'épave avec des yeux fixes, d'où l'espoir et l'énergie, de seconde en seconde, se retiraient. La baleine avait quarante pieds de long. Elle s'échouait. Dans quelques heures, l'administration des domaines réclamerait l'épave, comme bien de l'État, — et quel bien ! — la monstrueuse bête achèverait de se décomposer pendant qu'on échangerait des télégrammes et des écritures à son sujet, et ce seraient après l'émotion les plaintes, après les plaintes la fuite en masse, la ruine, l'insuccès certain au jour de l'élection. Il sembla au malheureux maire qu'au-dessus du dos arqué de la baleine, que dessinait une lueur d'aube naissante, des lettres se formaient et tremblotaient, disant : « Camus, conseiller général ».

Autour de lui, les lames étaient encore sans transparence et sans reflet, toutes lourdes de ténèbres ; pas une voile au large, pas un homme sur la falaise.

Le garde champêtre, quand il eut joui de l'embarras de son chef, redevint grave, et, montrant la ligne d'horizon, où devaient être les dunes et les pins victorieux, dit :

— Monsieur le maire, j'ai un moyen de nous sau-

ver tous. Voici la mer qui perd et le courant qui fraîchit.

— Oui.

— A trois milles au large, il porte droit sur la pointe, là-bas. L'épave n'est point encore signalée. Personne ne l'a vue que nous deux. J'ai un bon canot tout à côté...

M. Lampereur s'épanouit sans rien répondre.

— Mais nous n'avons pas une minute à perdre, ajouta l'homme. Ces choses-là ne se font que de nuit, et le jour va venir.

Dix minutes plus tard, l'énorme masse de la bête morte, luisante par endroits, zébrée çà et là de bancs d'herbes et incrustée de coquillages, quittait la plage de la falaise. Elle était traînée à la remorque. Deux hommes achevaient de hisser les voiles. Le soleil touchait la pomme d'or du mât, et, sur la mer réjouie et rajeunie, le bateau filait, tirant cette chose vague déjà, qui tantôt surnageait et tantôt disparaissait sous les lames. A peine les douaniers, dans le foin des cabanes de guet, commençaient à ouvrir l'œil.

Arrivé à la hauteur où le courant du fleuve, reconnaissable aux marbrures d'écume qui faisaient à la surface une écharpe sans fin, ondoyante et blanche, inclinait vers la côte des dunes, M. Lampereur coupa l'amarre. Et majestueusement, solitairement, dans la beauté d'un matin sans nuage, l'affreuse épave dériva. Elle atterrit en face de la propriété de M. Camus.

Immédiatement aperçue par les douaniers, qui la considérèrent comme un don de fortune et un présent de la mer, elle fut signalée à l'administration des domaines. Celle-ci la réclama. La baleine devenait propriété nationale. Autour d'elle, échouée, les télégrammes partaient et revenaient, pleins de détails, d'instructions et de prohibitions. Elle n'en mijotait pas moins au soleil de juillet. Le premier baigneur qui la vit s'exclama et la photographia. Mais le second déclara la plage inhabitable, et menaça de faire ses malles. Ils furent bientôt plus de cinquante, adjurant M. Camus de remplir son devoir. Hélas ! pendant cinq jours que dura la correspondance officielle au sujet de l'épave, le maire eut beau s'agiter, implorer, promettre, combiner, la bête sacrée, la bête d'État dut demeurer là, entre deux bancs de sable, intangible. Le sixième jour eut lieu l'adjudication, et il se trouva un homme, soudoyé on ne sait par qui, venu on ne sait d'où, qui se prétendit ancien baleinier, n'eut pas besoin de le prouver, acheta l'épave pour seize francs, et commença le dépeçage sur place.

Aucun baigneur n'attendit la fin de cette opération si lucrative pour le Trésor. Les conséquences politiques furent immédiates. L'élection, comme autrefois Jonas, sortit des flancs du monstre. M. Lampereur fut nommé.

Je crois bien que le vaincu n'a jamais connu la vraie cause de sa défaite. Mais le vainqueur sut se

montrer tout ensemble reconnaissant et discret. Son garde lui avait rendu un service qu'on peut assurément qualifier d'exceptionnel. J'ai revu l'homme : il a les palmes.

XXI

UN COIN DU TARN — MAZAMET

Le passage de l'Hérault dans le Tarn, par Bédarieux, Lamalou, Saint-Pons, ne se fait pas, vous le pensez bien, à toute vapeur. On a le temps d'étudier le paysage, qui change totalement, d'un versant de la montagne à l'autre. C'est comme si l'on venait d'Italie ou d'Espagne en France. Du côté du Midi, à d'assez grandes altitudes, cette sauvage Montagne-Noire est vêtue du manteau d'arbres et d'arbustes le plus bigarré qui soit. On y voit, mêlant leurs feuilles, des vignes et des châtaigniers, des chênes et des arbres de Judée, des oliviers et des pommiers, des genévriers qui vivent bien dans le froid, des arbousiers qui préfèrent la chaleur et des plaques de cette bonne bruyère rose qui s'accommode de tout. Au milieu de cette verdure, et de cet or, et de ce rose,

des villages très rares, misérables, avec des maisons qui n'ont pas eu une réparation locative depuis les guerres de religion. Aucun mur neuf, pas même un mur gris. Les habitants descendent, plusieurs fois l'an, dans les plaines, au temps des récoltes, et travaillent à ramasser la richesse d'autrui. Ils n'ont rien trouvé de mieux. L'autre versant n'a plus rien de méridional. Des bois plantés d'essences classiques, des gaves qui courent parmi, et qu'on prendrait de loin, rayant les pentes sombres, pour des nervures de feuilles immenses, un climat plus humide, des prés mieux fournis d'herbe, une population plus industrieuse : tout change à la fois.

Mazamet se trouve sur ce second versant, presque dans la plaine, à l'ouverture d'une gorge. On dirait une petite ville descendue avec une avalanche : les dernières maisons demeurent engagées dans l'étroit couloir par où tombe l'Arnette ; les autres s'espacent en triangle dans la vallée, et offrent, de ce côté, un large front couvert de vergers et d'allées de platanes. Et l'apparence a raison. Mazamet est bien descendue de la montagne. Elle est la fille joyeuse, active et jeune, du plus farouche, du plus renfrogné, du plus noir des vieux burgs féodaux.

Cet aïeul s'appelle Hautpoul.

Quand on remonte le cours de l'Arnette, on rencontre bientôt, sur les bords escarpés du ravin, une sorte d'aiguille de terre et de rochers, une petite montagne à pic, serrée entre deux autres, dominée

par elles, dominant elle-même la route qui va d'Albi en Espagne. Au sommet, on découvre d'en bas des remparts à demi dissimulés derrière des blocs de granit, une ou deux tours bâties sur des parois de précipices, quelques arbres, tordus comme ceux des estampes japonaises, et surplombant l'abîme. Un village est cependant caché dans ces ruines, et si bien caché que, même en tournant autour, il est impossible d'apercevoir plus de cinq ou six des masures qui le composent. C'est l'ancienne ville forte d'Hautpoul, qu'on dit avoir été fondée par Ataulph Ier, roi des Visigoths, et qui fut, cela est plus certain, le chef-lieu d'un bailliage assez fameux, la capitale d'un petit État féodal qui marquait ses limites en sculptant sur la pierre l'image d'un coq et d'un fer à cheval, et dont les seigneurs prenaient le titre de « rois de la Montagne-Noire ».

J'ai toujours pensé que nos aïeux n'avaient que le goût modéré du rempart, et n'adoptaient le pont-levis qu'à cause du malheur des temps et par nécessité. Les Hautpoulois étaient de cet avis. Ils le montrèrent, dès que le bruit des hommes d'armes se fit moins fort dans le voisinage. Était-ce une inspiration visigothe ou le fruit des méditations prolongées où ils s'étaient plongés, en regardant, du haut des murs, les bergers et leurs bêtes, il est certain qu'ils se sentaient une vocation pour fabriquer les *cordelats*, le drap grossier dont se vêtissait le populaire. Les plus hardis dévalèrent donc par le ravin, et en plein

air, dans la belle lumière de la plaine élargie devant eux, construisirent quelques maisons, où l'on travaillait la laine. Les eaux de l'Arnette se trouvèrent justement d'une exceptionnelle qualité pour le nettoyage et la teinture. Ils réussirent, ils obtinrent une foire à la Saint-Martin d'hiver, une autre à la Saint-Mathias, une troisième encore, et Mazamet le « mas aimé » — j'ai une peur affreuse que mon étymologie ne soit mauvaise — devint une ville, tandis qu'Hautpoul maigrissait à vue d'œil dans son armure intacte.

Aujourd'hui ce simple chef-lieu de canton est la première place commerciale du Tarn. Trois points du département se partagent les industries qui s'exercent aux dépens de la peau de mouton. Castres a hérité de la fabrication des cordelats, et tisse des draps communs ; Graulhet, un bourg de l'arrondissement de Lavaur, ne compte pas moins de quatre-vingt-huit mégisseries, et n'a pas de rival, en France, pour la préparation des peaux de provenance étrangère ; enfin Mazamet s'occupe à arracher et à laver la laine. Ses trente usines, qui bordent le cours de l'Arnette dans la plaine, dans le ravin et, par delà Hautpoul, bien haut dans la montagne, ont presque un monopole. Elles accaparent quatre-vingts pour cent de l'importation, en France, des peaux de mouton d'Australie et de Buenos-Ayres, et cette petite ville de quinze mille habitants s'est permis de traiter, l'an dernier, pour cinquante et un millions d'affaires.

La plupart des fabricants de ce pays, où la révocation de l'édit de Nantes a laissé de durs souvenirs, sont protestants. La population ouvrière est, en majorité, catholique. C'est une race d'apparence vigoureuse, d'humeur plutôt légère et gaie, travailleuse à ses heures, impossible à retenir quand une occasion de fête s'offre à elle, ou qu'un régiment passe. J'ai vu une brigade en manœuvres arriver à Mazamet. Je ne sais pas combien de peaux de mouton, ce jour-là, ont été trempées dans l'Arnette, mais le nombre en a dû être beaucoup plus faible qu'à l'ordinaire. Certaines usines avaient même donné congé, l'après-midi.

La grosse dépense, — le croirait-on? — c'est la toilette. Les femmes, qui ont de fort beaux cheveux, les cachent sous un mouchoir de soie, plié en deux, avançant presque jusqu'au front, et dont la pointe retombe librement en arrière. « Il n'est pas convenable, disait l'une d'elles, de montrer ses cheveux. Les honnêtes filles ne le font jamais. » Il y a donc, entres elles, une grande rivalité de foulards, et puis de robes, de gants, de châles et de bijoux, comme ailleurs. Les hommes eux-mêmes ne dédaignent pas la cravate et la jaquette au dernier goût de Mazamet. Le plus clair de leur gain s'en va de la sorte. Heureusement, les dépenses de luxe s'arrêtent là. On vit de peu. Un grand nombre de ménages possèdent au moins quelque part un sillon de pommes de terre, et tous possèdent un cochon. Celui-ci a

l'honneur d'être prévu dans les règlements municipaux ; il a ses heures ; il est libre, dans les rues, jusqu'à neuf heures du matin, si je ne me trompe, et après six heures du soir ; il est l'objet de soins vigilants et fonde la meilleure espérance culinaire de la famille ; sa mort devient un événement. Le jour où l'ouvrier « tue » et « habille » est un jour de chômage traditionnel, une fête si naturellement établie par l'usage et acceptée par le patron, qu'on ne prend même pas la peine de prévenir à l'usine, tant on est sûr d'être excusé. Le contremaître demande à un camarade :

— Où est un tel ?

— Je crois qu'il tue.

— Ah ! très bien !

Le dialogue ne va jamais plus loin. L'homme qui tue est sacré.

Par ailleurs, tous ces Mazametains, gens du peuple ou patrons, sont très industrieux. Leurs terres jouissent d'une antique réputation de fertilité, et les chroniques appellent leur vallée « la nourrice de Castres ». Mais ils ont su doubler le produit de leurs champs, et surtout de leurs prés, et faire servir le gave à une foule d'usages. Tout en bas, dans la plaine, ils envoient l'eau, chargée de détritus, dans un système de petits canaux qui permettent d'inonder les pâturages. Chaque propriétaire a son jour d'inondation. Les résultats sont extraordinaires. Le sol se vend jusqu'à dix mille francs

l'hectare. J'ai vu là une ferme de quatre hectares, presque entièrement en prairies, d'un vert invraisemblable, louée treize cent cinquante francs, et nourrissant quinze bêtes à cornes. Il est vrai que le fermier vendait le lait à des mégisseries nouvellement installées dans le voisinage, et qui se servent du lait pour le vernissage des peaux. Les moindres chutes du torrent, dans son cours de montagne, sont soigneusement utilisées comme forces motrices. Elles mettent en mouvement toutes les machines qu'emploie l'industrie spéciale de Mazamet. Sont-elles un peu plus fortes qu'il n'est nécessaire ? Vous pouvez croire que l'excédent ne sera pas perdu. A côté de la fabrique de laine, le propriétaire installera une scierie mécanique. Et, s'il remarque encore, aux environs, un ruisseau gros comme le bras, se précipitant à travers les pentes, à demi réduit en poudre par les branches et les herbes, arc-en-ciel persistant sur les parois du mont, mais charriant des grains de sable dans le peu d'eau qui lui reste, il ne manquera pas de recueillir ces matériaux de construction qui ne lui coûteront rien. Il enveloppera d'un bourrelet le rocher où tombe la cascade, — dût-il, pour cela, jeter une passerelle sur le gave, — tendra des toiles, modifiera les courants, et sauvera son sable d'une inévitable dispersion dans les remous de l'Arnette. Un peu plus loin de la rive, quand vous rencontrerez une bonne femme suivie de quatre canards, se dandinant tous cinq parmi l'herbe tondue et sur des pentes de quarante-cinq

degrés, observez bien. Vous verrez la conductrice s'arrêter près d'un *béal*, c'est-à-dire d'un canal d'irrigation, ficher son bâton dans la terre, l'agiter en tous sens, et ses quatre suivants happer les vers qui sortent du sol détrempé. C'est une engraisseuse de canards. Elle prépare de loin ces foies monumentaux que les ménagères de Mazamet achèteront et mettront en conserves pour les grandes occasions. Plus haut encore, dans la région des plateaux, l'eau des sources, l'eau glacée qui s'est creusée de petits étangs au milieu des landes, ne sera pas sans emploi. Elle n'a pas la force de pousser une roue. Fort bien. Mais elle est pure : elle élèvera des truites. Et, en effet, l'idée de créer un établissement de pisciculture au-dessus de Mazamet est venue à un des principaux propriétaires de la région, qui l'a tout de suite réalisée. Torrent, ruisseaux, fontaines, rien n'est perdu. O précieuse Arnette !

Je suivis ses bords, je montai jusqu'aux crêtes où il n'y a plus que des bois immenses, de petits prés en éventail, de l'air pur et frais et des aiguilles de roches perçant les arbres, tandis qu'en bas, on attendait un événement rare annoncé pour le soir : l'arrivée d'un corps de troupes en manœuvres, dragons, artilleurs, infanterie.

Au retour, et avant même de rentrer dans la petite ville, je devinai que l'événement s'était accompli. Une rumeur s'élevait au-dessous de moi ; bientôt j'apercevais des chevaux au piquet, dans une cour

d'école. Ils étaient tous là, dragons, artilleurs, fantassins, répandus dans ces rues ouvrières, lassés par la manœuvre, un peu crottés, un peu gris de poussière, levant la tête tout de même et fiers du bon accueil. Car on les accueillait d'une façon touchante. Des détachements bivouaquaient sur les places, entourés de groupes de tanneurs, et de peigneuses de laines, et de bourgeois sortis de leurs boutiques. La flamme des feux, allumés pour cuire la soupe, n'éclairait que des visages de belle humeur. Le long de l'Arnette, à un endroit où un simple petit mur bas sépare la rue du torrent, on aurait dit un incendie. Une demi-douzaine de foyers rougissaient le parapet, les maisons, les hommes qui levaient le couvercle des marmites ou se penchaient pour souffler. Et des mots tout simples, mais qui remuaient le cœur, passaient, dans le craquement des branches, dans le bruit du gave et des rires. « Veux-tu du bois ? disait une grande commère à un artilleur ébahi. Le tien n'est pas sec ! — Allons ! un doigt de beurre, mes pauvres gars ? reprenait une vieille, qui ne tutoyait pas. J'en ai chez moi. Je vais vous le quérir. — Vous ne serez pas malheureux chez nous, disait un homme. Vous n'avez qu'à dire. Si on le peut... » Un autre demandait : « Connaissez-vous Puylaurens ? Vous savez bien, le fils Puylaurens, de la Payssière ? »

J'écoutais et je regardais, de mon coin d'ombre, cette humble scène populaire, faite de bon chauvinisme, qui ne fait point de vers et point de discours,

Il me revenait en mémoire un trait que j'avais lu, quelque chose de bien français aussi, de cette ville de Mazamet. Lorsqu'on apprit, en 1813, les désastres de la grande armée, les gens de Mazamet s'assemblèrent et votèrent trois cavaliers équipés, qu'on offrirait à l'empereur, au nom de la commune. Ils n'eurent point de mal à les trouver. Et les trois hommes partirent avec une lettre qui disait :

« Sire, vos fidèles sujets de la ville de Mazamet s'empressent de déposer aux pieds de Votre Majesté l'offrande de trois cavaliers montés, armés et équipés. Que Votre Majesté daigne les recevoir comme un gage de leur dévouement. »

Et cela me mettait l'esprit en songerie, et je pensais : « O cavaliers de 1813, rien n'est changé, vous le voyez ! Si les mauvais jours que vous avez connus reparaissaient, on trouverait encore ici, et ailleurs, trois cavaliers montés, armés et équipés, pour les donner à la France. Vous étiez, comme sont tous ceux-ci, de pauvres gens, sans doute. Mais vous appartenez à ce merveilleux pays de France, où l'on se relève toujours, pays de résurrection, cent fois désespéré par les médecins de l'Europe, et sauvé par un autre qui ne dit pas son nom. Dormez tranquilles. Parmi les petits qui regardent là-bas bouillir les marmites, parmi ceux qu'élèveront ces belles filles aux foulards rouges, vous auriez des successeurs. O cavaliers de 1813, dormez en paix ! »

XXII

UN VIEUX PIQUEUR

Toutes les fois que j'entends une trompe de chasse ou la musique d'une meute, je pense au marquis. Il a incarné pour moi, et pour d'autres, le type du gentilhomme veneur.

Très jeune, à l'âge où le commun des hommes bâille sur des livres de classe, et perd sa liberté pour un profit douteux, il montait à cheval, entre deux leçons écourtées, et se prenait, pour la forêt, d'une passion que la mystérieuse vocation de la race, une tournure d'esprit, une heureuse aptitude physique, la longue habitude enfin, devaient rendre invincible. A soixante-cinq ans, il chassait encore, droit sur son cheval, les genoux fixés aux quartiers de la selle, la main basse, correct comme un manuel, élégant comme un écuyer de Saint-Cyr. Ses chevaux

l'aimaient. Ses chiens, d'espèce française et bien criante, le regardaient en galopant, et avaient confiance dans son geste. Quand il passait, le matin, au petit trot, les bouts de la cravate déjà sortis de la jaquette, un peu de brume perlant sur ses moustaches roulées, ses yeux gris clair suivant la dentelure lointaine des bois où l'on devait attaquer, les paysans qu'il saluait obligeamment, du manche de son fouet, disaient : « Il y aura ce soir un chevreuil de moins. » Il y en avait souvent deux. Rien ne l'arrêtait. Le froid le trouvait insensible. Pour les temps de déluge, il avait une pèlerine roulée au pommeau de sa selle. En carême, comme il jeûnait, il emportait un morceau de pain et de fromage dont il déjeunait à midi, après la première curée, assis dans une clairière à côté de son gros piqueur La Ronce, et ses chiens tout autour. Le soir, personne n'a jamais su s'il était fatigué. Il causait avec esprit, et écrivait de même, d'ailleurs, avec une grammaire un peu large, une galanterie égale envers toutes les femmes, et des histoires sans nombre. On n'avait qu'à le lancer. C'était un laisser courre, à toute allure, à travers les chevreuils, les sangliers, les loups, les chiens, les chevaux et les hommes d'un demi-siècle.

La chasse, à ce degré, ne cesse pas d'être un plaisir, mais devient une carrière. La Ronce y suivait son maître, à trois pas en arrière, convaincu, lui aussi, et devenu, par éducation, veneur aussi

forcené que le marquis lui-même. Les relations étaient demeurées ce qu'elles devaient être, respectueuses d'un côté, cordiales de l'autre. Pourtant, la longue habitude avait, comme il arrive, rapproché les distances. Une estime se mêlait à la cordialité du marquis, et les sentiments d'admiration du piqueur pour son maître dégénéraient en un mépris injuste dès qu'on parlait des équipages voisins. Ils se déplaçaient rarement et toujours ensemble. Leurs deux sons de trompe se reconnaissaient à peine.

Il m'était arrivé de causer avec La Ronce, qui voulait bien m'honorer d'un peu de considération, précisément parce que, n'étant pas de la carrière, j'appréciais le mérite avec impartialité. Il m'initiait à plusieurs secrets difficiles à surprendre, et je retrouvais dans ses phrases des tournures originales, apprises pendant les retraites interminables, quand le marquis et lui reprenaient au pas, légèrement courbés et abandonnés au rythme des chevaux, les avenues au bout desquelles on voyait encore le rouge éteint du soir.

« Les gens qui chassent pour l'invité, me disait-il, ne sont pas des chasseurs, mais des messieurs de salon. Il faut chasser pour soi, comme ses chiens. M. le marquis n'aime pas inviter. Deux ou trois fois dans la saison, ça lui suffit. Son système est d'attaquer de bonne heure, afin de prendre. Ne pas prendre, faute de jour, est un grand sujet de découragement pour les chiens. Les nôtres ne

l'ont pas souvent. Les forêts sont si vives par ici ! Et puis, ils ont tous de l'esprit comme plusieurs *piqueux.* »

Il avait une amusante distinction, — que le nom de Roméo et surtout celui de Tambelle amenaient infailliblement, — entre le chien de change ordinaire, qui ne veut pas d'un animal frais, mais qui peut subir un entraînement de quelques minutes, et le « chien de change convaincu », honneur des meutes comme la sienne, incapable de faire dix pas sur une trace illicite. Il parlait « des voies douces et fugitives » du chevreuil ; il répétait, en racontant ses prises : « C'était un broquart. L'éperon au poil et la trompe à la bouche, M. le marquis et moi nous le suivons. » Sa principale dissertation, celle qui le conduisait aux appréciations les plus sévères sur les pauvres méthodes des veneurs de fantaisie, les petits jeunes gens des châteaux voisins, avait pour sujet le lancer. Faire le bois, quêter dans les taillis, lui semblait le comble de l'inexpérience, la perte assurée de la grande discipline d'un chenil. Il fallait, à l'heure où la rosée est encore abondante sur l'herbe, suivre au pas une des lignes les plus larges de la forêt, la meute aux sabots des chevaux, jusqu'au moment où celle-ci croisait une voie de la nuit. « Voilà ce qui s'appelle chasser ! s'écriait-il. Vous avez tous vos chiens à l'œil, vous les tenez, tandis qu'avec l'ancien sous bois les chiens vous échappent, les bruyères vous les cachent,

et vous ne surveillez plus votre jeunesse et vos brigands. »

Pauvre La Ronce ! Le marquis était mort. Le chenil avait été vendu. Roméo et Tambelle elle-même avaient passé en des mains d'apprentis sans doute. J'ignorais ce qu'était devenu le piqueur. Seulement je songeais quelquefois à lui, d'abord quand le souvenir de son maître me revenait à l'esprit, et puis à de certains jours, quand j'éprouvais ce sentiment si profond que tous les deux sûrement avaient connu, l'homme du peuple aussi bien que le grand seigneur, et que je ne puis nommer que d'un seul nom : le frisson des grands bois.

D'où vient-il ? Je ne sais trop. Pour qu'il naisse, il faut des conditions de lieu, d'heure et d'humeur. Il est distinct du plaisir de la poursuite et de la course ; il ne se confond point avec la joie des yeux, que donnent les vastes paysages ; il remue quelque chose de triste, d'ancien et d'infini en nous. On l'éprouve surtout quand on est perdu, quand on hésite sur la route, aux heures troubles du jour, qui reculent les lointains et amortissent le bruit. Alors, au milieu de ces troncs de chênes espacés, dont les cimes se rejoignent et s'en vont tout autour, parmi les allées confuses et barrées de brume, parmi les ombres d'où sort le bruissement discret d'une vie énorme, qui nous enveloppe, nous étreint, nous regarde et se laisse à peine deviner, l'homme a une impression de peur et de liberté délicieuse.

S'il est armé surtout, ou à cheval, il retrouvera une des émotions primitives de la race, celle de nos très vieux pères, dont nous sommes si près parfois. Croyez bien que les charbonniers la connaissent, et les braconniers, et les ramasseurs de champignons, et tous les passants habituels de la forêt. En tout cas j'en jurerais pour La Ronce, car je viens de le revoir.

Notre rencontre a été la plus étonnante du monde.

J'étais invité à une battue, dans une forêt, sur la ligne de Paris-Lyon, bien loin de celle où La Ronce, pendant trente ans peut-être, avait découplé ses bons limiers tricolores. Le directeur de la chasse, dont l'habitation était distante d'au moins deux lieues, m'avait indiqué l'heure à laquelle commencerait la battue, à l'étoile du Chêne Roux. J'attendais, regardant les massifs drus et réguliers des taillis, que coupaient les avenues tirées au cordeau, entretenues comme celles d'un parc. Au tournant de l'une d'elles, tout à coup, à cent mètres, je vis apparaître un gros homme vêtu de vert bouteille, guêtré, ayant une plaque de cuivre à la hauteur du cœur. Il n'avait pas l'allure ordinaire d'un chasseur. Il roulait un peu, comme les vieux cavaliers. Des favoris extrêmement clairs et longs encadraient une tête ronde, des yeux ronds, une bouche ronde. Et c'est à cela que je le reconnus, quand il se fut approché.

— La Ronce! m'écriai-je.

Il enleva sa bombe de chasse, d'un geste large, le bras écarté du corps, comme il faisait dans les rapports solennels, trois fois l'an, chez le marquis. Cependant il ne me reconnaissait pas, gêné par le soleil. Il continua de s'avancer, les paupières plissées, puis les sourcils se détendirent, les yeux s'ouvrirent tout grands, les deux mains s'offrirent à moi.

— Bonjour, monsieur! Que je suis content!

Mais ce ne fut qu'un éclair. Je le vis rougir; sa grosse figure devint triste, deux rides se creusèrent aux coins de ses lèvres naturellement façonnées et fleuries pour la trompe. Il me montra ses jambes guêtrées.

— Descendu de cheval, n'est-ce pas? dit-il d'un air navré; déshonoré, f...u, La Ronce!

— Mais non. D'abord, vous n'avez pas quitté les bois...

Il m'interrompit.

— Ah! dit-il, pour cela, non! S'il m'avait fallu les quitter, j'en serais mort! Mais vos politesses ne me tromperont pas. Quand on a eu l'honneur d'être premier piqueur de M. le marquis et de chasser avec lui pendant la moitié de sa vie, tomber garde, même brigadier garde, c'est bien dur.

— Vous n'avez pas essayé de vous replacer?

Comme il avait remis sa coiffure, il put tâter ses hanches de ses deux mains.

— Trop rond, fit-il. On prétend que j'éreinte les chevaux. Et puis les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas les traditions, monsieur. Ils ne savent pas chasser. On s'irrite, on se fâche, et on s'en va.

Il s'assit à côté de moi, sur la lisière du taillis, à l'angle, pour mieux voir l'avenue par où les invités et les rabatteurs allaient venir, et me fit le récit de ces dernières années, pendant lesquelles je ne l'avais pas revu. Je remarquai qu'en parlant il tournait, sans en avoir l'air, et en le faisant glisser sur son épaule, l'espèce de baudrier de cuir auquel était fixée la plaque en métal. Quand son étiquette de garde fut derrière son dos, il sembla plus à l'aise. Il m'avoua qu'il avait servi deux maîtres, depuis le marquis, mais qu'il s'était séparé d'eux, après une saison, pour des motifs qu'il indiquait vaguement, et qui paraissaient tenir, d'après lui, à l'honneur professionnel, aux bouleversements sociaux de notre siècle, à des différences d'éducation, — positivement, — dont il n'était pas responsable. « A présent, conclut-il, je tue des fouines, et je fais lever des lapins ! »

Il fallait voir l'expression tragique et dédaigneuse qu'il avait en disant : « Je tue des fouines ! »

Il éprouvait, à la lettre, un sentiment de déchéance, quelque chose d'analogue à la souffrance d'un officier passé au cadre de réserve, d'une femme qu'on n'invite plus à danser, d'un membre de conseil d'administration réduit à « représenter » les

eaux-de-vie. Ses gages étaient ceux d'autrefois. Il n'avait pas à se plaindre de son maître, au contraire. Mais plus de cheval, plus de meute, plus de ces jolis bien-aller qu'il sonnait comme personne, accompagnant d'une note chaque foulée de sa monture. Il s'était fait un idéal, mon Dieu, comme nous tous, et il l'avait placé dans ses anciens souvenirs.

Quelques minutes plus tard, les chasseurs débouchaient dans l'avenue; La Ronce s'écartait de moi, et raide, sombre, la plaque replacée sur le cœur, redevenait le brigadier-garde taciturne qu'il avait cessé d'être un moment.

Le président de la chasse fit à la hâte et à voix basse les présentations indispensables, envoya La Ronce et dix rabatteurs, vêtus de blouses blanches et armés de bâtons, à l'extrémité de la taille, et distribua ses invités le long de la ligne.

— Le ventre au bois et à trente pas les uns des autres, messieurs ! Voyons, monsieur des Brosses, à l'angle là-bas..., monsieur Berny..., monsieur le percepteur..., monsieur du Balard..., monsieur le juge de paix..., monsieur Lécuyer..., monsieur Doux de la Vrille de Longchef...

Bientôt nous fûmes tous à notre poste. Un coup de corne lointain, un second, un troisième : les rabatteurs s'ébranlaient en ligne, eux aussi. Le bruit sec des bâtons frappant les gaulis de chêne nous arrivait comme un claquement de castagnettes, et troubla seul, pendant une minute, la grande forêt

silencieuse. Puis un coup de fusil éclata sur la gauche, tiré par un des invités qui chassait en retour, sur les côtés, puis des cris de rabatteurs, parmi lesquels je distinguais la voix magistrale de La Ronce, — on eût dit qu'il annonçait, dans une réception d'ambassade — : Coq ! — Lièvre devant ! — Lapin à gauche ! — Poule ! — Lapin à droite ! — Lapin devant ! »

En face de la ligne de tireurs en embuscade, les rabatteurs descendaient, poussant les perdreaux, les lapins, les faisans. Ce fut un gros coq faisan qui passa le premier au-dessus de l'avenue. Six coups de fusil le saluèrent, à toute distance, et il tomba, roulant sur lui-même dans la lumière, et rouge comme un bolide. Puis, un feu nourri accueillit le gibier à poil, effaré, galopant en tous sens. Cela dura trois minutes. Les blouses des rabatteurs apparurent. Le feu cessa. La Ronce émergea du fourré, essoufflé, toujours digne, des feuilles de chêne dans les cheveux. Il longea la ligne des invités, se rendant à l'extrémité d'une seconde taille. Le président demandait à demi-voix, désireux d'adresser un compliment à chacun :

— Eh bien, des Brosses, qu'avez-vous tué ?

— Presque rien, cher, un sixième du faisan, avec ces messieurs, et un lapin.

— Et vous, monsieur Berny ?

— Deux lièvres, monsieur : vous voyez que je suis heureux.

— Et vous, monsieur Lécuyer ?

— Monsieur le président, j'ai sept lapins, deux lièvres, un perdreau, et peut-être bien ma part du faisan.

Il était encore modeste en disant cela.

Taille après taille, la forêt fut ainsi battue ; la chasse, admirablement dirigée, réussissait à souhait ; les tireurs, excités, vaguement jaloux, se faisaient moins de politesses, et tiraient plus souvent. Je regardais quelquefois La Ronce au passage. Était-ce l'âge ? la fatigue ? le regret d'autre chose ? Il avait l'air de ne pas me connaître et personnifiait de plus en plus, à mesure que l'après-midi s'avançait, le devoir mélancolique.

Vers cinq heures, la charrette à gibier attelée d'un petit cheval noir, et qu'un enfant conduisait de carrefour en carrefour, était pleine de faisans et de perdrix accrochés par le bec, de lièvres et de lapins accrochés par la gorge, et qui se balançaient au-dessous des arceaux de bois, à chaque ornière du chemin. Le jour mourait. Le signal du retour avait été donné, et le gros des chasseurs marchait devant. J'allais tout à fait en arrière. L'ancien piqueur me dépassa.

— Eh bien ! La Ronce, jolie chasse ! Je me suis royalement amusé, et un peu grâce à vous !

Il ne répondit pas, et porta seulement la main à sa bombe, en manière de remerciement.

Mais quand il eut tourné, quand il fut loin,

hors de ma vue, j'entendis une petite corne d'appel, une corne de cuivre qui essayait de turluter le débûcher du cerf. La fanfare, maigre et falote, montait sous les grands arbres, diminuait, et s'évanouit bientôt.

Je restai seul. La forêt était enveloppée d'ombre. Les coqs se branchaient en criant. Un croissant de lune pâle faisait aigrette au-dessus d'un bouleau. Je pris un sentier de retour et je le suivis. Vers le milieu, dans la coupure incertaine des bois, une forme humaine passa en glissant. Et, en vérité, je crus un moment que c'était le vieux marquis, qu'on rencontrait jadis à pareille heure, cherchant lui-même un chien perdu, quand la campagne était déjà brune, et que la crête des ornières, saisie par la gelée nocturne, commençait à craquer sous le pied.

XXIII

MARINES

Quand les vacances approchent, les enfants pâlissent.

— Mon ami, si nous allions aux bains de mer?

— Encore !

— Les enfants en ont grand besoin ! Geneviève, surtout, est si délicate ! Je crois que notre devoir...

— Si nous pouvions ne pas le faire, pour une fois ! La campagne suffit. D'ailleurs, c'est devenu très cher, les bains de mer...

— Oh ! cela dépend...

— ... et de plus en plus vulgaire... Pas un rocher, au mois d'août, qui n'ait son inspecteur attitré, pas une anse qui n'ait sa famille, et quelle famille souvent !

— Si vous trouvez que la santé des enfants

soit une chose vulgaire... et la mienne aussi... n'en parlons plus... Vous êtes donc bien oublieux, Henri ? Vous ne vous rappelez pas cette petite plage bretonne, il y a trois ans, où nous étions si bien...

— Pardon, je me souviens : douze cents francs nets.

— A cause des excursions. Mais nous n'en ferons pas. Nous serons très sages. Une dune plantée...

— Ça quintuple.

— Alors une dune sans arbres. Je fais le premier sacrifice, vous voyez : un coin de sable seulement, une vue sur le large, un chalet de brique. Madame X... me disait hier qu'on trouvait encore de véritables occasions, en Bretagne. Et j'ai apporté l'Indicateur. Voulez-vous que nous le feuilletions ? Simplement pour voir où nous aurions été si vous aviez consenti !

L'homme qui ouvre l'Indicateur est perdu. Il cède, avec la satisfaction secrète d'avoir lutté pour la forme, attiré par des visions paresseuses, prisonnier perpétuel de ses souvenirs passés. Et il part. Les bagages d'un explorateur donnent seuls l'idée des siens. En les apercevant, les employés de Vaugirard, réquisitionnés par Montparnasse pour le départ du 1er août, ont poussé des soupirs. Lui, cependant, paye son excédent, suit de l'œil les trois brouettes qui emportent ses malles couronnées de haveneaux à crevettes, tremble pour sa bicyclette qui n'est point

emballée, cherche, sans le trouver, un compartiment libre, fractionne sa famille, et voyage, pendant neuf mortelles heures, dans un wagon qui ressemble au préau d'une école mixte. Encore, au début, la vitesse le consolait un peu, mais, après Rennes, être obligé de s'arrêter à des stations qui s'appellent Montauban, Broons, et Plénée-Jugon ! Au coucher du soleil, on arrive à la ville, déjà sommeillante, — est-elle jamais éveillée ? — où des voitures attendent, pour mener l'étranger aux petits bains de mer pas chers. Des tribus descendent du train. Les pères de familles, poudreux et mécontents, s'observent les uns les autres, avec des airs de rivalité : « Est-ce que ce monsieur qui a des enfants pleurards et mal élevés, va devenir notre voisin, par hasard ? S'en irait-il à X...-les-Bains ? Pourvu qu'il ne nous ait pas soulevé notre voiturier ? Il se dirige vers l'hôtel de la gare. C'est son droit. Mais j'espère qu'il n'y aura pas de confusion : c'est nous qui avons commandé un dîner par télégramme. Joséphine, allez vite à l'hôtel de la gare, pour prévenir que nous arrivons et qu'on serve rapidement. Nous repartons dès que les petits colis seront chargés sur la voiture. »

Les petits colis font maintenant une verrue grosse comme un éléphant sur le dessus du vieil omnibus nuptial, dont les ressorts se sont usés sur le chemin de la mairie. Joséphine, la bonne normande, a pris la place de la mariée, dans le fond, à

droite. Le verre jaune de la lanterne, éclairant sa large face, lui donne un air de lune rousse. Il pleut. Le conducteur appelle ça de la brume; mais ça mouille autant que la pluie, et ça persévère, et ça détrempe les routes. La note est réglée. Le voyageur savait qu'elle serait sérieuse : elle a été sévère, et il l'a payée sans murmure, se bornant à observer que les saisons de bains de mer, si délicieuses qu'elles soient, sont encadrées par deux journées pénibles, celle du départ et celle du retour. Elle l'ignorait, et elle a protesté, la grosse dame assise tout à l'heure à la même table d'hôte. Elle avait avec elle ses deux filles mûrissantes, allant toutes les deux, l'une grave et l'autre gaie, poursuivre sur les plages le rêve fuyant de l'époux. Et, peu habituée aux voyages, ou ne se souvenant pas, elle avait cru faire une économie en tirant d'une valise un pâté en croûte, des œufs durs et du café ! La pauvre femme ! Elle s'était imaginé peut-être un hôtelier en veste brodée et en brayes, naïf, gagnant sa vie, ne la volant pas, et elle a trouvé un Parisien charmant, qui lui a présenté, sur un plateau de laque, une note où il y avait : « Location de la table, trois francs cinquante; pour avoir fait chauffer le café de madame, soixante centimes. » Le monstre aurait pu ajouter : « Pour avoir mis au frais les œufs durs de madame, quatre-vingt-quinze centimes. » Il n'y a pas pensé.

Et la voiture roule dans la nuit. Des formes

fumeuses passent devant les vitres qui tremblent. Les enfants dorment. Les parents se disent, sans conviction, en voyant les trous noirs des vallées : « Ça doit être très joli, ce vallon, très vert. — Oui, très vert, avec un ruisseau. Nous y viendrons, si vous voulez. » Enfin, au bas d'une côte immense, par-dessus les chevaux qui fument, on découvre une lumière dans un amas de pignons.

— C'est X...-les-Bains, dit le conducteur. Où logez-vous ?

— Dans le chalet de mademoiselle Legall.

— Bien, je vais demander.

Il demande. Le seul naturel du pays qui n'ait pas fermé ses contrevents, un gros finaud d'aubergiste, qui a des yeux d'épervier, répond :

— Des demoiselles Legall, il y en a trois dans le bourg. Seulement la maison de mademoiselle Legall, Honorine, est occupée.

— Restent deux.

— Justement. Si vous avez loué le chalet de mademoiselle Legall, Aglaé, vous n'y êtes pas, car c'est à côté du sémaphore; mais, si vous avez loué celui de mademoiselle Legall, Valentine, vous ne tarderez pas à arriver. Montez à gauche ! Tournez à droite, vous verrez la mer.

O bonheur ! la prison est finie. La mer est là, sombre dans la brume, chantante, éclairée au bord par une mince courbe blanche. Tout le monde est éveillé, tout le monde regarde. Est-ce un groupe, là-

bas, devant la maison ? Mais oui, on nous attend. A cette heure-ci ! Sous la pluie ! Vraiment, cela dédommage un peu d'une si longue route, de rencontrer, à l'arrivée, tant de braves gens qui vont aider le conducteur à décharger et à monter les bagages. Honnête pays ! Mœurs patriarcales ! Vieille Bretagne !

Le voyageur sort, madame le suit, les enfants sautent dans la boue.

— Je ne vous « espérais » plus, dit mademoiselle Legall, Valentine. Ces pauvres mignons doivent dormir. Il est si tard !

Alors, un cercle se forme, sous la bruine implacable. Ce sont des femmes, aux longues coiffes mouillées, toutes vieilles, toutes hardies, qui se bousculent.

— Madame, c'est moi qui fournis les prunes !

— Si madame veut du pain, pour demain matin, je suis la boulangère de la maison.

— Madame a besoin d'épicerie ? Ma tante lave, ma fille repasse. Moi, je suis l'épicière.

— Il vous faudra peut-être du cresson ? Cresson de fontaine !

Une autre s'avance, la dernière, et, mystérieusement, comme on propose un crime :

— Madame n'aurait pas envie d'une institutrice pour la saison ?

Oui, une institutrice, à X...-les-Bains, dix heures du soir, quand la première malle glissait à peine sur l'échelle à crochets !

Le lendemain, le surlendemain, il pleuvait encore. Il a plu pendant dix jours, avec de rares arrêts, pendant lesquels la pluie devait filer horizontalement, à deux ou trois kilomètres en l'air, tant était grande la force du vent qui soufflait de la côte. La grosseur des grains variait de la cendrée au double zéro. Le ciel changeait aussi d'aspect, tantôt plaqué d'énormes nuées qui paraissaient sortir de la mer, s'élargissaient, lançaient des bras d'ombre, les rentraient, perdaient en un moment leur sommet ou leur base écroulés on ne sait où, tantôt revêtu d'un voile uniforme, derrière lequel le soleil voyageait inconnu. De ma fenêtre, je regardais la baie, les deux falaises qui s'ouvrent, le large où de rares navires passaient, comme des oiseaux blessés, tendant une seule aile au vent. Et, ne pouvant guère mieux faire, je faisais quelques études de gris, que je livre avec leurs dates.

2 août. — Mer basse. Il semble que l'horizon se soit reculé avec la mer. On le distingue à peine d'avec elle. L'eau, les nuages, les terres lointaines, les vases allongeant leur pointe molle, transparaissent à travers un voile léger, d'un gris mauve, qui couvre tout. Parfois, sans que l'enveloppe en soit brisée, ces couches de brume déplacées laissent passer un rayon. Il court sur la mer qui devient, touchée par lui, comme de l'argent en fusion, et l'éclair va mourir, au loin, sur un écueil. Des pêcheurs fouillent les mares. Trois charrettes, enfon-

cées jusqu'à mi-roues dans le sable, attendent une récolte de goémons. Ces jupes claires retroussées, là-bas, ce sont des Anglaises qui cherchent le lançon, une pelle à la main.

5 août. — Grande averse. La mer, coupée à peu de distance par cette toile de fond de la pluie, est d'une même couleur, d'un gris bleu et profond. Le vent, sur toute la largeur des côtes, la creuse et la soulève en sillons réguliers, Dans les creux, sur les crêtes, les grains serrés rejaillissent. On dirait une semaille prodigieuse.

6 août. — Toujours ces ciels voilés, toujours ces brumes, fines et mobiles comme la fumée, qu'amène et retire avec soi la marée. On entend aujourd'hui le gémissement sourd de toutes les plages, la plainte des roches battues, ébranlées, rongées par le flot. Il n'y a point de colère dans cette force qui frappe. Je crois plutôt que la mer des rivages est une nourrice, chargée de distribuer la vie au peuple innombrable des petits poissons et des coquillages. C'est pour lui qu'elle pénètre dans les fentes des rochers où sont cachés les vers, qu'elle émiette le goémon et s'emplit de parcelles nourissantes. Elle fait du pain pour tant d'enfants qu'elle garde en ses eaux peu profondes.

10 août. — Le gris s'affine et tourne au blanc. Les lames qui déferlent, régulières et plus lentes, se roulent en volutes transparentes, d'un vert tendre où nage un peu d'écume. Toute une flottille passe,

voiles brunes, voiles blanches, voiles rouges, rapiécées, triomphales. La fumée d'un feu de varech, allumé sur un promontoire, s'élève droite et mince. Au large, des courants dessinent, sur le bleu sombre de la mer, des veines d'azur pâle, et la vie coule en elles, souple comme dans les nôtres. Et ce parfum, d'où vient-il ? Il me semble étrange et nouveau. N'est-ce pas qu'une émotion s'éveille en nous, à le respirer, et qu'il emporte l'âme vers les contrées merveilleuses, bien au delà des mers, dont tout homme a le regret ? A-t-il traîné sur les forêts de l'Inde ? N'est-ce qu'un champ de blé noir qui nous l'envoie ? Est-ce la fleur du beau temps ouverte au fond de l'abîme ? Il est doux de n'en rien savoir, et ressentir, pour si peu de chose, la grande captive qui est en nous s'agiter et chercher l'illusion des routes illimitées.

. . . . . .

C'était le beau temps. Je me suis mis à parcourir le pays, et j'ai reconnu que j'avais été injuste, comme on l'est souvent, dans mes objections. Toutes les pointes de rocs n'étaient pas louées. Les criques désertes, sans cabines de bains, abondaient aux deux côtés de la plage. La campagne, un peu terne de couleur, était montueuse ; landes sur les sommets, blés et blés noirs à mi-côte, prairies boisées dans les vallons. Certes, ce n'étaient pas les belles arêtes chaudes du Midi, les tons joyeux, les feuilles couvertes de poussière avec une étincelle au

bout. Mais le court et pâle été breton avait son charme, son éclat amorti qui m'avait séduit autrefois, et que je retrouvais. Pour le mieux voir, j'ai refait une route longue, à travers les villages, jusqu'au cap Fréhel.

Si vous ne la connaissez pas, tâchez de la suivre un jour, et un jour de temps pur, non pour la route elle-même, qui est jolie par Saint-Briac et la baie de la Fresnaye, monotone par Plurien et Pléhérel, mais pour le cap lui-même, un des plus beaux morceaux de falaise que nous ayons en France, digne de la Pointe de Camaret, ou de la côte sauvage de Belle-Ile.

Un peu au delà de Plévenon, tout à coup, le bariolage des champs s'interrompt, les arbres ne poussent plus, une lande s'étend, longue de plus d'une lieue, très haute au-dessus de la mer qui la limite de trois côtés, et vêtue de bruyère et d'ajoncs, robe changeante avec les mois. En cette saison, et cette année surtout, à cause des pluies, l'ajonc et la bruyère fleurissent abondamment, si bien mêlés l'un à l'autre, fleur jaune contre fleur rouge, que la teinte générale, d'une richesse invraisemblable en Bretagne, ne peut se rendre avec des mots. C'est du rose à reflets orangés, un lilas criblé d'étincelles. Qu'on imagine cette bordure encadrant la mer bleue. On traverse la lande par le milieu, n'ayant devant soi, au-dessus de la lande rase, que la tour grise du phare, qui grandit lentement, et la ligne d'un toit

de sémaphore. M. le duc de Feltre, a qui elle appartient tout entière, n'y cultive que le lapin et la perdrix. Un vol de ces petites *raquettes*, aux ailes rondes et vites, est parti sous mes pieds, d'un massif qui aurait eu le prix d'honneur dans une exposition : pas une feuille en vue, tout était fleur. Les vélocipédistes eux-mêmes ralentissent pour admirer. On arrive jusqu'à l'extrême pointe. De là, le regard peut errer sur deux baies également découpées, profondes, ouvertes jusqu'à toucher l'horizon de leurs deux bras extrêmes, mais de caractères bien différents : celle de Saint-Brieuc, toute bretonne, plus verte, plus sauvage, et toujours voilée d'un peu de tristesse, même aux heures de soleil ; celle de Saint-Malo, d'un bleu pâle, doucement lumineuse, bordée de falaises mordorées, de villas blanches, de clochers hauts comme le doigt, et touchée, dirait-on, par un reflet d'Orient. L'œil suit, avec une volupté que chaque courbe renouvelle, la ligne harmonieuse des anses qui diminuent et s'estompent sans cesser d'être belles : Lésevinier, avec son fort de la Latte dont les tours de granit ont des airs de coupoles, la Fresnaye, Saint-Cast, Saint-Jacut-de-la-mer avec sa roche des Ebbiens, Saint-Lunaire où verdissent les bois de la Ville-Revault, l'entrée de la Rance, large comme l'estuaire d'un grand fleuve, et ces brumes, languissamment allongées, où transparaissent à peine, menus comme des grains de mica, les villages échelonnés sur la pointe de la Varde.

Tout en bas, à plus de deux cents pieds de profondeur, une mer d'un bleu intense, qui ne se retire jamais, d'où se lèvent des murailles à pic bâties par assises régulières, et violettes, comme si la bruyère d'à côté, à force de fleurir en haut, avait donné sa couleur au granit qui la porte. Vu de là, le petit vapeur de Saint-Malo qui amène les touristes, deux ou trois fois la semaine, a l'air d'un cigare allumé qu'un promeneur aurait jeté et qui fume sur la lame.

Lorsque je sortis de ma contemplation, pleine de souvenirs pour moi et de surprises nouvelles, le soleil déclinait. Une famille anglaise composée de sept misses dont deux vieilles et d'un jeune homme blond, descendit, les bras pleins de gerbes jaunes, l'échelle formidable taillée dans la pente, disparut dans l'abîme et se montra, un moment après, disposée en demi-cercle à l'arrière d'un sloop qui filait vers Dinard. La voile fut longtemps visible. Quand elle cessa de l'être, la mer n'eut plus un bateau, le cap n'avait plus un promeneur, et la nuit descendait, tranquille, sur la grande lande. Derrière ses rideaux encore baissés, le phare était allumé. J'y montai, voulant y passer une partie de la nuit, et muni des autorisations nécessaires obligeamment accordées. Le gardien de quart, assis dans la lanterne, entre le réflecteur et le foyer de la lampe à cinq mèches concentriques, avait commencé sa veillée qui devait durer jusqu'à minuit. Pendant la

moitié des nuits, il reste là immobile, dans l'aveuglante lumière produite par le pétrole et renvoyée par les plaques de métal, luttant contre le sommeil, regardant passer devant ses yeux, une à une, les lentilles qui tournent, étourdi par la chaleur et par les torrents de rayons qui s'échappent des verres taillés, des miroirs, des cuivres, ne quittant son poste que pour renouveler la provision d'huile de la lampe et pour pousser, toutes les demi-heures, le bouton d'un compteur qui attestera, devant l'inspecteur de service, que l'homme n'a pas dormi. Il est payé huit cents francs et logé; beaucoup de gardiens en second n'ont que cinq cent soixante quinze francs. Si l'on s'endort, c'est le renvoi pur et simple.

Content de la très rare occasion qui s'offrait à lui de veiller en causant, il me raconta la vie des gardiens de phares, ses séjours dans les phares en mer, aux eaux, ce grand banc de roches qui s'étend au large de Ploumanach, aux Roches-Douvres, une tour de tôle de fer, sans un pouce de terrain, en pleine Manche. Voici près de deux ans, aux Roches-Douvres justement, un gardien tomba de la galerie et se tua. Ses deux camarades gardèrent le corps dix jours et dix nuits, dans cette tour de fer, avant que le vapeur des Ponts et Chaussées vînt accoster pour ravitailler le poste. Les signaux n'avaient pas été aperçus. Le vapeur ne passe que tous les quinze jours, et, par les mauvais temps, il faut res-

ter trois semaines, quelquefois un mois sans communication avec la terre. Cependant l'homme ne se plaignait pas. Il parlait même avec un certain regret de ces écueils perdus où la mer emprisonne étroitement, à chaque marée, les guetteurs. « Une des choses qui désennuient, disait-il, dans les phares du large, ce sont les passages d'oiseaux. On les entend, on les voit bien avant les terriens. Quand le feu est allumé, par les brumes et par les vents de Sud-Ouest ou de Nord-Ouest, nous avons connaissance de toutes les migrations qui se font dans la nuit. Des bandes entières viennent se heurter contre la lanterne : grives, merles à collier, canards, bécasses, culs-blancs, vanneaux. Les gros oiseaux se brisent contre les murs, mais les plus petits, qui voyagent moins vite, arrivent tout gentiment, et se prennent dans les mailles qui enveloppent la lanterne. Nous avons, grâce à eux, des vivres frais. J'ai élevé en cage des fauvettes à têtes noires. »

A neuf heures précises, il se leva.

— C'est l'heure d'observer les phares, dit-il. Trois fois par nuit, à neuf heures, à minuit, à trois heures du matin, nous devons inscrire nos observations sur un registre, dire l'état de l'atmosphère et la vitesse du vent.

Nous sortîmes sur la galerie extérieure. Il nota que la force du vent était deux, et que tous les phares de l'horizon étaient visibles : l'île Harbour, le

Lejon, les Roches-Douvres, les Minquiers, Jersey, Granville, Herpin, Rochebonne, Saint-Malo, et il rentra dans sa cage de verre.

Moi, je demeurai appuyé à la balustrade de fer. La nuit était d'un même bleu au ciel et sur la mer. Une fraîcheur, parfumée de sel et de goémon, montait des roches découvertes. Rien n'interrompait le roulement des lames, si ce n'est, par moments, la détonation d'un coup de mer dans une caverne. Au-dessus de moi, de la lanterne ardente, partaient de grands rayons de feu, séparés par des raies d'ombre, qui s'allongeaient dans l'espace et se perdaient dans l'infini. Du côté de la terre, toute petite, mais rose encore, d'un ton effacé, la lande dormait. C'était une heure de trêve, bien rare dans l'année, d'autant plus douce à vivre. Et j'eus l'impression que j'avais senti ce jour-là, dans toute sa plénitude, le charme rapide de l'été breton.

XXIV

GRISE

— Je reviens du Nord d'au delà de la frontière.

— Vous étiez seul ?

— Avec Grise.

— Qui est Grise ?

— Je vous le dirai plus tard. J'ai vu le printemps.

— Déjà ?

— Bien pâle encore, dans ce pays froid. Il regardait à travers ses cils. Les ramilles innombrables, nues et droites, voilaient presque les bourgeons de saules qu'on devinait çà et là, parmi les bouleaux et les ormes tout noirs. Le vent avait toujours ce sifflement d'hiver dont la feuille poussée fait une chanson. Mais il ne soufflait plus par rafales. Il ne courbait plus, en houles arrondies, les sommets des futaies ; les corneilles qu'il rencontrait n'allaient plus

par bandes, emportées et luttant, mais deux à deux, l'aile souple, cherchant les blés. Les jonquilles sortaient des feuilles mortes et traçaient des chemins d'or dans le sombre des bois. Les petits gars avaient les mains hors de leurs poches. Le train courait vite : bientôt il n'y eut plus de bois, bientôt les grandes plaines s'ouvrirent, que la mer avait jadis nivelées au rouleau de ses vagues. Ce fut alors que je reconnus mieux la nouvelle saison.

— A quel signe ? Au vert brillant des herbes ?

— Vous vous trompez. L'herbe est verte avant janvier ; elle est drue en mars ; le moindre soleil, même aux jours glacés, peut mettre un rayon sur ses nervures. Avril se révèle autrement.

— Est-ce aux jacinthes qui s'épanouissent ?

— Non pas : à la clarté des eaux. C'est la première fleur de là-bas, celle qui couvre la terre de ses pétales nacrés. Voyez ces prés sans fin et sans pli, que le brouillard limite seul ; les maisons, avec leur bouquet d'arbres, isolées, noyées dans les larges espaces, semblables à un point rose au milieu d'une touffe de graminées : les canaux et les fossés ; les clochers d'horizon qu'une poussée de brise découvre ou efface ; les fleuves qui tournent parmi les moissons et les herbages, sans rives nécessaires, effrayants de puissance et de liberté, et par où les bateaux s'éloignent à fleur de sol, mêlant la courbe errante de leurs voiles à celle des meules de foin qui prolongent les fermes. Dans ces paysages sans

relief, l'eau est demeurée souveraine : elle est toute la grâce et tout le mouvement ; c'est elle qui reçoit d'en haut et qui répand la couleur du jour et de la saison. En ce commencement d'avril, elle était d'un gris joyeux et chaud, où l'on sentait de la vie enveloppée. Nulle part la lumière n'éclatait. Si le vieil Escaut avait, par endroits, des traînées d'argent, c'était de l'argent terni ; si les nuages avaient des moires claires parmi d'autres plus sombres, ils n'avaient pas de déchirures. Partout le même rayonnement et la même promesse. Les canaux qui sont des bandes de ciel descendues et couchées, le cercle de brume immense où mouraient les lointains, l'air humide où tremblait le contour des choses prochaines, disaient que l'ombre d'hiver était vaincue, et que la lumière allait grandir jusqu'au bleu de l'été.

Voilà où était le printemps, où je le vis comme un visage à la fois connu et inconnu. Et je me mis à sourire, peut-être à la nouveauté de certains traits, peut-être à la douceur des souvenirs. Près de moi, Grise me reprenait et murmurait : « Vous devriez plutôt pleurer. Regardez ces labours bien faits, ces guérets menu brisés, ces fermes propres qui sont des îles dans l'herbe verte ou dans les blés. La race qui habite là est laborieuse et patiente. Elle n'a pas peur des enfants. Quand l'été vient, elle envoie chez nous ses fils, de vigoureux gars blonds qui ne parlent guère qu'entre eux, ne marchandent pas longtemps et se mettent vite à l'œuvre. Ils ont une faux

pour le foin et une faucille pour le froment. On ne voit que leur dos courbé tant qu'il fait jour. Et la moisson que les nôtres ont semée, c'est eux qui la récoltent. Avec le temps, ils deviendront de plus en plus nombreux, car la terre chez nous est désertée. La tendresse première de l'homme, celle qui l'attachait au sol et l'y fixait, ne peut-elle pas mourir ? » Je répondais : « Grise, vous êtes insupportable. Je ne puis pas, vous le savez, ne pas vous emmener en voyage avec moi. Mais épargnez-moi vos souvenirs et vos retours sur nous-mêmes. Pourquoi ne jouissez-vous pas simplement et bonnement de ce qui passe ? Toutes les heures sont nouvelles à celui qui ne bouge pas de sa maison, et qui regarde seulement par sa fenêtre. Et combien plus pour nous qui voyageons ! Tenez, en ce moment, la ville approche ; elle est couronnée de tours et de toits aigus, comme si les maîtres de la pierre, les vieux maçons des communes flamandes, avaient voulu imiter les dentellières du pays et faire une coiffe de lin blanc à la jeune ville qu'ils bâtissaient. La brume pâlit de plus en plus au-dessus d'elle. Écoutez comme elle porte jusqu'à nous le carillon des clochers. Les fidèles entrent sans doute dans les églises. C'est dimanche. Ils doivent être nombreux pour que les cloches sonnent si gaiement. » — « Tout se tient », me dit Grise. Mais elle n'ajouta rien, parce je l'avais reprise durement.

Et j'entrai dans la ville.

— Comment s'appelait-elle ?

— Peu importe. Elle était presque toute construite à l'ancienne mode. Toute la vie extérieure révélait un souci d'abondance et de confortable, le goût du progrès matériel, l'adoption empressée des inventions et de l'uniformité européenne. Les étalages de comestibles étaient d'une richesse inconnue dans le Midi ; les pyramides de jambons et de victuailles, la panse rebondie des chopes exposées aux devantures, disaient la violence d'appétit et de soif de tout un peuple. Cependant, les maisons des quartiers pauvres, avec leurs pignons en escaliers et leurs croisillons de bois, hautes et pressées, tournant d'accord et s'épaulant l'une l'autre, différentes par le détail se ressemblaient comme les compagnons d'un même métier. Toutes ensemble, fondues et se prêtant leurs ombres qui descendaient en diagonale, elles rappelaient l'art attentif et touffu des hôtels de ville, des puits en fer forgé où pas une nervure de feuille n'est omise, où le métal s'assouplit jusqu'à trouver la courbe des fleurs vivantes ; les beffrois, les portails composés d'autant de colonnes, de rosaces, de fils entrelacés et jamais rompus qu'il y en a dans les cellules d'une lamelle d'arbre. Parfois, derrière une vitre, une ménagère endimanchée songeait, si calme, si parfaitement sûre de l'ordre de sa maison, si dénuée de caprice qu'on cherchait involontairement le chat endormi à ses pieds, le rouet immobile et le narcisse

unique achevant de vivre dans l'aiguière au col mince. « Quels artistes ces hommes du Nord, murmurait Grise à mon oreille. Et n'est-il pas évident que toute cette race a gardé sa sève première, que la tradition ici n'est pas brisée, que ces puissants mangeurs ont un rêve de poètes et ne l'ont pas achevé encore : ils ne détruisent pas leurs vieilles villes. » Elle continua sur ce thème, tandis que je remontais les rues en pente. Je crois même qu'elle me parla d'Ibsen, et de ses émules norvégien, ou danois dont le nom est difficile à prononcer. Je la laissai aller, puis j'observai : « Grise, il y a deux sortes de poètes : ceux du ciel et ceux de la mer. Ils n'habitent point les mêmes climats. Ceux-ci ressemblent aux plongeurs qui reviennent effarés, lourds et ravis du passage de l'ombre à la lumière. Ils sont couverts de débris d'algues resplendissantes. Ils ont, dans leurs mains fermées, des perles qu'on ne voit pas toutes. Il regardent le monde à travers l'eau dont leurs yeux sont encore mouillés. Ne vous étonnez pas si le souvenir de l'abîme les hante; si leurs œuvres de tout genre gardent quelque chose du demi-jour, de l'abondante souplesse des lames emmêlées, de l'épanouissement des crêtes d'écume qu'ils ont traversées. Aimez-les, si cela vous plaît, Grise ; mais n'abaissez pas les autres devant eux. »

J'arrivai ainsi à la banlieue, et le premier homme que je rencontrai, dans un de ces jardinets qui enve-

loppent les villes d'une ceinture de vilaines petites pièces vertes cousues de murs blancs, ce fut un archer.

— De quel siècle ?

— Du nôtre, un ouvrier en manches de chemise, dont la barbe couleur de bière roulait au vent. Il était penché en avant, les jambes écartées et ployées par l'effort, les muscles de ses bras saillant sous la toile, et, de la pointe de sa flèche, il visait un carré de papier posé parmi des choux. Une vingtaine de compagnons, rangés en arrière, regardaient obstinément le chemin que la flèche allait prendre. Je dis à Grise : « Vous voyez, le geste n'est pas le même ; mais, pour le cadre, le sérieux et la passion cachée, ce sont nos joueurs de boule. » Tout près de là, je découvris un amateur de jacinthes, et, bien que la saison ne fût pas tout à fait avancée, il voulut bien m'expliquer ses plates-bandes. C'était un collectionneur qui aimait autant les éditions anciennes, comme sont, vous ne l'ignorez pas, les jacinthes violacées, que les éditions nouvelles, les claires, les ensoleillées. Il possédait des merveilles : une jacinthe toute noire, aux pétales retombants et d'odeur capiteuse ; une autre double et pareille à des bouquets de violettes de Parme montés sur une même tige ; une autre, couleur cerise, avec des bords rosés ; une autre, comme une paille d'avoine devenue fleur ; une autre, élégante et robuste, d'un rose diamanté, comme la chair des fraises près du creux qu'elle enveloppe et qu'elle parfume, et tant d'autres, tant

d'autres. Le sol était rayé de barres éclatantes. Nous n'avons pas chez nous tant de variétés d'une même plante, ni de si grassement nourries, ni d'une sève pareille, où la brume des terres basses pénètre et transparaît. Je m'étonnais, j'admirais ; cependant le regret me suivait d'un printemps moins uniforme et moins préparé que j'avais laissé là-bas, dans les pays plus chauds, sous les ronces qui n'ont point encore de feuilles pour que le soleil puisse ouvrir à la fois toutes les fleurs des fossés, à la pointe des ormeaux tout pailletés de leurs graines ailées, dans le vent qui porte un parfum déjà et qui ouvre les ruches.

— Et que disait Grise ?

— Pour la première fois nous étions d'accord. Elle n'est pas toujours d'un avis contraire au mien, bien que son humeur soit d'habitude contredisante.

— Qui donc est-elle ?

— Quelque chose qui est en nous tous, le compagnon qui parle quand nous sommes seuls ; en vérité, je le crois, une moitié de mon âme, la plus libre et la toujours jeune. Ni les souvenirs ne l'arrêtent, ni l'expérience ne l'assagit. Elle est celle qui va devant, qui bat la campagne, et qui voit, tandis que l'autre écoute et juge. Ceux qu'elle aime avec nous sont deux fois aimés. Je l'appelle Grise, et je me défie d'elle, et je m'amuse quand elle chante en moi.

XXV

LA CHASSE A LA MARTRE

Dans les fins d'hiver mélancoliques, dans les brumes et les giboulées de février et de mars, que deviennent les chasseurs, les vrais, les passionnés, ceux pour qui la chasse n'est pas un exercice de tir, mais un déduit de race et de tempérament, le besoin d'un sang habitué à l'air libre, d'une âme discrètement voyageuse et songeuse, à qui plaisent les horizons familiers et qui sait y renouveler son rêve ? Car je les ai bien étudiés, je les connais, ces ruraux, gentilshommes ou bourgeois, propriétaires de bois et de labours, et, bien des fois, sous l'enveloppe un peu lourde, sous l'accoutrement qui les distingue à peine d'un valet de chiens, peau de bique, casquette à oreilles, fouet en sautoir, guêtres tachées de boue comme les sabots d'un semeur, j'ai découvert un

poète, un poète sans parole, dont le cœur aime et comprend la chanson de la terre. Ils ne la traduiront pas ; ils n'auraient pas de mots pour la dire ; ils riraient eux-mêmes, d'un rire sonore et franc, si on leur révélait qu'ils sont poètes ; mais le plaisir est là, témoin qui parle pour eux. Ce qu'ils deviennent? Eh ! mon Dieu, ils chassent encore, ils s'ingénient à découvrir un gibier de hasard ou de passage, qui échappe aux prohibitions du préfet et fournit un prétexte à de longues courses, à des affûts, à des jours et souvent à des nuits de grand air.

C'est ainsi que j'ai été invité à une chasse à la martre.

Vous vous imaginez peut-être que la martre n'existe que chez nos fourreurs, et que, étant dite du Canada, elle ne vient pas d'ailleurs. C'est une illusion à perdre, une opinion à ne pas répandre. Vous avez pu habiter la campagne et ne jamais voir de martre, ne jamais entendre son cri qui ressemble au miaulement d'un chat, ne jamais soupçonner sa présence tout près de vous, sous votre toit. Elle est commune cependant. Mais c'est une futée qui ne sort qu'à la nuit close, une fine marcheuse qui évite les feuilles mortes, un corps souple et ployant, une ombre en maraude dans l'ombre.

Tout le jour elle dort, ou fait semblant de dormir, aplatie contre une poutre, en haut des charpentes. Aux premières étoiles, elle sent la faim, étend ses pattes courtes, ouvre, pour les essayer, ses griffes qu'elle a

longues et pointues, et, flairant son chemin coutumier, dans la poussière, les décombres, les gouttières, par le sommet ruiné des murs et leurs pentes vêtues de mousse, elle s'évade à travers les champs. Alors, par bonds capricieux, croisant ses voies, elle rôde le plus souvent au bord des talus, dans les vergers, les pommeraies. On l'accuse de croquer des œufs et de saigner des poules, comme ses frères et sœurs les putois et les belettes. Dédaignez ces commérages. Les *aficionados* de la martre vous diront, — et ils citent des preuves, — qu'elle est surtout frugivore, qu'elle fait ses délices des vieilles pommes ridées et brunes qui pendent au bout des branches nues, des cormes oubliées, des graines sucrées d'églantier, dont la grappe met du rouge parmi les ronces sans feuilles.

Nous sortions donc, vers dix heures du soir, par une barrière du parc, mon ami G.... propriétaire du château, un de ses amis et moi. Nous n'avions d'autre arme qu'un bâton. La lune, encore basse, avait du mal à dissiper la brume qui s'élève de terre au coucher du soleil, et sa lumière, très claire là-haut, n'arrivait autour de nous qu'affaiblie et cendrée. Ni les clartés, ni les ombres n'avaient de relief. La barrière ouvrait sur une route, et, de l'autre côté de la route, dans un jardin, quatre autres chasseurs nous attendaient, trois propriétaires voisins, entre trente et quarante-cinq ans, tous solidement bâtis, rompus à tous les exercices violents, joyeux avec

cette pointe de goguenarderie qui se mêle à la sympathie des chasseurs dès qu'ils sont plus de deux, et un conseiller municipal de la commune, un gars maigre et décidé, à moustache de Gaulois, qui devait jouer le rôle de grimpeur.

— C'est qu'il faut grimper aux arbres, — m'expliquait le maître d'équipage, le plus jeune d'entre nous, un convaincu de la martre, — et vous verrez comme il fera pirouetter et tomber l'animal quand nous auront un « abut ».

Je ne comprenais pas bien.

— Et les chiens? demandai-je.

— Ma chienne suffit. Je vous préviens même que vous ne l'apercevrez et que vous ne l'entendrez pas souvent. Elle galope dans la nuit à plus d'un kilomètre de nous. On la suit comme on peut. Ici, Devine!

Sur le sable de l'allée, un instant, j'entrevis une chienne mâtine, entièrement noire, pointue de museau, muette de pied, qui fit trois cercles autour de son maître et s'enfonça dans l'ombre, du côté où le terrain baissait.

— Devine est devant nous, messieurs, dit mon interlocuteur en touchant le bord de son feutre. Si vous voulez?

Il nous précéda et bientôt nous quitta, voyant que nous causions un peu trop, pour aller battre les grosses haies de prés qui alternaient avec des bancs de brume au fond de la vallée, comme des nuages

de deux gris différents roulés par le même vent. Nous entendîmes, de plus en plus lointain, l'espèce de souffle, de bruissement de pipée qui sert à exiter le chien « martrier », et à lui donner connaissance du maître. La nuit était fraîche, calme, mais encore traversée par des abois, des roulements de charrettes dans l'invisible réseau des chemins, par des cris de volailles effarouchées, par la rentrée tardive d'un fermier. Nous coupions les guérets, nous longions les choux dont les feuilles veloutées et lourdes de rosée, fléchissant sous le poids et pendant vers le sol, avaient un air de sommeil. Un rayon les effleurait. Puis nous retombions dans le sombre des labours, des talus garnis d'épines et flanqués de souches comme de tours noires, des chemins encaissés dont le faîte portait des balais de genêt et d'ajonc, sifflant un air triste. Nous pénétrions toujours plus avant dans la campagne éloignée des bourgs, où les champs sont plus étroits et les arbres plus pressés. Aucune nouvelle de Devine et de ses martres. Mes compagnons parlaient de chasse et de guerre. Je ne sais quoi d'indéfini et d'incertain, dans cette marche nocturne, rappelait les souvenirs de 1870, et j'écoutais les récits de longues étapes sans raison connue, faits de bonne humeur par des hommes qui, visiblement, entre tous les sports, préféraient celui où l'on se bat. Tout à coup, du fond des ténèbres, vers l'Ouest, un grondement s'éleva et grandit ; trente petites lumières apparurent et grossirent : les mottes

frémirent sous nos pieds ; un train, lancé à toute vitesse, déchira la nuit. Nous ne pouvions reconnaître la direction exacte de la voie ; il semblait que les fanaux, les lampes en file d'étoiles, les deux tronçons de rails éclairés et pointant comme deux cornes de feu, vinssent droit sur nous. La vision passa ; la terre continua de frémir longtemps, et plus longtemps nous entendîmes le grondement d'orage qui s'éloignait.

Nous écoutions encore, quand un aboiement retentit à quelques centaines de mètres.

— Abut ! cria l'un des chasseurs. Devine abutte ! elle abutte !

Aussitôt une débandade, une galopade à travers les sentiers, les ensemencés, les haies. Nous arrivons dans un pré que coupait par le milieu une ligne de pommiers. Au pied d'un des arbres, debout sur ses pattes de derrière, le nez droit, vraie ombre de loup dont la queue battait l'air, la chienne aboyait. La martre devait être dans les hautes branches, réfugiée, cherchant une ruse. Mais personne ne la vit. Car nous avions à peine sauté le fossé que Devine se mit à courir follement autour du pommier, puis fila tout droit, sur l'herbe argentée par la lune, vers l'étable d'une ferme accablée dans la paix nocturne et dormant au bout du pré. Il était plus de minuit.

— Quel dommage ! dit le maître d'équipage — équipage d'une chienne — en nous rejoignant. La martre s'est laissé glisser de l'autre côté du tronc !

Elle a gagné les greniers par la vigne, là-bas. Si nous étions chez mon ami, le métayer de la Clopinaie, je le réveillerais, et nous ferions la chasse dans ses charpentes. Mais, ici, je n'ose pas.

Il se mit à marcher près de moi, tandis que Devine, le long des prairies qui se succédaient, cherchait et reprenait une voie nouvelle. Elle ne s'arrêtait jamais. Depuis plus de deux heures, elle galopait, de la même allure souple, rasante et silencieuse. Dans la lumière plus vive de la lune toute levée, elle traçait des ronds innombrables, difficiles à suivre et vite effacés, comme l'ombre sans contours d'un nuage qui vole. Le chasseur m'expliquait :

— La grande affaire est d'abutter. Tous les chiens n'en sont pas capables. J'ai acheté Devine à un gars de ferme qui chassait la martre tout l'hiver pour vendre la peau aux fourreurs. J'ai pris déjà dix martres depuis novembre ; mais voilà quinze jours que je ne prends plus rien. J'ai du guignon. Si la chance me revenait, vous verriez Devine lancer la martre, toujours sans crier, et l'obliger à grimper dans un chêne bien isolé, bien nu dans le ciel et sans voisin, comme celui-ci. Elle nous appelle alors. C'est l'abut. Nous cherchons la martre dans les branches. Elle a gagné les fourches hautes, elle est tapie, allongée comme une chenille au ras de l'écorce. Le grimpeur escalade le tronc. La chienne s'accroupit au-dessous de l'arbre, les yeux fixes, la gueule entr'ouverte, et, quand la martre se précipite, pour

échapper à l'homme, la reçoit au vol et lui brise les reins. Mais, si elle manque son coup, adieu la chasse : on n'abutte jamais deux fois la même bête. Je vous assure qu'un collet de martre représente une jolie somme d'heures et de fatigues.

Je m'en aperçus bien. Nous continuâmes d'errer. Une heure sonna, puis deux heures sonnèrent dans des clochers lointains. La nuit était devenue d'un calme imposant, et le jour passé était mort jusqu'en ses derniers tressaillements. Rien n'aboyait, ne criait ou ne roulait dans l'étendue immense où nous allions. Les araignées de guéret, qui font leur travail silencieux même quand la mouche ne vole guère, tendaient leurs fils d'une motte à l'autre, et la terre avait çà et là un voile d'argent. Une perdrix partait, ou une orfraie. Devine, dans les clairières, suivait toujours les fumées de martres évanouies.

Cependant les chasseurs tenaient des propos plus lents et moins guerriers. Ils causaient de la vie quotidienne, des châteaux, des fermes et des fermages. J'observais qu'ils parlaient du paysan comme il faut en parler, ni comme d'une brute qu'il n'est presque jamais, ni comme d'un berger d'idylle. A plusieurs traits, je compris qu'ils l'aimaient. C'étaient, pour la plupart, des propriétaires ruraux d'un type nouveau, qui passent dix mois à la campagne et deux mois à Paris. Ils avaient l'esprit ouvert. Ils avaient lu les dernières pièces et les derniers livres. Tous étaient abonnés à des Revues, et je crois pouvoir

affirmer sans témérité qu'ils les coupaient. L'un d'eux, — trente ans et ancien sous-officier d'alpins, — citait à tout propos Virgile, Lucrèce, Horace, Catulle, comme un vieux conseiller, mais avec moins de solennité. Il plaisantait en latin la chasse infructueuse.

Je pensais que l'ancienne génération des propriétaires campagnards serait avantageusement remplacée par celle-ci, moins rustique et tout aussi rurale.

Je songeais également à la peur que nous devions faire aux rares témoins, s'il y en avait, qui regardaient passer nos personnes et nos ombres. Et je disais en moi-même :

« Bonnes gens, ne craignez rien de ces hommes armés de bâtons, qui suivent un chien noir. Ils sont inoffensifs. Ils n'ont qu'un goût d'aventure contrarié par la fermeture de la chasse. Ils ne prendront rien. Ils reviendront, comme d'honnêtes citoyens, dormir dans leur lit. Ce ne sont que des martriers qui s'en vont sous la lune. »

XXVI

LE VALET DE FERME

Maître Halapié, qui, en soixante années de travail et de bonne chance, avait économisé de quoi acheter la ferme des Aubriers, paysan de vieille race, prudent et observateur, racontait volontiers comment il avait embauché ce grand valet qu'on voyait rire parfois, mais qu'on n'entendait presque jamais parler.

« J'eus besoin d'un homme vers la Saint-Jean d'été d'il y a deux ans, et je n'en trouvai pas dans la commune ni dans les communes voisines. Ils sont rares de plus en plus, bien que les coureurs, quêteurs de pain, preneurs de grenouilles, et, au fond, la peste des campagnes, passent comme fourmis dans nos chemins. J'attelai donc mon cheval Abricot, celui qui ne voit que d'un œil, mais qui a trois bonnes

jambes, la quatrième étant, sauf votre respect, f... ue, et je m'en fus à la ville, au cabaret des Vieilles-Halles. Là, sur les marches qui descendent dans la rue, on rencontre, comme vous savez, les gars de ferme sans ouvrage, ceux qui veulent se faire embaucher pour l'année entière, et les métiviers qui ne cherchent que le travail de l'été. Il y en a toujours quelqu'un, assis tranquille, au chaud ou au froid, et on les reconnaît à une feuille de chêne qu'ils mettent à leur chapeau ou au coin de leur lèvre. Moi, je les regardais de loin, et je faisais mon choix en m'approchant. Mais autant dire que le hasard vous sert, car personne ne répond pour eux; ils viennent de partout où un homme peut naître; ils ont toutes les figures que le bon Dieu permet et tous les défauts qu'il laisse vivre. J'en visais un qui était tout en os, avec des joues aussi sèches que celles d'un poisson, une peau brûlée, un grand nez et des yeux qui ne remuaient point. Je lui dis :

— Veux-tu te louer?

Il ne répondit pas.

— Je t'offre vingt pistoles à l'année, nourri comme moi.

Il répondit : Oui.

— As-tu des papiers?

Il ne répondit pas.

— T'en viens-tu tout de suite?

Il répondit : Oui.

» Je le gageai, comme je raconte, parce que mes foins étaient en danger. Il a fait avec nous la mois-

son, les labours, les hersages, et je peux vous dire que, d'une certaine manière, je ne me suis pas trompé. Il est fort. Dans les faucheries, il abat son sillon de froment sans s'arrêter, sans seulement passer la manche sur son front. Il a le talent de faire marcher les bœufs. Vous dire comment il s'y prend, je ne le saurais. Il va tout droit à côté d'eux, son aiguillon sur l'épaule, sifflotant. Et les bœufs tirent la charrue deux fois plus vite que quand je les conduis; ils se dépêchent comme un lièvre quand il a vu l'aspic. Mais je ne le connais pas mieux qu'au premier jour. C'est un homme qui ne parle jamais. Après le dîner de midi, il s'enferme dans sa chambre. Compte-t-il son argent? Je n'y vais pas voir. Il nous rattrape dans les champs. Et puis, deux dimanches dans l'année, sans prévenir, il nous a quittés à la première heure; il est revenu le lendemain matin, et, ces deux jours-là, il avait de la poussière noire sur ses habits, comme s'il s'était couché sur du charbon. Je lui ai demandé où il avait passé son temps. Il n'a rien dit, et voilà l'homme! »

Le valet de maître Halapié demeura aux Aubriers, où nul n'avait à se plaindre de lui. On ne l'aimait pas. Les gars de ferme et les métayers des environs le craignaient un peu, et jasaient sur son compte. Quelques-uns disaient : « C'est un Prussien »; d'autres prétendaient qu'il avait fait son service militaire dans les compagnies de discipline; d'autres assuraient que deux fois l'an, à des époques qui

coïncidaient à peu près avec celles du payement des gages, il allait cacher son argent dans une forêt. Ces calomnies, et d'autres semblables, avaient été rapportées au grand Louis, — c'était le nom sous lequel on désignait l'homme, — et il avait ri silencieusement. Et tous les mauvais bruits, tour à tour, étaient venus se perdre dans cet abîme de silence, qui n'en relançait aucun.

La seconde année, vers le mois de juin, maître Halapié crut remarquer, à plusieurs signes, que le valet allait encore s'absenter. Les paysans, qui observent les oiseaux et qui parlent avec expérience de l'inquiétude des hirondelles ou des cigognes à la veille des départs, ont une certaine habileté pour deviner les projets des hommes. Et de quel signe le maître des Aubriers tirait-il argument? On avait commencé, dans la région voisine, à couper les foins. Les graines volaient à toutes les hauteurs de l'air, nacelles qui coulent sur le vent, ballons à parachute, fils déroulés qui portent un germe tout au bout, disques tendus et ronds comme une peau de tambour, grains de poussière enveloppés de poils. Elles faisaient le grand voyage annuel, la migration merveilleuse conduite par le vent, maître semeur. Elles allaient, lourdes encore de pollen, fécondes, pénétrées du parfum des fleurs tardives ouvertes au bas des tiges, elles allaient, soulevées par la même brise, mais différentes d'allures, vers le point inconnu, tantôt proche et tantôt très éloigné, où elles tombe-

raient à terre et tâcheraient de rendre aimable un coin de haie surpris qui ne les attendait pas. Parmi elles, les plus blanches, et celles que le valet des Aubriers suivait de ses yeux songeurs, ne venaient pas des prés. C'étaient les touffes de coton, légères, luisantes, tantôt portant une graine, tantôt ne portant rien, qui s'échappent, dans les mêmes jours de l'année, des longues grappes défleuries de certaines espèces de peupliers. Elles passent en troupes comme les nuages, elles ont comme eux des bords qui s'illuminent, qui se transforment ou qui se fondent, et la même souplesse de marche. L'homme, qui labourait avec son maître un sommet de colline, était perpétuellement distrait par ces miettes en voyage. Il était chargé de conduire les deux bœufs et les deux juments grises, tandis que le maître tenait la charrue. Mais, à chaque instant, il levait le nez, ralentissait le pas, et, appuyé sur le manche du fouet, tournant la tête, tendait l'une ou l'autre de ses joues au soleil ardent de trois heures.

— Qu'as-tu donc à regarder toujours en l'air? demanda le métayer.

Le valet, selon son habitude, ne répondit rien.

Mais, peu de temps après, l'autre insista :

— Je parie, grand Louis, que tu regardes voleter la graine et la grenaille !

Il reçut, cette fois, une réponse qui l'étonna beaucoup, et qui le confirma dans la médiocre idée qu'il avait de l'esprit de son valet.

— Oui, ça ressemble à de la lingerie; ça ressemble à des coiffes de filles.

Et le plus curieux, c'est que le domestique ne disait point cela en plaisantant, mais avec beaucoup de gravité, et même avec un peu de tristesse, comme ceux qui ne mettent ni plainte ni larmes dans les mots, et qui gardent pour eux-mêmes le vrai sens et la douleur de ce qu'ils disent.

Le lendemain matin, un mardi, la chambre du grand Louis était fermée à clef, et le valet était parti, sans prévenir personne. Il voyageait sur les routes d'abord, à pied, sa blouse de coton bleu couvrant sa jaquette de drap des dimanches. Puis il prenait le chemin de fer, et voyageait pendant quatre heures au moins, ce qui l'emmenait bien loin de la ferme des Aubriers et probablement plus loin que le vent n'avait emporté la graine la plus légère.

Avant midi, il descendit du train, et, sous la banquette, saisit un sac de charbon qu'il avait acheté à la ville. Alors, le chapeau enfoncé sur les yeux, le sac jeté négligemment sur l'épaule, le valet de maître Halapié entra dans le gros bourg où, chaque année, il venait deux fois. Au lieu de suivre la route des omnibus, il gagna tout de suite les mauvaises ruelles qui faisaient un réseau de mailles irrégulières autour des maisons. Il cherchait évidemment à ne point être vu. Les cloches sonnaient l'*Angelus* de midi. Comme elles sonnaient le dernier coup, il arriva devant

une habitation ancienne, mais nouvellement blanchie à la chaux, extrême pointe du bourg qui s'avançait dans un blé. Elle était bâtie en triangle, et n'avait que deux chambres, l'une au-dessus de l'autre. Mais un rosier encadrait la porte; un fuchsia fleurissait sous la fenêtre, et dans l'ombre en arrière, il y avait une planche à repasser enveloppée de laine. Une voisine aperçut l'homme qui portait le sac, et dit tout haut :

— Tiens, voilà le marchand de charbon! Ça doit lui coûter, à mademoiselle Francine de faire venir son charbon du loin! Heureusement pour elle que la pratique ne lui manque pas!

Déjà le grand Louis était entré dans la maison, et, après s'être débarrassé de son fardeau, montait l'échelle qui conduisait à la seconde chambre. Quand il apparut et qu'il mit le pied sur le plancher habitué au silence et sonore, une jeune fille se détourna, et ne put retenir une impression de vive contrariété qui se peignit sur son visage rond, jeune et franchement laid. Les manches retroussées, assise devant une table, les frisons de ses cheveux roux collés à son cou et à ses tempes, elle gaufrait des bonnets qui étaient rassemblés ensuite, en pile mousseuse, sur la courtepointe rouge du lit. Un petit fourneau de fonte, allumé près d'elle, lui soufflait sa chaleur vénéneuse. Mademoiselle Francine dit maussadement :

— Ah! c'est vous? La Saint-Jean n'est pas passée

pourtant ! Faudrait pas venir trop souvent, tout de même, père !

Lui, les bras tombants, le regard fixe comme celui des bêtes qui boivent, il contemplait sa fille, l'unique créature qu'il aimât, et il ne se fâcha pas de ce qu'elle disait, mais se défendit.

— Voilà cinq mois et douze jours, fit-il. J'ai vu voler les graines d'été. Ça m'a donné l'idée de te revoir, et je suis venu un peu plus tôt.

— Vous ne vous êtes pas trop montré, dans le bourg ?

— Non, j'y pensais, va !... Et j'ai apporté le charbon, pour qu'ils croient toujours que j'en vends.

— Bien.

Il s'approcha de la table et, gauchement, se pencha pour l'embrasser. Elle tendit son front, de l'air de lui faire une grande grâce, et dit :

— Vous êtes habitué dans votre nouvelle ferme ?

Au lieu de répondre, il demanda :

— Et toi, Francine, tu as la confiance de tout le monde, n'est-ce pas ? Les gens d'ici croient que je suis mort ?

— Ils ne savent pas trop. Il y en a qui croient que vous m'avez abandonnée.

L'homme se recula lentement, après avoir posé sur la table des pièces d'argent enveloppées dans du papier de journal.

— Ça vaut mieux comme ça, murmura-t-il, que s'ils savaient la vérité.

Il demeura encore un peu de temps à voir travailler sa fille, et, comme elle ne s'interrompait pas et ne relevait pas la tête, se retira en disant :

— Dans six mois, alors. Tu auras peut-être de bonnes nouvelles à me donner. Au revoir, Francine.

— Au revoir.

La première chose que fit maître Halapié, le lendemain matin, fut de renvoyer son valet.

— Je ne permets pas à mes valets de s'absenter un autre jour que le dimanche ! Dans un mois, tu quitteras les Aubriers. D'ici là, tu peux continuer à manger mon pain.

Mais la semaine ne s'était pas écoulée que le métayer, dans l'angle d'un champ de luzerne qu'il fauchait, reçut la visite du maire.

— Écoutez, maître Halapié, dit celui-ci, et pardonnez à votre valet. Le pauvre garçon a eu un malheur dans sa vie une faute que je suis obligé de vous confier pour le défendre... Il a tué un homme, autrefois, dans une dispute, dans un coup de colère, et il a fait trois ans de prison... C'est la cause de ce silence obstiné... Mais le grand Louis est digne de pitié ; il m'a été recommandé ; vous n'avez qu'à vous louer de son travail ; il a une fille de vingt ans qui a dû s'expatrier parce que, fille d'un condamné, elle ne trouvait plus de clients dans son pays d'origine... C'est elle qu'il va voir, en se cachant... Il se fait passer pour un marchand de charbon, pour ne pas la compromettre.

Deux fois l'an, ce n'est guère... Pardonnez-lui, maître Halapié, et gardez-le à votre service. Vous n'avez rien à redouter de lui, et ce sera une charité vraiment rare, vraiment grande...

Il n'avait pas plutôt disparu derrière la haie, que le métayer appelait à lui le valet, et lui donnait son congé pour le soir même. L'homme ne résista pas, ne demanda aucune explication, et partit silencieux comme il était venu. J'ai appris de maître Halapié lui-même, qui avait présidé aux préparatifs du départ, en chef de ferme vigilant, que le grand Louis emportait une lame de faux, une pierre à aiguiser dans une corne de vache, un vêtement complet, deux chemises, et une petit boîte de bois servant de tronc, fermée à clef, sur laquelle était collée une étiquette. Et l'étiquette portait, écrit par une main lourde qui s'était appliquée : « Pour remettre, en cas de malheur, à mademoiselle Francine, repasseuse ». Rien qu'un prénom ; aucune autre indication ; aucun papier compromettant. Comme ça, même après la mort, il ne la trahirait pas.

XXVII

LE SECOND JOUR DE PLUIE

Le premier point de la côte française où le granit se déploie en falaise est l'île d'Yeu. Jusque-là, il n'apparaît qu'en promontoires isolés, qu'en écueils fouettés par la lame ou recouverts par elle aux plus humbles marées. L'île d'Yeu annonce la Bretagne. Elle est le fort avancé de cette formidable enceinte de pierre où la mer, plus furieuse qu'ailleurs, ne fait cependant aucun progrès, où elle ne trouve d'autre fissure que le lit de pauvres ruisseaux, qu'elle élargit démesurément à leur embouchure, et gonfle, et change en lacs torrentueux, fiords des pays moyens, où ses eaux apprennent à connaître le reflet des vrais chênes.

Grâce à la lenteur des bateaux qui font le service entre Fromentine et Port-Joinville, l'île d'Yeu n'a

presque rien perdu de sa sauvagerie, de son aspect de rocher réservé à la marine et à la pêche. Les baigneurs y viennent peu ; ceux qui viennent s'en vont vite : il n'y a là que l'Océan, des écueils et du ciel, et ce n'est pas, on le sait, de quoi arrêter longtemps les touristes. Nul n'y demeurera plus de huit jours, s'il n'est retenu par quelque affaire, ou poète, ce qui dispense de toute raison.

Vous devinerez donc aisément que, si l'hôtel Camaret, au mois de juin 189..., possédait deux pensionnaires débarqués dans l'île depuis plus de quinze jours, c'est qu'ils appartenaient précisément à ces deux catégories, l'un amené par sa fantaisie de peintre, l'autre par la santé de son fils, un collégien de dix ans, blond, distrait et doux de visage comme une petite fille. L'enfant souffrait-il de surmenage, de faiblesse native, ou d'une croissance trop rapide ? Le père avait dû lui faire interrompre ses études, sur l'ordre des médecins, demander lui-même un congé à ses chefs hiérarchiques, et venir là respirer l'air tout chargé d'iode et de sel qui souffle de la mer.

Il était juge d'instruction, et sa profession lui avait moins donné l'habitude de découvrir les coupables que celle de soupçonner les passants. Il se liait difficilement, dans la crainte d'avoir à instruire, plus tard, contre ceux qu'on lui présentait. Galant homme, d'ailleurs, et scrupuleux dans les questions de forme au point qu'un coup de chapeau négligé ou d'une amplitude mal calculée le rendait malheureux,

M. de Montmagne, en arrivant à l'hôtel, avait été contrarié d'y rencontrer, installés depuis un mois et pour longtemps sans doute, le jeune peintre et sa femme. Il se défiait, par nature; mais il savait, par expérience, qu'il est impossible que quatre personnes, habitant sous le même toit, dans un coin reculé de campagne ou de côte, continuent d'être, pendant plusieurs semaines, absolument étrangères les unes aux autres.

Rapidement, il se rassura. Le jeune ménage était d'une discrétion entière. A table, les deux jeunes gens semblaient à peine se douter de la présence, dans la même salle mais à l'autre extrémité, de M. de Montmagne et de son fils. Ils causaient peu, se levaient au bout de vingt minutes, se promenaient sur le quai en forme de croissant où sont amarrés les bateaux sardiniers et les thoniers aux belles mâtures, ou bien partaient, chargés de boîtes, de parapluies et de pliants, pour aller prendre un croquis le long de cette côte admirable que bat le flot du large. Deux ou trois fois, M. de Montmagne les avait aperçus, sur la falaise ou sur les plages, aux endroits les plus renommés de l'île, la Pierre Branlante, le Port de la Meule, le Château de la Mer, cette forteresse bâtie sur un récif, on ne sait par qui, devenue couleur de goémon, belle dans un cadre plus beau encore et, seule peut-être parmi les ruines, sans histoire, sans légende même, toute mystérieuse, poème libre du passé que chacun lit comme il veut.

Le magistrat ne s'était point approché d'eux, bien qu'il fût, comme tant d'autres, vivement attiré par un chevalet posé en plein champ, et que la curiosité de voir la copie fût plus forte chez lui que le goût de l'original. En somme, et huit jours après son arrivée dans l'île, M. de Montmagne songeait, avec satisfaction, que les commensaux de l'hôtel n'étaient pas gênants. Il avait évité les présentations, les conversations, les indiscrétions habituelles. Ce voisinage forcé ne lui avait coûté que de vagues inclinations de tête, quand il traversait la salle à manger pour aller prendre possession de sa table réservée, et quelques : « Après vous, madame », « Je vous en prie », « Pardon, madame », murmurés dans les corridors et les escaliers.

L'enfant, lui, séparé de sa mère qui n'avait pu faire le voyage, se sentait attiré vers l'inconnue par l'habitude et le regret qu'il avait de la protection féminine. A cet âge de tant de confiance et de tant de faiblesse, il serait allé volontiers vers l'unique créature qui, par un peu de grâce, par la blancheur de ses mains, par l'aiguille qu'elle tenait souvent, par sa présence fréquente, lui rappelait obscurément sa mère. Il regardait quelquefois le peintre, un grand blond, pâle, barbu et chevelu, à mine de poète allemand, mais plus fréquemment et plus longuement la jeune femme, qui avait des bandeaux cendrés, l'air un peu triste, et qui ne le regardait jamais, lui, jamais. Il ne remarquait pas de quelle pauvre robe

grise, toujours la même, elle était vêtue, ni à quel milieu populaire, incertain du lendemain et luttant pour la vie, ces deux personnes appartenaient.

— Qu'est-ce que ces gens-là, madame Camaret ? avait dit M. de Montmagne à l'hôtesse, après une douzaine de jours.

— Vous le voyez bien, un peintre et sa femme.

— Ils sont mariés ?

Madame Camaret s'était redressée, le poing sur la hanche, relevant, de l'autre main, son tablier :

— Vous croyez donc que je recevrais dans mon hôtel... Ah ! mais non !... Elle a une bague, vous savez, et puis c'est poli, monsieur ; jamais un mot plus haut que l'autre ; et puis elle va à la messe, quelquefois, le dimanche, avec un livre... Depuis deux mois qu'ils sont là... Ah ! mais non !... Seulement, ça n'est pas riche, ça travaille. Tout le monde n'a pas des rentes !

Là-dessus, madame Camaret avait tourné ses fortes épaules, et, d'indignation, s'était retirée.

Vinrent deux jours de pluie. Le second est toujours cruel. Il y a une déception à retrouver le ciel pesant et bas de la veille, les mêmes demi-ténèbres, le même ennui des choses. Tout était gris, les nuages, la mer, les voiles, les quais, les hommes errants sur les jetées ; on ne voyait qu'un peu de vert dans toute cette brume : le reflet des bateaux sur l'eau calme. M. de Montmagne, qui avait essayé de tenir dehors avec un parapluie et de gagner, par la route mon-

tante, le bourg de Saint-Sauveur, rentra vers deux heures et demie, las, mouillé, vaincu par l'averse pénétrante et chaude. Dans la salle du vieil hôtel, quand il entra, content de se mettre à l'abri, je ne sais quelle imprudence lui fit dire, en fermant son parapluie :

— Ah ! quel temps, madame ! Vous avez eu raison de ne pas sortir.

La jeune femme travaillait à un ouvrage de couture, au fond, près d'une table desservie sur laquelle étaient posés du fil blanc et des ciseaux, qui luisaient dans l'ombre. Elle eut à peine l'air d'entendre. Elle répondit d'une voix timide, basse :

— Mais oui, monsieur.

M. de Montmagne traversa l'appartement. Mais l'enfant, qui le précédait, fatigué de solitude, cherchant un regard jeune et une caresse, avait déjà couru vers l'étrangère que saluait son père, et, le béret à la main, ses beaux yeux tout réjouis par la nouveauté de sa démarche :

— Bonjour, madame, dit-il.

Il s'attendait à être attiré, embrassé. Les amies de sa mère ne faisaient-elles pas ainsi ? La jeune femme eut, au contraire, un frémissement d'épaules, comme une peur rapide ; elle laissa retomber son ouvrage sur ses genoux, ne leva pas les yeux, et, d'un mouvement lent et presque dissimulé de ses doigts, ramena les plis de sa robe qui auraient pu toucher le petit.

— Reviens, Maxime ! cria le père.

Debout sur la première marche de l'escalier, il vit alors l'étrangère détourner la tête vers la fenêtre, et, les traits tirés, plus pâle que de coutume, regarder avec une expression de souffrance les lointains gris de la mer.

La leçon, quelle qu'en fût la cause, avait été trop rude. A partir de ce moment, M. de Montmagne ne salua plus, n'eut plus l'air de connaître la présence des deux étrangers dans l'hôtel ; il s'arrangea même pour ne plus prendre ses repas aux heures anciennes, et pour diriger ses promenades vers des falaises ou des grèves où il était certain de ne pas rencontrer le peintre. Les huit derniers jours de sa saison à l'île d'Yeu furent une semaine de défiance hostile et de silence.

Il devait quitter Port-Joinville un samedi matin, au petit jour. Avant cinq heures, la mère Camaret l'avait éveillé. A cinq heures et demie, les malles bouclées, la note acquittée, il se promenait, dans le soleil froid qui commençait à diviser les brumes, sur la jetée le long de laquelle chauffait le vapeur de Fromentine. Les matelots du bord chargeaient des boîtes de conserves et des mannequins de homards. On allait, dans cinq minutes, détacher l'amarre. M. de Montmagne vit s'ouvrir, à trois cents mètres de là, la porte de l'hôtel Camaret, et accourir un homme qui n'avait eu que le temps de passer une jaquette et de venir. Le col relevé cachait une chemise sans col. C'était le peintre.

— Voulez-vous me permettre de vous dire un mot, à vous seul ? fit-il.

M. de Montmagne s'écarta de quelques pas de son fils, sans répondre autrement.

— Monsieur, continua le jeune homme, elle m'a supplié de ne pas vous laisser partir sans vous expliquer une chose qui vous a certainement froissé. Lorsque votre fils lui a dit bonjour, la semaine dernière, elle l'a repoussé. Et elle a bien compris qu'elle vous offensait. Mais, c'est qu'elle avait peur de vous offenser davantage en embrassant le petit.

Il hésita un instant, et ajouta :

— Nous ne sommes pas mariés.

M. de Montmagne connaissait assez bien la vie, et surtout, par profession, la vie irrégulière, pour ne pas être frappé de ce qu'il y avait de rare et de délicat dans ce scrupule d'une femme tombée. Il savait que tout ne sombre pas à la fois, et qu'il y a des degrés d'ombre. Il savait aussi qu'on peut les remonter. L'image de cette jeune femme lui apparut de nouveau, telle qu'elle était, pauvre, habituellement triste. Il se rappela les tentations effroyables de la misère, les exemples, l'atmosphère de l'atelier ou de l'usine, tout ce qui fait qu'il y a tant d'âmes sans appui, et, quoiqu'il ne fût ni très crédule ni très sensible, il eut pitié. Il regarda, un moment, ce jeune homme qui marchait à côté de lui, un peu gêné et cependant assez franc pour ne pas mentir, leva les

épaules comme ceux qui ont peur de parler dans le vide, et dit :

— Laissez-moi vous répondre librement. J'ai une quinzaine d'années de plus que vous. Je puis vous donner un avis sans trop peser mes mots. Eh bien ! ce que vous venez de dire là, ce recul devant la pureté d'un enfant, ce soin de l'expliquer ensuite en s'accusant, ce sont de jolis sentiments. Celle qui les a eus mérite mieux que l'abandon. Vous avez dû la séduire. Elle souffre. Pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

L'autre leva sur lui un regard à la fois étonné et content. Il balbutia :

— Il y a des difficultés, des grandes : des oppositions, des...

Le bateau à vapeur sifflait. Ils se séparèrent.

. . . . . .

Six mois plus tard, M. de Montmagne, en dépouillant son courrier, ouvrait une enveloppe qui contenait une carte de visite : « *Émilie Montreux. lingère.* » On avait rayé le mot « lingère », et, à la place, une main inexpérimentée avait écrit : « Mariée. — Merci. »

XXVIII

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

Je suis entré souvent dans les bibliothèques populaires, aux heures de distribution, un peu par flânerie, beaucoup pour voir passer la vie, pour entendre les mots de ce peuple dont nous ne percevons, dans la rue, que la rumeur confuse. C'est un bon lieu d'étude. Les salles, d'habitude, sont situées au milieu des quartiers ouvriers et au premier étage, toutes tapissées de livres reliés que dominent là-haut, près du plafond, des légendes en lettres dorées : Sciences, — Histoire, — Voyages, — Géographie, — Romans, — Poésie, — Œuvres diverses. Que comprennent les « œuvres diverses » ? O classification rudimentaire et ample, où j'ai vu se ranger Montaigne près d'un dictionnaire portugais ! Les casiers pleins, comme tous les trésors, sont

protégés. Une balustrade intérieure, en forme de lyre, tourne autour de la salle, et met les livres à un mètre des mains et des yeux. Le seul panneau non défendu est celui de l'entrée, celui des Sciences.

— On ne vole guère les philosophes, me disait un bibliothécaire, ni les physiciens, ni les géologues que nous groupons là côte à côte. Ils vieillissent tranquilles. C'est le roman qu'on enlève.

— Combien par an ?

— Vingt-cinq mille environ. Dans le chiffre total de nos prêts, ils comptent bien pour soixante pour cent ; puis viennent le théâtre, les voyages, la critique littéraire, les mémoires. La dispense du service militaire pour les ouvriers d'art nous vaut quelques fervents amateurs de traités de céramique, de broderie, d'architecture. Il reste un petit pour cent que les sciences naturelles partagent avec Aristote. Nous avons encore un lecteur d'Aristote, monsieur, et je vous le présenterai. Je cours ouvrir les portes.

C'était le soir. Deux becs de gaz, au bout des tuyaux en équerre qui tombaient du plafond, élargissaient leur flamme, où sifflait un filet d'air aigu, ténu, indéfini, comme la plainte des bûches mouillées. Les mauvaises reliures de basane rouge, avec leurs titres qui se suivaient en ligne, ressemblaient à des pentes de rideaux rayés, comme il y en a autour des vieux lits, dans les fermes. Et cela tremblait sous la lumière inégale. Derrière le voile, en effet, les auteurs de tout âge dormaient, ceux qu'on

ne réveille jamais et ceux qui, entre deux sommes rapides, vont de maison en maison, d'âme en âme, semeurs de joie bonne ou mauvaise, semeurs de souci, semeurs d'idéal. Ils dormaient. J'étais seul. Je songeais : « Quels sont ceux qui vont s'éveiller à l'appel de leur nom, et courir à travers le monde ? Jusqu'où iront-ils ? En quelles pauvres mains ? Vers quelle tristesse ou quelle inquiétude ? Auront-ils les paroles qu'il faudra ? Que je voudrais l'entendre, l'intime dialogue qui s'établira dans une heure, dans quelques minutes peut-être, entre eux et les pauvres qui viennent, et voir cette caresse des mains rudes ou légères qui tournent la page blanche, cette tendresse des yeux qui se hâtent, et le sourire, ou le trouble, ou les larmes, ou le rêve, par quoi sera prolongée, embellie ou souillée, la journée laborieuse et toute vide de pensée ! »

Un piétinement sourd, un bruit de voix sonna dans la cage de l'escalier. La porte s'ouvrit. Le bibliothécaire reparut, blond, mince, jeune, enchanté de précéder et d'introduire la première escouade de ses clients. Ceux-ci, une trentaine, qui avaient dû attendre en bas l'heure réglementaire, s'avancèrent par groupes, tous dans la même direction vers le fond de la salle où était l'inscription : Romans, nouvelles et contes. Un petit commis de magasin chétif, imberbe, avait pris les devants, s'était accoudé sur la balustrade, et demandait déjà :

— *Fort comme la mort ?* Vous avez ?

Les lecteurs étaient, presque tous, accompagnés : modistes ou lingères causant avec une amie ; vieil ouvrier avec un jeune, peut-être son fils ; mère suivie d'une ou deux filles ; demi-bourgeoise impotente et souffrante flanquée d'une domestique. On se consultait, on faisait de la critique, un peu sommaire, mais motivée. Quelqu'un disait près de moi : « Demande donc de l'Ohnet. Il y a des amours : c'est beau ! » Deux gamins, roses, à cheveux ras, que nimbait le bec de gaz tout voisin, échangeaient une confidence :

— Dis donc, du Bossuet, qu'en penses-tu ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Quand j'en prends, moi, je ne le lis jamais.

C'était un bavardage à voix basse, que dominaient les dialogues brefs des clients qui interrogeaient le bibliothécaire, et le bruit des pas qu'on essayait de faire glissants et légers sur le parquet, par respect pour le bois, pour le lieu, pour la loi ; un concert en sourdine que ponctuait, à intervalles réguliers, l'appel d'un commis enregistreur, assis dans une salle à côté, et qui murmurait : « Série B, numéros 2201, 2202, in-12 ! A un autre !... » La foule tournait dans l'hémicycle ; les entrées compensaient les sorties ; des remous souples amenaient, un instant, les jaquettes usées près des châles de laine, les mantelets près des corsages ajustés, les petits chapeaux à cinq francs quatre-vingt-quinze près des bonnets

ruchés et des « cronstadt » de banlieue. Je m'approchai de la balustrade et du couloir protégé où se démenait, sans arrêt, sans humeur et sans trouble, le bibliothécaire enthousiaste encore de son métier et enchanté de se donner de la peine.

La vieille dame et sa bonne s'avançaient à la barre, solennelles.

— Nous sommes deux, monsieur, ma bonne et moi : nous avons droit à quatre volumes.

— Lesquels ?

— Un voyage pour elle, un roman pour moi.

— De qui ?

— Ça ne fait rien.

Une couturière lui succède, en uniforme noir d'atelier comme il faut. Elle a des yeux trop grands, des cheveux superbes, une voix faible et sans timbre.

— Mademoiselle, vous avez un auteur préféré ?

— Oui, monsieur : François Coppée.

— Plus un seul, en ce moment.

Elle fait un signe de tête découragé, et, déjà détournée, n'essayant pas de remplacer son rêve :

— Je le pensais bien : je n'ai jamais de chance.

— Moi, monsieur, — et la voix sonnait clair, tandis que la belle plume rouge, unique dans la salle, tremblait sur le chapeau, — moi, je voudrais *la Dame aux Camélias ?*

— Pas souvent chez elle !

— *Le Lys rouge?*

— En main.

— Du Labiche, alors?

— Il nous reste *Doit-on le dire*, *la Poudre aux yeux*...

— Et *le Chapeau de paille d'Italie*, n'est-ce pas? J'ai relu tout ça!

Un instant de méditation ; un haussement d'épaules ; une ardeur qui tombe :

— Que voulez-vous? Donnez-moi les Mémoires de madame de Rémusat!

L'ouvrier aisé, beau parleur, habitué des réunions publiques, fier de sa barbe longue et grise, s'est arrêté devant le panneau de gauche : Histoire. Il étend le bras, et prononce :

— Des livres sur le premier Empereur. Mais rien du second, vous pensez : il m'embête, celui-là!

Une ménagère, les cheveux déteints et tirés sous une capeline, et qui devait faire une commission, est venue demander :

— Quelque chose par Molière?

— Et puis?

— Une Marie-Antoinette?

— Nous en avons sept. De quel auteur?

— De qui vous voudrez : c'est elle que je veux.

Des jeunes filles, évidemment des aspirantes à

quelque brevet, des employés, des enfants, un sous-officier, un porteur de dépêches ont choisi : *Marbot*, le *Journal* des Goncourt, *l'Invasion* d'Halévy, *l'Immortel*, des romans de Dumas, — toujours bon premier, — de Tourguéneff, d'Henry Gréville, d'André Theuriet. Deux exemplaires des *Misérables* ont franchi la porte et sont partis vers les faubourgs. Un épicier, encore en surplis gris, a fait un lot, gravement, des *Deux Faust* et des *Mille et une Nuits*.

Tout ce monde qui passait et repassait, ou presque tout, représentait une fraction un peu cultivée du peuple, une élite habituée aux livres, familière avec le personnel de la bibliothèque, capable de feuilleter un catalogue et de répondre à une plaisanterie.

Des vrais pauvres, des novices qui venaient là humblement, émus devant un livre comme devant un mystère ou devant un grand du monde, je n'en ai vu que deux. Le premier était un apprenti, sans chapeau, sans gilet, vêtu d'un pantalon rapiécé qu'une seule bretelle tirait sous la veste trop courte, un adolescent voûté, l'œil fixe, chargé de tristesse et de volonté. Il demanda : « Une histoire d'enfant pauvre, s'il vous plaît ? » Et le bibliothécaire hésitait, devinant que cette âme obscure cherchait un livre de salut, un livre où fût raconté comment on brise la chaîne de misère, et comment on s'élève. Je ne sais pas l'inspiration qu'il eut. Je crois qu'il donna un volume quelconque. Car d'autres clients attendaient. Et justement il y avait là une jeune

fille qui disait avec insistance, avec une sorte d'impatience même :

— Monsieur, monsieur, je rapporte *la Lyre*.

C'était, autant qu'on peut juger en un si court moment, la fille de quelque très humble ménagère, une de ces aînées qu'on n'envoie pas à la fabrique parce qu'elles sont trop jolies, et qu'on a peur. Elles ont élevé déjà trois ou quatre frères ou sœurs, ce qui leur donne un air grave et digne. Mais elles perdent cette assurance pour un mot qu'on leur dit, toute leur vie et toute leur expérience tenant dans la maison, entre le fourneau, l'armoire, les berceaux et le puits dont la margelle ne sèche jamais. Celle-ci avait le teint blanc, les yeux blonds avec de grands cils et une longue bouche qui souriait par habitude, comme celle des toutes jeunes mères. Elle tendait à bout de bras le tome deuxième de *Toute la lyre* de Hugo. Et le bibliothécaire, ayant ouvert le livre, par hasard, eut un moment de surprise et s'exclama :

— Oh ! mademoiselle !

Je me penchai. Il désignait du doigt, avec une indignation moitié sérieuse et moitié feinte, quatre vers au bas desquels il y avait une annotation, d'une écriture fine et appliquée,

Le poète disait :

Ce vieux mot qu'il faut effacer,
« Je t'aime », aujourd'hui me déchire :
Vous le disiez sans le penser,
Moi, je le pensais sans le dire.

Séduite par le madrigal, la pauvre fille avait écrit : « Délicieux ! » avec un gros point d'exclamation.

— C'est vous, mademoiselle, qui avez fait cela !

Elle pâlit, puis rougit extrêmement. Plus de vingt personnes, des inconnus, se pressaient autour d'elle.

— Qu'en savez-vous ?

— Je reconnais votre écriture.

Un éclair de colère et de pudeur effarouchée passa dans les yeux blonds.

— Vous le voudriez peut-être bien, connaître mon écriture, dit-elle ; mais ceux à qui j'écris sont loin d'ici !

— Dites que c'est vous ?

Elle n'avoua pas. Mais ce bruit, ces regards, ce livre accusateur, cette lumière, ce décor insolite l'arrêtèrent net dans son essai de défense. Elle se mit à trembler. Ses yeux s'emplirent de larmes. Et elle s'enfuit, tout à coup, sans un mot de plus, poursuivie par la clameur des habitués, qui disaient :

— Regardez donc, cette demoiselle Printemps, qui écrit sur les livres ! On voit bien que c'est le premier qu'elle lit.

Les voix s'arrêtèrent toutes ensemble, quand l'admiratrice de Victor Hugo eut passé la porte. Et seule, de tous les clients de cette soirée, la petite faubourienne, en descendant l'escalier, ne fit pas plus de bruit qu'une souris.

XXIX

LA REINETTE GRISE

Marthe-Mariette s'était assise, pour déjeuner, sur un banc du square Louvois. Quelques humbles, qui ont peu de temps à eux et moins encore d'argent, élisent, pendant l'été, ce restaurant en plein air. Il est discret. On n'a qu'à tourner le banc du côté des massifs de fusains qui forment deux demi-cercles dans le carré des grilles, pour se trouver à l'abri du vent, de la poussière et des passants de la rue Richelieu. Un endroit charmant, je vous assure. Les moineaux tiennent compagnie. Les marronniers donnent leur ombre. Il y a même une fontaine Wallace sous les trembles, au fond de la place. Mais c'est bien peuple, les fontaines. Les gens comme il faut n'en usent guère. Marthe-Mariette était de ce nombre.

Elle se hâtait. Et comme elle avait les dents jeunes, — jolies aussi, — le petit pain fourré d'une mince tranche de jambon diminuait rapidement. Le papier d'où elle l'avait tiré était encore déplié sur les genoux de la jeune fille. Droite, les yeux devant elle, la voilette chiffonnée couvrant de perles et de plis bruns tout son front jusqu'aux sourcils, elle semblait contempler les vitrines du marchand d'estampes, de l'autre côté de la rue. Mais, à cette distance, elle n'y pouvait rien voir, et la vérité, c'est qu'elle était gênée par la présence d'un étranger qui venait de s'asseoir à l'autre bout du banc. Il n'était pas bien imposant, l'étranger. Malgré son chapeau de soie et sa jaquette, il appartenait au monde de misère et d'espoir, jeune commis probablement, courant la ville, entré dans le square pour dévorer un croissant, comme elle pour croquer un petit pain. Marthe-Mariette avait deviné cela d'un seul coup d'œil, dès l'arrivée. Seulement, depuis lors, elle se sentait souvent regardée. L'être une fois, cela peut plaire; deux fois, passe encore; mais au delà, Marthe-Mariette était de celles qui s'effarouchent. Elle se hâtait.

Quand elle eut fini de manger, elle prit dans sa poche une coquille de nacre et un flacon de verre long d'un doigt. Mais, à peine avait-elle versé le vin dans la coupe, qu'un faux mouvement, la hâte, une émotion dont on n'est pas maître, fit tout tomber sur le sable. Marthe se baissait déjà, toute rouge et

contrariée, quand le voisin avec empressement ramassa la coquille, et la tendit.

— Voici, mademoiselle.

Il s'était levé à moitié, pour offrir plus poliment l'objet. Il avait une figure drôle et comme façonnée pour le rire : des yeux très clairs, un nez comme celui de Polichinelle, des lèvres roses, lisses, relevées aux deux coins dans la barbe en carré. Et son geste était gauche, comme il arrive aux petites gens qui veulent montrer de l'éducation.

— Si vous permettez, mademoiselle, dit-il en voyant que Marthe serrait la coquille, j'irai vous chercher de l'eau ?

— Merci, monsieur.

— Cela ne me dérangera guère : il y a là-bas une Wallace.

— Je le sais. Merci.

— Mais vous avez soif, mademoiselle. Acceptez au moins une pomme. Elle est bonne. C'est une patte-de-loup.

Elle s'en allait. A demi détournée, elle sourit en entendant ce mot : patte-de-loup.

Sa bouche s'était allongée, mais timidement, sous la voilette baissée, et elle dit :

— Ce nom-là n'est pas de Paris ; on ne l'emploie qu'en Vendée.

— Mais c'est que j'en suis, de la Vendée, mademoiselle !

Elle se prit à rire tout à fait.

— Et moi aussi ! Est-ce drôle !

— Je suis de Luçon.

— Moi, de Fontenay-le-Comte.

— Alors, prenez ma pomme, puisque nous sommes pays ?

Marthe-Mariette hésita. Peut-être songeait-elle que, depuis Ève, ce n'a jamais été un acte indifférent d'accepter une pomme de son voisin. Celui qu'elle avait en ce moment s'était penché vers une serviette de maroquin déposée sur le banc, et en retirait un petit objet rond, enveloppé de papier soie.

— Tenez, mademoiselle... Vous pouvez bien prendre... C'est maman qui me les envoie.

Elle céda, sans savoir pourquoi, et sans doute à cause de l'attrait obscur de la maison de là-bas. Marthe-Mariette s'assit à l'extrémité du banc, le plus loin possible, et, ouvrant le papier, trouva une pomme de reinette grise qu'elle commença à peler, mais lentement. Personne ne les observait. Personne ne se souciait de ces deux êtres sortis de la foule, qui allaient y rentrer, errants de la vie un moment rapprochés, dont les routes s'éloigneraient ensuite, pour jamais. La jeune fille mordit le premier quartier de pomme. Le donateur de la patte-de-loup regardait sans plus se gêner, avec cette joie populaire qui n'a pas de nuance, et, pour peu de chose, jaillit tout entière.

— Comme on se rencontre tout de même ! fit-il. Savez-vous, mademoiselle, que ça ne m'arrive pas

souvent de retrouver des pays, surtout de cette façon-là ? Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes à Paris ?

— Treize mois.

— Oh ! moi, j'y suis depuis ma petite jeunesse. Maurice Favier, pour vous servir.

— Je connais ce nom-là.

— Ça ne m'étonne pas : je l'ai pris chez nous !

Et, mis en verve par ce rien de sympathie qui se devinait entre eux, il raconta qu'il était venu à Paris tout jeune, « pour gagner ». Les commencements avaient été durs. N'ayant que lui-même pour protecteur, — ce qui est un peu insuffisant au début et très doux par la suite, — il avait lentement monté en grade dans la maison de librairie où le hasard l'avait jeté, vieille maison classique, sûre, timide et parcimonieuse. Les bureaux, quand il entra comme expéditionnaire, étaient pleins d'employés tout gris, qui donnaient à espérer. Après douze ans, les mêmes titulaires, devenus tout blancs, occupaient les mêmes postes. On venait seulement de confier à Maurice Favier, depuis deux ans, l'honneur de représenter, dans les provinces de l'Ouest et du Sud-Ouest, la maison Édouard Plémont et Compagnie, et de placer les produits de l'usine. Hélas ! avec des restrictions : défense de vendre à Nantes la marchandise ordinaire, livres de classes et livres de prix ; défense à Rennes ; défense à Vannes ; défense à Saint-Méen où il y a un grand collège ; défense à Bor-

deaux; partout enfin où les belles commissions étaient sûres. Et la raison? toujours la même : un ancien, qu'on ne mettait pas à la retraite par économie, qui ne voyageait que sur les grandes lignes et ramassait tout le bénéfice de la tournée.

Voyant qu'on l'écoutait, et que les mains dégantées qui tenaient le couteau à manche d'écaille étaient elles-mêmes attentives, Maurice Favier continua.

C'était bien injuste, n'est-ce pas? d'être ainsi privé de son gain, et quelquefois bien cruel, car on avait une lourde charge en Vendée, la mère, à qui on avait dit en partant : « Ne t'inquiète plus de rien, maman. Si j'ai une place, ça sera pour nous deux. Tu en as assez fait. Repose-toi, et à mon tour! » Le gamin de quatorze ans, puis le jeune homme, puis l'homme avait tenu parole. Chaque mois, il envoyait le mandat-poste attendu, et chaque jour, à l'heure de la journée finie où le souvenir monte, comme une étoile, il s'imaginait voir la vieille maman de Luçon, assise au frais, tranquille, causant avec les voisins de la rue, prise par tout le monde pour une rentière. Mais elle lui coûtait si cher, la vieille maman, qu'il avait fallu trouver un expédient pour ne pas s'endetter. Maurice Favier avait de la mémoire, une faconde naturelle, le type d'un amuseur. Et il s'était mis à donner dans les collèges de province des « soirées récréatives ». On l'avait pour cent francs, pour moins quand on tenait ferme. Quand il avait achevé sa tournée chez les libraires, il passait un

habit, montait sur l'estrade, récitait des monologues, des fables; il savait même remuer la corde de cuivre toujours tendue dans les petits milieux bourgeois, et dire *la Grève des forgerons, l'Épave, l'Aigle du casque.*

— Tout ça, mademoiselle, conclut-il, ça n'est pas très gai, pas très considéré, mais c'est pour l'ancienne. Avez-vous encore la vôtre ?

Pour la première fois, Marthe-Mariette le regarda bien en face. Elle avait encore un petit morceau de pomme au coin de ses lèvres devenues sérieuses.

— Oui, dit-elle, mais j'ai moins de chance que vous : je lui coûte.

— Pourtant, vous travaillez ? Qu'est-ce que vous faites, mademoiselle ?

— J'ai mes brevets. Je voudrais entrer dans l'enseignement.

Maurice Favier hocha la tête, et répondit étourdiment, comme s'il jetait un refrain de monologue :

— C'est pas chanceux, les deux brevets !

Une voix de reproche, faible, murmura :

— Je le sais bien, monsieur.

Et elle se tut. Marthe-Mariette avait senti le voisinage d'une misère plus heureuse que la sienne. Elle se retrouvait déjà l'être anonyme qui passe, en défiance contre les sympathies dont il a éprouvé le danger secret, ou l'inutile pitié. Là-bas, dans le pays où avait mûri la reinette grise, une telle rencontre aurait pu avoir un lendemain. L'occasion eût été

ramenée par toutes sortes de parentés et de souvenirs communs, la gêne présente moins accusée par les contrastes, l'ambition plus médiocre à la fois et plus sûre. Mais bien du rêve s'en va, quand on cherche le pain, chacun pour soi, et au loin.

La jeune fille se leva. Une petite tranche de pomme blanche, pelée, qu'elle avait oubliée sur sa robe, tomba à terre.

— Tiens ! dit Maurice, le dernier quartier !

Elle ne sourit pas. Il remarqua qu'elle avait bien des yeux de Vendée, des yeux qui pensent la même chose longtemps. En quelques pas, elle et lui, ils furent devant la grille du square.

— Au revoir, mademoiselle ; bonne chance !

Marthe-Mariette eut un mot plus juste, et dit :

— Adieu, monsieur.

Et ils entrèrent tous deux, en sens contraire, dans la grande foule en marche.

XXX

LA FANEUSE ENDORMIE

Il y avait, dans un quartier pauvre, une femme nommée Henriot, qu'on appelait naturellement la Henriotte. Elle habitait, au fond d'une cour, une maison dont tous les étages se ressemblaient, balafrés à l'extérieur par la même lézarde à qui la mousse mettait des lèvres vertes, meublés de lits où l'on dormait au moins trois, de chaises dont la paille usée faisait comète en dessus ou en dessous du siège, d'un poêle où deux litres de coke entraient malaisément, gîtes de gueux bien pareils, premier, second, troisième, jusqu'au cinquième où logeait précisément la Henriotte. Rien ne la distinguait des ménagères ses voisines, si ce n'est une allure plus fiévreuse, un tourment plus continu des obligations et des hasards de la vie. Quoi qu'elle fît, elle songeait en tremblant

à ce qui restait à faire ; car ce n'est pas toujours le vent qui est dur, c'est souvent l'arbre qui est faible et frissonne pour peu de chose. Avant de partir, le matin, pour la filature de toiles où elle travaillait, elle s'inquiétait d'arriver à l'heure, d'éviter l'amende infligée aux retardataires ; sitôt entrée dans l'usine, elle n'avait de pensée que pour ses quatre enfants, laissés à la garde d'une voisine de palier qui, elle-même, en avait trois, et, quand le soir lâchait dans la rue les ouvriers, vous l'eussiez vue, elle, la première en tête des bandes sombres, la figure maigre et longue, les deux brides de son bonnet dénouées, les yeux vers les toits de son quartier, courant presque, sans rien regarder autour d'elle, pour suivre l'élan de tendresse et de peur mêlées qui l'entraînait vers la maison. Elle avait à peine trente-cinq ans, mais les années de misère comptent double, et elle paraissait une vieille femme. Son dernier né, qu'elle allaitait, avait lui-même un petit air vieillot

— Je ne sais pas ce qu'a Henri, dit-elle un jour à la contremaîtresse de l'usine : le voilà qui va prendre ses six mois, et il ne profite pas. J'ai beau le nourrir trois bonnes fois, matin, midi et soir, et ne pas épargner la bouillie, bien sûr, à preuve que la boulangère m'a réclamé hier encore la note... Elle n'a guère de cœur, cette femme-là, madame Drouet. Même que je n'ose plus passer devant sa porte. Eh bien ! il n'est pas plus gros qu'un petit chat. Le

monde est partout de même : changez de quartier, les gens sont pires.

La contremaîtresse était de ces fortes matrones qui cachent de la bonté sous la rudesse des dehors. Elle se pencha vers la rattacheuse de fils, tandis que les broches tournaient avec un bruit de tonnerre, tandis que la poussière de chanvre volait, couvrait les vêtements des femmes, cendrait les cheveux, montait vers les fenêtres et s'accrochait en chenilles grises aux bords des châssis.

— Voyez-vous, répondit-elle, je crois que les machines mangent le lait des mères. Il n'y a pas de remède pour vous. Mais, pour le petit, je connais un médecin qui vient dans une voiture, les jours de foire. Il vend des plaques électriques. Il paraît qu'on n'a qu'à en mettre une là, sur l'estomac des enfants, et qu'ils deviennent gaillards, et fermes, et roses avant six semaines.

— Ça doit être cher ! murmura la Henriotte.

— Oh ! Tout à fait ! Quinze francs ! Mais ne vous inquiétez pas ; moi, je vous prêterai la somme, et vous me la rendrez par dix sous, les jours de paye.

Le marché fut conclu, la plaque achetée, et la mère eut de l'espoir. Elle n'avait pas, cependant, remboursé deux francs, qu'elle comprit l'inefficacité du remède. L'enfant dépérissait. Alors, décidée par un autre conseil, car elle n'avait jamais été que passive devant la peine, la Henriotte prit l'enfant, un dimanche, et le porta hors de la ville, à une heure

de chemin de fer, chez la femme d'un valet de ferme qu'on lui avait indiquée.

— J'en nourris déjà un qui est à moi, dit la jeune femme, mais je peux bien en nourrir deux. Ils n'auront qu'un berceau, par exemple !

Puis, comparant les deux petits couchés côte à côte, et si différents qu'on eût dit seulement des êtres d'espèces voisines, elle ajouta en riant :

— Dans six mois, vous ne reconnaîtrez pas le vôtre d'avec le mien !

Mais l'ouvrière, que tout blessait dans la vie, même le courage des autres, même leur espoir, ne vit que l'injure de la comparaison, et s'en alla outrée. Elle laissait l'avorton de l'usine à côté du robuste gars de la campagne.

Six mois passèrent. L'été chaud commençait à mûrir les moissons que le printemps pluvieux avait faites très hautes et très fournies. C'était une de ces années où la terre, féconde par accès, donne aux hommes plus de richesse et plus de travail. Ceux de la ferme se levaient dès la première aube, descendaient dans les prés qui bordent la Creuse, et, jusqu'au soir, taillaient à pleine faux dans l'herbe. Les femmes, loin derrière eux, et aussi les enfants en âge de tenir une fourche ou un râteau, suivaient, retournant l'herbe et formant les meulons. Tous, quand ils levaient la tête, ils voyaient, au prochain renflement des collines, les champs d'orge et de froment avec leurs épis qui blondissaient trop vite au-

dessus des pailles encore vertes. Et cette vision de la récolte drue, où ils allaient s'enfoncer et vivre pendant des semaines, augmentait la fièvre de labeur qui avait saisi la ferme.

Seule, dans la hâte commune, la jeune femme qui allaitait les deux enfants avait le droit de garder la maison ou de venir dans le pré, s'il lui plaisait, et de muser plus que de travailler, avec un des petits sur les bras. Elle apportait tantôt l'un, tantôt l'autre. Ils étaient comme frères, à présent. Le même lait, le même air leur avaient donné les mêmes joues rebondies et luisantes. La mère préférait son fils et le trouvait le plus beau, comme il est naturel. Mais de jour en jour sa complaisance était plus grande à regarder le fils de la Henriotte, qu'elle avait sauvé. Elle éprouvait une fierté de la belle mine de l'enfant, de son appétit, de sa gaieté, de ses cris même, qu'on entendait de loin. Elle prenait plaisir à toute cette vie sortie d'elle-même qui lui revenait en joie. Et cet orgueil de nourrice était bien proche voisin de l'amour maternel.

Un après-midi que la ferme, enveloppée de ses haies de saule, à peu près déserte, sommeillait dans le bourdonnement des mouches, elle s'approcha du berceau. Les deux petits dormaient, l'un au pied l'autre à la tête. Le soleil invitait à sortir. Il entrait des graines de souci tournoyantes par la fenêtre. Le vent avait un parfum de miel. Elle contempla, plusieurs minutes, ses nourrissons, ne sachant lequel

elle emmènerait ; elle regarda la tête blonde couleur d'avoine et la tête blonde couleur de chanvre. Chacune lui parlait au cœur d'une voix presque pareille. La pitié l'emporta. La jeune femme laissa son fils à la garde d'une vachère de douze ans, qui rentrait avec un pichet vide, toute rouge, toute couverte de poussière de foin, comme une abeille ; puis elle prit « l'autre », et s'en alla.

Elle s'en alla par le chemin qui descendait. Les premières mûres, au bout des grappes encores fleuries, la tentaient. Elle en cueillait pour « s'afraîchir » la bouche. Il faisait chaud sur les ornières. Les nuages emportaient du jour vers les pays du Nord ; elle songeait seulement au petit qu'elle avait là, contre sa poitrine tendue, et elle se disait : « Faut-il l'aimer ! » Elle sentait une douceur à le tenir dans ses bras, et la moiteur de l'enfant endormi, mieux que le soleil, lui allait jusqu'à l'âme, et lui parlait tout le temps.

— Salut, Madeleine ! Te voilà avec ton ouvrage, paresseuse ! Laisse-le dormir et viens nous aider. Les hommes s'ennuient de voir tant de foin par terre.

Elle fit ce que disaient les femmes, et, posant le fils de la Henriotte au ras d'une meule, du côté de l'ombre, elle travailla dans le pré où l'herbe séchait vite. Deux heures durant, elle retourna le foin. Quand le soleil baissa, elle était plus lasse que celles qui fanaient depuis le matin. Alors, comme pour demander la permission, muette, elle regarda les

hommes, là-bas, qui ne s'arrêtaient pas. Le couchant, comme le midi, mettait de l'or à leurs faux en marche. Elle regarda les femmes, plus lentes, moins âpres à la moisson, mais qui râtissaient ou soulevaient toujours l'herbe, d'un geste alangui. Personne ne réclama. La campagne lui disait : « Va, ma petite ! On sait ce que c'est, ici, que d'être mère et qu'il faut du repos pour nourrir des fils. »

La jeune femme abandonna la fourche et regagna l'endroit du pré, déjà loin, où l'enfant l'attendait en dormant. Elle s'assit, le dos appuyé à la meule, souleva le petit, de l'air de prendre un trésor, et, sans prévoir que c'était là sa dernière joie de mère adoptive, ouvrit sa robe et lui donna le sein. L'enfant but à sa soif, presque sans s'éveiller. Sitôt gavé, il se rendormit. Elle remonta l'étoffe du corsage, et considéra l'enfant tout blotti, tout content, si calme dans des bras amis. Peu à peu les bras se détendirent, elle s'enfonça dans le foin, ses yeux regardèrent plus loin, puis ne regardèrent plus et se fermèrent tout à fait. Ils étaient là tous deux, la faneuse et l'enfant, âmes à peu près pareilles, endormies dans le foin qui se refermait à demi ; des herbes, avec toute la graine encore, pendaient au-dessus de leurs visages rapprochés, l'un brun et l'autre rose ; une main potelée, inconsciente, caressait en rêve la poitrine de la mère et se retenait à la chemise tombante ; la terre mettait

des reflets verts dans l'ombre qui s'allongeait sur eux.

Dormez, les pauvres, car la vraie mère va venir, et vous séparer. La Henriotte est descendue à la gare prochaine. Elle traverse les champs, harassée, sans rien voir que la longueur de la route. Elle se plaint de cette corvée qui ajoute à la fatigue indéfinie de ses jours. Elle marche dans le songe inquiet qu'elle a apporté de la ville, et elle n'a pas un regard, pas un regret pour ce monde d'où elle est venue, cependant, où des centaines de ses aïeux ont vécu autrefois. Rien n'ira d'elle vers ceux-là qui fauchent, si ce n'est l'argent qu'elle a mis dans la poche de son tablier, et qu'elle touche, de temps en temps, avec le souvenir cruel de ce qu'il a coûté de peine et de temps, et de luttes contre l'homme dépensier. Et cela même lui rend plus ennemie la femme qu'elle va trouver.

Des voix lointaines dirent, dans la campagne :

— Non, pas ici, là-bas, derrière la meule qui est haute !

La Henriotte se détourna et s'avança, sur l'herbe rase, jusqu'auprès de ceux qui dormaient. Elle ne reconnut pas son enfant. Le voyant si rose, si fort, si calme, elle eut une pensée d'envie, et murmura :

— C'est le sien !

La jeune femme ouvrit les yeux ; elle dénoua ses bras ; elle dit en souriant :

— C'est le vôtre !

— Il a bien profité, répondit la mère. Tenez, voilà l'argent. C'est gros pour nous, allez ! J'en ai des dettes ! Vous ne connaissez pas ça, vous autres !

Elle tendait des pièces de cinq francs, en piles.

Quand la fille de ferme eut l'argent dans ses mains et qu'elle n'eut plus l'enfant, elle se mit à pleurer. L'autre la considéra, étonnée qu'on ne se hâtât pas d'empocher cette fortune qui restait là, au jour, sur les doigts allongés. On la payait, elle, pour son travail, sans remerciement de part ni d'autre. Et elle ne se plaignait point. Elle faisait comme elle voyait faire. Que devait-elle de plus ?

Les deux femmes fixèrent un moment, silencieuses, la tête blonde du nourrisson. Ce fut toute la rencontre de leurs âmes. Elles se séparèrent.

Pour la deuxième fois, elles ne se comprirent pas.

XXXI

LES DEUX VOYAGES

Je marchais au bord de la grande route, le long du fossé, tout seul. Je revenais de loin, des pays où la lumière est si puissante et si pénétrante qu'elle va jusqu'au cœur, et l'ouvre, et l'épanouit, comme une graine sur laquelle, hélas ! beaucoup de terre est déjà tombée. Je revenais de loin : j'avais dans les yeux de la lumière de pierres précieuses, et je songeais à des villes couleur d'améthyste, dans le rayon allongé du soir ; à d'autres blanches, fleuries de minarets, pareilles à des chrysanthèmes parmi la verdure des oasis ; j'avais encore le reflet des montagnes de marbre, depuis si longtemps chauffées par le soleil, que leur beauté ressemble à celle des flammes qui s'allument ou qui meurent. Frissonnement de l'âme qui se souvient ; visions dont la surprise est encore

en nous quand les choses ont disparu ; heures de moisson rapide, d'où la fatigue s'est retirée, pour ne laisser vivante que la joie des javelles debout, heures que le retour a toutes rendues légères, reliques des voyages finis, comme je vous emportais avec moi, et comme je vous aimais, tandis que je reprenais cette route familière, dans nos campagnes de France, sous le ciel gris et triste !

C'était un pauvre jour sans éclat, où la brume diminuait l'horizon ; où les dernières feuilles n'osaient remuer, se sentant fragiles et près de tomber ; où même les blés nouveaux, qui lèvent en novembre, pour qu'il n'y ait pas de saison sans promesse, avaient l'air d'herbes inutiles, flétries et emmêlées sur les sillons. Je suivais le chemin qui avait de l'ombre lorsque je suis parti, et qui n'a plus que des flaques d'eau en son milieu, une étroite bande de terre molle et battue aux bords des fossés, et des souches dont l'écorce moisit du côté de l'ouest, et des buissons de ronces avec des trouées lamentables, corbeilles vides, places désertes où montaient autrefois les pervenches. Malgré moi, le regret de ce qui avait été m'envahissait, la pensée de ce qui avait fleuri, verdi, chanté dans la plaine où je marchais. Et comme je n'avais pas assisté aux lentes destructions de l'automne, qui habitue nos yeux à cette tristesse de tout, comme il n'y avait pas eu de temps, me semblait-il, entre la pleine beauté des choses et leur mort, j'éprouvais une souffrance plus vive à es

retrouver ainsi. Quelles mornes étendues ! A mesure que j'avançais, les fermes devenaient plus rares, les champs plus sauvages. Quand j'eus tourné, après la croix de pierre où les jeunes filles, au mois de mai, suspendent des guirlandes de houx maintenant fanées et rousses, tous ces guérets ou ces jachères étroitement emprisonnées entre deux haies, toutes ces bandes de terre qui s'évanouissaient dans le brouillard, et tout le ciel au-dessus, rayé par les branches nues des chênes, me firent prendre en pitié les quelques hommes que je devinais çà et là, mêlés à l'ombre, silhouettes penchées, imprécises, et d'où ne venait plus jusqu'à moi l'éclair joyeux des bêches ou des serpes qui s'abattent.

« Ils ne voyagent pas, me disais-je ; ils ignorent et continueront d'ignorer la variété du monde, et combien il est doux, par les sombres jours d'hiver, d'évoquer les paysages lointains, et de jeter son âme à travers les routes, les collines, les villes qui n'ont jamais froid, et dont la beauté, faite de lumière, change à peine avec les saisons. Ils demeurent ; ils ont moins de songe que nous ; je les plains. »

Et ainsi j'arrivai devant le mur ancien et tout rembourré de mousse qui enclôt le jardin et l'habitation de mon ami. Il file à gauche, il file à droite. Au milieu, il y a une petite porte qu'on trouve ouverte tout l'été. Elle est fermée. Derrière, des ormeaux aux cimes vallonnées, nids de pinsons et de rossi-

gnols au temps des feuilles, et où, maintenant, une grive de passage siffle une chanson toujours pareille et pareille à celle du vent. La maison est là, cachée, avec ses bosquets à l'ancienne mode, ses allées tournantes faites pour deux promeneurs de front, puis son potager en forme de croix de Malte, puis sa pelouse ronde, où tourne, sur l'herbe rase, l'ombre de deux pins isolés. Tout cela dort. Les vacances sont passées. Je n'entends plus les voix d'enfants, qui sautent par-dessus les murs et qui disent bonjour dès que la sonnette remue. Non, je n'entends que le pas du jardinier-garde qui monte vers la porte d'entrée, les sabots qui écrasent le sable mouillé. L'homme a l'air stupéfait de me voir. Est-ce que les bourgeois traversent la campagne, en hiver ? Est-ce que les maisons, les châteaux, les parcs et les moindres enclos comme celui-ci n'ont pas leur long sommeil, que personne ne trouble ?

— C'est moi, Jean ! Je reviens de voyage ; je me promène ; avez-vous des nouvelles des maîtres ?

Il secoue sa grosse tête, et j'observe, sur ses lèvres, le pli d'étonnement des gens du peuple auxquels on pose des questions insolites.

— Monsieur sait bien que ça n'écrit pas souvent. Faudrait des malheurs, et il n'y en a point, Dieu merci !

— Verrez-vous quelqu'un au premier de l'An ?

— Oh ! non, bien sûr !

— Et à Pâques ?

— Pas plus : tant que la Saint-Jean n'a pas sonné, ici c'est comme un cimetière.

— Alors, vous n'avez rien à m'apprendre ?

— Non, monsieur, n'y a chez nous que ma bonne femme et moi.

Dans ses yeux, demi-clos par l'habitude de regarder la terre qu'il travaille, j'aperçois cependant une pensée qui monte en hésitant, comme une bulle détachée du fond de l'eau.

— Toute la nouveauté, dit-il, et elle n'est pas grande, c'est que la fille de la ferme s'est mariée.

— Jeanne-Marie ? La vaillante fille qui enlève, au bout de sa fourche, deux gerbes de froment non battu ? La brune ? L'aînée des cinq ?

— Elle-même. Une pauvre noce, vous comprenez. J'en étais. Nous n'étions pas seulement quatre-vingt-dix à table. Autant dire que ça n'était pas une noce. Mais, pour vaillante, en effet, on ne trouverait pas beaucoup de jeunesses comme Jeanne-Marie. Ça s'est passé hier. Heureusement qu'elle ne s'en va pas loin.

— Où donc ?

— A la Tuilaie d'en bas, proche le bois qui est de chez nous.

Je continuai de descendre vers la Tuilaie d'en bas, par le chemin devenu un marécage. Les talus se haussèrent à droite et à gauche, et je marchai à demi caché, la tête à la hauteur des sillons qui, de chaque côté, s'en allaient droit et se perdaient dans

les brumes. Je me rappelais que là même, un jour de l'été dernier, j'avais vu Jeanne-Marie. C'était au fort de la récolte des blés et des avoines. Partout des charrettes arrêtées, des hommes et des femmes courbés taillant à pleine faucille dans la moisson mûre, d'autres chargeant les gerbes. L'air était blond de soleil et de poussière. La terre l'était aussi : l'or roux des froments non coupés, l'or plus tendre des chaumes, la pâleur des avoines se déroulaient en longues bandes, côte à côte, étroitement unis, plumes hérissées ou lisses, plumes remuées par le vent, ailes déployées de la grande alouette gauloise. Et parmi les travailleurs, forte et souple, le col de son corsage dégrafé, les joues rieuses, les cheveux mêlés de paille, Jeanne-Marie soulevait deux javelles à bout de bras, et, les portant au gerbier, s'abritait du soleil sous leurs épis tombants.

Mariée, hier, Jeanne-Marie ! Je songeais à elle, et, dans le désert des champs rapetissés et mouillés par le brouillard, je regardais si je ne la verrais pas.

Car j'étais tout près de la Tuilaie d'en bas. Et voici que, à l'extrémité d'une jachère, derrière le rideau de vapeurs molles où le vent faisait des trouées, j'aperçus des formes qui se mouvaient. Elles s'approchèrent peu à peu, et l'ombre qui les grandissait s'effaça de leurs contours. C'étaient deux chevaux attelés en flèche. Une femme marchait à leur gauche et tenait un fouet, dont la mèche traînait à terre.

Elle s'avançait le visage levé vers le chemin où je m'étais abrité, toute calme, et lente, et muette, et sa jeunesse ne se devinait qu'au balancement de sa taille, rythmé comme le pas des chevaux. Deux fois elle se retourna, sans s'arrêter, et ses yeux n'allèrent pas loin. En arrière, au ras de ses jupes courtes, un bourrelet de mottes s'enflait sous la poussée d'un soc invisible, jetait un peu de fumée, et s'écroulait sur les guérets déjà froids.

Quand l'attelage fut tout près et tourna le long de la haie, un homme se redressa, enlevant, au pli de ses deux coudes, les deux bras de la charrue qu'il remit en bonne place. Il avait une mauvaise veste noire, des épaules d'hercule et, dans le regard, la fierté de ses vingt-cinq ans heureux. Il considéra, satisfait, les raies brunes qui coupaient la jachère entamée. Et je vis pourtant que les sillons n'étaient pas droits.

— Quelle heure est-il bien, Marie ? demanda-t-il.

Elle sourit pour lui répondre :

— Il est trois heures, au soleil.

— Tant mieux ! reprit l'homme. Nous avons le temps. Le travail ne me dure pas, aujourd'hui.

Il ajouta, en se courbant de nouveau :

— Ça va bien. Range un peu la jument de tête, Marie.

Ils s'éloignèrent.

J'entendis l'éclatement sourd des herbes et des pierres sous le fer de la charrue. La brume, entre eux

et moi, par degrés s'épaissit. L'étendue maternelle les prit sous son voile blanc.

Lentement, utilement, l'âme plus croyante en la vie que tous les chercheurs d'aventure, ces pauvres, le long des sillons, faisaient leur voyage de noces.

XXXII

LA MAISON DE BANLIEUE

Ils habitaient ensemble, le père et le fils, aux portes de la ville, dans la banlieue où les jardins sont bariolés de cloches de verre alignées, où, sur le sol toujours remué et saturé de fumier, les laitues et les chicorées, l'une après l'autre, pomment ou blanchissent; le premier, vieux soldat, que l'âge avait chassé du régiment; l'autre, maraîcher de son état. Un ménage de deux hommes n'est jamais complètement heureux : chacun veut commander, chacun trouve à se plaindre, et personne n'est là qui se résigne à souffrir, à se taire, à s'effacer, personne qui prépare en silence la joie des maisons claires, des repas bien servis et des chambres en ordre. C'était le cas des deux Auvigneau. Le fils, souvent absent sous prétexte de marché, indolent, dur aux autres, pré-

tendait que le père ne l'aidait guère et lui coûtait beaucoup, et celui-ci qui arrosait, bêchait, cueillait les légumes, brouettait la terre et l'engrais, peinait enfin de l'aube au soir, froissé qu'on n'eût point d'égards pour ses soixante-dix ans, point de pitié pour ses rhumatismes, répondait que le cœur ne lui manquait pas, mais que les forces s'usent, que le temps du service valait cent fois celui de la retraite, et que les fils d'aujourd'hui sont ingrats. On ne disait pas, tous les jours, ces choses; mais on les pensait de part et d'autre. Et la pensée sépare plus que les mots. Il eût fallu entre les deux hommes une femme qui fût jeune, économe et vaillante.

Le vieil Auvigneau en avait parlé quelquefois, discrètement ; il avait laissé entendre qu'il aurait plaisir à être grand-père et à voir courir, le long des plates-bandes, des enfants qu'on appelle, qui rient et qui culbutent; mais Alexandre haussait les épaules à de pareils discours, et répliquait, comme s'il en eût été sûr, qu'on ne peut pas vivre quatre là où deux vivent malaisément.

Un jour de mai, qu'ils s'étaient querellés, le bonhomme déclara qu'il était las de travailler pour un fils qui le traitait si mal, que cela ne pouvait durer, et que, pendant une semaine, peut-être plus, il entendait faire à sa guise, se reposer, prendre du bon temps, comme un vrai retraité. La vérité, c'est qu'il prit sa meilleure blouse bleue, après midi, s'en alla, à travers les rues de la ville, jusqu'au jardin

des Plantes, et s'offrit la joie de s'asseoir, entre deux anciens comme lui, sur un banc qu'ombrageait un mimosa aux feuilles fines. Huit jours de suite, il revint là. Mais, le huitième, il lui arriva une aventure qui devait changer sa vie.

L'ombre avait fini de tourner et s'allongeait vers l'orient, girouette du soleil qui s'en va. Des rayons d'or passaient entre les cimes des bosquets, touchaient encore le sable des allées, mettaient une flamme à la pointe de toutes les petites vagues que soulevaient deux cygnes nageant dans un bassin, nimbaient d'une auréole des nourrices aux coiffes blanches, rassemblaient les moineaux dans le lierre d'un vieux mur, et, achevant de faner les herbes ou les fleurs d'une corbeille voisine, tiraient, des veines mortes des plantes, un reste de parfum que le vent poussait par bouffées. Il faisait doux. Un peu de sommeil et de rêve était dans l'air. On se sentait une envie de ne point penser, comme de coutume, à toutes les tristesses du passé, à toutes les difficultés du présent. Le père Auvigneau, vaguement, les yeux appesantis et réjouis de lumière, regardait, sans songer à mal, et seulement comme une grâce de plus en cette soirée de mai, une fille qui errait sous une charmille, à trente pas de là. Il la voyait, de place en place, entre les troncs des tilleuls pliés en berceau. Elle était jeune, sa démarche le disait; belle, on ne savait; elle avait les cheveux relevés, un petit châle noir, une robe de travail, grise et usée. Au geste de ses

bras qui se rejoignaient en demi-cercle, à sa tête penchée et maternelle, au rythme de son pas souple qui berçait, on devinait qu'elle endormait un enfant, un tout petit sans doute, car on n'apercevait ni pieds ni mains roses, mais seulement des chiffons roulés sous les deux ailes du châle noir. Plusieurs fois, sans s'arrêter, elle avait regardé du côté d'Auvigneau. Le bonhomme avait eu l'impression d'un regard qui se posait sur lui, d'une attention qui l'enveloppait, d'une idée inconnue qui venait à lui, aussi vive et directe qu'un de ces rayons de soleil, dont les gerbes coulaient dans l'espace et se nouaient avec de l'ombre. Il s'étonna. Il se dit que les jeunesses ont rarement la fantaisie de regarder les anciens. Il se rappela des temps disparus, des promenades du dimanche en tenue numéro un, quand on portait l'uniforme des artilleurs ; il se rappela des visages de camarades, des cafés avec des glycines au-dessus de la porte, des après-midi de manœuvre où l'on saluait les filles dans les champs, et des lettres qu'il avait écrites, comme cela se doit quand on fait sa cour, sur du papier à fleur.

Puis il s'endormit.

Ce ne fut pas pour longtemps. Dans la première somnolence, lourde à soulever comme une voûte de pierre, il entendit une voix qui lui parlait à l'oreille, et, cependant, il y avait une telle distance entre son âme et le monde extérieur, qu'il semblait au vieil Auvigneau que les paroles tombaient du

haut d'un puits, au fond duquel il se trouvait. La voix disait :

— Voilà la fille de votre fils. Il m'a lâchée à cause d'elle. Je ne peux pas la nourrir : chargez-vous-en !

Auvigneau s'éveilla. Il entr'ouvrit les yeux, et regarda instinctivement vers la charmille. La femme au châle noir se sauvait entre les arbres, et courant, déjà loin, elle tournait la tête du côté du dormeur.

— Madame, cria-t-il, madame, que me voulez-vous ?

Mais elle disparaissait au tournant d'un buisson. Deux ou trois bonnes d'enfants, qui, lentes, dans le soir tranquille, remontaient l'avenue en poussant une petite voiture, jetèrent sur le bonhomme un coup d'œil amusé. Il leur montra le poing. En même temps, il sentit sur ses genoux quelque chose qui pesait, et, se penchant, il vit un nourrisson endormi, enveloppé de langes jusqu'au menton.

D'un bras, il le souleva et le tint en l'air, sans savoir s'il devait rire ou se fâcher, si c'était une mauvaise plaisanterie ou si les mots recueillis en rêve, les mots qui prenaient un sens à présent et sonnaient clair dans son esprit, avaient bien été dits à son adresse et expliquaient son aventure : « Voilà la fille de votre fils. » L'enfant n'avait pas perdu, pour si peu, la paix de son sommeil, et, les paupières baissées et transparentes, la bouche humide et pressant en rêve le sein maternel, les joues toutes rondes,

une douzaine de cheveux d'or tremblant sous son bonnet, se laissait pendre en arc, avec une quiétude absolue, au bout du bras d'Auvigneau.

— Sapristi ! murmura le bonhomme en recouchant la petite, je voudrais bien m'en débarrasser ! La mère ne revient pas. Ça va crier, dès que ça s'éveillera. Où faut-il porter ça ?

Il se souvint que, dans les journaux, il avait lu des histoires d'enfants abandonnés sur le seuil des portes, dans les rues, dans les églises, et pensa qu'il ferait sagement, si la mère ne revenait pas, d'aller raconter l'affaire à la police. Mais, tout de suite, il rejeta l'idée, à cause de la mine ridicule qu'il aurait, lui, vieux soldat, quand il faudrait expliquer aux agents, — des malins, des camarades qui ne manqueraient pas de rire, — qu'on s'était endormi, qu'on n'avait rien entendu s'approcher, qu'on n'avait pas seulement retenu le signalement de la femme au châle noir, et qu'on était, en somme, un pauvre vieux facile à berner. Alors, comment s'en tirer ? Porter la petite jusqu'à l'hospice ? C'était loin. La recevrait-on ? Et puis, si ce petit paquet se trouvait être la fille d'Alexandre ? On ne le saurait qu'en interrogeant le père.

Comme le soir venait, et que le jardin perdait peu à peu ses promeneurs avec ses traînées de soleil, Auvigneau se décida à rouler l'enfant sous sa blouse, et, le soutenant d'une main, le portant comme un lièvre de contrebande, fit le tour de toutes les allées. Il

rencontra des gardiens, deux ou trois chats qui descendaient des arbres et partaient en maraude, quelques vieux, plus infirmes que lui, qui béquillaient vers la sortie. Plus une femme. Il prit une grande résolution, et fila vers la banlieue.

Quand Alexandre, qui sarclait des laitues, vit de loin le père, dans le jour tombant, il crut que le bonhomme avait acheté un pain et le tenait à l'abri. Mais la figure du vieux n'était pas tranquille et patiente comme de coutume ; ses grosses moustaches tremblaient au passage des mots qu'il allait dire et qu'il essayait tout bas ; des gouttes de sueur coulaient sur son front dégarni, et attestaient une marche rapide.

Le maraîcher s'arrêta de travailler, se campa droit dans le sentier qui séparait deux plates-bandes, et, soupçonnant une explication, tirant la barbiche en virgule qui allongeait son visage rond et rasé, redressant la casquette qui lui couvrait la nuque :

— Voilà huit jours que vous me laissez seul, dit-il; est-ce fini ces sorties-là ?

— S'il n'y avait que moi à sortir, répondit le père Auvigneau, le mal ne serait pas grand. Mais je sais maintenant pourquoi tu rentres si tard, le samedi, quand tous les voisins sont déjà à l'ouvrage ; je sais pourquoi tu t'en vas, le dimanche, sans vouloir que j'aille avec toi : tu as des connaissances !

— Qui est-ce qui vous a conté ces menteries-là ?

— Tu en as !

— J'en ai peut-être eu, comme tout le monde; mais c'est fini, papa, fini !

— Et ça, dit le bonhomme en soulevant sa blouse, est-ce que c'est fini ?

Le lourd et grossier gars, devant l'apparition subite de l'enfant qui dormait toujours, se troubla et balbutia :

— Alors, vous avez vu Marie ?

Le vieil Auvigneau, à cet aveu, eut un tremblement si fort qu'il faillit laisser échapper son fardeau. Quelque chose, en lui, de très profond, un sentiment refoulé qui ne s'attendait point à vivre, le secoua en éclatant et le remplit tout entier. C'était de la colère et de la joie, c'était de la honte et de la pitié, c'était une bravoure et une volonté à quoi rien ne résisterait, un serment d'élever la petite créature, et de l'aimer, et de la protéger contre le fils, contre la mère elle-même, contre le voisinage, contre tout. Le père Auvigneau mentit comme une recrue en faute.

— Si je l'ai vue ! s'écria-t-il en reprenant possession de lui-même. Si je l'ai vue ! Je te crois ! Elle m'a tout dit. Tu es un sans cœur, toi : tu lâches la mère, tu abandonnes ta fille, tu n'as pas le courage de dire seulement : « C'est la mienne ! » quand je te montre ta petite ! Eh bien ! moi, je l'emporte, et je la garde !

L'autre eut beau protester, revenir sur son aveu, jurer qu'il laisserait là le jardin, si la maison deve-

nait un refuge pour les enfants trouvés : le père ne l'écouta pas, s'éloigna, confia l'enfant à la plus proche voisine, dont la porte s'ouvrait à moins de dix pas de celle du maraîcher, acheta du lait chez une autre, convint d'un prix pour la nourriture et l'entretien, et se coucha sans plus se plaindre d'être vieux.

Le lendemain, quand le fils rentra du marché, avec le prix des légumes dans sa poche et les paniers vides en sautoir, il aperçut le père Auvigneau sur le seuil, vêtu de la redingote et du pantalon noir qu'on ne sortait pas deux fois par an, coiffé du chapeau de soie dont les poils, malmenés par le temps et roussis par les pluies anciennes, ressemblaient à une fourrure de loutre.

— Elle a bien dormi ! fit le bonhomme d'une voix éclatante. Elle a mangé comme un petit loup !

Le maraîcher haussa les épaules.

— Et tu vas venir ? continua l'autre.

— Où ça, mon père ?

— Mais, la reconnaître ! Un enfant de toi, ça doit s'inscrire. Prends tes habits de dimanche, Alexandre, et en route pour l'état civil ! Demain, on fera le baptême. Je serai le parrain. Je l'appellerai Louise, en souvenir de ma défunte...

Les paniers roulèrent à terre, autour de l'homme, qui croisa ses bras, et, regardant son père de l'air dont on regarde un vieux qui n'a plus sa raison, se mit à dire :

— Pas si bête ! Quand on les a reconnus, il faut qu'on les élève. Je connais la loi : je n'irai pas.

— A ton aise ! dit le bonhomme, Moi, j'y vas. Je leur dirai que c'est ma fille, ma fille à moi, et ils me croiront.

Il se mira, en levant le menton, dans le fragment de glace brisée accroché au linteau de la porte, et qui servait, les jours de barbe.

— Je ne suis pas hors d'âge, ajouta-t-il. Ce sera mon enfant pour tout à fait. Reste, mon gars, c'est ton affaire. Moi, je vais leur dire que je suis le papa.

Alexandre Auvigneau, le voyant résolu, suivit, de mauvaise humeur, et, par-devant le maire, en même temps qu'il constituait un état civil à Marie-Louise, la reconnut. Mais il exigea en retour, et le vieux soldat promit, qu'il ne serait jamais question entre eux de la femme au châle noir. Le maraîcher acceptait l'enfant, mais refusait le mariage.

Trois ans passèrent, Marie-Louise devint une petite fille. Elle était de mine éveillée, câline ; elle était gaie ; elle courait, comme une alouette, entre les mottes du jardin. Toute menue, toute fragile, sachant à peine parler, mais sachant déjà comment on gouverne, elle tenait une grande place dans la maison et dans le voisinage. Les deux Auvigneau se disputaient son sourire. Elle allait de l'un à l'autre, quand ils bêchaient, de préférence vers le vieux, dont les mains se joignaient devant elle. Avril épanouissait les jonquilles enterrées depuis cent années

à l'ombre des mêmes haies, et fleurissait d'un plumet blanc les amandiers centenaires. On jetait un bonjour plus volontiers dans la campagne attiédie. Les fermières qui revenaient de la ville, secouées dans leur carriole, criaient par-dessus le mur : « Marie-Louise? » et s'en allaient, la tête détournée, ballante et réjouie, parce que Marie-Louise les suivait des yeux. Les voisines attiraient l'enfant et lui offraient des friandises. Quand elle sortait le dimanche cependant, la main dans la main du bonhomme, les mères, derrière elle, perdaient leur air content, et pensaient : « Pauvre petite ! »

Or, un après-midi de ce printemps, comme il y avait exactement trois années que Marie-Louise était entrée au logis de la banlieue, le grand-père avait augmenté l'ordinaire du dîner et posé sur la table un bouquet de roses fraîches. Il regardait Marie-Louise assise entre lui et le père, et l'enfant, à la dérobée, coulait vers lui ses prunelles vives, qui disaient : « Sois tranquille, je sais ma leçon. » Mais l'ancien ne se déridait pas et restait anxieux. Tout l'avenir était enfermé, bon ou mauvais, dans le mot qu'allait dire l'enfant.

Et voilà que, à la fin du dîner, le père, qui n'était pas tendre d'ordinaire, prit la petite sur ses genoux, s'amusa avec les boucles blondes, considéra, comme s'il avait été le grand-père, les doux yeux qui voulaient parler, et demanda :

— Que veux-tu que je te rapporte de la ville,

Marie-Louise, pour tes trois ans de chez nous ? Un moulin qui tourne, une boîte de perles avec une aiguille, ou une poupée avec sa robe ?

L'enfant eut l'air de se recueillir; elle tendit ses bras et dit nettement, avec une voix de prière :

— Donne-moi maman !

Sous le coup de ces trois mots, des larmes vinrent aux yeux du maraîcher, qui, tout honteux, posa l'enfant à terre, et sortit en jurant. Il quitta la maison, traversa la petite allée sablée, ouvrit la porte de la route, puis disparut. De tout l'après-midi, on ne le revit plus.

Le soir tombait, un soir calme et doré comme celui d'autrefois. Tout au bout du jardin, sur l'armature de fer d'une vieille serre, le grand-père, depuis des heures, était monté, et guettait le retour de son fils. Était-ce donc fini ? Sa pauvre idée avait-elle donc effarouché et chassé à jamais le maraîcher ? La nuit couvrirait bientôt la descente poudreuse, toute bordée de maisons basses, qui fuyait vers la ville. Il attendait. Il avait mis Marie-Louise à cheval sur l'arête du mur, et, ne pouvant plus voir, à cause de l'ombre qui commençait et de ses yeux qui se mouillaient malgré lui, il interrogeait, de temps en temps :

— Regarde bien, Marie-Louise, là-bas, dans le creux où il y a une cheminée d'usine et un débit à devanture rouge. C'est par là que reviendra ton père. Le vois-tu ?

Pour la dixième fois il répétait sa question, et la mousse du mur était déjà couleur de feuille morte, quand Marie-Louise cria tout à coup :

— Grand-père, je le vois !

Le visage rose devint radieux, les petites mains se levèrent, et Marie-Louise cria de nouveau :

— Grand-père, grand-père, je le vois ! Et ils sont deux !

CROQUIS D'ORIENT[1]

I

EN VUE DE CONSTANTINOPLE

17 octobre 1898.

Après deux jours et trois nuits d'Orient-Express, nous nous sommes embarqués au port de Kustendjé, sur la mer Noire. Et bientôt nous allons entrer dans le Bosphore, et apercevoir Constantinople.

Je profite des moments qui me restent pour noter un souvenir de réalité et de rêve, un incident banal mais qui m'a ému, dans ce long voyage à travers tant de royaumes.

Dans la nuit de vendredi, je dormais, comme tous mes compagnons de sleeping, lorsque, vers trois heures du matin, je m'entendis interpeller en allemand :

1. Ces notes de route, impressions d'un témoin sur le voyage de Guillaume II en Orient, ont paru dans le *Figaro* des 22, 23 octobre, 2, 10, 18, 22, 27 novembre 1898.

— Vous n'avez rien à déclarer à la douane?

J'eus la vision rapide de trois employés blonds, coiffés de casquettes plates, vêtus de capotes foncées à passepoil rouge, et d'un geste de la main, identique, militaire, hiérarchique. Ma première pensée fut : « Je suis en pays d'autorité. Ils sont trop corrects. » Puis la porte se referma, sur la simple déclaration que j'allais à Constantinople, et le train continua de rouler. Mais l'impression avait été vive. Par un singulier hasard, c'était la première fois que je traversais l'Alsace. Dans le demi-sommeil qui suivit cette apparition de la douane allemande, je subis l'obsession des souvenirs et des images de la guerre. Ils venaient tous à moi, pêle-mêle, tels qu'ils sont racontés dans les livres, ou exposés dans les musées, ou chantés dans les chansons qu'on ne chante plus. Je voyais surtout les grands cuirassiers que Detaille et de Neuville ont peints, soldats blessés, appuyés contre leurs chevaux, et près de mourir. Ils me parlaient, et je me souviens que je m'éveillai au milieu de ce rêve de douleur, au moment où j'allais, en imagination, trouver le chef du train qui m'emportait, et lui dire :

— Quelle idée avez-vous eue de traverser des champs de bataille? Ne comprenez-vous pas que c'est une profanation? Ne voyez-vous pas que nous souffrons, moi et plusieurs autres qui sont de France comme moi? Passez ailleurs : c'est plein de morts, ici.

Le lendemain, le cauchemar était tout à fait dissipé, mais je pensais que, si la vision était fausse, la douleur était vraie, et qu'en acceptant d'aller voir l'entrée de l'empereur allemand à Jérusalem, je m'étais préparé, en même temps qu'une joie des yeux, une peine d'âme plus aiguë et plus vive que je ne l'aurais supposé.

Le train a continué de courir, pendant des heures et des heures dans le grand vent, sous le ciel gris. Il a perdu peu à peu ses voyageurs, les uns à Vienne, les autres à Budapest. Nous ne sommes plus que six lorsqu'il franchit la frontière roumaine. D'où je conclus que les Allemands qui ont voulu accompagner l'Empereur ont choisi une autre voie.

Celle-ci est cependant bien jolie. De tous les paysages qui semblent couler, depuis deux jours, le long de nos wagons, comme une bande sans fin, ceux de Roumanie m'ont le plus touché. Les lignes de la terre n'y sont pas plus belles qu'ailleurs, ni les cultures. Des champs de maïs immenses vont rejoindre des forêts. Et c'est presque tout. Mais nous allons vers le bleu ; les brumes de Paris, de Munich et de Vienne sont restées en arrière ; les bois d'horizon font une dentelle nette sur le ciel qui est d'un bleu léger, transparent, souriant ; quand des corneilles se lèvent, même un peu loin, on voit le jour entre les plumes de leurs ailes. Et puis la population est toute pittoresque. Vous qui pleurez sur la disparition des costumes nationaux, venez en Rou-

manie ! Les hommes, — c'est le seul mot roumain que je sache : on les appelle *barbati*, — gardent leurs buffles ou leurs vaches en pantalons blancs ; par-dessus le pantalon, la chemise blanche retombe ; par-dessus la chemise, ils ont une veste blanche soutachée de noir. Tous les bonnets sont de peau de mouton, comme les chaussures. Quelques groupes, aperçus à distance, font penser aux Bretons de Quimper, à ceux qui n'existent plus que sur les affiches et sur les vases peints. Mais le costume des femmes c'est l'Orient même : des voiles sur la tête, des jupes rouges, du bleu, du vert, des colliers. Je n'ai pas la prétention de rien apprendre sur ce sujet à des compatriotes que tant d'expositions universelles et d'orchestres ambulants ont bien renseignés. Ce que je veux dire, c'est que les notes claires et brillantes des costumes réjouissent et relèvent ici les grands paysages monotones ; c'est que j'ai vu accourir au-devant du train une petite gardeuse de chèvres qui portait un tablier cerise tout pailleté d'or, et qu'en cette saison d'automne, où les paysans récoltent les feuilles de maïs, dont ils font des meules pointues autour de leurs fermes, la moindre route, le moindre sentier tordu parmi les prés a son poème qui passe : une charrette traînée par des bœufs, et où sont étendues, revenant des champs, des paysannes roumaines, aussi poétiques de couleur et d'attitudes que les moissonneuses de Léopold Robert...

Tout cela est déjà d'hier. A minuit, nous nous

sommes embarqués au port de Kustendjé ou Costanza dont les travaux d'agrandissement sont exécutés, paraît-il, par une maison française. Je n'ai pu que deviner des maisons basses et de hauts mâts qui se perdaient dans la nuit, autour d'un joli paquebot blanc, tout illuminé. « Vos passeports, messieurs, n'oubliez pas vos passeports! » Ces mots qui accueillaient les arrivants, disaient assez que nous étions sortis des États où l'on se promène, et que nous entrions dans ceux où l'on voyage. Parmi les passagers, quelques Allemands, quelques Anglais, des familles turques regagnant Constantinople et qui, dans l'entrepont, groupées et rapprochées, ressemblaient, sous la faible lumière des lampes, à un tapis d'Orient jeté sur des sacs.

Ce matin, la mer est assez calme. La mer Noire nous accorde un des cent vingt beaux jours dont elle dispose chaque année. Je suis sur le pont, « tout seul de mon languaige », et j'entends deux matelots roumains qui se parlent en fourbissant le cuivre d'une boussole. Je comprends une ou deux phrases, grâce au latin.

— Tu sais qu'il arrive aujourd'hui ?

— Bien sûr, puisqu'un bateau a été loué par deux sociétés allemandes. Elles sont parties, dès hier, pour aller au-devant de leur empereur, jusqu'aux Dardanelles.

La *Princesa-Maria* marche bien. Nous apercevons avant midi les côtes d'Asie, longues et de trois

violets qui correspondent à trois plans montagneux. Elles sortent bientôt de la brume, dont se détache aussi l'extrême pointe d'Europe, plus basse et jusque-là confondue avec les rives de l'autre bord. Nous entrons dans le Bosphore, et l'enchantement tant de fois décrit commence pour moi qui l'avais souhaité. Le ciel n'est pas bleu, mais voilé très légèrement. Il me rappelle certaines chevauchées que nous faisions en Tunisie, par des matins ou des soirs que nous nommions des « temps de nacre ». Mais là-bas, dans l'air nacré, c'étaient des montagnes chauves et de rares villages blancs qui s'enlevaient : ici, les deux rives sont roses en bas et vertes au sommet, car les villages tournent avec les promontoires, se mêlent, montent à demi-colline et s'achèvent en vergers. Il y a de beaux arbres sur les hauteurs, de ceux qui accompagnent presque toujours, et comme de droit, les grands paysages du Sud, des pins parasols aux branches en couronne. Les minarets de Stamboul, la coupole de Sainte-Sophie montent au loin dans la brume fine. Nous courons parmi les navires immobiles. Les rares passagers sont sur le pont. Ils remarquent que le drapeau n'est pas hissé au mât de l'immense palais de l'ambassade allemande qui domine Péra : l'Empereur n'est pas arrivé.

Les quais sont couverts de monde, mais ce monde est la cohue ordinaire de Constantinople.

Rien n'annonce encore, du moins bruyamment,

la venue d'un souverain en visite amicale. Quelques motifs de décoration, devant le palais du ministre de la marine ottomane, croissants et ancres en carton qui porteront, je suppose, des lampions. Dans les rues, quelques drapeaux aux fenêtres des maisons allemandes. C'est tout ce que j'ai vu en passant.

Au moment où je débarque, j'apprends que la violence du vent et un arrêt en Grèce ont retardé l'arrivée de Guillaume II. L'entrée en rade du *Hohenzollern* n'aura lieu que demain matin.

II

L'ARRIVÉE A CONSTANTINOPLE

Constantinople, 18 octobre, 8 h. du matin.

J'ai parcouru, ce matin, les rues de Constantinople. Très peu de maisons sont décorées. Quelques pachas allemands ont orné leurs fenêtres avec des guirlandes de laurier et de buis; çà et là on voit un drapeau allemand ou turc. Mais la ville est loin d'avoir, me disent de vieux habitants de Constantinople, l'aspect de fête qu'elle prend à certains jours, et notamment au 14 Juillet. La foule est seulement plus nombreuse, plus remuante, plus bariolée que de coutume. Des groupes, sur les terrasses, en haut de Péra et de Galata, regardent vers l'Occident, où la mer est toute bleue là où elle n'est pas éclatante de soleil. D'interminables processions de turbans, de

fez, de bonnets d'astrakan descendent du côté du palais de Dolma-Bagtché, où l'Empereur et le Sultan vont se rencontrer.

Si les simples particuliers, — le mot citoyen paraît impropre ici, — ne se sont pas mis en frais, le gouvernement ottoman a dépensé, pour recevoir son hôte, des millions que chacun compte à sa fantaisie, parce que personne n'en sait le nombre; il a pris des précautions à la fois gênantes et drôles; il a eu des attentions qui paraîtront invraisemblables à qui n'a pas pénétré dans cette grande ville étrange.

La voiture qui m'emporte au grand trot saute sur les pavés, retombe dans les ornières, tangue et roule sur ses ressorts.

— Ne vous étonnez pas, monsieur, me dit mon drogman; ceci est du véritable Constantinople. L'Empereur ne passera pas par ici.

Un peu plus loin, la route est plane, sablée, d'une propreté remarquable. L'homme se penche de nouveau, et me dit :

— L'Empereur passera dans cette rue, et on l'a refaite, vous voyez.

L'expression est juste. Les rues ont été refaites, non pas seulement celles que le cortège impérial suivra certainement, mais toutes les rues où il est possible que l'empereur Guillaume ait la tentation de passer. Les fonctionnaires turcs se sont évertués à deviner : « Où ira-t-il ? » Et partout où ils ont pu supposer que ce visiteur promènerait son auguste

fantaisie, ils ont remis la ville à neuf. Ainsi, pour le cas où un contre-ordre, un caprice, un de ces riens qui font tout en Orient, changerait l'itinéraire arrêté depuis la mer jusqu'à Yildiz-Kiosk, ils ont, *en deux jours*, pavé sept kilomètres de route, réquisitionné une armée de travailleurs, et épuisé, je pense, une carrière. Ailleurs, non seulement la chaussée a été repavée, ou nivelée et sablée, mais les façades des maisons ont été peintes en jaune, quelquefois en jaune et blanc. La peinture officielle a rafraîchi les magasins et les palais, les casernes, les murs des vieux cimetières où meurent des cyprès centenaires, écheveaux de branches dépouillées, grises, qui ressemblent à des barbes d'iman. Beaucoup de masures, jugées indignes de restauration, ont été supprimées, ou, le plus souvent, masquées par des palissades, jaunes naturellement, correctes, et qui cachent la misère et aussi le pittoresque de la ville. On dirait que Constantinople va avoir une Exposition universelle.

Depuis longtemps aussi, les ouvriers ont été commandés pour embellir Yildiz-Kiosk et faire de ce palais une merveille, mystérieuse comme celles des *Mille et une Nuits*. Les Turcs, auxquels je ne croyais pas tant d'imagination, prétendent que la salle à manger est entièrement tapissée de cristaux de couleur à facettes, qui donneront l'illusion d'une salle en pierreries. Tous les maîtres des métiers les plus réputés ont dû cesser de travailler pour leur clientèle

ordinaire. Le souverain avait besoin d'eux. Peut-être ont-ils obéi avec un peu de mélancolie, sachant que les payements descendent de là-haut par petites pincées d'or, mais qui finissent, cela va sans dire, par acquitter les dettes. On me montre la boutique d'un ouvrier d'art, qui fut gardé à vue par des sentinelles turques, et pendant plusieurs jours, afin qu'on fût bien sûr qu'il ne perdait pas de temps et qu'il ne livrait aucune marchandise à des clients ordinaires. Le grand Client attendait.

Dans ce pays où rien n'étonne, où tout peut être vrai, on raconte encore bien d'autres choses : expulsion d'anarchistes supposés, ordre de la police à tout propriétaire habitant une rue où peut passer l'Empereur, de ne recevoir aucun hôte étranger; on va jusqu'à prétendre que les fonctionnaires ont reçu un mois de traitement sur lequel ils ne comptaient plus, et jusqu'à dire que les chiens... Je veux répéter la légende qui court dans le peuple, car, si elle n'a pas de fondement, elle montre sous un curieux aspect l'amour-propre oriental. Les buveurs de café, les fumeurs de longues pipes au fond des salles basses, ceux qui méditent, à deux ou trois, sur les affaires de la rue, affirment donc, avec un parfait sérieux, que le nombre trop grand des chiens, chargés, comme on sait, du service de voirie, avait ému les dignitaires préposés aux plaisirs de Guillaume II. Le sommeil des hôtes aurait pu être troublé par les aboiements de ces troupes de bêtes jaunes, à long

poil, qui dorment le jour et chassent la nuit. Par ordre, trois mille suspects de race canine ont été arrêtés, conduits dans un endroit clos, écarté, une vaste salle de police, d'où ils seront relâchés après les fêtes.

Car l'esprit des Turcs est un esprit de douceur, pour les bêtes. Ils tiennent à leurs chiens, sauf à les mettre à l'ombre, une fois tous les dix ans, quand un empereur débarque.

En somme, il suffit de traverser Constantinople, ce matin, pour apercevoir que la fête qui se prépare est une fête militaire. Le chef de l'armée ottomane reçoit le chef de l'armée allemande. Ici, le sourire doit tomber. Les soldats sont très beaux, dans leurs uniformes qu'ils portent pour la première fois. Les rues sont pleines de détachements en marche, d'officiers de toutes armes, à cheval et couverts de décorations. La rudesse des visages, la force et la passivité des hommes évoquent des souvenirs d'histoire. Leur nombre fait que, malgré soi, on lève les yeux, avec une sorte d'étonnement, vers les immenses jardins de Yildiz-Kiosk, qui s'étagent sur la colline, citadelle à triple enceinte, silencieuse, fermée et formidablement gardée.

9 heures du matin.

La chaloupe du directeur de la Dette ottomane a pris à bord quelques invités. Nous croisons depuis

une demi-heure devant le palais de Dolma-Bagtché, où le Sultan, invisible, attend les souverains allemands. La longue façade blanche n'a qu'une tache rouge : un tapis qui couvre quelques marches, devant une porte, à gauche. Les murs, sur toute la longueur, tombent à pic dans le Bosphore, de sorte que les curieux, les innombrables habitants de Constantinople, descendus des hauteurs et massés sur les quais, ne pourront rien voir. A droite de ce palais, il y en a un autre, celui-ci lugubre, toutes les fenêtres closes, le palais où est renfermé le frère du Sultan, Mourad. Le soleil baigne toute la rive d'Europe. Les arbres des jardins de Yildiz-Kiosk nous jettent l'étincelle de leurs feuilles en mouvement, comme le font les petites lames courtes du Bosphore; au milieu de la croupe qui descend jusqu'à Dolma-Bagtché, la route est découverte en un endroit, et là, une ligne rouge sombre indique la place des troupes qui sont massées sur le parcours des souverains.

Très vite, presque subitement, se dégageant des brumes lumineuses de l'Occident, de hauts navires apparaissent. Le premier, gris d'abord, en une minute devient tout blanc; un peu de rose émerge au-dessus de la ligne de flottaison. Il salue du drapeau. Le premier coup de canon part. Les batteries de la côte d'Asie répondent les premières, puis les canons d'un yacht ottoman ancré sur la côte d'Europe. Le *Hohenzollern* ralentit l'allure. Il porte

au grand mât le pavillon impérial, à l'avant le pavillon turc, à l'arrière le pavillon de guerre. Deux croiseurs suivent, blancs également, et qui viennent encadrer le navire du souverain, lorsque le *Hohenzollern*, tournant avec lenteur, présente la proue au palais de Dolma-Bagtché. En arrière, un peu loin, s'efforçant de rattraper les grands croiseurs, s'avancent les yachts du Sultan et des bateaux loués par des sociétés allemandes et d'où s'élèvent des hourras. La foule, sur les rives, ne crie pas. Dans la fumée percée par le soleil et chassée par le vent, entre le palais et les trois grands navires blancs, des milliers de barques, en un instant, se sont rassemblées et se mèlent autour de la nôtre, chaloupes, canots, yoles, affreux chalands menés par des Turcs en guenilles, petites mouches à vapeur montées par des pachas en uniforme de gala, chamarrés d'or et de plaques en brillants. Des hommes tombent à la mer. Personne ne se noie. Tous les échos d'Europe et d'Asie sont en éveil.

Je regarde la porte rouge. Un domestique trop zélé donne un dernier coup de balai. La garde albanaise se range sur les degrés du perron.

Les yeux sont maintenant tournés vers le navire du milieu, qu'un canot, monté par douze marins allemands, vient d'accoster. Par l'escalier de la coupée, l'Empereur descend, et s'assied à l'arrière du canot, Il est vètu d'un uniforme noir, coiffé du kalpack à aigrette blanche. Près de lui, j'aperçois

une robe mauve. Les rames touchent l'eau, et, très vite, l'embarcation se détache du bord et file vers la terre. Elle passe à la poupe, à la proue des innombrables bateaux qui s'efforcent de se ranger d'abord, puis de la suivre. Parmi ceux-ci, serrant de près la chaloupe impériale, évoluant à droite et à gauche, agiles, surprenants de forme et de couleur, deux caïques du Sultan, effilés des deux bouts en bec d'espadon, la carène peinte en blanc et vernie, bordés de grands dessins d'or enroulés sur des fonds bleu et vert, et manœuvrés par quinze rameurs. Sur l'avant, toute seule, une colombe d'argent ouvre ses ailes.

Là-bas, à la petite porte rouge, un groupe s'est formé et arrêté un instant, puis a pénétré dans les salles du palais blanc. L'Empereur et son hôte se sont rencontrés.

Dix minutes plus tard, le cortège se formait, et, au petit trot des voitures, entre les haies de soldats, franchissait les deux kilomètres qui séparent Dolma-Bagtché de Yildiz-Kiosk.

En débarquant à Ortakeui, j'ai pu assister au defilé des troupes qui revenaient de Yildiz-Kiosk. Toutes les musiques jouaient. Les rues étaient, non pas noires de peuple, mais rouges, roses et blanches. Toutes les voitures de Constantinople promenaient des femmes ottomanes, dont les plus jolies m'ont paru les moins sévèrement voilées. La foule était prodigieusement dense et vivante; tous les visages

et tous les costumes se mêlaient, dans ce remous de l'Asie et de l'Europe qui se heurtent ici. Mais le défilé des troupes turques, habillées comme elles ne l'ont pas été depuis de très longues années, conduites par tous les grands chefs militaires, les uns vieux, lourds et tout à fait Orientaux de regard et d'attitude, les autres plus jeunes, formés dans les écoles allemandes et modelant leur geste sur les modèles de Berlin, saisissait bien plus fortement l'esprit. Tandis qu'elles passaient, lanciers bleus à plastron rouge; Albanais en veste blanche soutachée de noir; infanterie brune ou bleue, dont le nouvel uniforme porte trois galons rouges sur la manche; marins en veste noire, bottés, avec leur drapeau cravaté de l'Osmanié et leurs officiers à cheval, je songeais que j'avais devant les yeux toute l'explication de l'empire turc, et un type d'armée qui n'existera bientôt plus que sur les rives du Bosphore : une armée passive, qui marche bien, mange mal, se bat bien et ne pense à rien.

III

EN MER

Après le Pirée.

Le bateau russe qui nous conduit à Alexandrie, où nous prendrons un autre bateau pour Jaffa, fait escale aux Dardanelles, à Smyrne, au Pirée et en Crète. Partout il a chargé une grande quantité de marchandises et un grand nombre de passagers, surtout de passagers de pont, qui constituent une exposition ethnographique des plus complètes. Nous voyons dormir sur des nattes ou des matelas, se grouper ou se fuir, se quereller, se mépriser, parler, rire et manger, les représentants de toutes les races du monde méditerranéen.

Six Bédouins, servis par deux esclaves noirs, rêvent, boivent du café sur le gaillard d'avant, et ne

sortent de leur silence que pour psalmodier la prière, trois fois le jour, tournés vers La Mecque; les domestiques turques de princesses égyptiennes invisibles bavardent sur le plancher de l'entrepont, et se lèvent et passent dans les couloirs des cabines, portant des plateaux chargés de sucreries; des infirmières russes, voilées de blanc, vêtues de noir avec une croix de Genève rouge sur la poitrine, apparaissent quelquefois, sortant je ne sais d'où; elles se rendent à Jérusalem, où vont aussi des moujiks pèlerins; des Grecs, lorsque la nuit est venue et qu'on ne peut plus voir les visages, chantent des chansons de Mitylène et de Chio; des Arméniens, des Albanais, des Monténégrins, des nègres occupent les moindres coins du plancher et s'y créent des quartiers, selon l'inévitable instinct, quartiers de quelques heures, limités et défendus par des murailles de tapis, de provisions et de vêtements.

Les cabines de première et de seconde classe sont partagées entre des Grecs, des Autrichiens, des Allemands, des Anglais, des Russes, et cinq ou six Français. Là encore, les races ne se mêlent guère. Et je ne songerais pas à m'en étonner, si le voisinage de l'Orient, et d'un certain Orient, n'ajoutait quelque chose à une réserve toute naturelle, entre inconnus qui n'ont de commun que l'itinéraire du bateau. Le paysage influe un peu sur eux : c'est Constantinople que nous avons laissée derrière nous; la Grèce, où il y avait la guerre hier; la Crète, qui n'a pas encore la

paix aujourd'hui; l'Égypte; la Palestine et la Syrie, vers lesquelles nous courons. Les hommes, même les plus ignorants du détail des questions politiques, sentent que leurs intérêts nationaux sont en jeu dans ces régions du vieux monde où la gloire n'a pas cessé de se faire et de se défaire, depuis les temps anciens. Ils pensent aux luttes d'influence engagées sur tant de points, et plus vives que jamais. En ce moment surtout, ils pensent à la primauté jalousée de la France en Terre sainte; et je suis sûr que, sur ce paquebot de la fin du XIXme siècle, comme sur les nefs qui transportaient les contemporains de saint Louis, des voyageurs de langues diverses rêvent à la royauté de Jérusalem.

***

Il n'est pas besoin, pour faire ce rêve-là, d'espérer pour soi-même la couronne de Baudouin, d'Amaury et de Guy de Lusignan. Les moujiks très primitifs et très humbles que j'aperçois là-bas le font assurément pour leur nation; ils voient la sainte Russie maîtresse du berceau et du tombeau du Christ. Ils ne souhaitent point pour elle une plus grande gloire. Eux, et des milliers de paysans comme eux, sont aidés, dans leur pèlerinage, par la puissante Société russe de Palestine, à la tête de laquelle se trouve, si je ne me trompe, le grand-duc Serge.

Des conditions tout à fait exceptionnelles leur sont offertes pour le voyage, et les déterminent à l'entreprendre. Ceux-ci viennent par exemple des environs de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Ils ont traversé presque toute la Russie d'Europe, la mer Noire, la Méditerranée, et cet immense trajet, aller et retour, ne leur coûte pas quarante roubles. Le billet qu'on leur a délivré est valable pendant un an. Ils ont emporté quelques provisions; ils en achètent dans les ports; en Palestine ils seront secourus par des œuvres largement dotées, ou bien ils vivront sur les petites économies qu'on avait amassées en vue de l'unique voyage désiré. Ils rapporteront le souvenir des Lieux saints dans les plus petits villages de chez eux, et, sans le savoir, ils seront les auxiliaires de la politique russe, qui combat résolument la nôtre en Palestine, et qu'on dit, en ce moment, particulièrement active. Certes, les dangers ne manquent pas qui menacent notre influence! Il y a le danger russe, ancien déjà et que l'amitié des deux pays n'a pas écarté; il y a le danger allemand, que nous pourrons juger tout à l'heure; il y a le plus grand de tous, et c'est, le danger français. Nous nous désespérons si vite! Nous avons tant besoin d'exagérer le mal que nous avons laissé faire, et tant de disposition à tout abandonner quand nous voyons nos fautes! Des fautes, nous en avons commis, et ceux qui en douteraient n'auraient qu'à interroger ces populations des rives de la Méditerranée, habituées à

considérer la France comme l'arbitre, la nation juste qu'on n'invoque pas en vain, celle qui n'a pas peur de s'exposer pour les faibles et qui ne demande rien pour son payement. La France, on l'a appelée, et elle n'est pas venue. Il en est resté, dans l'esprit des Orientaux, un étonnement que l'on découvre sans peine, et partout, et dès le premier pas. Mais on constate, du même coup, que rien n'est perdu, qu'une hésitation n'a pu compromettre des droits séculaires, que notre nom est encore intact, aimé ou redouté entre tous.

Je me rappellerai toujours le mot qui fut dit à l'un de mes compagnons de voyage, à Smyrne. Nous débarquions, pour quelques heures, ayant à la main le passeport délivré par le Sultan et nécessaire à qui veut faire le moindre déplacement en ce pays. Un fonctionnaire turc examinait le papier, à mesure que nous défilions devant les bureaux de la douane, et lisait, à demi-voix, la liste des pays que nous avions l'autorisation de visiter : Crète, Égypte, Palestine, Syrie. Par-dessus son épaule, un autre Turc, homme du peuple, regardait. Lorsque mon compagnon passa, un Français vif et de bonne humeur :

— Tu vas en Palestine? demanda le Turc.

— Mais oui.

— Tu verras l'empereur des Allemands?

— Sans doute.

L'homme fit un geste de mépris en désignant la

petite troupe que nous formions, une vingtaine de personnes de toutes nations, et répartit :

— Quand votre Président viendra, toute l'Europe viendra !

Et ses mains se mirent en corbeille, pour signifier la multitude.

Après la Crète, 22 octobre.

Nous venons de débarquer, par faveur, à Rétimo, et d'être reçus, cinq ou six Français et autant d'Allemands, par l'amiral commandant l'escadre russe. Et cette promenade, dans la ville encore occupée par les soldats turcs, protégée par nos alliés et guettée de loin par les chrétiens insurgés, a été trop intéressante, elle nous a permis de voir un coin de la terre trop souvent nommé, depuis des années, dans les dépêches des agences, pour que je ne renonce pas à ma résolution de ne parler ici que du voyage de l'empereur Guillaume II en Orient.

Ce matin, au jour, nous mouillons dans la baie de Rétimo, au milieu de cinq bâtiments russes : le cuirassé *Alexandre II*, un aviso cuirassé, un croiseur, une canonnière et un torpilleur, disposés en ordre de combat devant une vieille forteresse turque, qui domine un promontoire de roches fauves. Les pierres de la forteresse, qui doit dater du temps de Venise, ont pris elles-mêmes le ton des roches voisines ; les murs, les créneaux coiffés de petites coupoles rondes semblent sculptés dans la falaise qui les porte depuis des siècles. Du côté de la terre, le promontoire s'ar-

rête brusquement, à pic, et, au-dessous, occupant l'espèce de fossé qui le sépare des premières pentes des montagnes, s'étend une ville dont nous ne voyons guère que les blocs roses ou bleus, dans le limpide matin. Les lorgnettes sont braquées sur la jetée du port.

— L'évacuation n'est pas faite, dit quelqu'un, je vois des soldats turcs ! Que ce serait curieux de descendre !

***

Une demi-heure plus tard, l'amiral Skrydloff, averti par le correspondant russe du *Svet*, nous envoyait obligeamment un canot à vapeur. Notre confrère russe et les Français présents y montaient, prenaient au passage l'amiral, qui a mis son pavillon à bord de la canonnière *Danietz*, et nous nous dirigions sur Rétimo. En arrière de la ville, comme un éventail dont elle serait la charnière, des montagnes dentelées, nues, sans un arbre, belles seulement de la beauté de la lumière qui les enveloppe, les fouille, se brise sur toutes les surfaces, atteint par les reflets ce qu'elle ne peut toucher directement, et réduit les ombres à n'être plus que des traces violettes dans de l'or rouge. C'est un des points les plus arides de cette île immense qui en a de charmants. Un de mes amis me raconte qu'il a vécu pendant des semaines en Crète, au printemps ; qu'il y a des vallées d'une fécondité

rare, des vignes, des oliviers aussi robustes que ceux de la Sicile, des bois de lauriers-roses bordés par des genêts, et tant de fleurs odorantes qu'on ne peut s'asseoir ou se coucher sans être étourdi par le parfum du sol.

— Messieurs, — nous dit l'amiral, qui parle français avec le calme de ceux qui pèsent leurs mots au trébuchet et n'en laissent passer que de bons, — soyez les bienvenus dans notre petit coin de Russie.

Il dit fort bien ce qu'il veut dire. Le piquet de garde présente les armes :

— Bonjour, mes enfants !

Alors, tous ensemble, articulant fortement les syllabes, selon la formule réglementaire, ils répondent :

— Que votre santé soit prospère, Excellence !

Deux colonels se joignent à nous. Leurs tuniques blanches à boutons d'or ne paraissent pas étrangères dans cet Orient lumineux. Ils parlent fort bien le français, eux aussi, et nous montrent, avec un peu de fierté, cette région confiée à la garde de la Russie, et où le sang n'a pas coulé. Les boutiques sont ouvertes, boutiques turques ou grecques. On travaille, on achète, on dort. Il n'y a pas la même animation que dans les villes où la campagne peut entrer librement. La campagne, ici, est en armes. Les paysans avec leurs fusils, tiennent les montagnes à six kilomètres des portes de Rétimo. A peine avons-nous vu deux ou trois d'entre eux,

vêtus de bleu sombre, pantalon bouffant, veste courte, mouchoir noué autour de la tête, trotter dans les rues, sur un âne chargé de provisions. Ils saluent l'amiral sans quitter leur air sombre. Les soldats turcs saluent aussi. Ils sont assis devant les portes, par petits groupes, et la joie est visible sur leurs visages jeunes. C'est que les malheureux vont enfin retrouver leur pays natal, après sept années d'exil, sept années de service militaire dont trois tout à fait imprévues et illégales. On ne les a jamais payés. Ils ne recevront pas l'arriéré de leur solde. Mais, que leur importe? Ils partent. Ils ont reçu le fameux passeport, le *teskéré*, qu'ils ont renfermé tous dans un étui de métal, pareil à un étui à cigarettes, nickelé, orné de glaces, de verroteries, de fleurs peintes, et ils le regardent pendre à leur cou, au bout d'un galon d'argent.

***

Les rues de Rétimo rappellent en même temps les villes italiennes, à cause des façades peintes et de certains toits avançants, et les villes turques à cause des moucharabiés. Elles sont d'une propreté qui n'a rien d'oriental. Les Russes l'ont exigée et obtenue. Nous passons devant des postes de soldats russes établis dans des maisons, devant des boulangeries militaires, devant des soldats isolés qui attendent un ordre ou qui reviennent au port. Et toujours le salut

cordial du chef s'en va vers eux, le premier : « Bonjour, mes enfants ! »

— Ils ne seraient pas contents si je ne leur disais rien, nous explique l'amiral ; ils croiraient que j'ai quelque chose à leur reprocher, qu'ils n'avaient pas bonne tenue, et ils seraient tristes pour le reste du jour.

Cette formule de salut, bien connue et cependant émouvante à entendre, comme tout ce qui porte en soi un peu de fraternité humaine, est indicative d'une méthode, et je préfère dire du génie d'une race. Dans cette ville qui est en état de siège, où, sur un signe, à la moindre alerte, les obus pleuvraient, les Russes cherchent à se faire aimer. Ils se montrent familiers avec les gens qu'ils gouvernent. Il faut avoir vu l'amiral Skrydloff arrêter un petit marchand grec qui se glissait, effaré, le long des murailles : « Regardez-le bien, messieurs ; un homme excellent, un homme d'ordre, qui nous a beaucoup servi ; il s'appelle Un Tel » ; il faut l'avoir vu mettre la main sur l'épaule d'un lieutenant turc, ou nous présenter le balayeur municipal de Rétimo, fonctionnaire inédit jusque-là, précieux, qu'il est bon d'honorer devant la population. Ce bonhomme, un Levantin quelconque, frisé, balayait dans une rue perpendiculaire à celle que nous suivions. L'amiral se détourne, marche vers lui, lui donne une petite tape d'amitié :

— Messieurs, voilà un travailleur qui gagne bien

ses journées. Il est à nous, nous lui avons donné cette marque pour prouver qu'il est à notre service.

Et le balayeur, très fier et très confus, contemplait le petit chevron de laine rouge cousu sur sa manche.

Tout cela était fait pour la Russie, et très bien fait. Je n'ai pas pu, en assistant à ces petites scènes répétées, ne pas songer aux récits des voyageurs qui ont traversé l'Asie, et qui racontent les procédés de pénétration des Russes, les postes avancés chargés de conquérir les sympathies des villages, la douceur dissimulant la force, la patte de l'ours cachant ses griffes.

Nous montons vers la citadelle. Au bout des ruelles, quelquefois, se lève un palmier, une treille, d'un relief et d'une immobilité de sculpture dans la grande lumière. Une chapelle bleue, à droite, où nous entrons, vient d'être construite par les Franciscains italiens. Depuis quelque temps déjà, des voyageurs allemands et anglais se sont joints à nous. Les nations se photographient les unes les autres. La courtoisie est générale, l'expansion aussi. On ne pense pas à la Palestine. Le soleil est ardent sur les pentes rocheuses. Nous entrons dans la forteresse, vaste muraille enveloppant une crête de rochers et cachant un village en ruine. Là vivaient cinq cents bachi-bouzoucks. Aujourd'hui, il y a dans l'enceinte cinq soldats russes qui gardent le drapeau, et mille hommes de troupes turques, désarmés, qui attendent l'heure

de l'embarquement. Je n'ai vu qu'un soldat turc armé d'un fusil. Il se promenait autour du seul canon moderne qui existe dans le fort, une grosse pièce habillée de toile.

— Krupp, quinze centimètres, a dit un Allemand derrière moi.

C'était vrai. Quelques hommes souffraient de la fièvre. La plupart avaient cet air de gaieté que nous avions remarqué en bas, des vêtements usés, des souliers en lambeaux, et le teskéré pendu au cou. Au milieu d'eux, sur la demande de l'amiral, nous avons vu s'avancer, tout à coup, le pacha, en veste blanche et coiffé du fez. Je le plaignais de tout mon cœur. C'était un gros homme, à figure de soldat, les traits larges et creusés de rides droites. Il sauva sa dignité, en cette circonstance douloureuse, par l'obéissance passive, très simple, pas dramatisée. Il fit ce qu'on lui demandait; il nous montra de vieux canons vénitiens, ciselés comme des vases, et où les Turcs avaient effacé à la lime l'image du lion de saint Marc; il nous accompagna jusqu'au quai; il prit congé de nous avec une poignée de main.

Au moment où le canot se détachait de la rive, un des colonels qui étaient avec nous eut un mot d'esprit cruel, mais dit avec tant de bonhomie !

— Pacha, dit-il, ne vous inquiétez pas : je reviens, je reviens !

***

Nous quittâmes la ville. Les petites maisons diminuèrent, fondirent leurs nuances, devinrent, au pied des collines fauves, comme une grappe oubliée. La baleinière accosta le paquebot, où tout finit, selon l'usage, par du champagne et par des toasts.

IV

L'ARRIVÉE AU CAMP

Jérusalem, 29 octobre.

Jérusalem pavoisée ! Cette ville, seule entre toutes, près les douleurs qu'elle a vues, ne devrait pas connaître la trivialité de nos fêtes publiques, le lampion, le drapeau et le transparent. Seuls, les ornements sacrés lui conviennent. Elle parle et elle pleure par toutes ses pierres. Et voici qu'on l'a travestie. Personne sans doute ne l'a demandé, mais personne non plus ne l'a empêché. L'œuvre est faite. Et pour ceux qui la jugent en elle-même et ne sentent pas autre chose, elle est peut-être bien faite.

Il y a des drapeaux allemands partout. Ils abondent, mêlés à des drapeaux turcs, dans les quartiers nouveaux en dehors des murs, sur les enseignes des

boutiques, aux balcons. Devant les portes des orphelinats anglais, des banderoles sont jetées en travers de la rue : « *Welcome* ». A l'endroit où la route par où doit arriver l'Empereur commence à descendre vers la porte de Jaffa, un premier arc de triomphe s'élève. Il a été construit par les Israélites dont le faubourg est peuplé, et on peut y lire cette inscription, en hébreu et en allemand : « Guillaume II — Augusta-Victoria ; soit béni celui qui vient au nom de l'Éternel; nous le saluons sur le seuil de la maison de l'Éternel ». Plus loin, c'est l'arc de triomphe de la municipalité : deux minarets en bois, reliés par une voûte. Plus loin des poteaux enguirlandés de buis et de branches de sapin. Plus loin encore, comme la porte de Jaffa était un peu trop étroite et que le cortège aurait eu quelque peine à y passer dans la formation prévue, on a démoli un bout de rempart, — un simple mur de raccordement il est vrai, et de date récente, — et on a fait une avenue large pour pénétrer dans les ruelles tournantes. La caserne était tout proche : on l'a repeinte. Les soldats turcs l'ont même décorée. Sur la façade, s'étale la plus étrange et la plus naïve des panoplies : deux petit canons noirs accrochés à trois mètres en l'air, des fusils, des haches, des tambours, des clairons privés d'embouchure, quelques cornets à pistons, et, posés sur une étagère, parmi ces objets guerriers, trois livres reliés dont le titre échappe. Hélas ! et quand on s'avance encore dans la ville, l'étonnement douloureux aug-

mente. Je visite le Cénacle : les musulmans ont badigeonné les colonnes en bleu et les chapiteaux en brun foncé. Je traverse la merveille pittoresque de Jérusalem, la vaste esplanade où était bâti le Temple, où se dressent aujourd'hui, parmi les oliviers, les cyprès et les ruines, les deux mosquées d'Omar et de El Axa, et j'aperçois, près de ces monuments célèbres, plusieurs portiques auxquels le temps et le soleil avaient donné cette teinte de poussière dorée qui est noble et qui harmonise ici toutes choses : les portiques ont reçu trois couches de couleur chocolat.

D'autres restaurations sont plus heureuses. Les routes ont été refaites. L'une d'elles, à l'orient de la ville, court sur la crête du mont des Oliviers, jusqu'à ce couvent russe d'où la vue est admirable sur l'escalier de plateaux sans une herbe, terre rouge et rochers gris, qui descendent à la mer Morte. On l'a réparée, non pour des années ou des mois, mais pour un jour. Une couche de pierre friable a été répandue sur le sol. Comme la température est demeurée extrêmement élevée et qu'il n'a pas plu depuis un temps très long, les voitures impériales ne creuseront que de petites ornières, et elles passeront. C'est tout ce qu'on a voulu. Demain pourra ressembler à hier ; demain les fellahs et les chameaux réquisitionnés reprendront leurs travaux ordinaires ; les fondrières des chemins feront faire aux caravanes un détour à travers champs. Aujourd'hui seul importe. Toutes les innovations sont tentées à la fois :

il y a une voirie ; des poteaux se lèvent de loin en loin, auxquels on va suspendre des lampes pour éclairer les rues ; les quartiers les plus abandonnés sont nettoyés et balayés ; la municipalité a même ordonné l'arrosage des grandes routes. Et c'est le spectacle le plus amusant du monde que celui de cette opération insolite. Des fellahs en guenilles montent les pentes, portant en bandoulière une peau de bouc remplie d'eau. L'animal semble vivre encore sur leur dos. Ils tiennent dans la main droite une des pattes de devant; les pattes de derrière, gonflées et suintantes, s'agitent par-dessus leur tête. Arrivés à l'endroit où la poussière est bien blanche et bien épaisse, les arroseurs publics délient un des pieds du bouc, et un gros jet court s'échappe, soulevant un nuage et laissant du mortier derrière eux. Alors ils brandissent la peau vide, en signe de triomphe, et redescendent à la fontaine.

La foule s'étonne et s'émerveille de tant de préparatifs. Elle est presque toute dehors. Un millier d'Allemands et quelques Anglais la parcourent et la divisent incessamment, à pied, à âne, à cheval, en voiture. Ils ont organisé des caravanes qui se croisent et se saluent; ils sont les maîtres de la ville, pour un jour...

Cependant, dès qu'on sort des faubourgs qui ressemblent à tant d'autres, dès qu'on entre dans la vraie cité qu'entourent les murailles crénelées et

flanquées de tours. l'ineffaçable grandeur triste de Jérusalem saisit encore l'âme. Les petites flammes multicolores ne peuvent chasser l'unique pensée qui habite cette ville, toute de reliques et de sanctuaires; elles ne peuvent égayer ces rues, dont plusieurs, toujours voisines, toujours présentes, s'appellent la Voie Douloureuse.

***

J'ai pu visiter le camp de l'Empereur dont l'accès est très sévèrement gardé. Il n'est pas établi sur une des collines qui meuvent en tous sens leurs pentes autour de Jérusalem, et d'où la vue eût été belle, mais dans un faubourg, au Nord, et sur un terrain sans horizon. La raison se devine. L'Empereur a voulu planter sa tente sur un sol allemand, et il a rejeté toute autre proposition. C'est donc autour de la villa d'un Russe naturalisé Allemand que l'Empereur et sa suite vont habiter, dans un jardin planté d'oliviers, bordé d'un côté par une rue, des trois autres par des maisons ou par des murs. Les tentes sont blanches, doublées d'étoffes de coton à grands dessins arabes, et disposées symétriquement entre les rangées d'arbres. A gauche seulement, on aperçoit deux grandes tentes vertes, parmi les blanches, et juste en face, de l'autre côté d'une allée, des baraquements vert d'eau. Les tentes vertes, envoyées par le Sultan, donnent seules l'impression d'une re-

cherche d'art et de luxe. A l'intérieur elles sont tendues de soie rouge. La plus grande surtout, qui servira de salon, est d'un haut goût oriental, avec ses draperies et ses divans brochés d'or, ses meubles de Damas incrustés d'ivoire, ses glaces et ses petites fenêtres, grillées à la façon des moucharabiés, qui ouvrent sur le demi-jour d'un chemin de ronde. Il a paru plus élégant à l'Empereur, — dans le sens latin du mot, — de loger sous un toit et entre des murs de carton et de se contenter du mobilier le plus simple. Ses appartements se composent d'un cabinet de travail tapissé de papier peint représentant des aigles, mais sans aucune tenture, sans rideaux, ni fauteuils, ni bibelots; d'une petite chambre à coucher avec un lit de cuivre doré, et d'une salle de bain.

Les appartements de l'Impératrice font suite et sont exactement semblables. Et c'est tout le palais de ce puissant souverain, qui pourrait bien, en cette circonstance, avoir fait une trouvaille de soldat et d'artiste.

***

Voilà le cadre où vont se jouer les actes, assez nombreux, d'une pièce dont on ne saurait prédire encore le caractère ni le dénouement. Et voici le lever du rideau : l'arrivée à Jérusalem.

Il est dix heures du matin. Le soleil échauffant les

roches, les murs en pierres sèches, la poussière des chemins que la nuit n'avait guère refroidis, rend pénible la moindre marche. J'entends un Allemand dire, à côté de moi :

— Comment l'Impératrice va-t-elle pouvoir supporter cette étape de Bab-el-Ouad à Jérusalem ?

Les terrasses des maisons dans les faubourgs, les champs pierreux qui bordent la route dans la campagne sont couverts de groupes de curieux, coiffés et vêtus de toutes les façons dont on se coiffe et dont on se vêt depuis les Balkans jusqu'aux déserts de l'Arabie. Je me fais conduire, avec un ami, à trois kilomètres de la ville, sur une crête de rocher d'où il sera possible d'apercevoir, d'un seul regard, toute la caravane déployée. Le chemin de Jaffa contourne la colline, à quelques mètres au-dessous de nous. Au delà, c'est une vallée profonde, une sorte de précipice, au fond duquel un village dort, comme un jeu de dés blancs, et que ferment au loin des pentes violacées, très raides, très amples, couronnées d'un petit minaret.

Des mulets innombrables passent, chargés de bagages. Puis une bande de moukres arabes se précipitent en fantasia, sans ordre, s'amusant à se devancer les uns les autres. Puis, au détour de a colline, un piquet de cavalerie apparaît, ce sont des gendarmes turcs, sabre au clair, que suivent des lanciers ; et la flamme des lances tremble sur le fond nu des montagnes. Un peu en arrière, seuls sur le

ruban de poussière qui est la route et dont le dessin, maintenant, flotte un peu dans le vent, deux cavaliers de belle mine, l'un coiffé du casque à pointe, vêtu d'une tunique de toile cachou, d'une culotte de même étoffe à bande rouge, l'autre drapé dans un burnous de toile blanche : un aide de camp et le grand écuyer. Ils dépassent le promontoire de roches où je me trouve. Et nous étudions encore leurs costumes, quand l'Empereur et l'Impératrice s'avancent, signalés par un murmure de la foule. Ils marchent au premier rang d'un carré de cavaliers portant l'uniforme cachou avec les insignes du grade, et le casque allemand, de même couleur. L'Empereur a deux officiers au moins à sa droite, comme l'Impératrice en a deux à sa gauche. Il monte un cheval gris. Bien qu'il soit à quelques pas de moi, je ne découvre de son visage que le menton rude, et les deux moustaches menaçantes sous la visière. Un haïk de soie blanche l'enveloppe et cache à moitié le vêtement cachou et les molletières. L'impératrice, en amazone grise, salue aimablement. Pour s'abriter du soleil torride, elle a une ombrelle, un chapeau de paille en forme de cloche, des voiles. Je vois cette blancheur s'incliner à droite et à gauche. Mais l'Empereur reste la tête haute et levée vers Jérusalem étincelante. Quand des cris montent vers lui, poussés par les fellahs qui couvrent les murs bas, il porte deux doigts à son casque.

Le cortège, en ce moment, je le dis sans aucun

parti pris, n'éveille aucune idée de majesté impériale. N'était ce cavalier énigmatique, casqué d'or, un peu trop fier pour un touriste, on pourrait croire que c'est là un peloton de pèlerins coloniaux, venus d'un pays où les hommes sont de grande taille, un peu gros, un peu sanguins.

La suite est franchement drôle. Tout ce que les rives du Cédron et du Jourdain connaissent de vieux landaus, tous les chars à bancs retour du désert, tous les breaks dont les côtes de Palestine ont éprouvé les ressorts, emportent au petit trot des voyageurs en veston, en burnous, en toile d'uniforme, des zouaves de la garde impériale turque, vêtus de bleu, turbannés de vert, qui se couchent sur les coussins et laissent le canon de leur fusil pendre sur le marchepied. Les chevaux ont promené l'univers. Quelques-uns, attachés par le licol à la capote d'une voiture, varient la file indienne des fiacres officiels.

Mais le spectacle, tout à l'heure, sera sans doute bien différent. L'Empereur approche de son camp. Il va revêtir, pour entrer à Jérusalem et visiter le Saint Sépulcre, le « costume spécial » dont les journaux ont parlé, mais que personne n'a vu. Nous allons entrer dans le cycle d'or et d'argent. Et les aigles vont monter sur les casques. En attendant, c'est un royaume de poussière qu'il faut traverser pour rentrer à Jérusalem. La campagne est toute blanche aux deux bords de la route. La chaleur souffle de partout. Des acclamations, qui s'éloignent

et s'éteignent vers la gauche, indiquent la fin du premier acte et le changement prochain de décor.

Et tandis que je reviens, je compte au-dessus de Jérusalem, sur la terrasse de vingt grandes maisons, hôpitaux, couvents, orphelinats, écoles, vingt drapeaux isolés, bleus, blancs, rouges, qui flottent comme les autres, mais qui disent autre chose. C'est bien leur droit.

V

LES JOURNÉES DE JÉRUSALEM

Jérusalem, 29 octobre.

A trois heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice traversent à pied la place du Saint-Sépulcre, gardée par les soldats turcs, et s'arrêtent sur le seuil même de l'église. La vieille basilique, en ce moment, présente un spectacle saisissant. Elle est à peu près vide. Je ne pense pas que cinquante fidèles y aient pénétré. Mais toutes les lampes et tous les cierges qu'elle possède sont allumés ; des coins de voûte, des fragments de peinture noircis par le temps, des détails de dix architectures sortent de l'ombre, où elles vont rentrer pour des années ; les clergés des différentes communions entourent la relique particulière dont ils ont la garde perpétuelle ou précaire :

les Coptes se devinent, tout au fond ; les Arméniens, dont c'est l'heure, veillent à côté du Tombeau ; les Grecs encadrent d'un mur de robes noires et de bonnets ronds la pierre de l'Onction ; tout près de la porte d'entrée, les Franciscains reçoivent l'empereur d'Allemagne. A leur tête, monseigneur Piavi, patriarche de Jérusalem, s'est avancé jusqu'à trois pas des souverains, et, avec la politesse pleine de nuances qui est celle des Italiens, avec une dignité, une émotion, une réserve, un désir de ne pas déplaire qui se fondent et se complètent, il prononce un discours de quelques minutes, en italien.

Je regarde le Kaiser allemand. Il n'a guère l'attitude ni le costume d'un pèlerin. Il porte une tunique grise, dont les manches ont des parements rouges à pattes d'argent, la culotte grise à bande rouge, les bottes jaunes montant au genou. Il a rejeté sur son épaule droite le long voile de gaze au bout duquel pend, sans qu'il ait besoin de le soutenir, le casque de métal au cimier légendaire. La main gauche touche la garde de l'épée, la main droite tient un jonc. Les yeux sont fixes et tout le masque est impassible.

Derrière le maître, les officiers et les dignitaires de la Cour que j'ai vus défiler sur la route. La plupart sont des géants, à barbe blonde ou grise, sanglés dans l'uniforme cachou, bottés, éperonnés ; un burnous d'étoffe légère leur tombe jusqu'aux pieds ; ils portent à la main ou à la ceinture une canne, un fouet de chasse, une jumelle, une gourde.

L'appareil peut être militaire, mais j'avoue qu'il était au moins inattendu.

Quand monseigneur Piavi a eu cessé de parler, l'Empereur lui a serré la main, et s'est avancé jusqu'à la pierre de l'Onction, qui se trouve en face de la porte. Là, discours du patriarche grec et nouvelle poignée de main. A l'entrée du Tombeau, discours du patriarche arménien, suivi de la même réponse. Puis l'Impératrice pénètre la première dans l'étroite chapelle. Quand elle reparaît, quelques instants plus tard, avec l'Empereur, j'entends deux mots qu'un officier répond à mon voisin :

— Qu'a-t-il fait ?

— Un signe de croix.

Alors c'est une visite rapide aux reliques les plus célèbres que renferme la basilique, une série d'explications fournies en diverses langues par les gardiens jaloux de ces richesses chrétiennes, et reçues avec la même impassibilité. Sauf un moment, quand il s'est entretenu avec les Franciscains, dont quelques-uns sont Allemands, l'Empereur n'a pas souri et n'a pas changé d'expression.

***

30 octobre.

Même observation, ce matin, à Bethléem, et même cortège. Le paysage seul différait, et il était charmant. Sous la lumière parfaitement pure, la ville

étendait en croissant ses maisons parmi les oliviers. Dans ce pays désolé, elle a gardé autour d'elle un peu de verdure, un peu d'ombre, un peu de joie. Ses femmes sont réputées comme les plus jolies de la Palestine. Elles portent le bennin, elles ont le teint rose, elles ne se voilent pas le visage, étant presque toutes chrétiennes. Et nous qui n'avions ni souci impérial ni calcul, nous admirions, sur les vieux remparts, sur les vieilles terrasses, ces groupes de jeunes filles et de jeunes femmes qui se penchaient, étonnées, pour voir passer un roi et une reine.

Mais ce soir, l'énigme a été en partie découverte. Je n'ai pas assisté à la scène que je vais dire : un de mes amis vient de me la raconter, et elle semble bien permettre l'explication qu'il en donnait.

L'Empereur, — infatigable, — et l'Impératrice s'étaient rendus, un peu avant le coucher du soleil, sur le mont des Oliviers. La foule n'avait pu les suivre. Quand mon ami entra, un peu au hasard, dans l'enceinte du couvent russe qui domine d'un côté Jérusalem et de l'autre la vallée lointaine du Jourdain et la mer Morte, il aperçut les deux souverains assis sur des fauteuils, dehors, et tournés vers la ville. Derrière eux se tenaient des personnes de la Cour. En avant, à quelques pas, debout, un pasteur prêchait. Et lorsque le prêche fut achevé, l'Empereur, d'un très beau geste, tout à coup, plia

un genou, enleva son casque, s'inclina, et, en face de Jérusalem, se mit à prier.

— Croyez bien, me disait mon ami, que cette différence d'attitude entre le matin et le soir ne vient pas d'une différence de sentiments, mais d'une volonté maîtresse d'elle-même et réfléchie. L'Empereur veut se montrer ici prince protestant. Il agira en prince protestant. Ce qu'on a appelé son mysticisme, et ce que je crois être une foi sincère, s'affirmera en plein air ou dans le temple qu'il consacre demain. Et, pour ne pas froisser ses sujets catholiques, il aura recours au système des compensations.

31 octobre.

Mon ami avait raison. Je sors de ce temple du Sauveur que Guillaume II vient d'ouvri au culte, et si, à d'autres égards, j'ai pu en ressentir une tristesse, je dois dire que la cérémonie a été belle, digne d'un prince et digne d'une grande nation.

J'ai vu là un cortège vraiment royal, où se mêlaient les uniformes de la marine et de l'armée allemandes, les robes des pasteurs, la chasuble et la collerette tuyautée de l'évêque de Salisbury, les tuniques rouges de deux officiers anglais, autour de l'Empereur, qui avait la cuirasse dorée et, couvrant les épaules, retombant à larges plis sur les bras, un manteau de soie blanche brochée d'or, qui tenait à la fois du burnous arabe et de la chape d'église. J'ai vu

l'assistance, très nombreuse, et presque entièrement allemande, chanter d'un seul élan, avec gravité, les chants que désignait une feuille distribuée à l'avance. J'ai vu l'Empereur, vers la fin du service, se lever du fauteuil où il était assis, en face de la chaire, s'avancer tout seul vers l'autel, demeurer assez longtemps incliné devant le crucifix, puis se retourner vers ceux qui représentaient l'Allemagne, et lire à haute voix un acte de prise de possession et de consécration religieuse.

Il y avait là une grandeur indéniable. Je la sentais et je sentais en même temps que tout cela était fait contre nous, contre l'influence catholique et française, contre la tradition, contre le vieux droit et le vieil honneur de chez nous, qu'on a crus désertés.

***

Et, en vérité, il n'en est rien. Depuis cinq jours que je parcours Jérusalem dans tous les sens, et que j'interroge les pierres, et les hommes, et les livres, je m'étonne, non pas du nombre de souvenirs français que renferme ce pays, — tant de nos aïeux lui ont donné leur effort ou leur vie! — mais du nombre d'œuvres vivantes, puissantes et bien françaises qu'il compte. Elles n'ont pas les ressources des établissements russes ou des missions allemandes, mais il est juste d'ajouter qu'elles n'ont jamais été aban-

données par nos gouvernements ; qu'elles possèdent aujourd'hui plus d'élèves, plus d'influence qu'elles n'en ont jamais eu, et que le miracle à faire ne consiste pas à ressusciter un mort, mais à soutenir sans faiblesse, sans arrêt, contre des concurrences étrangères devenues redoutables et pressantes, tous ceux, quels qu'ils soient, qui répandent en Orient le nom de la France.

***

Guillaume II les a comptés, lui aussi, les petits drapeaux qui ne ressemblent pas aux autres, qui n'ont pas de croissant sur leur rouge, ou de noir dans leurs trois couleurs. En arrivant au camp, un de ses premiers mots a été :

— La France a beaucoup de maisons ici, mais il y a place pour d'autres.

Il doit commencer à bien connaître Jérusalem. On le voit partout. Les troupes turques peu nombreuses, qui forment la haie sur son passage, ne cessent de courir d'une porte à l'autre et d'une église à une mosquée. Mais les pèlerins allemands sont déjà plus clairsemés dans la ville. Ils ont assisté au triomphe promis, et ils partent.

L'Empereur lui-même ne tardera pas à quitter Jérusalem pour Beyrouth. Il laissera derrière lui une colonie allemande plus confiante et plus audacieuse, des missions et des écoles nouvelles,

une idée de puissance dans les quelques esprits orientaux qui sont capables de calcul et de souvenirs.

Là est le danger pour nous.

Quant au menu peuple, au fellah qui vit de trois olives et d'un peu de riz, et qu'on voit rire quand il attache une sonnette neuve ou un collier de coquillages au cou de son chameau, je le crois moins sensible à l'honneur des visites souveraines. Elles lui coûtent trop de corvées. Son opinion me semble se rapprocher de celle que m'exprimait hier un conducteur de mules :

— Vois-tu, monsieur, disait-il, je ne sais pas encore si je le regretterai. Quand il sera parti, je ferai mes comptes. Et s'il m'a fait gagner beaucoup de napoléons, je désirerai voir l'empereur d'Autriche.

VI

FRÈRE ÉVAGRE ET SŒUR CAMOMILLE

Jérusalem, 3 novembre.

Avant de quitter Jérusalem, et au moment où elle est encore traversée par le cortège allemand, je voudrais esquisser le portrait de deux religieux français, fameux en Palestine. Ils habitent en face l'un de l'autre, au nord de la ville, deux maisons hautes, bien bâties, faites pour durer et qui dureront.

J'entre dans un petit jardin où les fleurs d'automne qui peuvent se passer d'eau pendant six mois, — l'espèce en est rare, — fleurissent encore. Je monte un escalier de granit, et j'erre un peu dans les corridors, car c'est jour de fête, et l'école des Frères est en congé : personne ne passe, personne ne répond. Le

long des murs sont pendus des tableaux d'histoire naturelle, venus de France, les leçons de choses, naïves sous leur appareil scientifique, qu'on rencontre dans toutes nos écoles : c'est la baleine, monstre des mers ; les « mammifères destructeurs d'insectes », parmi lesquels une mention spéciale est donnée à la musaraigne « qui ne vit que d'insectes, il ne faut pas la confondre avec la souris »; et les mollusques, et les vertébrés représentés par un pic et par une mésange. O courses d'enfance à travers la campagne, comme j'ignorais, au temps de liberté que vous me rappelez, le genre et l'espèce des bêtes dont je savais le vol, l'allure, le chant, le poil ou le plumage ! Comme j'étais incapable d'énumérer les « bois industriels », mais que je reconnaissais de loin un aulne d'avec un ormeau ! Il y a aussi des dessins d'anciens élèves, paysages, têtes aux deux crayons, groupes, fleurs et, au bas, des noms qui disent tout de suite en quel pays nous sommes et quelle œuvre de propagande est celle-ci : « Jean Habach, Bandali Farage, Benoît Morcos », et combien d'autres ! Dans un sous-sol où je m'égare, trois piliers gigantesques, conservés pieusement, comme ces meubles anciens qui ne servent pas, qui encombrent mais que l'on montre avec orgueil : trois piliers de la tour bâtie par Hérode Agrippa, quarante ans après Jésus-Christ, et du sommet de laquelle les historiens racontent qu'on apercevait les deux mers, la morte et la vivante.

Je trouve enfin quelqu'un, et le supérieur des Frères me reçoit dans son salon.

J'ignore de quel pays il est originaire. Je n'ai pas pensé à le lui demander. Mais il doit être du Nord, il parle calmement, avec cette attention et cette netteté qui sont l'indice d'un homme action et d'un esprit clair. Pas de réticences, pas d'ambiguïté ; une franchise dont le visage s'est fait une lumière ; une politesse que rien ne souligne et que tout révèle. Physiquement, Frère Evagre ressemble, avec sa moustache tombante, sa longue barbiche blanche et carrée, ses pommettes solides, à un mandarin chinois qui serait très bon et très ami de l'Europe.

— C'est vous, mon Frère, qui avez fondé ce bel établissement ?

— Non, monsieur ; ce sont mes supérieurs.

— Par vous ?

— Il fallait bien quelqu'un. Je suis venu ici en 1874, comme diplomate, pour acheter un terrain. Deux ans plus tard j'y revenais comme maçon, et j'y suis resté depuis comme maître d'école. Notre institut n'avait alors aucune école dans ces pays-ci. Toutes sont de création récente. Nous en avons à présent à Jérusalem, à Bethléem, à Jaffa, à Nazareth, à Caïffa. Cette dernière a été fondée, je puis le dire, par M. Gambetta, en 1882. Vous souriez ?

— Non, j'admire.

— En Syrie, monsieur, nous avons nos trois maisons de Beyrouth, avec cinq cents élèves ; nos

deux maisons de Tripoli d'Asie, avec trois cents élèves ; notre maison de Latakieh, avec cent vingt. Tout cela vit, progresse, s'emplit. La Turquie nous laisse libres ; la France nous aide. Nous recevons des enfants de toutes les races et de toutes les confessions, des fils de fellahs et des fils de pachas, que la même confiance nous amène, des Turcs, des Grecs, des Juifs, des Coptes, des Arméniens. Nous leur apprenons le français. Et quand ils savent le français, ils aiment un peu la France, ils aiment un peu leurs maîtres, et, s'ils ne partagent pas notre foi, ils la respectent mieux.

— Mais alors, mon Frère, ce cri d'alarme que j'entends pousser? Quel danger menace notre influence?

— La concurrence acharnée, grandissante, effrayante des nations étrangères : les Russes, les Anglais, les Allemands...

La barbiche blanche du Frère Évagre s'agite en mesure, comme fait la barbe des sages, en tous pays, quand ils prononcent un jugement.

— Qu'est-ce que c'est que de glaner, quand les autres moissonnent ? Savez-vous qu'à Jérusalem seulement il y a trente écoles de garçons ? Savez-vous que, en Syrie, les moindres villages ont une école allemande, ou anglaise, ou russe, qui travaille contre nous ? Savez-vous qu'à Brou Mana, dans le Liban, au mois d'août dernier, ils se sont réunis en congrès, deux cents instituteurs et institutrices, tous contre nous ?

Mais le Frère Évagre a prononcé un de ces mots, comme nous en avons tous, où nous renfermons un amour, un espoir, une vie. Il a dit : « Le Liban ». Il fixe sur moi son regard clair, où l'émotion se traduit en promesse d'action nouvelle, son regard qui ne me voit pas, mais qui voit la montagne là-bas, les petites maisons groupées dans la verdure des pentes, le champ, déjà désigné, où l'on rêve de bâtir l'école française, et les pupitres noirs, et les gamins coiffés de fez ou de turbans, ou d'un toupet teint et frisé, et qui rient de si bon cœur quand ils peuvent dire : « Bonjour, moussieu ! »

— Ah ! le Liban ! reprend-il ; si jamais un président de la République française y pouvait venir, le Liban s'illuminerait ! Les montagnes descendraient ! Il y a des siècles qu'on lutte, là-bas, contre la France. Mais la France est dans le sang de ce peuple !

Et dans les yeux toujours calmes, toujours fermes du vieux serviteur de Dieu et de la France, une larme est montée, mais si petite, si vite retenue, qu'on aurait pu la prendre, en vérité, pour le sourire un peu trop brillant de deux yeux arabes.

*
* *

Il est plus difficile de rencontrer Sœur Camomille. Si vous passez quelque jour à Jérusalem, dans le chemin qui va vers la porte de Damas en longeant les remparts, arrêtez-vous en haut de la colline,

devant un arbre qu'emprisonne une grille de fer. L'arbre, un térébinthe, n'a que la verdure que peut permettre le climat, des feuilles grêles, poussiéreuses sur un corps gigantesque. Aux premières heures de la journée, vous remarquerez, sous l'ombre grêle du térébinthe, une foule compacte, des gens assis, d'autre debout, tous attendant. Ne demandez pas alors Sœur Camomille, vous ne la verriez pas. Un peu plus tard, elle est sortie. Le soir seulement, quand la nuit tombe, si vous entrez, à gauche du térébinthe, dans une pharmacie d'hôpital meublée de vitrines et de bocaux, et que vous aperceviez une grosse bonne Sœur, réjouie, d'âge moyen, les sourcils fortement marqués, s'agitant avec allégresse, se taisant faute de compagnie, c'est elle ! Abordez-la comme je l'ai fait, en demandant :

— Sœur Camomille ?

Elle vous répondra, d'une voix du Midi, chantante et qui jaillit :

— Pour vous servir !

Et la bouche qui a un petit duvet, et les yeux qui vous interrogent : « Est-ce une purge ? un collyre ? un vésicatoire ? » et les joues pleines dans la prison du bonnet ruché prendront un air de fête. N'est-ce pas une fête de soigner, d'obliger, de guérir ou d'essayer, et de donner, dans un mortier, ces trois coups de pilon qui démangeaient la main ? Elle est partie à dix-sept ans, pour assister et veiller les cholériques, dans l'île de Chypre. Puis on l'a envoyée en Palés-

tine, et la voilà doyenne des Sœurs infirmières, avec vingt-trois ans de service, je crois, sous un climat qui use les autres et qui l'épargne.

— A quelle heure consultez-vous, Sœur Camomille ?

— De sept à onze, mon cher monsieur. Ah ! les coquins, ce qu'ils sont nombreux ! Tous les jours, de deux à trois cents malades, sous notre arbre. Et pas que des fellahs ou des Arabes du désert : nous avons des gens très connus qui viennent là, des femmes d'effendis, des notables. Je consulte dans la salle à côté. Mais j'ai fait mettre un tourniquet pour qu'ils ne passent qu'un par un. Ils se jetaient tous ensemble quand j'ouvrais la porte. Et j'ai beau être solide, deux ou trois cents contre moi, c'est beaucoup !

Sœur Camomille, qui découpe une bande de toile, pour occuper ses mains, se reprend, et dit :

— Té, je me vante un peu ! Sur les trois cents, il y en a bien deux cents qui ont les yeux malades. En ce pays, la poussière, le soleil, le vent, la pluie, tout attaque les yeux. Deux de nos Sœurs sont en permanence sous l'arbre, pour laver les paupières, cautériser, panser. Les pauvres filles, elles ont du mal ! Moi, je me réserve les autres cas, et, quand je suis embarrassée, je renvoie à notre médecin. Nous ne quittons pas le térébinthe ou ses environs avant onze heures.

— Vous distribuez des remèdes ?

— Je vous crois !

— Que vous faites payer ?

— Jamais, monsieur ! En Palestine, les gens sont pauvres, même les effendis. C'est une habitude prise à l'Hôpital français : les malades ont pour rien le médecin et le remède.

— Et vous entretenez cinquante lits ?

— Oui, monsieur. Mais j'ai aussi ma distribution de l'après-midi. Ça c'est ma joie ; c'est mon plaisir. Je sors tous les jours pour faire mon tour de ville. J'emmène avec moi un domestique qui porte un panier chargé de quinine, d'emplâtres, de tisanes, de drogues de toute sorte, et je m'en vais tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. Si vous voyiez mes chers petits Arabes ! Et mes chers petits Juifs ! Ils me connaissent, ils accourent au-devant de moi. Je les aime ! je les aime ! Mais il en meurt, vous ne devinez pas combien ! Je suis leur maman, un peu. Jamais personne ne m'empêche de les approcher. J'entre dans les maisons, — sans frapper, comme vous pensez bien, — je tourne, je passe, je sors ; les parents ne font même pas attention à moi : ça n'est que la sœur Camomille. Et je soigne les petits, qu'on ne soigne guère ici.

— Est-ce eux qui vous ont donné votre surnom ?

Un léger haussement d'épaules, un franc rire qui remue les glaces des vitrines et les filtres de papier gris posés sur les bouteilles :

— Ce sont les pèlerins. Au temps où les pèlerinages viennent de France, je monte à cheval, et je

m'en vais, avec une escorte, à Caïffa. Je traverse la Samarie, je fais douze ou quatorze étapes, et, dans les montagnes du Carmel, je profite de mon passage pour cueillir des simples, de la menthe, du thym, des plantes que je connais et qui sont mon secret, et la fameuse camomille. Voulez-vous un sac de mes fleurs ? Elles guérissent tout.

La bonne grosse Sœur, prompte à se mouvoir comme à parler, courut chercher un sachet rose. Elle me l'offrit, comme aux malades du térébinthe, avec tant de bonhomie dans le geste, et de conviction dans le regard, et d'habitude de sourire en donnant, que je ne pus me retenir de lui demander :

— Sœur Camomille, d'où êtes-vous ?

La voix répondit, devenue plus méridionale au souvenir du pays :

— Vous ne le voyez pas ?

— De Marseille ?

— Hélas ! non.

— De Toulouse ?

Elle eut un retentissant :

— Oui, mon bon ! Rue Vélane !

Et elle ajouta, en tournant les talons, drôlement :

— Le bon Dieu n'est-il pas partout ?

Les braves gens ! Et comment un pays qui a de tels serviteurs pourrait-il ne pas être aimé ?

*
* *

Je descends la rue de l'Hôpital français, et au loin, vers la porte de Damas, le long de ces beaux remparts sarrasins qui luisent dans les soirs chauds comme une améthyste taillée, je découvre une file de choses noires en mouvement, une caravane rapide. C'est l'Empereur, celui qui n'établit son programme que demi-journée par demi-journée, qui surprend ses hôtes comme il surprend sa garde ; qui visite tout, les hommes et les choses, drapé dans son haïk, le visage rude et immobile, maître joueur que guide toujours, comme un touriste, un des deux rois du Nil, un des deux Cook, John ou Frank, fils de Thomas. On ne le regarde plus guère, dans les rues de Jérusalem. On l'y voit trop souvent. Mais le visiteur obstiné travaille, et ses caprices ont des raisons allemandes. Les nouvelles se succèdent. Il est revenu prier au mont des Oliviers. Il a acheté, pour les catholiques allemands, un petit champ près du Cénacle. Il crée une décoration de Palestine, une croix émaillée, que j'ai déjà vue sur la poitrine des marins du *Hohenzollern* et de plusieurs officiers de l'escorte. Tout à l'heure, il a, dit-on, distribué aux enfants des écoles germaniques des images ornées de sa signature manuscrite, afin que le nom de Guillaume II fût affiché partout, dans les maisons de riches et de pauvres, sur les collines de Sion.

La nuit tombe. Demain l'Empereur s'embarque. Demain les petits serviteurs vont redevenir les grands ouvriers. Et c'est pourquoi j'ai tenu, avant de quitter la ville, à citer l'exemple réconfortant de Frère Évagre et de Sœur Camomille.

VII

DAMAS

6 novembre.

Nous laissons Beyrouth d'assez bon matin, car il faut dix heures de chemin de fer pour atteindre Damas. Le *Hohenzollern* est dans le port depuis hier ; mais le canon a eu beau tonner, les troupes ottomanes faire la haie tout le long du parcours prévu, la police s'échauffer, cravacher les curieux et poursuivre les chiens, les autorités tout en or préparer leur sourire, trois jeunes filles, une musulmane et deux élèves diaconesses, attendre avec de beaux bouquets qui se fanaient au soleil, l'Empereur n'est pas descendu à terre. Beyrouth, la très charmante Beyrouth, n'aura de lui qu'une visite rapide, et elle murmure.

Des premières pentes du Liban que nous montons en lacet, j'aperçois le yacht impérial et les deux navires qui l'accompagnent, étincelants de blancheur parmi les bateaux de commerce, la ville qui diminue au bout d'une dentelure verte de la côte ; je vois aussi le fond de la baie où, en 1860, ce ne fut pas un prince allemand qui débarqua. Puis tout s'efface, au tournant d'une crête. Nous sommes dans le Liban, qu'on a pu dire nôtre, terre privilégiée, grâce à nous, dotée d'une constitution particulière, libre, heureuse et, par miracle, non ingrate.

Oui, aujourd'hui encore, le Liban se souvient de nous. Le train escalade des croupes rocheuses dont les flancs sont plantés de vignes en terrasses, ou bêchés et ensemencés en orge ; des pins, çà et là, marquent la place où furent des forêts ; la terre est soulevée en houles monstrueuses, d'une même teinte grise, qui se heurtent, se dépassent, se cachent, réapparaissent, vivent enfin de notre mouvement, et l'écume, là-haut, c'est tantôt une falaise, tantôt un village. Les Maronites, nos vieux amis, habitent là, sur des cimes. Ils ont reçu l'ordre de pavoiser leurs maisons, et beaucoup s'y sont refusés. L'Empereur sera reçu en grande pompe à la station d'Aley, mais il n'y verra pas beaucoup de représentants de la nation. Les évêques s'abstiennent, et ne figureront pas dans les cortèges officiels. Le patriarche, qui descend ordinairement de sa campagne, nid d'aigle dans les montagnes libanaises, vers le milieu d'octobre, a

prolongé son séjour, cette année, et continue de regarder les astres qui ne changent pas. On me raconte que c'est un vieil ascète, songeur comme tous les Orientaux, qui médite souvent sur nous, et qui, nous trouvant peu sages et nous aimant, dit quelquefois, les yeux abaissés vers la mer :

— Il faudra que j'aille dans ce grand Paris. Je les verrai, et je leur parlerai !

Ici encore la langue française est partout répandue ; les jeunes femmes du Liban, imitant celles de Beyrouth, s'habillent « à la franque », et c'est un plaisir d'entendre ce nom-là, qui revient souvent, comme le refrain d'une chanson d'aïeule...

La ligne est gardée par des troupes dont, çà et là, les tentes font une blancheur sur les pentes grises. Les braves Ottomans présentent les armes au train qui passe. Nous traversons, lentement, de hautes vallées, immenses, entourées de montagnes, déserts de guérets qui seront verts demain ; nous coupons l'une d'elles ; nous remontons jusqu'à un col de l'Anti-Liban, et alors, commence une route merveilleuse : il y a de l'ombre. Mais ce n'est pas l'ombre des feuillages auxquels nous sommes habitués. Entre deux talus de montagnes fauves, dans une gorge qui tourne, les arbres se pressent autour d'une rivière aux eaux vives, le Barada, fleuve de Damas ; les abricotiers y sont grands comme des chênes ; les grenadiers cachent une dernière grenade parmi leurs feuilles rousses : les amandiers font une futaie avec

des noyers centenaires, et sous les branches, il y a des villages en fête. On devine bien, çà et là, deux petits bœufs qui traînent une charrue, c'est-à-dire un pieu, parmi ces jardins, mais la population est presque toute sur la route, ou sur les toits des maisons bâties en terre ; depuis plusieurs jours les travaux sont abandonnés ; les Damasquins, qui n'ont jamais vu un empereur, tiennent à ne pas manquer le spectacle, et, par prudence, surveillent même les trains qui n'ont rien d'impérial. Les femmes en pantalon à la turque, vêtues d'une tunique jaune ou bleue, voilées de blanc, les pieds nus dans des sandales de bois ; les hommes, enveloppés d'étoffes multicolores, nous regardent passer. Ils ont mis des drapeaux allemands, eux aussi, à la pointe de leurs arbres morts. Nazim-pacha, gouverneur de Damas, a bien fait les choses.

Et voici que le long verger qui tournait finit par s'ouvrir. Les montagnes s'écartent ; elles forment deux bras roses qui se perdent dans les brumes, et la plus large plaine que nous ayons vue en ce pays, toute verte, toute comble d'arbres, nous apparaît dans le soir. Elle porte en son milieu une tache ronde, blanche, mousseuse, qui s'allonge vers le Sud, comme une grande plume, frisée du bout, qu'on aurait jetée sur la forêt. C'est Damas, avec ses deux cents minarets et son faubourg du Meïdan.

7 novembre.

La ville a reçu, dans ses maisons de terre, dans ses ruelles où l'on couche dehors, dans ses boutiques sans fenêtres, tous les Bédouins, nègres, Druses et Arabes des environs. Sa population normale de deux cent cinquante mille habitants a dû croître d'au moins cinquante mille de ces étrangers.

On se fraye difficilement un chemin, à travers la foule qui encombre les bazars et les quelques rues carrossables. Le désert est venu, et il contemple, avec admiration, une grande cité musulmane pavoisée et décorée comme elle ne le fut jamais. Sauf trois ou quatre Français de France ou d'Algérie, tout les propriétaires de Damas ont été forcés de mettre un ou plusieurs drapeaux à leur porte. Nous asssitons à une petite scène qui montre une entente tout à fait européenne des fêtes officielles. Deux imans turbannés de blanc, graves dans leur robe de soie, parcourent devant nous le bazar des selliers, celui du coton, celui du tabac; ils s'arrêtent aux carrefours de ces longs marchés couverts qui se croisent, et là, recommandent au peuple damasquin :

— Quand l'Empereur entrera, les hommes crieront : « Vive l'Empereur ! vive le Sultan ! » Les femmes pousseront le you-you d'allégresse !

Nous suivons quelque temps ces messagers de l'enthousiasme. La foule sourit, conciliante et com-

plice. Il y a des fautes de goût, ici comme ailleurs, et des détails amusants. L'invention la plus originale a été peut-être de priver d'eau quelques quartiers de Damas, pour que le fleuve du pays, le Barada, pût couler devant Guillaume II. Mais presque partout l'aspect des rues, semées de milliers de flammes rouges, est assez heureux ; il est charmant sur les bords du fleuve, où il y a de l'espace, des platanes, et une cohue prodigieuse. Seuls quelques farouches musulmans, après avoir décoré la façade, se sont retirés au fond de la cour pavée de leur palais, où pleure une fontaine, et ils ne sortiront pas, de plusieurs jours, pour ne pas subir la honte de passer sous un drapeau chrétien.

A midi, lorsque nous rentrons à l'hôtel, nous trouvons deux cartes de visite que nous n'attendions guère. L'une porte : « Omar, fils de l'émir Abd-el-Kader » ; l'autre : « Taher, petit-fils d'Abd-el-Kader ». Un des fils de l'émir, un de ceux, du moins, qui sont restés fidèles à la France, venant visiter, à pareil jour, quelques Français de passage, quelque explication que l'on en veuille donner, cela ne manque pas d'élégance. Quand nous nous présentons à notre tour chez Omar, fils d'Abd-el-Kader, je regrette de n'apercevoir qu'un portier, vieux et maigre, qui se lève, ayant un chat sur l'épaule, la porte d'un grand salon désert, et une paire de toutes petites babouches de femme oubliées sur le marbre d'une cour.

Et le soir, dans la brume bleue qui s'élève de l'oasis au coucher du soleil, de longues acclamations ont retenti. J'ai vu de nouveau passer, à cheval, celui pour qui l'on fait des routes et on habille des soldats. Pour la première fois il avait l'air content. La foule criait. Les guirlandes de lampions s'allumaient derrière lui. Nulle part il n'a été reçu aussi bien qu'à Damas.

9 novembre.

J'achève ces notes deux jours plus tard, dans un jardin de figuiers et de grenadiers où nous sommes venus, quelques amis et moi, voir un passage de caravane. Les petits murs de clôture, construits en boue durcie comme les maisons et qui montent seulement à quelques pieds du sol, nous permettent de suivre, entre les arbres, la longue file de cavaliers et de chameliers bédouins qui retournent au désert. Les fêtes sont terminées ou vont l'être tout à l'heure. Elles ont été admirablement réglées et d'un pittoresque déjà connu, comme on devait le supposer : les lampions, les feux d'artifice, les revues, les cortèges se ressemblent nécessairement, d'un jour à l'autre et d'une province à l'autre. Quelques traits seulement donnent une physionomie particulière à cette fin de voyage : l'attitude de la foule, plus nombreuse, plus gaie, plus naïvement empressée et bruyante que partout ail-

leurs et l'attitude de l'Empereur, qui se sent en sûreté, et se laisse mieux approcher. Nous causons, tandis que le soleil baisse, et que l'ombre pointue des minarets glisse et court comme une flèche sur la forêt des jardins de Damas. Le défilé des Bédouins nous rappelle la revue, assez banale, à laquelle ils ont pris part, au pied des montagnes, là-bas, mais où l'Empereur portait le fameux haïk broché d'or qu'il avait mis sur ses épaules le jour de la consécration du temple de Jérusalem. Nous revoyons en pensée son cheval blanc, immobile sur le champ de manœuvre, les troupes turques marquant le pas, les pachas en grand uniforme, mêlés à l'état-major, et, près du maître, par ordre, comme en Allemagne, un officier prenant des notes.

La nuit va tomber. L'air est d'une légèreté exquise. Des vols de pigeons, effarouchés par les fêtes, tournent au-dessus de Damas.

Tout à coup, un ami, venant de la ville, saute le mur et nous crie :

— Savez-vous ce qu'il a fait? Au banquet offert par la municipalité de Damas, il a porté un toast au Sultan ; il a dit textuellement : « J'affirme que l'empereur d'Allemagne sera toujours l'ami de Sa Majesté Abdul-Hamid II, et l'ami des trois cents millions de musulmans répandus sur le globe entier et indissolublement attachés à Sa Majesté par les liens du Califat ! »

Un Anglais répond aussitôt derrière moi :

— J'espère que l'amitié n'ira pas jusqu'aux Indes !

Nous commençons à discuter. Quelqu'un pousse la barrière du jardin, et, comme le premier arrivant, s'écrie :

— Savez-vous ce qu'il a fait ? Il a envoyé une couronne au tombeau de Saladin, qui n'en a jamais reçu. Lui qui prétend protéger les chrétiens d'Orient, il a fait cela ! Je l'ai vu. J'ai vu, tout à l'heure, son maître des cérémonies, accompagné de deux aides de camp, d'un piquet de cavaliers allemands et d'un autre de cavaliers turcs. Ils portaient une couronne. Ils sont entrés dans la mosquée où sont les tombeaux !

Celui qui parlait achevait à peine qu'un troisième personnage entre, et dit :

— Savez-vous ce qu'il a fait encore ? Il a trouvé glaciale la réception de Beyrouth. Il l'a laissé entendre. Le vali de Beyrouth vient d'être destitué.

. . . . . .

VIII

LES FRÉGATES DE FRANCE

Paris, 26 novembre.

Je reviens de ce voyage de six semaines en Orient, et, à présent, dans le recul du lointain, il me semble que la figure des hommes et des choses m'apparaît mieux, dégagée des détails, plus simple.

J'ai tort de dire la figure des hommes, car, en réalité, il n'y en avait qu'un, celui qui passait et repassait devant nous, entraînant à sa suite une partie de sa Cour, souverain qui parcourait les provinces de Palestine et de Syrie, sans qu'on pût bien savoir l'espèce de voyage qu'il accomplissait : voyage d'affaires, pèlerinage, excursion de touriste ou reconnaissance militaire. Quel que fût le but, il est certain qu'une idée de conquête, de prise de pos-

session, enveloppait l'Empereur. Elle s'insinuait dans l'esprit de beaucoup de ceux qui applaudissaient par ordre ; elle éveillait la défiance de ces races musulmanes, soupçonneuses, qui avaient vite fait de prêter un rêve de puissance immédiate au prince que de nombreux officiers accompagnaient et que le Sultan n'accompagnait pas ; elle était, vraie ou fausse, dans l'expression de Guillaume II.

J'ai vu l'Empereur un très grand nombre de fois, à Constantinople, à Jérusalem, à Bethléem, à Beyrouth, à Damas ; je l'ai vu écoutant des harangues, recevant des bouquets, accueillant des pachas, visitant les églises, et l'impression m'est demeurée d'un maître impérieux, hautain même avec ceux de sa nation qui venaient à lui et l'acclamaient. Il changeait de costume, mais l'attitude ne changeait pas, ni le visage. C'était le soldat qui joue un rôle d'autorité, qui le joue bien peut-être, mais rudement, et sans nul souci de plaire. On l'eût dit dans ses États, et mécontent. Derrière lui, j'ai entendu des murmures qui s'élevaient, et je sais de loyaux serviteurs, de braves Allemands établis en pays étranger, qui avaient fait de grands préparatifs pour recevoir leur empereur, avaient décoré de leur mieux leur maison et le mur de leur jardin, endimanché leurs enfants, crié de toute leur voix, et que cette visite longtemps attendue laissait décontenancés. Qu'avait-il ? quel rêve ou quelle inquiétude ? Pourquoi, pas un seul moment, ne s'est-il montré tel que le

représentent ses familiers et les Français même qui l'ont approché à Berlin : aimable et séduisant? Espérait-il en imposer davantage à la foule par cet air de force et de mépris? Je ne sais, mais cette vision de l'Empereur, entrant comme un conquérant dans des villes ouvertes, n'avait rien de sympathique,

Et c'est la première impression très nette qui se dégage de mes souvenirs d'hier.

*
* *

La seconde n'est guère plus favorable. J'étais parti de France avec la pensée présente de certains discours, de certaines prévenances et de certains actes publics, qui dénotaient, chez leur auteur, un sentiment un peu théâtral, mais impossible à contester, de grandeur et de noblesse. Je savais aussi, par l'histoire de ces dernières années, que la politique allemande ne vit pas de sentiments ; qu'elle est ambitieuse, volontaire et tenace. Et je me demandais quelle part aurait la poésie chevaleresque, et quelle part aurait l'esprit mercantile et guerrier dans ce voyage d'Asie Mineure. Or, le prince mystique n'a paru qu'une ou deux fois, un court moment, et le prince politique a détruit l'œuvre du premier. Il se peut que l'Allemagne retire des avantages, et de très grands, de l'excursion impériale, qu'elle ait des ocmmandes industrielles, un port, une influence

mieux affermie; on va voir les colonies allemandes de Palestine prendre une confiance plus ferme en l'avenir, les banques allemandes de Jérusalem se développer, les ingénieurs allemands tracer des chemins de fer nouveaux : mais, quoi qu'il arrive, j'ai eu l'impression à Damas, et je la retrouve ici persistante et plus vive encore, qu'une faute a été commise, et que cet homme avisé, si beau joueur qu'il soit, s'est trompé. Lorsque, répondant au chef de la municipalité de Damas, il a porté un toast à son ami le sultan Abdul-Hamid, il n'a étonné personne. On a compris. Mais, par quelle erreur d'esprit, ou par quel singulier entraînement de parole, a-t-il ajouté, lui Européen, lui prince d'un empire chrétien, qu'il assurait de la même amitié « les trois cents millions de musulmans répandus sur le globe entier et indissolublement attachés à sa Majesté par les liens du Califat ? » Quelle est cette sympathie qui déborde les frontières de la Turquie et va chercher, dans les cinq parties du monde, les disciples de Mahomet ? Comment se traduira-t-elle si un conflit s'élève entre eux et les chrétiens d'Orient, que l'Empereur avait auparavant juré de protéger ? Le verra-t-on intervenir en faveur des musulmans de l'Inde, qui sont assurément compris dans les trois cents millions ; ou en faveur des sujets russes, ou autrichiens, ou français ? Que signifie cette phrase si elle ne signifie pas cela ? Si Guillaume II n'a pas l'intention, et il ne peut l'avoir, de se mêler, à pro-

pos de Mahomet, de la politique intérieure des deux tiers de l'Europe, il a simplement voulu flatter le Sultan, par une solennelle reconnaissance du Califat. Et alors ne sait-il pas que, dans le monde musulman, cette puissance spirituelle du Sultan de Constantinople est loin d'être établie, et qu'elle est revendiquée par le chef religieux de La Mecque, disputée, contestée, sans réalité aucune dans un grand nombre de pays de l'Islam ? A Damas même, et à peine avait-il parlé, il aurait pu entendre, dans la foule, les protestations de plusieurs pèlerins, venus de loin, qu'indisposait cette extraordinaire prétention d'un roumi prenant parti dans une querelle musulmane. Comment surtout n'a-t-il pas compris que l'effort persévérant pour la constitution du Califat était de ceux qu'un prince civilisé n'a pas le droit d'aider ; que le monde de l'Islam unifié, obéissant à un seul homme, serait un danger pour l'Europe ; que les millions dépensés dans ce but, les émissaires envoyés à des chefs indépendants, jusqu'au fond de l'Asie et de l'Afrique, les cadeaux, les prédications pouvaient rendre possible, un jour, une explosion de fanatisme, et que ce salut aux trois cents millions de musulmans et cette reconnaissance du Califat étaient de trop ?

Voilà quelle a été la seconde et très forte impression que j'ai reçue au cours de ce voyage. L'autre, celle qui me reste à dire, est vraiment douloureuse, et je veux l'avouer avec la même franchise.

***

Je m'étais préparé à souffrir de l'insolence d'un triomphe organisé par des rivaux de la patrie française ; je pensais que c'était d'eux, directement, de leur joie, des ovations faites à l'empereur d'Allemagne, des fêtes données pour lui, des paroles avec lesquelles il serait accueilli, que me viendrait l'amertume. Elle m'est venue d'ailleurs. La peine la plus aiguë qu'aient ressentie tous les Français qui ont traversé, le mois dernier, l'Orient de la Méditerranée, ç'a été de constater partout une déchéance de la France, un recul du nom français, qui datait de plus loin et tenait à d'autres causes. A Constantinople, en Syrie, en Palestine, en Égypte, ce grand nom glorieux a baissé. Nos ennemis l'insinuaient; nos amis le disaient ouvertement, avec peine, avec étonnement. Toute une clientèle qui relevait de nous par le besoin de protection, la sympathie, la crainte, ou simplement par le prestige du souvenir, tend à se détacher de nous et à s'émietter. Sous des formes différentes, exprimées tantôt avec une sincérité brutale, tantôt avec je ne sais quelle tendresse touchante, par des hommes ou des femmes de toutes nationalités, c'était la même plainte qui nous allait au cœur : « Que fait donc la France? S'est-elle détournée de nous ? Où est la parole de justice qu'elle disait autrefois, si hautement ? Pourquoi ambitionner

des colonies nouvelles, lorsque tout un patrimoine d'influence et d'honneur, amassé par les siècles, élément nécessaire de sa fortune et de la gloire de son nom, est ici pillé par les voisins ? Voyez-les, voyez comme ils agissent, comme ils progressent, et quelle âpreté ils mettent à vous dépouiller d'un bien que vous défendez à peine ! Que faites-vous donc ? » Le reproche nous pénétrait, nous irritait, et la douleur qu'il excitait en nous s'avivait du sentiment d'impuissance que chacun éprouve, hélas ! en face de tout péril et de toute faute nationale. Nous avions conscience que cette faiblesse dont on nous accusait était, pour une grande part, la conséquence de nos défaites de 1870, du malheur qui fait qu'on doute longtemps de soi-même et des autres. Nous apercevions cette cause profonde dans les défaillances récentes qu'on énumérait devant nous, avec une rigueur sans mesure, comme si rien n'avait été changé dans le monde, et comme si la France avait pu reprendre encore l'entière liberté de son geste. Oui, et nous sentions aussi l'injustice partielle de cette plainte qui nous enveloppait. Car, en Palestine, où notre influence s'affirme exclusivement par le protectorat des œuvres religieuses ; en Syrie, où elle s'étend et sur des œuvres semblables et sur des populations qui, de tout temps, se sont réclamées de l'amitié de la France, il est injuste de dire que la France s'abandonne entièrement. Elle soutient, de ses deniers, les nombreux et puissants

établissements d'instruction ou de charité qui la représentent là-bas, qui répandent son nom, sa langue, sa civilisation. Elle n'a pas failli à ce devoir. Elle donne. Elle dispose de forces considérables, comme cette université de Beyrouth, qui vient d'obtenir de la Porte, grâce à M. Cambon, la reconnaissance officielle de ses diplômes, et qui sera, d'ici peu, la grande école de médecine de l'Orient; elle a des écoles primaires, partout répandues et dont on jugera l'importance, quand on saura que les seules écoles fondées par les Jésuites en Syrie, et tenues, presque toutes, par des Syriens laïques, instruisent plus de douze mille élèves. Et tout cela est vivant. Et tout cela peut se développer. Que signifie donc le reproche, si général et si absolu dans ses termes, qu'on nous jette à la face, comme si nous ne faisions rien, comme si nous n'étions plus rien ?

J'ai cru le comprendre, en voyant ce que font l'Allemagne et la Russie. Non seulement ces deux nations, rivales là-bas, et souvent rivales heureuses de notre vieille influence, consacrent de grosses sommes au soutien des œuvres nationales et religieuses pareilles aux nôtres, mais elles ont une politique d'ambition, et elles l'affirment. Elles parlent aux yeux, elles manifestent, autrement que par des secours et par l'éducation de l'enfance, la force de leur volonté. L'Allemagne fonde des colonies d'agriculteurs et de commerçants, et les Orientaux voient

de près ces hommes résolus, travailleurs, patients, qui s'emparent peu à peu de la richesse publique. L'Allemagne envoie ses vaisseaux ; elle envoie son empereur, qui passe plusieurs semaines à Constantinople, en Palestine et en Syrie, parcourt les villages, sème les décorations, attire les foules, et leur montre, dans une vision brillante et difficile à oublier, la puissance de la nation allemande. La Russie n'a pas d'empereur qui voyage, mais elle a le peuple. Elle vient aussi en Palestine. Une association semi-officielle, dirigée par un grand-duc et dont font partie beaucoup de hauts fonctionnaires de l'État, donne une impulsion étonnante à toutes les œuvres de propagande russe en Orient. Depuis trois ans, dans la seule Syrie, elle a fondé plus de cent écoles où s'enseigne la langue russe. Elle lance aussi sur Jérusalem, chaque année, des milliers et des milliers de pèlerins. Ils viennent des campagnes de Pétersbourg, de Moscou, de Finlande, des plus lointaines provinces de l'empire. La ville est, par moments, toute peuplée de moujiks. L'Orient les voit, commence à les comprendre, juge par leur nombre, par la vigueur du flot qui passe, de l'étendue du large pays où il s'est formé. Il connaît le Tsar par la lente procession de ses sujets. Et nous, que faisons-nous de semblable à cette démonstration de l'Allemagne ou de la Russie ?

Le mal est là. Je me souviens d'une jeune femme, une Syrienne élevée à la française, et qui me disait,

avec cette grâce des anciens mots qu'ils ont gardée là-bas :

— Jamais plus nous ne voyons les frégates ; où sont-elles ?

N'était-ce pas cela : les bateaux qu'on ne voit plus, la figure de la France qui se voile, le drapeau qu'on oublie ? Le mot disait tout ; il était plein de regret, il était plein d'amour. Je voudrais qu'il allât jusqu'à ceux qui ont charge de nos affaires publiques ; je voudrais leur faire entendre le vœu secret et profond qui se formulait ainsi, et leur montrer nos amis d'Orient inquiets, troublés, qui, pour recroire en nous, pour reprendre confiance, attendent « les frégates de France ».

FIN

TABLE

—

CROQUIS DE FRANCE

I. — LE POULAIN 1
II. — MONSIEUR JOANNI. 16
III. — LE DINER DE LA SAINT-SYLVESTRE. . . 24
IV. — QUINZE BILLETS BLEUS 32
V. — LA NUIT DE FIN D'HIVER. 43
VI. — RETRAITE D'AMOUR 55
VII. — LA DATE DE L'OUVERTURE 64
VIII. — CHEZ FRANCIS PLANTÉ 78
IX. — LE CHAPEAU DE SOIE 91
X. — VISITES PASTORALES 102
XI. — L'ILE DE RÉ 116
XII. — SAINT-GEORGES-DE-DIDONNE. 125
XIII. — L'AVANT-DERNIÈRE LIONNE. 133
XIV. — LE FOND BLEU 142
XV. — L'IDYLLE D'UN SAVANT. 150
XVI. — L'ONCLE DE SAVOIE 165
XVII. — A M. LE MINISTRE DES FALAISES . . . 180

XVIII. — CLAIR DE LUNE 189
XIX. — UN HOMME 198
XX. — L'ÉPAVE 211
XXI. — UN COIN DU TARN — MAZAMET. 220
XXII. — UN VIEUX PIQUEUR 230
XXIII. — MARINES. 242
XXIV. — GRISE 257
XXV. — LA CHASSÉ A LA MARTRE 265
XXVI. — LE VALET DE FERME 274
XXVII. — LE SECOND JOUR DE PLUIE. 284
XXVIII. — BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES 293
XXIX. — LA REINETTE GRISE. 302
XXX. — LA FANEUSE ENDORMIE 310
XXXI. — LES DEUX VOYAGES 319
XXXII. — LA MAISON DE BANLIEUE 327

CROQUIS D'ORIENT

I. — EN VUE DE CONSTANTINOPLE 341
II. — L'ARRIVÉE A CONSTANTINOPLE. . . . 348
III. — EN MER 357
IV. — L'ARRIVÉE AU CAMP. 370
V. — LES JOURNÉES DE JÉRUSALEM. 380
VI. — FRÈRE ÉVAGRE ET SŒUR CAMOMILLE. 388
VII. — DAMAS. 399
VIII. — LES FRÉGATES DE FRANCE. 408

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 10350-6-03.

FEB 22 1972

PQ
2193
B3C76
1903

Bazin, René
Croquis de France et d'Orient

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY